NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
IV
416
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXIII

Palchetto

Num.° d' ordine 5

102
2
16

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME VINGT-UNIÈME.

Digitized by Google

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78

13860
SBN

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi.

TROISIÈME PARTIE,

SUITE DES PÈRES DOGMATIQUES.

TOME VINGT-UNIÈME.

ORL

Mementote operum Patrum quæ fecerunt in generationibus suis; et accipietis gloriam magnam, et nomen æternum.
I. *Machab.* II. 51.

PARIS,
MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.
M. DCCC. XXVII.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'EGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

LIVRE SIXIÈME.

SAINT AUGUSTIN, évêque d'Hyppone, docteur de l'Eglise.

CONFÉRENCES SUR SAINT AUGUSTIN.

(Prononcées dans le Cours d'éloquence sacrée de l'année 1812.)

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

« Si les Pères de l'Eglise revenoient au monde, » et qu'ils prêchassent dans cet auditoire ces élo- » quents discours qu'ils faisoient aux peuples, et que » nous avons encore dans les mains, je ne sais s'ils » seroient écoutés; et Dieu veuille qu'ils ne fussent » pas abandonnés (1)! » Ainsi parloit l'un des prédicateurs les plus éloquents du grand siècle. Cepen-

(1) Bourdaloue, *sur la parole de Dieu*, *Carême*, tom. III, pag. 16.

dant, à cette même époque, les écrits de notre vénérable antiquité jouissoient encore de toute leur renommée; leur gloire se conservoit au moins dans les souvenirs d'une postérité reconnoissante; leurs noms se mêloient à ceux des monuments de la littérature et de l'éloquence modernes, pour partager ensemble le tribut d'une commune admiration. Encore étoit-ce à des laïques que Bourdaloue adressoit les énergiques plaintes qu'il ne craignoit pas de faire retentir à la cour de Versailles et dans les chaires principales de la capitale. Il savoit bien que les tribus diverses du sacerdoce chrétien conservoient aux Pères de notre Eglise des sanctuaires où leurs oracles étoient écoutés. Mais si Bourdaloue lui-même revenoit au monde, changeroit-il de langage? ou plutôt, Messieurs, n'emprunteroit-il pas de plus sévères expressions, en voyant l'étrange solitude qui nous entoure, cette rareté d'auditeurs ecclésiastiques, et les Pères de l'Eglise abandonnés? Sans les programmes de notre Faculté annonçant un enseignement public de théologie, on diroit que nous gémissons encore sous le joug des lois tyranniques qui naguères pesoient sur notre patrie, pour y proscrire sans pitié toute doctrine marquée du sceau religieux. Chacun des nos cours ressemble à la salle du festin des noces, d'où les conviés s'étoient exclus sous divers prétextes.

Luc. XIV. 18.

Ces jours derniers, la matière de nos leçons, c'é-

toit saint Jean Chrysostôme. N'importe l'organe : toujours étoit-ce saint Jean Chrysostôme (1). Nous exposions sous les yeux de nos auditeurs ses chefs-d'œuvre choisis dans la foule des plus admirables productions de son génie. La célébrité de l'éloquent patriarche de Constantinople n'a pas été plus engageante que ne l'avoit été la renommée des Tertullien, des Cyprien, des Athanase, des Basile, des Grégoire de Nazianze. Où étoient ces cent mille auditeurs qui se pressoient autour de sa chaire (2)? Où étoient du moins ces lévites à qui tous les oracles de la loi commandent d'aller, s'il le falloit, jusqu'aux extrémités de la terre, chercher les trésors de la sagesse et de la science? Aujourd'hui qu'ils se présentent d'eux-mêmes, on les dédaigne, on les repousse. Pour qui donc l'Esprit Saint a-t-il pris tant de soin de conserver ces admirables productions, si ce n'est pour ceux qui doivent les répandre parmi les peuples? La voix du professeur chargé de les transmettre crie dans le désert, se consumant en efforts superflus pour ranimer dans les âmes le seul instinct de la curiosité.

Prov. II. 4.

Matth. III. 3.

(1) Girardon lisoit Homère dans une mauvaise traduction. On lui en témoignoit de la surprise. Il répondit : N'est-ce pas toujours Homère? Partout où je le lis, la nature s'agrandit à mes yeux.

(2) Chrysostom. : « *Nam per Dei gratiam puto eos qui hic congregantur ad centum millia pertingere.* (Hom. LXXXV *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 810.)

L'unique récompense que nous puissions ambitionner, pour prix de tant de veilles et de tribulations, nous est refusée. A peine quelques étrangers apparoissent ça et là, tels que des voyageurs que le hasard a jetés sur des plages inconnues ; ils admirent en passant les beautés du site venu s'offrir inopinément à leurs regards, et se remettent en mer comme effrayés de leur solitude. Vous, du moins, auditeurs laïques, qui nous dédommagez de si douloureuses désertions, vous surtout, studieux élèves de l'Ecole normale, qui vous rendez ici moins par besoin que par plaisir, et qui ne quittez ces lieux qu'en vous témoignant l'un à l'autre l'étonnement de les voir si peu fréquentés par la tribu sainte, vous à qui il nous est si souvent arrivé à nous-même d'entendre dire : « Il y a là plus que notre Démosthène et que » notre Cicéron,» n'allez pas porter ailleurs la triste révélation de ce que vous voyez ici. Réservez pour nous seuls les gémissements et les regrets amers qu'excitent dans tous les cœurs le silence de l'autorité, le sommeil des chefs de la maison d'Israël sur l'abandon de nos écoles, sur les maux que nous préparent l'ignorance, ou la demi-science, plus funeste encore que l'ignorance elle-même, le mépris de nos traditions et de la discipline antique, l'invasion de doctrines étrangères et de dangereux modèles, les malheureux triomphes que l'irréligion saura bien en recueillir.

Celui dont nous allons vous entretenir obtiendra-t-il plus de faveur? Son nom seul le recommande à tous les hommes, et fit dans tous les temps son plus magnifique éloge. On ne le prononce pas sans rappeler à l'admiration l'un des plus beaux génies et des hommes les plus extraordinaires qui jamais aient été donnés au monde; le plus éclairé et le plus profond de tous les Pères (1); celui de tous les philosophes chrétiens qui ait le mieux entendu les maladies de notre naturel, et porté dans la dialectique le plus d'imagination et même de sensibilité (2).

(1) Bossuet, tom. VII de la Collect. génér., pag. 601. Les écrivains de la réforme en ont parlé dans les mêmes termes : « L'Eglise, dit Luther, n'a point eu depuis les Apôtres de docteur plus estimable que saint Augustin; après l'Ecriture, il n'y a point de docteur dans l'Eglise que l'on puisse mettre de pair avec ce grand homme. » (Tom. VII *Oper.*, ed. Wittemb., fol. 405; Butler, *Vies des Saints*, tom. VIII, pag. 125.) Cave a recueilli avec complaisance les jugements portés sur le génie et les talents de l'évêque d'Hyppone, et les confirme de son suffrage. (*Script. eccles*, pag. 187.)

M. de La Harpe regardoit saint Augustin comme le plus beau génie qu'ait eu l'Eglise latine : « On convient, dit-il, qu'il est impossible d'avoir plus d'imagination et d'esprit. » (*Cours de littérature*, t. III, p. 310.) Mais un aveu qui surprendra davantage est celui de Voltaire, attesté par un écrivain, qui affirme l'avoir recueilli de sa propre bouche. « Je puis assurer, dit l'auteur du *Spicilége de la littérature ancienne et moderne*, M. Coupé, que Voltaire en faisoit souvent sa lecture. En effet, il me montra lui-même, en 1772, dans sa bibliothèque de Ferney, le *Saint Augustin* des Bénédictins, en 14 vol. in-fol., dont les grandes marges étoient chargées de notes de sa main. » (*Ibid.*, *Recherches sur les Panégyr.*, pag. 65, 66, Paris, 1801.)

(2) Bossuet, *Serm. pour la Conception de la sainte Vierge*, t. II, p. 123.

La doctrine de saint Augustin est devenue celle de toute l'Eglise, au jugement des conciles et des évêques du monde chrétien. « Elle lui avoit été donnée, » a dit l'un d'entre eux, par une si haute et si abon- » dante effusion de la grâce du Ciel, qu'elle ne » peut plus être arrachée du sein de l'Eglise par » les efforts de quelque personne que ce soit, puis- » que la sublimité du siége apostolique, et l'unité » de l'Eglise catholique l'ont approuvée et établie » d'un commun consentement, par leur autorité et » leur puissance, en sorte qu'on ne doit point s'ap- » puyer sur elle comme sur une doctrine particu- » lière, mais comme sur la doctrine universelle de » l'Eglise catholique (1). » Notre grand évêque de Meaux s'honoroit d'être à la fois le disciple, l'interprète et le panégyriste du pontife dont il étoit l'émule. On sait qu'il portoit les écrits de saint Augustin dans tous ses voyages (2), se pénétrant profondément de son esprit pour conférer avec les hérétiques, refuter les nouvelles erreurs, saisir l'ensemble de la religion, catéchiser les peuples et instruire les rois; étudiant le langage épiscopal dans les productions de ce maître, *si maître*, comme il l'appelle lui-même; lui décernant le plus glorieux de tous les hommages,

(1) S. Prudent. (trecens. episc.), *Epist. ad Hincmar*, cité par D. Ceillier, *Hist.*, tom. XII, pag. 674, 675.

(2) *Vie de Bossuet*, par Burigny, pag. 39; par M. le cardinal de Beausset, tom. I, pag. 80.

lorsqu'il le choisissoit pour modèle dans ses compositions, traçant le plan de son histoire universelle sur le sublime plan de la *Cité de Dieu*, se retournant comme saint Augustin vers les siècles passés, pour montrer à travers les révolutions des empires le bras du Très-Haut qui ramène tous les événements à la propagation de son Eglise. En effet, rien n'échappe à la sagacité de ce grand homme, rien n'est au-dessus de sa profondeur, rien n'est au-dessus de sa sublimité : il se resserre, il s'étend, il s'isole, se multiplie selon les sujets qu'il traite, toujours avec le même intérêt, toujours en élevant l'âme jusqu'au sein de Dieu, sanctuaire dont il paroît avoir la clef, et où il introduit insensiblement ceux qui se nourrissent de ses magnifiques idées.

Le clergé de France étoit dans l'usage d'inaugurer ses assemblées générales par un panégyrique solennel du grand évêque d'Hyppone, prononcé le jour de sa fête dans l'église du grand couvent de son ordre, à Paris. Le but de cette institution étoit de reproduire parmi nous ce modèle éternel de l'épiscopat, qui a montré au monde toute l'influence que peut exercer un évêque dans le siége le plus obscur, sur les destinées de l'Eglise universelle. Cet usage, que la révolution a dévoré comme tant d'autres, a valu à notre chaire française plus d'un ouvrage mémorable, où l'on se convaincra aisément des services que la religion peut attendre d'un grand évê-

que, et toute la gloire qu'un grand évêque peut attendre de la religion : « C'est sans doute une bien » étonnante merveille dans les fastes de la religion, » que de trouver dans la vie d'un seul homme tous » les traits qui complètent ces deux tableaux (1). »

Il ne nous est pas permis d'ignorer au moins les principaux faits de cette vie si instructive et si intéressante. Ne pouvant les embrasser tous, nous nous bornerons à un précis succinct.

Saint Augustin naquit le 13 novembre 354, à Tagaste, petite ville de Numidie, située à peu de distance de Madaure et d'Hyppone. Son père, nommé Patrice, avoit assez de naissance pour aspirer à des charges de magistrature, mais pas assez de fortune pour les remplir avec l'éclat convenable. Il étoit païen, et ne se convertit que dans un âge avancé ; il ne reçut même le baptême que peu avant sa mort. Monique, sa mère, ajoutoit une piété tendre au bonheur d'avoir toujours professé la vraie foi. Elle s'efforça de l'inspirer à son fils dès ses premières années, ne se croyant mère qu'à demi, comme elle s'en exprimoit, tant qu'elle n'auroit pas communiqué la vie de la grâce à celui qui lui devoit la vie naturelle.

(1) *Panégyr. de saint Augustin*, par M. le cardinal Maury, *Essai sur l'éloquence de la chaire*, tom. II, pag. 383.

L'activité et la pénétration de son esprit ayant fait concevoir à ses parents les plus heureuses espérances, on l'envoya à Madaure, puis à Carthage, pour y faire ses études; mais la dissipation du jeu et des études mêmes, les compagnies, les occasions qui naissent sous les pas des talents et des âmes liantes, précipitèrent le jeune Augustin dans les plus grands désordres. Il représente, dans les premiers livres de ses Confessions, l'abîme affreux de misères dans lequel il s'étoit plongé; il s'y accuse d'avoir commencé à offenser Dieu dans un âge qu'on appelle, par un abus de termes, l'âge de l'innocence; il y déplore le temps perdu à des études profanes, où l'on ne se proposoit autre chose, sinon de le mettre en état de satisfaire un jour la passion insatiable des biens et des honneurs terrestres, qui ne sont au fond qu'indigence et opprobre. Saint Augustin n'en reconnoît pas moins que la lecture des poètes lui fut cependant d'une grande utilité; que non-seulement elle avoit perfectionné son langage, mais qu'elle avoit développé les facultés de son esprit, surtout de celle de l'invention, qui fait les génies créateurs. Elle lui communiqua aussi cette sublimité de pensées et d'expressions qui élève la nature au-dessus d'elle-même; la facilité à s'exprimer avec élégance, et à rendre les choses de la manière qui convient, le talent d'employer dans l'occasion les traits forts et hardis, et les images pittoresques.

Mais le plus funeste écueil qu'il y rencontra fut celui de l'impureté. Il y fut entraîné, tant par la fréquentation des spectacles que par l'inévitable influence des dangereuses impressions, et des sociétés corrompues, qui, en flattant sa vanité secrète, nourrissoient en lui le germe de toutes les passions, et surmontoient les remords de sa conscience. Avec une âme naturellement droite et pourvue à un point unique de ce goût de raison qui ne peut se défendre d'un certain amour du vrai bien, poursuivi d'ailleurs sans relâche par la grâce, dont il devoit être la conquête aussi-bien que le défenseur, il demandoit à Dieu la chasteté, mais par des vœux inefficaces qu'il craignoit même de voir exaucés. Pour comble de malheur, la curiosité et l'activité inquiète de son esprit l'avoient engagé dans le commerce des Manichéens. Leurs discours, d'autant plus pompeux qu'ils avoient plus d'horreurs à voiler, le dégoûtèrent d'abord de la simplicité des divines Ecritures, et peu après le précipitèrent dans cette monstrueuse hérésie. Ainsi le naufrage des mœurs avoit amené celui de la foi. Sa vertueuse mère, sainte Monique, ne tarda pas à l'apprendre ; et les vives alarmes que lui causoient les premiers écarts de son fils redoublèrent avec les nouveaux dangers où il couroit. Elle alla déposer ses chagrins dans le sein d'un pieux évêque, qu'elle conjura d'entreprendre sa conversion. « Il n'est pas temps encore, lui répondit celui-

» ci, contentons-nous de prier pour lui, et rassurez-
» vous ; car il n'est pas possible qu'un fils pleuré
» avec tant de larmes périsse. » Cette sage réponse fut regardée comme un oracle du Ciel. Entraîné plutôt que convaincu, le jeune prosélyte étoit loin de rencontrer dans la doctrine du manichéisme le repos après lequel son esprit et son cœur soupiroient si avidement. Toutefois, il ne laissa pas d'y persévérer durant neuf années ; et n'échappa enfin aux rêveries de cette secte que pour se jeter d'abord dans les erreurs des académiciens, qui bientôt l'amenèrent à douter de tout. La ville de Milan ayant envoyé demander au préfet de Rome, Symmaque, un maître d'éloquence, Augustin, qui avoit déjà rempli la même fonction à Carthage, où il avoit laissé les plus honorables souvenirs, fut agrée, et se rendit à Milan. Cet événement, fortuit en apparence, n'étoit rien moins qu'indifférent aux desseins du Seigneur. L'évêque de cette ville étoit saint Ambroise. Il accueillit le nouveau professeur avec une bonté qui commença à lever bien des préventions. Augustin se rendoit fréquemment aux sermons d'Ambroise : mais plus il étoit forcé de rendre hommage à son éloquence, plus il se tenoit en garde contre la persuasion. Opiniâtre à chercher la vérité hors de l'unique sanctuaire où elle réside, agité par ses remords, lié par l'habitude, entraîné par la crainte, subjugué par la passion, touché de la beauté de la vertu, séduit par

les charmes du vice, victime de tous les deux, jamais satisfait dans ses fausses délices, sans cesse luttant entre les erreurs de sa secte et les mystères de la religion; malheureux qui, pour échapper au naufrage, court d'écueil en écueil; il fuit la lumière qui le poursuit; il voudroit s'arracher à la grâce qui s'attache à ses pas; il gémit sous le poids de ses liens, et s'indigne contre la main qui voudroit les briser. Contraire à lui-même, il veut et ne veut pas; lorsqu'un jour que, déchiré par les plus violentes agitations, le visage baigné des larmes qui couloient involontairement de ses yeux, il avoit fui la compagnie de quelques amis fidèles pour aller chercher sous un bosquet de son jardin la solitude et le calme qui manquoient à son cœur, et là, se roulant à terre, il invoquoit, bien que confusément, le secours du Ciel : tout à coup il croit entendre, il entend en effet sortir, comme d'une maison voisine, une voix qui lui disoit: TOLLE, LEGE; *prends et lis*. Jamais émotion semblable n'avoit encore saisi son âme. Surpris, hors de lui-même, s'interrogeant, sans pouvoir se répondre, sur l'endroit d'où est partie cette voix où il n'y avoit rien d'effrayant, et moins encore sur l'objet de la lecture qui lui étoit indiquée, il se relève, soutenu par une force qu'il ne connoissoit pas, et court retrouver Alype, son ami, au lieu même où il l'avoit laissé. Un livre étoit placé sous ses yeux; c'étoient les Epîtres de saint Paul; Au-

gustin l'ouvre au hasard, et tombe sur ce passage de l'Apôtre : *Ne passez pas votre vie dans les festins et l'ivrognerie, ni dans la débauche et l'impureté, ni dans un esprit d'avarice et de contention; mais revêtez-vous de Notre Seigneur Jésus-Christ, et gardez-vous de satisfaire les désirs déréglés de la chair.* Rom. XIII. 18. C'étoit également un verset de l'Ecriture qui avoit fait sur l'esprit du patriarche des cénobites, saint Antoine, une impression si forte, qu'elle l'avoit déterminé à renoncer au monde et à toutes les espérances du siècle. Augustin n'en voulut pas lire davantage; aussi cela n'étoit-il pas nécessaire. En effet, il n'eut pas plus tôt achevé la lecture de ce passage, qu'un rayon de lumière vint éclairer son entendement, dissiper toutes ses ténèbres, et embraser son cœur d'une flamme toute céleste. La conversion d'Augustin ne fut ni moins éclatante ni moins prompte et efficace que l'avoit été celle de saint Paul. Tout l'esprit de l'Apôtre avoit passé en un instant dans celui du nouveau prosélyte. Il étoit alors dans sa trente-deuxième année. De retour près de sa mère, la vertueuse Monique, à qui les égarements de son fils avoient causé tant de larmes, il lui raconte tout ce qui venoit de se passer, et lui communique ses résolutions nouvelles avec cette paisible fermeté qui a pris son parti sans retour. Monique ne put entendre, sans la plus vive joie, un récit aussi consolant. Elle bénit cent fois la divine miséricorde, qui

Matth. XIX. 21.

avoit enfin exaucé ses ardentes prières, et qui sembloit même avoir surpassé ses vœux et ses espérances (1). Augustin s'étoit déterminé sur-le-champ à renoncer au mariage et à toutes les vaines sollicitudes du siècle.

Dès qu'il se vit libre par l'abdication de son emploi, il se retira à la campagne, avec quelques amis, animés des mêmes sentiments que lui. Là, commençant à remplir les vues du Ciel sur ses incomparables talents, il écrivit ses premiers ouvrages contre les principes des académiciens et des pyrrhoniens, et sur le bonheur de connoître Dieu, parce qu'il voulut d'abord s'exercer sur des sujets propres à l'affermir dans ses pieuses résolutions.

Les préparatifs de son baptême, qu'il ne jugea point à propos de différer, étant faits, il revint à Milan, où il le reçut la veille de Pâque, de la propre main de saint Ambroise. Le désir de servir plus utilement le Seigneur lui fit reprendre la route d'Afrique. Monique voulut l'y accompagner. Mais il ne restoit plus à cette sainte femme de vœux à former sur la terre, depuis l'inestimable faveur dont le Ciel venoit de récompenser tant de vertus et de gémissements. Augustin la perdit, étant âgée de cin-

(1) C'est de lui-même que nous tenons ces particularités. Il les raconte dans le livre de ses *Confessions* (liv. I, chap. XII), avec un charme de naïveté qui n'avoit pas eu jusque là de modèle, et qui n'a rencontré depuis que de foibles imitations.

quante-six ans seulement. Ecrivant à son ami Alype sur cette douloureuse séparation, il s'exprimoit en ces termes : *J'ai senti déchirer cette double vie, composée de la sienne et de la mienne.* Après qu'il eut rendu les derniers devoirs à une mère si justement chérie, il s'embarqua ; et aussitôt qu'il fut arrivé à Tagaste, lieu de sa naissance, il se retira avec ses amis dans un lieu champêtre, où ils commencèrent à mener, dans une parfaite union, la vie des premiers fidèles, n'ayant tous qu'une table et une seule bourse, comme ils n'avoient qu'un cœur et qu'une âme, partageant ses loisirs entre l'étude et le travail des mains, dont il fait une des obligations de la vie monastique, dans son livre *Du travail des moines.* Cette sainte communauté fut le modèle d'après lequel s'est formée cette foule d'ordres et d'instituts des deux sexes répandus depuis dans les diverses parties du monde chrétien.

Un jour qu'il s'étoit rendu à Hyppone, ville maritime du voisinage, Valère, qui en étoit évêque, fit à son peuple un discours sur la nécessité où il se trouvoit d'ord onner un prêtre pour son Eglise. A l'instant, tous les yeux se fixent, comme par une convention préméditée, sur Augustin, qui étoit présent ; sa vertu et ses talents avoient déjà percé l'obscurité de sa retraite. On se saisit de sa personne, malgré tous ses efforts pour se soustraire à un choix

que le Ciel avoit seul indiqué. La modestie d'Augustin ne voyoit dans cette promotion que la justice divine qui le punissoit de ses anciens désordres, plutôt que l'ordre de la Providence qui l'appeloit au rang des Apôtres. Ni le peuple ni son évêque ne se laissèrent toucher par ses refus. Non seulement il se trouva chargé du sacerdoce, mais Valère lui donna aussitôt la plus grande part au gouvernement de son Eglise, et lui confia spécialement le ministère de la prédication, ce qui étoit contre l'usage de l'Eglise d'Afrique, où les seuls évêques exerçoient cette fonction. Quelques évêques blâmèrent d'abord cette innovation ou cette exception; mais elle étoit trop bien justifiée par la supériorité de l'homme qui y avoit donné lieu.

Une fois engagé dans ce laborieux exercice, saint Augustin ne cessa pas un moment d'en remplir le devoir. Il prêchoit en latin, langue qui étoit entendue à Hyppone. Il y avoit cependant des paysans à la campagne qui n'entendoient que le punique, ce qui rendoit leur instruction difficile, parce qu'on avoit beaucoup de peine à trouver des prêtres qui pussent parler leur langue. Cette difficulté n'embarrassa point le nouvel Apôtre.

Il prêchoit quelquefois tous les jours, et souvent deux fois par jour. Il n'interrompoit point cette fonction, même quand il étoit si foible qu'il pouvoit à peine parler; mais il ranimoit alors ses forces,

et le zèle dont il brûloit pour le salut des âmes lui faisoit oublier ses peines et ses dangers. S'il alloit dans d'autres diocèses, on le prioit de rompre au peuple le pain de la parole de vie. Partout on couroit en foule à ses sermons. On l'écoutoit avec transports; on battoit souvent des mains, selon la coutume de ce siècle. De semblables succès n'étoient pas ceux qui flattassent le mieux son cœur. Ce ne sont pas, s'écrioit-il, des applaudissements, mais des larmes, que je demande : *Non plausus, sed lacrymæ*. (1) Des peuplades entières de malheureux, opprimés, soit par les exactions, soit par les malheurs du temps, alloient souvent l'attendre sur les chemins publics, et le contraignoient de prêcher en leur faveur, pour triompher, par l'onction de ses discours, de l'impitoyable dureté des riches.

Un jour qu'il instruisoit son peuple des devoirs de la morale chrétienne, il voit entrer dans son église d'Hyppone l'un des chefs des manichéens, nommé Firme. Aussitôt il abandonne son sujet, détruit tous les fondements de cette secte qui anéantissoit la Divinité, en la doublant par la doctrine absurde des deux principes. Firme fut si touché, qu'immédiatement après le sermon, il vint se jeter aux pieds d'Augustin, reconnoissant et abjurant son erreur. Il ne se démentit pas, et mérita d'être élevé à l'honneur du sacerdoce.

(1) August., *Serm.* CCXVII.

Il eut un succès non moins consolant contre un abus qui s'étoit introduit dans l'Eglise d'Afrique, où les repas de charité, établis avec édification du temps des Apôtres, avoient dégénéré en intempérance et en débauches, souvent suivies des plus condamnables excès. Les pasteurs gémissoient de ce désordre ; et, sur la demande d'Augustin, un concile de la province avoit été convoqué pour proposer les mesures convenables. Mais tous les efforts du zèle avoient échoué contre un désordre appuyé sur l'ancienneté, et qui venoit de se fortifier encore par le mauvais succès des résistances qu'on lui avoit opposées. On savoit bien que c'étoit lui qui les avoit provoquées. Il paroît dans son église. Des cris de fureur le menacent de mort ; il arrive courageusement à sa chaire, au milieu des imprécations publiques : sa voix révérée domine peu à peu ces vociférations audacieuses. Les sacriléges restent interdits, et son impétueuse véhémence étouffant bientôt les hurlements d'une populace attroupée, abolit pour toujours les profanations des agapes dans le lieu saint (1).

Un autre usage non moins déplorable régnoit à Césarée de Mauritanie. Les habitants de cette ville se partageoient chaque année en deux troupes homicides, qui présentoient au sein de la paix l'image

(1) *Panégyr. de saint Augustin*, par le cardinal Maury, pag. 405.

d'une guerre civile. Frères contre frères, pères contre enfants, se battoient ensemble à coups de pierre, pour s'exercer aux combats. Augustin s'avance sur le champ de bataille ; il ouvre la bouche, il est accueilli par des cris tumultueux, excités par la seule admiration décernée à l'éloquence de l'orateur. Ce n'étoit pas assez pour l'Apôtre, il revient à la charge, employant les expressions les plus pathétiques. On l'entoure ; on est ému : les larmes coulent, la nature et la grâce parloient avec lui ; les armes tombent des mains de la rage en délire. Tous ces barbares courent l'embrasser ; et se prosternent à ses pieds. Augustin, rendant lui-même compte de cet événement dans son *Traité de la doctrine chrétienne* (1), ajoute : Il y a présentement huit ans que, par la grâce de Dieu, il ne s'est rien fait de semblable.

Son sermon sur le jugement dernier, lu seulement plusieurs années après sa mort, par saint Fulgence, détermina la conversion de ce célèbre disciple de l'évêque d'Hyppone, qui obtint la gloire d'être appelé l'Augustin de son siècle.

Cependant Valère se sentoit accablé sous le poids des ans et des infirmités. Il craignoit qu'Augustin ne fût enlevé à son Eglise, et que quelqu'autre ville ne le demandât pour évêque. Il résolut donc de le faire son coadjuteur dans l'épiscopat, après avoir ob-

(1) Liv. IV, n° LIII, tom. III Bened., pag. 87.

tenu secrètement, dit Butler, le consentement d'Aurélius, archevêque de Carthage, ainsi que l'approbation de son peuple et celle des évêques de la province de Numidie. Augustin s'opposoit fortement à l'exécution de ce projet, soutenant qu'il étoit contre la coutume de l'Eglise de mettre un évêque où il y en avoit encore un vivant; ce qui, en effet, étoit expressément défendu par le huitième canon du concile de Nicée. Mais alors on pouvoit l'ignorer (1). Il se vit donc obligé de se rendre à la voix du Ciel, et fut sacré évêque d'Hyppone, en 395. Sa conduite durant tout son épiscopat fut celle que l'Apôtre re-
II.Tim.III.2. commande à son disciple Timothée, sans jamais rien relâcher ni de ses études, ni de ses exercices de piété habituelle, épris d'une ardeur ineffable pour la religion, travaillant nuit et jour comme
II. Cor. XI. 28. saint Paul, et chargé comme cet Apôtre de la sollicitude de toutes les Eglises. « Ce pontife universel prend sur lui le travail de tous les évêques (2).» Réfutation des hérésies, interprétation des Livres saints, institution des lois canoniques, réforme des monastères, lettres aux empereurs, correspondances suivies à Rome avec les souverains pontifes, à Nole, avec saint Paulin, en Palestine, avec saint Jérôme,

(1) Tillemont, *Mém.*, tom. XIII, pag. 218.

(2) Le cardinal Maury, *Panégyr.*, 1re part.; Baillet, *Vie de saint Augustin :* «On le regarda bientôt comme le père et le maître commun des fidèles catholiques. » (Tom. VI, pag. 261.)

à Milan, avec saint Ambroise et Simplicien, en Espagne, avec Orose, dans les Gaules, avec saint Prosper, Lazare d'Arles, Hilaire de Narbonne, à Constantinople, avec Maxime, Longinien, Dioscore, tous les gens de lettres du Bas-Empire, qui, en lui adressant leurs écrits, l'appellent, de concert, *le représentant de la postérité* (1) : tels sont les délassements de son épiscopat; aussi admirable par la simplicité et l'héroïsme de ses vertus, qu'il est étonnant par le nombre et l'excellence de ses écrits. En même temps, il s'occupoit d'élever de jeunes enfants, il faisoit bâtir à Hyppone un hospice pour les étrangers, adoucissoit le sort des esclaves, habilloit les pauvres, aliénoit en leur faveur son propre revenu, les visitoit en personne; et on le vit, comme saint Ambroise, vendre les ornements de son église et les vases sacrés des autels, tant pour subvenir à leurs besoins que pour racheter les captifs.

Erasme, considérant les travaux immenses et le zèle infatigable de saint Augustin pour le salut des âmes, s'est exprimé en ces termes : « Quelle piété! quelle charité! quelle douceur! quelle aménité! quelle politesse! quel amour de la concorde! quel zèle pour la maison de Dieu ne remarque-t-on pas dans les Epîtres et dans les autres écrits de ce grand homme!

(1) Longinian., *Epist.* XX et XLIII *ad Augustin.*, dans le *Panégyr. de saint Augustin*, par le cardinal Maury.

Que n'entreprend-t-il pas? de quels travaux ne se charge-t-il pas? combien de formes différentes ne
I.Cor.IX. 19. prend-il pas, s'il a la moindre espérance de gagner un païen à Jésus-Christ, ou de ramener un hérétique dans le sein de l'Eglise! Quelle condescendance! quelle attention *à changer de voix*, et, pour ainsi dire, de ton!.. Avec quelle sollicitude n'intercédoit-il pas pour les circoncellions, qui étoient des misérables indignes de toute grâce! Qui eut jamais plus de zèle pour ses amis qu'il n'en avoit pour ses ennemis? Quels
Gal. IV. 19. efforts ne fait-il pas pour enfanter tous les hommes en Jésus-Christ? Quel soin pour les sauver tous, et pour empêcher qu'aucun ne périsse? De quelle douleur n'est-il pas pénétré à la vue des scandales? Il me
Matth. XXIII. 33. semble voir la poule dont il est parlé dans l'Evangile, ramasser ses petits sous ses ailes... On voit en lui, comme dans un miroir, le modèle de cet évêque
I. Tim. III. 2. parfait dont saint Paul trace le caractère (1). »

Nous laissons à la plume du panégyriste le détail de ces rares qualités de l'esprit et du cœur qui semblent mettre Augustin dans un rang à part, même parmi les saints. On trouve partout le récit des combats qu'il eut à soutenir contre tous les hérétiques, et des victoires qu'il a remportées sur eux tous, de ces fameuses conférences où il triompha de leurs subtilités, des conciles dont il fut l'âme; des établisse-

(1) *Præfat. in Epist. S. August.*

ments qu'il forma, des persécutions auxquelles il ne cessa d'être en butte, et de l'invincible patience qu'il opposa constamment à tous les genres d'adversités ; de son parfait désintéressement, manifesté dans plus d'une occasion délicate ; de l'inaltérable pureté de ses mœurs après un si long déréglement de vie, où la licence des passions avoit rompu jusqu'au dernier frein de la pudeur ; des amertumes qui auroient désolé tout autre cœur que le sien, si l'ardeur de sa foi ne l'eût élevé au-dessus de tous les événements humains ; enfin, de la bienheureuse mort qui vint terminer cette vie si pleine de bonnes œuvres, dans la soixante-seizième année de son âge, l'an de Jésus-Christ 430.

Un tel sujet est sans doute plus fait pour l'admiration que pour la louange ; et c'est le propre d'une si belle vie d'étonner toujours, quoique toujours imparfaitement célébrée (1). On l'a dit avec jus-

(1) Nous avons beaucoup de panégyriques publiés à la gloire de ce grand et saint évêque. Il en est peu que l'on puisse citer comme modèles. Les seuls dont on ait conservé quelque mémoire sont ceux de l'abbé Séguy, de Bourdaloue, du cardinal Maury. Le sujet de ce dernier est bien conçu, bien développé ; la marche des idées est sûre, le style a de la noblesse, de la forme, des mouvements, la diction en est élégante et travaillée. Mais nous sera-t-il permis de l'avouer ? il y règne une empreinte de déclamation, analogue à l'esprit frondeur et ambitieux de l'époque où il fut prononcé, outre quelques infidélités dans le récit ou dans les citations, et d'assez fréquentes incorrections de style, qui lui sont reprochées par La Harpe dans son *Cours de littérature*.

tesse : Le plus beau panégyrique sans doute que l'on ait composé en l'honneur de saint Augustin, c'est l'histoire ecclésiastique de son temps, et même des siècles qui l'ont suivi (1). La gloire de ce grand homme n'est point renfermée en effet dans les bornes de sa vie ; elle est liée à toutes les victoires de la foi dans les âges postérieurs.

Quant à ses écrits, ils n'étonnent pas moins par la multitude et la variété des sujets. Métaphysique, histoire, antiquités, science des mœurs, connoissance des arts, Augustin à tout embrassé. C'est un Océan tout entier, disoit Cassiodore, en parlant d'une seule des productions de ce génie ardent, inépuisable ; et nous, c'est la totalité de ses écrits, c'est une collection de onze volumes in-folio, sans compter tous ceux qui s'y rattachent ; nous, c'est une bibliothèque immense que nous avons à faire connoître. Que puis-je dire et que puis-je taire?

Pour acquitter au moins en partie mes engagements, je partagerai les œuvres de saint Augustin en sept grandes classes, m'arrêtant avec plus de détail sur les principaux traités et sur les beautés de premier ordre qui les distinguent, comme dans l'histoire du firmament, on se contente de marquer les principales constellations.

(1) Le cardinal Maury, *Panégyr. de saint Augustin*, tom. II, pag. 425.

1° Ouvrages de philosophie, de critique, de rhétorique, d'érudition;

2° Livres sur l'ancien et le nouveau Testament (à part ses sermons sur l'Ecriture et autres sujets, qui formeront un article distinct);

3° Ouvrages dogmatiques, immédiatement liés à ceux de la quatrième classe, que nous distinguerons sous un titre particulier, à savoir:

4° Ouvrages de controverse : Traités contre les Juifs, les Ariens, les Hérétiques; Manichéens, Pélagiens, Priscillianistes, Origénistes, Donatistes, Pélagiens;

5° Traités particuliers et Livres ascétiques;

6° Ouvrages oratoires, Sermons et Homélies.

7° Lettres, qui s'étendent à toutes les matières de religion, de morale, de philosophie et de critique.

Nous croyons important d'avertir nos lecteurs de se mettre en garde contre une prévention assez généralement attachée à ce grand nom. On s'imagine d'ordinaire que l'on n'y rencontrera que des jeux d'esprit, d'antithèses et de subtilités. Accusation accréditée par des écrivains respectables (1), que nous sommes loin de confondre avec d'autres d'un caractère bien différent, qui déjà avoient affecté de la ré-

(1) Fénelon, *Lettres*, tom. IV, edit. Boullage, pag. 447; *Dialogues sur l'éloquence*, pag. 229; Bouhours, *Pensées ingénieuses*, pag. 185; La Harpe, *Cours de littérature*, tom. III, pag. 310.

pandre. A en croire un Dupin, un Richard Simon, un Launoy, saint Augustin seroit tout hérissé de pointes, d'antithèses, de subtilités qui ne vont à rien, tout rempli de digressions et d'allégories. C'est l'idée que prendront de ce grand homme les jeunes étudiants qui ne le liront que dans ces téméraires auteurs. « Répondons avec Bossuet : Il importe de » faire entendre que saint Augustin est en lui-même » tout autre chose : il a des digressions, mais comme » tous les autres Pères, quand il est permis d'en » avoir, dans les discours populaires, jamais dans » les traités, où il faut serrer le discours, ni contre » les hérétiques. Il a des allégories comme tous les » Pères, selon le goût de son siècle, qu'on a peut- » être poussé trop avant, mais qui, dans le fond, » étoit venu des Apôtres et de leurs disciples. Les » pointes, les antithèses, les rimes même, qui » étoient encore du goût de son temps, sont ve- » nues tard dans ses discours. Erasme cite les pre- » miers écrits de saint Augustin comme des mo- » dèles, et remarque qu'il a depuis affoibli son » style pour s'accommoder à la coutume et suivre le » goût de ceux à qui il vouloit profiter, Mais, après » tout, que ces minuties sont peu dignes d'être re- » levées ! Un savant homme de nos jours (Arnaud) » dit souvent qu'en lisant saint Augustin, on n'a » pas le temps de s'appliquer aux paroles, tant on » est saisi par la grandeur, par la suite, par la pro-

» fondeur des pensées. En effet, le fond de saint » Augustin, c'est d'être nourri de l'Ecriture, d'en » tirer l'esprit, d'en prendre les plus hauts princi- » pes, de les manier en maître, et avec la diversité » convenable. Après cela, qu'il ait ses défauts, comme » le soleil a ses taches; je ne daignerois ni les avouer, » ni les nier, ni les excuser ou les défendre (1). »

Nous suivrons constamment l'édition des bénédictins (2).

Ici encore, ainsi que dans les autres parties de ce Cours d'éloquence sacrée, nous nous attacherons à rappeler les principaux emprunts faits à sa doctrine et à son éloquence. Ce saint, après avoir été l'oracle

(1) *Défense de la tradition et des SS. Pères*, liv. IV, tom. III des Œuvres posthumes, in-4°, pag. 164. « Il est touchant, lors même qu'il fait des pointes. » (Fénelon, *Dialog. sur l'éloq.*, pag. 230.)

(2) Cette édition, sans contredit la plus estimable de toutes, est l'ouvrage de D. Th. Blampin, professeur de théologie à Saint-Germain-des-Prés. Commencée en 1677, elle ne fut achevée qu'en 1700. La Vie du saint, traduite du français de Tillemont, par D. Hugues Vaillant et D. Jacq. de Friche, ne parut que deux ans après. L'Epître dédicatoire est de D. Mabillon, qui la composa toute d'un seul jet, du soir au matin. On la regarde comme un chef-d'œuvre. L'ouvrage essuya bien des contradictions, dont on peut voir l'histoire dans le XIIe vol. de l'*Histoire des écrivains ecclés.* de D. Ceillier, pag. 681 et suiv. Il fut attaqué avec plus de chaleur que de justesse par Richard Simon, *Critique de Dupin*, tom. I, pag. 143—149, et par l'abbé Desfontaines, dans les *Observations sur les écrits modernes*, tom. II, pag. 160; sans parler des calomnies grossièrement répandues contre elle par J. Le Clerc, où il n'épargne pas plus saint Augustin lui-même que les savants éditeurs.

de son temps, l'a été encore de tous les Pères latins qui l'ont suivi. Depuis treize cents années, Augustin est en possession d'instruire toutes les Eglises du monde. Saint Fulgence, saint Prosper, Pierre Lombard, saint Thomas-d'Aquin, les plus célèbres théologiens, n'ont été que ses commentateurs, et souvent ses copistes. Les conciles empruntoient ses paroles pour exprimer leurs décisions. Les siècles modernes ont imité cet exemple. Saint Augustin est celui de tous les docteurs de notre Eglise chrétienne, dont le nom retentisse le plus fréquemment dans nos chaires, et se produise avec le plus d'autorité dans tous nos livres de religion. Les textes de saint Augustin remplissent plus des deux tiers des ouvrages, entre autres, de Nicolle, de Duguet, du P. de saint Jure, de sainte Thérèse. Massillon, La Colombière, Ambroise de Lombez, Fénelon, lui doivent les plus beaux traits de cette ravissante onction qui nous charme dans leurs écrits. Bossuet et Bourdaloue le citent à chaque page. « Il semble, a dit le cardinal Maury, que nous » ne puissions plus monter dans les chaires chré- » tiennes sans nous appuyer sur ses ouvrages (1). »

(1) *Panégyr. de saint Augustin*, tom. II de l'*Eloq. de la chaire*, pag. 379.

SECONDE CONFÉRENCE.

Première classe des ouvrages de saint Augustin.

1° Traits de philosophie.

1. *Trois Livres contre les académiciens, adressés à Romanien.* T. 1 Bened. Pag. 249.

Dialogue à la manière de ceux de Cicéron. Les interlocuteurs sont trois des disciples de saint Augustin : il y est traité de la béatitude. Les académiciens soutenoient que, pour être heureux, il suffit de chercher la vérité. Licentius, un des interlocuteurs, appuyoit ce sentiment de l'autorité des plus illustres philosophes de l'école platonicienne, en particulier de Carnéades et de l'orateur romain. Trigetius vouloit que non-seulement on recherchât la vérité, mais qu'on la connût parfaitement. Tous deux convenoient que la sagesse est ce qui fait le bonheur de l'homme : mais en quoi consistoit la sagesse elle-même? l'on s'entendoit peu sur la définition. Saint Augustin tranche la question en concluant de tout ce qui avoit été dit, que puisque nous ne pouvons être heureux qu'en connoissant ou en recherchant la vérité, nous devons mépriser tout le reste, pour nous appliquer uniquement à sa recherche. Tel est le sujet du premier livre, qui n'est en quelque sorte qu'une introduction aux deux autres.

Réunissant sur la personne de Romanien tous Pag. 249.
les avantages de la fortune qui flattent l'orgueil humain, les dignités, les honneurs, les richesses, la considération, toutes les délices de la vie, tout ce

qui paroît faire le bonheur (et, lui dit-il, vous l'avez éprouvé dans cette brillante situation); qui oseroit, ajoute-t-il, prendre sur soi de vous parler des béatitudes d'une autre vie, les seules qui composent véritablement le bonheur? Qui réussiroit à vous persuader qu'au milieu de cette apparente félicité, non-seulement vous êtes bien loin d'être heureux, mais que vous êtes d'autant plus malheureux que vous croyez moins l'être? Aujourd'hui, les dures leçons de l'adversité vous en ont pleinement convaincu : et ce ne sont plus des expériences étrangères qui vous apprennent combien sont fragiles et
Pag. 250. pleins de calamités ces avantages de la fortune que l'on nomme les biens de la vie présente. La philosophie, mais la seule philosophie chrétienne, nous présente un port à la suite de ces violentes agitations.

A cette philosophie toujours tâtonneuse, toujours igno-
Pag. 251. rante, à laquelle il avoit enfin renoncé, saint Augustin oppose celle qu'il venoit récemment d'embrasser, la philosophie chrétienne, dont les leçons ont donné à son cœur le calme et l'aliment qui fut si long-temps l'objet de ses stériles recherches.

A cette école, l'on apprend, et de manière à n'en pas douter, qu'il ne faut s'attacher à rien de ce qui tombe sous les sens, et que Dieu seul mérite d'être servi.

Pag. 252. Les trois amis du saint exposent les divers systèmes qui partageoient les écoles des académiciens sur la nature du bonheur, sur la définition de la sagesse, de la vérité,

de ce que l'on doit nommer égarement de l'esprit et du cœur ; sur la différence à établir entre le philosophe et le vrai sage. Ces doctes discussions sont rapportées par saint Augustin avec un charme de détails, et un ton de politesse qui ne se rencontrent pas communément dans ces sortes de matières. L'entretien commence et se poursuit, tantôt dans la salle des bains, tantôt dans la campagne. La vive ardeur des jeunes interlocuteurs, cet emportement de leur âge qui contraste avec la gravité de leurs études, les petits incidents de la dispute, et les mouvements de l'amour-propre, tout est rendu avec une grâce infinie (1). Pag. 276.

Nous observerons que le saint docteur s'accuse, dans un autre de ses ouvrages, d'avoir dans celui-ci trop aisément laissé échapper de sa plume le nom de *fortune*, bien que par ce terme, il n'eût entendu aucune divinité, mais seulement un concours fortuit des choses de la vie (2); discrétion sur laquelle Bossuet s'est montré aussi sévère que lui. Avis pour le prédicateur évangélique, de ne point prodiguer dans nos chaires ce mot, qui a quelque chose de païen. « Ne vous servez jamais du mot de fortune : il blesse autant l'oreille des plus profanes que la dignité du lieu saint (3). »

Il combat la pernicieuse maxime accréditée dans les anciennes écoles, qu'on ne péchoit point en suivant une opinion probable : une telle doctrine ouvre Pag. 291.

(1) *Nouveaux Mélanges historiques et littéraires*, par M. Villemain, pag. 454. D. Ceillier en porte le même jugement, tom. XI, pag. 71.

(2) *Retractat.*, lib. I, cap. I et VII.

(3) Besplas, *Essai sur l'éloquence de la chaire*, pag. 329.

la porte aux meurtres, au parricide, au sacrilége, aux crimes de toute espèce que les tribunaux civils ne laisseroient pas de punir, sans égard pour les sentiments des philosophes, qui par leurs systèmes en sont devenus les apologistes.

Il définit la science :

Je n'appelle point science ce en quoi l'on peut être sujet à erreur. Car la science se compose non-seulement de ce que l'on a appris, mais appris de manière à ne pouvoir ni s'égarer jamais, ni même chanceler
Pag. 258. sous le choc d'aucune contradiction (ce qui fait le procès à nos vaines connoissances humaines, et porte ailleurs le sanctuaire de la véritable science). Mais on n'y parvient qu'avec l'assistance, non des livres, mais d'un seul maître, qui est Jésus-Christ. Lui seul a pu arracher le monde aux ténèbres de l'ignorance et à la servitude du vice, ainsi qu'aux vaines disputes de la philosophie.

« Tous les efforts de cette orgueilleuse raison humaine n'auroient pu réussir jamais à délivrer le genre humain des ténèbres où il étoit plongé et de la fange du vice où il croupissoit, si le grand Dieu, dans un mouvement d'une clémence toute populaire, n'étoit venu parmi les hommes, courbant et assujettissant l'autorité de sa divine intelligence dans une chair humaine, nous donnant, non-seulement des préceptes, mais ses propres exemples pour ré-

veiller nos âmes, les faire rentrer en elles-mêmes, et les ramener à la patrie, sans tout le vain étalage des disputes de la philosophie (1). »

Cette simple image, *populari quadam clementia*, l'évêque de Meaux l'amplifie et la développe ainsi dans ce beau commentaire : « Saint Augustin, s'écrie-t-il, est admirable, et il avoit bien pénétré toute la sainteté de ce mystère, quand il a dit qu'un Dieu s'est fait homme par une bonté populaire : *Populari quadam clementia.* Qu'est-ce qu'une bonté populaire? Elle nous paroît, chrétiens, lorsqu'un grand, sans oublier ce qu'il est, se démet par condescendance, se dépouille, non point par foiblesse, mais par une facilité généreuse; non pour laisser usurper son autorité, mais pour rendre sa bonté accessible; et parce qu'il veut faire naître une liberté qui n'ôte rien du respect, si ce n'est le trouble et l'étonnement, et cette première surprise que porte un éclat trop fort dans une âme infirme. C'est ce qu'a fait le Dieu-Homme; il s'est rendu populaire, sa sagesse devient sensible, sa majesté tempérée : sa grandeur libre et familière. » De magnifiques comparaisons viennent encore éclaircir sa pensée. « Comme un grand orateur, plein de riches conceptions, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours plus simple à la capacité des esprits communs; comme un grand, environné d'un éclat superbe, qui étonne le pauvre peuple et ne lui permet pas d'approcher, quitte tout ce pompeux appareil, et, par une familiarité populaire, vit à la manière de la multitude, dont il se propose de gagner l'esprit; ainsi la sagesse incréée, par un conseil

(1) *Serm.*, tom. VIII, pag. 28.

de condescendance, se rabaisse en prenant un corps, et se rend sensible.

Entre autres sentences, nous avons remarqué celles-ci :

Pag. 252. Qui cherche encore est loin d'être parfait.

Pag. 253. C'est avoir avancé déjà dans l'étude de la philosophie, que de se montrer dans la dispute supérieur à l'orgeuil de la victoire.

Pag. 254. La fin de l'homme (sur la terre) consiste dans la recherche de la vérité... Point de bonheur à prétendre ailleurs que dans la recherche de la vérité.

Gardez-vous bien de croire qu'il vous soit impossible de parvenir à la connoissance de la vérité.

Math. VII. 7. Croyez plutôt à la parole de celui qui a dit : *Cherchez et vous trouverez.*

Pag. 275. Il en est à peu près des biens de la fortune, comme des mamelles à l'égard des enfants qui s'en passent dans un âge plus avancé.

II. *De la vie heureuse.*

Le livre de *la vie heureuse* est un corollaire du précédent. Mêmes acteurs, à l'exception d'Alype. La mère de saint Augustin intervient dans la conférence. L'auteur commence par cette image éclatante :

Pag. 298. Tous ceux qui désirent aborder la région que le bonheur habite, rencontrent à l'entrée du port une montagne très élevée, pleine de défilés étroits, et bordée d'écueils, à travers lesquels on n'avance qu'a-

vec les plus grandes précautions. Autour d'elle brille une lumière vive, mais trompeuse, qui attire le voyageur, et lui fait croire que le chemin où il s'engage va le conduire au terme désiré. Cependant des voix sortent du port, lesquelles avertissent de son erreur l'étranger imprudent qui s'arrête sur la montagne, et l'invitent à venir chercher le bonheur dans un lieu bien plus sûr.

L'allégorie est sensible. Le saint docteur la développe dans tout le cours de ce traité. Il part de ce principe, que l'homme étant composé d'un corps et d'une âme, il faut à l'une et à l'autre des aliments conformes à leur nature. Pag. 300.

On marque le bonheur, autant en obtenant de faux biens qu'en n'obtenant pas ceux que l'on désire.

« Tel est le sort des biens du monde; il vous échappe, ou vous leur échappez : or, est-il un bonheur véritable, le bonheur que le même instant voit commencer et finir? *Beatitudo vera non est de cujus* Pag. 302.
æternitate dubitatur (1).... »

Il suffit qu'on ait à craindre de les perdre, pour n'y pas trouver le bonheur : *Amitti possunt illa fortuita; non igitur hæc qui amat et possidet potest ullo modo beatus esse.* Eh! quand on seroit assuré

(1) Ch. de Neuville, *Bonheur du ciel*, *Carême*, tom. 1, pag. 429. Il cite et développe saint Augustin.

de leur possession ; ils ne sont pas capables de rassasier le cœur, toujours misérable par ce qui lui manque : *Ergo et eo miser, quo semper est indigus.* Point de bonheur à espérer de rien de ce qui est fragile et périssable. Le bonheur ne peut ne peut résider que dans la possession du seul bien permanent, indépendant des caprices du sort et des vicissitudes. De toutes les indigences, la plus grande
Pag. 309. est de manquer de sagesse. Au contraire, qui possède la sagesse est sans besoin.

Quelle est, après tout, la véritable théorie du bonheur ? Grande question qui intéresse l'humanité tout entière. Elle a enfanté bien des volumes. Saint Augustin la réduit à ce seul principe : Le bonheur de l'âme ne doit pas être distingué de la perfection, à laquelle nous tendons par l'exercice de la foi, de l'espérance et de la charité :
Pag. 309. *Hæc est beata vita, quæ vita perfecta est, ad quam nos festinantes posse perduci solida fide, alacri spe, flagrante caritate præstandum est.* Cette doctrine méritoit d'avoir un commentateur tel que celui que vous allez entendre. « En effet, dit l'écrivain moderne qui s'est le mieux pénétré de la substance de saint Augustin, pour être heureux, il faut que l'âme soit dans un parfait équilibre, éloignée de tout excès ; que toutes nos facultés soient dans l'ordre, que les passions n'y causent aucun trouble, point de confusion : *Nihil est aliud quam modus animi, hoc est, quo sese animus librat, ut neque excurrat in nimium, neque infra quam plenum est coartetur;* que toutes concourent paisiblement à la fin où elles doivent tendre, et que nous dominions ainsi sur

les objets qui nous sont soumis, en nous tenant dans la juste dépendance de celui auquel nous devons nous rapporter nous-mêmes. Or, c'est dans ces dispositions que consiste la perfection de notre nature, puisqu'elle se réduit à aimer ce qui doit être aimé, et à l'aimer dans la mesure, dans la proportion qui convient à son excellence. Le déréglement n'a d'autre cause que l'amour désordonné de nous-mêmes ou des créatures, qui fait que nous nous détournons de la vraie et unique source du bonheur, pour le chercher dans des objets incapables de nous le procurer. Par là, loin de nous perfectionner, nous nous dégradons, nous nous avilissons en prenant pour fin dernière des êtres qui ne sont pas faits pour nous maîtriser, ni exercer un empire sur nous. Le bien qui nous rend heureux doit tellement absorber par sa possession toutes les puissances de notre âme, qu'il en remplisse tous les vides, en bannisse tous les défauts; qu'il l'identifie, en quelque manière, à l'objet béatifiant, en lui communiquant toutes ses perfections, selon l'étendue de sa capacité pour les recevoir. Donc le vrai bonheur et la perfection sont inséparables. Donc, tout bien qui ne sauroit nous élever, nous ennoblir, nous perfectionner, ne peut nous rendre heureux. Dieu seul est donc l'objet de notre félicité, puisqu'en comblant tous nos souhaits, il donne à notre nature la perfection dont elle est susceptible par la participation à sa sainteté. Aussi saint Augustin nous assure-t-il que le juste seul peut être heureux : *Beatus nullus nisi justus* (*De civ. Dei*, l. XIV, ch. XXV, t. VII Bened., p. 376.) ; parce que la justice commencée est le moyen qui conduit au bonheur, et la justice consommée en est la perfection. Il nous dit encore que celui-là est heureux, non qui possède ce qu'il

aime, mais qui aime ce qui doit être aimé : *Sed si id amat, quod amandum est* (*Enarr. in ps.* XXVI, tom. IV, pag. 121). Parce qu'on est hors de l'ordre et de la perfection, lorsqu'on aime ce qu'on ne doit pas aimer, et qu'il n'est pas possible qu'un objet qui nous soit inférieur ou égal, puisse nous rendre heureux, il faut un objet meilleur que nous pour y trouver notre bonheur, afin qu'il nous rende aussi meilleurs, en nous transformant en lui; et ce bien ne peut être que Dieu : *Hoc solo beati eritis re meliore quam vos estis : Deus est melior te quia fecit te.* (*Ib.*, pag 203.) Ainsi la béatitude de l'homme consiste à s'attacher à son Dieu : *Inhærere Deo;* à se réjouir de Dieu, en Dieu, pour Dieu : *Gaudere de Deo, ad Deum, propter Deum* (*Conf.*, l. x, ch. 28, tom. I, p. 184.); à travailler à l'imiter : *Dei habeat et imitationem*, et à acquérir sa ressemblance : *Similem Deo fieri.* (*Ibid*, pag. 182.) Or, c'est aussi en cela que consiste la perfection de l'homme; donc elle est inséparable de la béatitude. Les païens ont eux-mêmes reconnu cette vérité, lorsqu'ils ont reconnu qu'on ne peut être heureux qu'en s'attachant au Dieu immuable, seul bien parfait, par la pureté d'un chaste amour : *Qui non uni optimo.... puritate casti amoris adhæserit.* (*De Civ.*, l. VIII, ch. VIII, tom. VII, pag. 197; *ib.*, lib. IX, ch. 17, p. 232, et lib. X, ch. 1, p. 237.) Par conséquent, la perfection est la source du vrai bonheur, et le bonheur nécessairement la perfection. De ce grand principe d'où dépend la morale entière, il résulte que tout ce que nous ne faisons pas pour arriver à la perfection de notre nature, ne peut nous assurer le bonheur que nous désirons si passionément; il faut que toutes nos œuvres nous conduisent à Dieu, pour qu'elles nous méritent la félicité à laquelle nous

sommes destinés. » (Bossuet, *Sermon pour la fête de tous les saints*, tom. 1, p. 114, 116, note.)

Telle est la doctrine exposée par saint Augustin, dans le Traité de la vie heureuse, et constamment professée par le saint évêque. C'est de ce point de vue, si simple à la fois et si fécond, que l'évêque de Meaux l'envisage d'après lui; et l'évêque d'Hyppone est tellement plein de cette grande idée, qu'il l'exprime en mille formes diverses dans le cours de ses nombreux écrits. Traduisons-le, imitons-le; nous ne l'épuiserons jamais.

III. *Deux livres sur l'Ordre* (ou Providence.)

Saint Augustin le définit ainsi :

L'Ordre est ce par quoi l'on fait toute chose en la manière que Dieu l'a ordonnée : *Ordo est per quem aguntur omnia quæ Deus constituit* (D. Ceillier). Remontant jusqu'au principe des choses, il voit la divine Providence à la tête de tous les événements généraux ou particuliers; et, bien que les ressorts par lesquels elle agit échappent à notre intelligence, il n'y en a pas moins une cause active et toute-puissante qui les ordonne, et sans laquelle ils n'existeroient pas; car rien n'existe sans cause. C'en est assez pour couper court à toutes les questions. C'est la série des causes qui établit l'harmonie générale. Dieu seul en est le principe et le centre. Donc, il hait tout ce qui s'en éloigne. De là son aversion pour les méchants, et les punitions dont sa justice les menace.

Pag. 326. Pag. 319. Pag. 321. Pag. 322.

La conférence est interrompue un moment par une

anecdote que M. Rollin raconte ainsi, d'après saint Augustin : « On écrivoit tout ce qui se disoit de part et d'autre. Il échappa à Trigèce une réponse qui n'étoit pas tout-à-fait exacte, et qu'il souhaitoit qu'on ne mît point par écrit. Licent, de son côté, insista vivement au contraire, et demanda qu'elle fût écrite. On s'échauffa de part et d'autre, comme cela est naturel à des jeunes gens, dit saint Augustin, ou plutôt à tous les hommes, qui sont pleins de vanité et d'orgueil. Saint Augustin fit une réprimande assez forte à Licent, qui en rougit sur-le-champ. L'autre, ravi du trouble et de la confusion où il voyoit son émule, ne put dissimuler sa joie. Le saint, pénétré d'une vive douleur, en voyant le secret dépit de l'un et la maligne joie de l'autre, et les apostrophant : « Est-ce donc ainsi, leur dit-il, que vous vous conduisez? est-ce là cet amour de la vérité dont je me flattois, il n'y a qu'un moment, que vous étiez l'un et l'autre embrasés? » Après plusieurs remontrances, il finit ainsi : « Mes chers enfants, n'augmentez pas, je vous conjure, mes misères, qui ne sont déjà que trop grandes. Si vous sentez combien je vous considère et je vous aime, combien votre salut m'est cher : si vous êtes persuadés que je ne me souhaite à moi-même rien de plus avantageux qu'à vous : enfin, si, en m'appelant votre maître, vous croyez me devoir quelque retour d'amour et de tendresse : toute la reconnoissance que je vous demande, est que vous soyez gens de bien ! *boni estote.* Ses larmes coulèrent alors abondamment, et achevèrent ce que son discours avoit commencé. Les disciples attendris ne songèrent plus qu'à consoler leur maître par un prompt repentir pour le présent, et par de sincères promesses pour l'avenir (1). »

Pag. 330.

(1) *Traité des études, Discours prélimin.*, tom. I, p. XLVIII, XLIX.

La forme du dialogue adoptée dans ces ouvrages, amène saint Augustin, ou ses interlocuteurs, à des questions diverses, traitées incidentellement, et qui donnent occasion à des principes lumineux, à des sentences vives, à des similitudes éclatantes. En voici des exemples.

Qu'est-ce qu'être avec Dieu et dans l'ordre de Dieu? Être avec Dieu, c'est être gouverné par lui; Pag. 331.
c'est le comprendre. Le sage le comprend; il en fait l'objet de ses méditations solitaires ou de ses entretiens les plus familiers.

Comment le désordre physique et moral peuvent- Pag. 335.
ils se concilier avec l'ordre? Par les vues secrètes de la Providence, qui enchaîne toutes les parties à un ordre général, et fait concourir toutes les dispositions particulières à la régularité de l'ensemble. Je puis justifier cette conduite par ce qui se passe au sein des sociétés humaines. Est-il rien de plus repoussant que l'idée du bourreau? et pourtant tous les codes de législation en reconnoissent la nécessité pour le maintien de la sûreté publique. Telle chose vous semble défectueuse, qui, dans la place qu'elle occupe, est une beauté réelle. Otez cette apparente imperfection : vous affoiblissez le mérite de l'ouvrage.

Nous avons, pour nous assurer de la vérité des Pag. 337.
choses qui ne se présentent à nous que d'une manière obscure, nous avons, dis-je, deux moyens,

la raison et l'autorité. La philosophie procède par voie de raisonnement, et il s'en faut qu'elle éclaircisse toutes les difficultés. La raison est suppléée par l'autorité, qui nous fait croire à des mystères que la révélation nous enseigne, bien qu'ils soient supérieurs à notre intelligence.

Pour exprimer la constance du sage, immobile au milieu des agitations qui l'entourent :

Pag. 337. Ainsi l'âme du sage est le navire poursuivant sa course à travers les vagues sans cesse agitées ; ainsi le nautonnier, tranquille dans l'agitation des eaux, s'aperçoit à peine du mouvement du navire qui le porte, et obéit à la manœuvre.

Pag. 340. *Préceptes donnés aux jeunes gens.* Eviter le commerce des personnes du sexe, les recherches de la table, des ajustements, les frivoles divertissements, le sommeil trop prolongé. Se défendre contre les atteintes de l'envie, de l'ambition, de l'amour des louanges ou de l'argent ; c'est là le poison le plus dangereux dont leurs âmes puissent être infectées. Qu'ils soient également loin, et de la pusillanimité, et d'une confiance présomptueuse. Dans les offenses qu'ils peuvent recevoir, qu'ils se rendent assez maîtres d'eux-mêmes pour comprimer le ressentiment, ou ne point le faire éclater ; que leur cœur ne doit point connoître la haine ; qu'ils ne soient ni trop sévères ni trop indulgents ; s'ils pu-

nissent, que ce soit pour rendre meilleur ; s'ils pardonnent, que ce ne soit pas pour autoriser le mal. Dans le commandement, qu'ils regardent ceux sur qui ils ont autorité comme un bien qui leur est propre; se prêtant à leurs besoins, de manière à leur faire voir qu'il leur en coûte de commander, et ne commandant qu'avec la disposition de servir; qu'ils évitent avec soin toute inimitié, qu'ils l'endurent avec calme, qu'ils y mettent fin aussitôt. Dans tout rapport de commerce ou de société, que la règle de leur conduite soit cette maxime d'équité naturelle : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît à vous-mêmes.* Qu'ils se gardent bien de s'ingérer dans les affaires publiques, à moins de s'être exercés long-temps. Qu'ils ne négligent rien pour s'y préparer, même dès le premier âge, et s'ils n'y parviennent que tard, qu'ils ne s'imaginent pas n'avoir point de lois à respecter. Qu'ils s'étudient dans toutes les situations de la vie à se faire aimer, même de ceux qui ne songent point à les prévenir. Qu'ils ne se montrent point chatouilleux à l'égard de ceux qui leur témoignent de l'orgueil ; mais qu'il ne s'en permettent jamais à eux-mêmes. Pag. 341.

Le saint docteur prescrit ensuite des règles pour les études. L'on apprend, dit-il, par autorité et par raison. Deux sortes d'autorités : l'une, divine, qui ne nous pro-

pose jamais rien que de vrai; l'autre, humaine, qui est
Pag. 342. sujette à l'erreur. La raison est une action de l'esprit qui unit les choses suivant le rapport qu'elles ont ensemble, ou qui les sépare suivant leur disconvenance. C'est elle qui nous avertit de ne rien faire sans discernement : c'est elle qui a inventé les sciences. Il donne de chacune d'elles des définitions précises.

Pag. 349. La philosophie nous apprend à nous connoître nous-mêmes, et à connoître Dieu. Elle nous révèle nos destinées par notre origine. De ces deux connoissances, l'une nous fait désirer la vie bienheureuse, l'autre nous la fait mériter.

Pag. 360. *Sur les avantages et les fruits de l'union.* L'amour, quel qu'il soit, tend à unir les âmes, et de deux n'en faire qu'une. (Cette proposition appliquée à l'amour de Dieu, amène les résultats les plus féconds.)

T. x, p. 237. IV. *Traité de l'âme et de son origine*, en quatre livres.

Un jeune homme de la province de Mauritanie, simple laïc, nommé Victor, d'abord engagé dans l'hérésie, mais revenu depuis à l'Eglise catholique, conservoit pourtant une certaine inquiétude d'esprit qui le jetoit dans le doute, et dans certaines questions de métaphysiques embarrassantes auxquelles il essayoit d'échapper par des solutions arbitraires et de fausses interprétations de l'Ecriture, d'où il tiroit de dangereuses conséquences. Il eût été plus simple de convenir de son ignorance; mais

c'est là un sacrifice trop pénible à l'amour-propre. Il exposa ses opinions dans deux livres assez bien écrits, où saint Augustin n'étoit pas ménagé. Ils furent envoyés au saint docteur, qui se crut obligé d'y répondre par un traité en quatre livres, sous le titre : *De l'âme et de son origine.*

Dans le premier, il remercie la personne qui lui avoit envoyé les livres de Victor, l'assurant qu'elle n'avoit fait en cette circonstance que remplir le devoir d'une amitié franche et sincère. Pag. 238.

Je suis fâché que vous ne me connoissiez pas encore. Loin de me plaindre de vous, je ne me plains pas même de Victor. Puisqu'il a pensé autrement que moi, devoit-il le cacher? Il eût mieux fait sans doute de me l'écrire à moi-même; mais parce qu'il ne me connoissoit pas, il n'a point osé le faire, et n'a pas cru devoir me consulter, s'imaginant soutenir une vérité certaine. Il a témoigné plus de déférence à un autre de ses amis, Vincent, de la secte des Rogatistes, qui, à ce qu'il prétend, lui avoit fait un commandement de publier ses pensées. Et si, dans la chaleur de la dispute, il a pu lui échapper quelques paroles injurieuses contre moi, il l'a fait plutôt, j'aime du moins à le croire, par la nécessité de soutenir son opinion, que dans le dessein de m'offenser. Car lorsque je ne connois pas la disposition de telle personne, je pense qu'il vaut mieux en avoir bonne opinion que de la blâmer té-

mérairement. Peut-être même auroit-il agi par un sentiment d'affection pour moi, avec l'intention de me détromper de l'erreur où il me supposoit. Ainsi je dois lui savoir gré de sa bonne volonté, quoique je sois obligé de le désabuser à mon tour, et de désapprouver son sentiment. Et je crois qu'il faut le reprendre avec douceur, plutôt que de le repousser avec dureté, d'autant mieux que c'est un nouveau converti.

Toutefois notre saint évêque ne manque pas de lui donner cette importante leçon.

Pag. 339. C'est une éloquence perfide et bien dangereuse, que celle qu'on ne peut louer qu'aux dépens de la saine doctrine, et qui recèle un breuvage empoisonné, dans une coupe d'or.

Cet arrêt de proscription porté par le saint docteur contre toute fausse éloquence, il l'étend sur tout ce qui caresse ou remue les sens : condamnable par cela seul qu'il est oiseux, à bien plus forte raison, ajoute-t-il, s'il est dangereux : *Ne faciat esse delectabilia quæ sunt inutilia* (*imo*) *si periculosa.* Le grave Bossuet, dans un sermon sur la parole de Dieu, s'est armé de ce texte de saint Augustin pour réprouver ces chaleurs mensongères des déclamateurs, plutôt que prédicateurs de la parole sainte, lesquels transforment la chaire de vérité dans une arène de gladiateurs, et l'église dans une salle de théâtre. « On est ému; mais comme à une représentation profane : la forte émotion s'écoule bientôt. De telles émo-

tions, foibles, imparfaites, qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées dans un théâtre, où l'on ne voit que des choses feintes, plutôt que dans les chaires évangéliques, où la sainte vérité de Dieu paroît dans sa pureté (1).»

Après avoir fait l'éloge des talents naturels, qu'il reconnoît dans Vincent, saint Augustin entre dans la réfutation de ses erreurs. L'une des principales étoit que l'âme n'avoit pas été, selon lui, formée du néant, ni d'aucune autre chose créée; c'étoit donc à dire qu'elle étoit formée de la substance même de Dieu. Opinion captieuse qui tendoit à confondre la nature de l'âme avec celle de Dieu même, et à les matérialiser toutes deux. (C'étoit l'erreur des Manichéens). Pag. 340.

Tout ce qui est tiré de Dieu est de même nature que lui, et par conséquent immuable, éternel.

L'âme est sujette au changement; elle ne fait donc point partie de la substance de Dieu; mais Dieu l'a tirée du néant.

« Ce qu'il y a dans ces livres de plus singulier, c'est la réserve de cet illustre docteur par rapport à la question qui s'étoit élevée sur le moment de la création de nos âmes. Il n'ose décider, à ce qu'il déclare, si toutes les âmes viennent de celle du premier homme, ou si chacune d'elles est créée au moment de la formation du corps qu'elle doit animer. Il répond même à tous les passages qu'employoit Victor pour établir ce dernier sen-

(1) *Serm.*, tom. IV, pag. 444, 445.

timent, plutôt néanmoins pour faire sentir la foiblesse de ses preuves dont on faisoit usage, que pour rejeter cette opinion, qui étoit déjà celle de saint Jérôme. On voit même que, sans prendre le ton décisif, saint Augustin ne laissoit pas de la regarder comme certaine (1).»

La spiritualité de l'âme, son immatérialité, son excellence, sont prouvées par des textes de l'Ecriture et par de solides raisonnements, dans tout le cours de ce traité.

Pag. 341. En voulant expliquer comment se faisoit la propagation du péché originel, Vincent disoit que l'âme avoit mérité d'être souillée par son union avec la chair. Contradiction palpable! Quel pouvoit être le mérite ou le démérite de l'âme avant qu'elle se trouvât unie au corps?

Pag. 342. Sur les enfants morts sans baptême, il affirmoit qu'ils pouvoient être admis au royaume du ciel. Saint Augustin

Joan. III.5. le réfute par le texte décisif de saint Jean : *Quiconque ne renaît de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu.* (La question sera traitée ailleurs avec plus de développements.) On pouvoit objecter l'exemple du larron à qui le ciel avoit été ouvert, quoiqu'il n'eût pas été baptisé. Saint Augustin pense, comme saint Cyprien, que sa confession, au moment de la mort, avoit suppléé pour lui le baptême, et relève avec éloquence cette confession par lui faite de la divinité de Jésus-Christ.

Il ne s'étoit pas attaché à Jésus-Christ avant sa passion. Ce ne fut que sur sa croix qu'il reconnut hautement sa divinité : *Consortem crucis agnovit Deum.* Sa foi éclatoit au moment où celle des Apôtres s'obscurcissoit. Ceux-ci désespéroient en le

(1) Bérault, *Hist. ecclés.*, liv. XIII, tom. III, pag. 274.

voyant mourir ; lui, espéroit dans ce Jésus expirant avec lui. Les Apôtres abandonnoient l'auteur de la vie ; le larron prioit le compagnon de son supplice. Les premiers s'affligeoient, comme si Jésus n'eût été qu'un homme condamné à la mort ; le larron crut qu'au sortir de la vie, il entroit dans son royaume.

Saint Augustin n'est pas le seul des Pères à qui cette circonstance de la passion du Sauveur ait inspiré les magnifiques idées que nous venons de transcrire. Le pape saint Grégoire, et mieux encore saint Jean Chrysostôme, ont dit à ce sujet des choses admirables. Plus d'un moderne les a imités. Le ministre Saurin a su tirer de la confession du bon larron un autre parallèle non moins frappant, et par la chaleur du pathétique, et par l'importance de l'application morale. Il place au lit de la mort le chrétien qui renvoie sa conversion à ce dernier moment ; et là, il le confronte avec le larron sur la croix. « Pouvez-vous, lui demande-t-il, vous promettre les mêmes secours ? Qui sera jamais dans de pareilles circonstances ? Le bon brigand voit de ses propres yeux le mystère de la croix ; le bon brigand est à côté du Rédempteur expirant ; le bon brigand voit ce sang précieux qui se répand pour le salut des hommes ; le bon brigand voit les exemples que Jésus-Christ donne sur la croix, il entend les paroles qui émanent de sa bouche ; il est témoin de ses douleurs, de sa patience, de sa fermeté, de sa magnanimité. Ah ! je suis moins étonné de voir un homme transformé par ces grands objets, que de ce que tous ceux qui en furent témoins avec lui n'en furent pas

transformés comme lui. Juifs obstinés ! vous demandiez que Jésus-Christ vérifiât par quelque miracle la divinité de sa mission ; et qu'il fît voir, en se délivrant de cette croix où votre barbarie l'attacha, qu'il étoit véritablement le Fils de Dieu ! Ah ! il n'est pas nécessaire que la terre tremble, que les pierres se fendent, que le soleil cache sa lumière, que les morts sortent de leurs tombeaux. La manière dont Jésus-Christ meurt nous dit assez ce qu'il étoit ; et il me semble qu'aucun de ceux qui le virent mourir ne put le méconnoître. Il vit, le bon brigand, il vit ce Jésus mourant. Qui peut se promettre de si grands secours (1)? »

Soyons justes, ce morceau est vraiment éloquent, et Saurin a bien des pages de cette force. Mais nos prédicateurs catholiques ne redoutent aucune comparaison. Indiquons d'abord celle que nous fournit le discours célèbre du P. de La Rue, *sur l'état du pécheur mourant.* « Le voleur avoit-il vu le Fils de Dieu prêchant la pénitence, prouvant sa divinité, multipliant les pains et ressuscitant les morts? Toute la Judée avoit les yeux pleins des merveilles du Sauveur, et toute la Judée endurcie avoit rejeté la grâce et mis le Sauveur en croix. Le voleur, au premier rayon de la grâce, le reconnoît pour son roi, l'adore pour son Dieu sur la croix même, au milieu des outrages et des mépris : *Consortem crucis agnovit Deum* (2). »

Une autre imitation encore bien plus éclatante :

« Bien que ce voleur n'ait commencé sa conversion

(1) *Serm. sur les deux brigands*, tom. XI, pag. 434, 435, et *troisième Serm. sur le renvoi de la conversion*, tom. I, pag. 138.

(2) *Carême*, tom. II, pag. 508.

qu'à l'extrémité de sa vie, une grâce extraordinaire nous fait voir en lui un modèle accompli de pénitence et de vertu consommée. Vous lui avez vu déjà confesser et adorer la justice qui le frappe, produire enfin tous les actes d'une pénitence parfaite; écoutez la suite de son histoire : Ce n'est plus un pénitent qui va vous parler, c'est un saint d'une piété et d'une foi consommée. Non content d'avoir reconnu l'innocence de Jésus-Christ, contre lequel il voit tout le peuple élevé avec tant de rage, il se tourne à lui, et lui adresse ses vœux : *Domine, memento mei, cum veneris in regnum tuum.* Je triomphe de joie, mes frères, mon cœur est rempli de ravissement, quand je vois la fin de cet homme. Un mourant voit Jésus mourant, et il lui demande la vie; un crucifié voit Jésus crucifié, et il lui parle de son royaume; ses yeux n'aperçoivent que des croix, et sa foi ne lui présente qu'un trône. Quelle foi et quelle espérance ! Lorsque nous mourons, chrétiens, nous savons que Jésus-Christ est vivant, et notre foi chancelante a peine de s'y confier. Celui-ci voit Jésus mourir avec lui, et il met en lui son espérance. Mais encore, en quel tems, Messieurs, et dans quelle rencontre de choses ? Dans le temps que tout le monde condamne Jésus, et que même les siens l'abandonnent, lui-seul est réservé, dit saint Augustin, pour le glorifier à la croix. Sa foi a commencé de fleurir, quand la foi même des Apôtres a été flétrie : *Tum fides ejus de ligno floruit, quando discipulorum marcuit.* Les disciples ont délaissé celui qu'ils savoient être l'auteur de la vie; et celui-ci reconnoît pour maître le compagnon de sa mort et de son supplice. Digne certainement, dit saint Augustin, de tenir un grand rang parmi les martyrs, puisqu'il reste presque seul auprès de

Jésus, à faire l'office de ceux qui devoient être les chefs de cette armée triomphante. Vous vous étonnez, chrétiens, de le voir élevé si haut; mais c'est que dans l'usage des afflictions, la foi et la piété font de grands progrès, quand elles savent se servir de cet avantage incroyable de souffrir avec Jésus-Christ. C'est ce qui avance en un moment notre heureux larron à une perfection si éminente, et c'est ce qui lui attire aussi de la bouche du Fils de Dieu des paroles si pleines de consolation : *Amen, dico tibi : hodie mecum eris in paradiso.* Aujourd'hui ! quelle promptitude ! Avec moi, quelle compagnie ! Dans le paradis, quel repos (1) ! »

Pag. 350. *Allez*, me dit Vincent, *à l'école de l'Apôtre.* J'y cours, oui, pour entendre l'Apôtre, car c'est Dieu même qui nous instruit par sa bouche. Qu'est-ce donc que nous dit cet Apôtre, etc.

Saint Augustin termine son premier livre par cette authentique déclaration.

Pag. 356. Il vaut mieux avouer qu'on ne sait pas ce qu'on ignore que de s'exposer, ou à donner dans une hérésie déjà condamnée, où à produire quelque erreur nouvelle en défendant témérairement ce que l'on ne sait pas.

Pag. 358. Le second livre est une lettre adressée à un prêtre qui s'étoit laissé séduire par les sophismes de Vincent, dont

(1) *Serm.*, tom. VII, pag. 207—210.

il recommence la réfutation, en fortifiant par de nouveaux textes ceux qui le combattent dans le livre précédent.

Nous remarquons au troisième livre, un exemple de ces répétitions qui pressent l'adversaire, et donnent à l'argumentation tant de vie et de chaleur. Reprenant chacune des erreurs qu'il combat au nombre de onze, saint Augustin commence chacun de ses paragraphes par ces mots : *Noli dicere*, *noli credere*, *noli docere*. Pag. 378.

Dans son quatrième livre, il met des bornes à la curiosité qui cherche à percer au-delà ce qu'il lui est donné de découvrir, et, pour le prouver, il emploie ces raisonnements naturels.

« Les parties internes de nos corps ne peuvent être vivantes que par nos âmes ; mais nos âmes les animent bien plus facilement qu'elles ne peuvent les connoître... L'âme ne connoît point le corps qui lui est soumis... Elle ne sait pas pourquoi elle ne met les nerfs en mouvement que quand il lui plaît, et pourquoi, au contraire, la pulsation des veines est sans interruption, quand même elle ne le voudroit pas. Elle ignore qu'elle est la première partie du corps qu'elle remue immédiatement, pour mouvoir par celle-là toutes les autres... Elle ne sait point pourquoi elle sent malgré elle, et ne meut les membres que quand il lui plaît. C'est elle qui fait les choses dans le corps. D'où vient qu'elle ne sait ni ce qu'elle fait, ni comment elle le fait... Ceux qui s'instruisent de l'anatomie apprennent d'autrui ce qui Pag. 390.

se passe en eux, et qui est fait par eux-mêmes. Pourquoi n'ai-je aucun besoin de leçon pour savoir qu'il y a dans le ciel, à une prodigieuse distance de moi, un soleil et des étoiles? Et pourquoi ai-je besoin d'un maître pour apprendre par où commence le mouvement?... Quand je remue le doigt, je ne sais comment se fait ce que je fais moi-même au-dedans de moi. Nous sommes trop élevés au-dessus de nous-mêmes, et nous ne saurions nous comprendre (1). »

Voici le solide commentaire qu'il fait dans ce même livre, adressé à Vincent lui-même, des paroles de l'Ecclésiaste : *Altiora ne te quæsieris*, etc.

Eccli. III. 22.

Pag. 391.

Pour être plus élevées que nous, n'allons pas croire que toutes les choses que nous ne comprenons pas valent mieux que nous, et conclure de cette ignorance qu'il faille nous ravaler au-dessous des animaux...

Quant à moi, je me plais à ignorer ce qui excède ma portée; ou, si je désire de l'apprendre, c'est de Dieu seul, qui connoît bien sans doute tout ce qu'il a créé, ou du moins d'un savant qui ait étudié à fond la matière dont il s'agit, et non pas d'un ignorant qui ne fait que balbutier.... L'Apôtre saint

(1) Traduit par Fénelon, *De l'existence de Dieu*, chap. IV, pag. 193, 194, édit, Paris, 1811. (Par M. Aimé Martin.)

Paul, après avoir été ravi jusqu'au troisième ciel, où il a entendu des paroles ineffables, avoue son ignorance, et vous, etc..... N'allez donc pas prendre pour de la science ce qui n'est qu'ignorance réelle; mais pour parvenir à savoir, apprenez à ignorer. Pag. 393.

Il finit par l'engager à rétracter ses erreurs, parce qu'il y a plus de gloire à les reconnoître, qu'à recevoir les éloges de ceux qui les partagent. Pag. 408.

IV. *Livre de l'étendue de l'âme.*

Nous joignons à ce Traité celui qui porte le titre latin : *De quantitate animæ*, de l'étendue, ou plutôt, de la grandeur de l'âme. C'est un dialogue entre Evode et saint Augustin. Il y est question de l'origine de l'âme, de sa nature, pourquoi elle existe unie au corps, quel changement il lui arrive, en quel temps elle entre dans le corps, et quand elle en sort. Mais le saint docteur s'arrête principalement à examiner si elle est étendue, afin de montrer que la grandeur de l'âme n'est point une quantité ou une grandeur corporelle, quoique l'âme soit quelque chose de grand et de relevé. Saint Augustin pose en principe que la demeure de l'âme et sa patrie, c'est Dieu qui l'a créée, et créée à son image. Ce qui fournit à Evode cette objection : Pourquoi l'âme, créée à l'image de Dieu, ne fait-elle pas ce que Dieu fait? Saint Augustin y répond par cette comparaison : T. I, p. 401. Pag. 402.

Vous tracez une image de votre corps : cette image a-t-elle le pouvoir de faire tout ce que fait le

corps? Non, sans doute. De même l'image de Dieu ne sauroit exécuter tout ce qu'opère son tout puissant original.

Pag. 406. Du reste, saint Augustin convient de bonne foi qu'il est impossible à la raison humaine de résoudre, d'une manière décisive, toutes les difficultés qui peuvent s'élever sur cette matière, et donne pour maxime qu'il est bien plus facile et bien plus sûr, dans ces sortes de matières, de s'en rapporter à l'autorité plutôt qu'au raisonnement,

On abrège et le temps et les difficultés en croyant à l'autorité : *Auctoritati credere magnum compendium est et nullus labor.* Consultez même, si vous voulez, quelques-uns des nombreux écrits composés à ce sujet par de grands et divins génies, où ils ont exposé tout ce qu'il est nécessaire à la multitude d'en connoître. Des hommes ou trop occupés, ou trop bornés, et c'est le plus grand nombre, sont incapables d'embrasser des discussions où l'esprit se laisse aisément surprendre par des sophismes dont la fausse lueur l'entraîne, sans issue, dans les plus funestes erreurs. Ce qu'il y a donc de plus utile pour eux, c'est d'en croire à la plus excellente des autorités, et de conformer sa vie aux oracles émanés d'elle.

Pour un génie tel que saint Augustin, ces difficultés n'ont rien d'embarrassant. Il les aborde avec confiance, les développe avec clarté, et les résout avec une sagacité qui porte dans les mystères de la métaphysique la

lumière de l'évidence. Il termine sa démonstration par le tableau des grandeurs de l'âme, considérée soit par rapport au corps, soit par elle-même, soit par rapport à Dieu, et le partage en sept points de vue ou degrés.

On lui objectoit que si l'âme n'a aucune des dimen- Pag. 414.
sions du corps, comment se fait-il qu'elle semble croître avec l'âge, et que la raison se perfectionne avec la succession des années. Il y répond que ce n'est là qu'une manière de parler métaphorique, et qu'on ne peut réellement attribuer à l'âme aucun accroissement; car si de ce qu'un enfant apprend peu à peu, on en pouvoit conclure que son âme en reçoit des accroissements successifs avec les années, il faudroit dire aussi qu'elle diminue lorsque dans un âge avancé, on oublie ce qu'on avoit appris étant jeune. L'âme naît avec toutes ses per-
ceptions; et quand on dit qu'elle apprend quelque chose, Pag. 417.
cela ne signifie autre chose, sinon qu'elle se rappelle ce qu'elle savoit déjà.

Le saint docteur, modifiant ces paroles au 1er livre de ses Rétractations (1), dit qu'il ne faut pas l'entendre comme si l'âme, suivant les principes de la métempsycose, avoit appris, soit dans un corps différent de celui qu'elle anime actuellement, soit hors du corps et dans un autre monde; et qu'il faut expliquer ce qu'il dit ici de la capacité de l'âme, des choses purement intellectuelles. Car, ajoute-t-il, elle n'a pas apporté avec elle la connoissance de tous les arts, de ceux-là en particulier qu'on ne peut apprendre sans le secours des sens, comme de la médecine et de l'astrologie, dont l'âme ne sait que ce qu'elle
en a appris depuis son union avec le corps. Ce Père fait Pag. 419.

(1) Cap. VIII, n° 2.

voir ensuite comment l'âme se sert des nerfs comme d'instruments pour donner le mouvement au corps, et comment elle n'est point étendue avec le corps, quoiqu'elle sente dans toutes les parties du corps. Il parle des cinq sens, et distingue entre la raison et le raisonnement, disant que la raison est le regard de l'âme, et le raisonnement la recherche de la raison. Il marque la différence de l'âme de l'homme d'avec celle des bêtes, à qui il accorde des sensations sans connoissances. Il convient que leurs sensations surpassent les nôtres ; mais que nous les surpassons en esprit, en raison et en science. La sensation s'opère par le sentiment, et la science s'acquiert par la raison. Ce que nous connoissons par le moyen du corps s'appelle sentiment, et on donne le nom de science à ce qui est connu par la raison.

Pag. 420. et suiv.

Pag. 425.

Pag. 427.

Pag. 435. Principe vivifiant, nourricier et conservateur du corps, ressort mobile de nos sensations, dépôt de la mémoire et des inventions des arts et du génie humain : tels sont les trois premiers degrés qui font en quelque sorte l'échelle de l'âme. Le quatrième est bien plus relevé. C'est celui qui constitue la bonté et les titres véritables à l'estime, celui qui fait que l'âme se préfère avec confiance, non-seulement à son propre corps, mais à l'universalité des corps, qu'elle place ses biens dans un ordre supérieur à celui où le corps met les siens, qu'elle n'a pour ceux-ci que des mépris, quand elle les juge et les compare avec tout ce qu'elle a de puissance et de

beauté ; que plus elle se complaît dans ses préférences, plus elle se dégage du limon où elle est jetée, plus aussi elle s'épure, elle s'affranchit, elle se perfectionne, et se fortifie contre tous les obstacles qui s'opposent au terme de ses vœux et de ses espérances. De là ces principes de morale qui mettent tant de valeur à la société humaine, font que l'on ne désire pour autrui rien de ce que l'on ne voudroit pas pour soi-même, que l'on s'attache à l'autorité et aux préceptes des sages; que l'on croit entendre Dieu lui-même s'énoncer par leur bouche, que l'on s'élève au-dessus des séductions de la vie, et des Pag. 436.
frayeurs de la mort... C'est alors que, par un essor sublime, l'âme s'élance vers son Dieu; et c'est là le cinquième degré : c'est-à-dire qu'elle s'abandonne à la contemplation de la vérité, et commence à jouir avec délices des récompenses que lui ont méritées ses efforts pour y parvenir. Le sixième degré consiste dans l'action et la pratique. Car autre chose est que les yeux de l'âme purgée de ses souillures, puissent apercevoir les objets avec netteté, autre chose qu'ils se maintiennent dans leur état de santé, et puissent se fixer, sans altération et sans incertitude, sur les objets seuls dignes de les arrêter. Que si vous voulez les considérer tant que les yeux sont encore malades, la lumière qui jaillit de la vérité vous éblouira au point que, non-seulement vous n'en éprouverez aucun bienfait, mais que, troublé,

aveuglé par son éclat, vous l'accuserez de n'être qu'une source de maux, vous lui refuserez jusqu'à son nom, et, dans l'emportement de la passion, vous goûterez une sorte de volupté malheureuse à vous réfugier au sein des ténèbres compatibles avec votre maladie, et blasphémant contre le remède. C'est ce qui faisoit dire avec tant de sagesse au prophète inspiré : *Seigneur, créez en moi un cœur pur, et, renouvelant le fond de mon âme, mettez-y un esprit droit*, c'est-à-dire, comme je le pense, qu'un esprit droit fait que l'âme ne peut s'égarer dans la recherche de la vérité, parce qu'il ne s'y engage pas avant que le cœur ne soit purifié, avant que toutes les pensées ne soient détachées et affranchies de tout alliage des affections humaines et des choses périssables.

Ps. IV. 12.

Une fois saisie de ce point de vue où la vérité commence à se manifester à ses regards, et c'est là le septième et dernier degré, plus de progression, mais état fixe et permanent. Alors, quelles délices ! quels charmes dans la possession du vrai et souverain bien ! C'est le calme, c'est la béatitude anticipée de l'éternité. Dois-je entreprendre de la décrire ? Non. Il s'est rencontré des âmes supérieures, incomparables, qui en ont révélé tout ce qu'elles ont cru nécessaire de nous apprendre, d'après l'expérience qu'elles en avoient faite, et qu'elles font encore. Mais ce que je puis affirmer sans crainte,

c'est qu'après avoir fourni constamment la course que Dieu nous commande, et que nous avons entreprise, nous parviendrons, par la grâce du Seigneur, à ce centre des causes, à cet auteur souverain et à ce principe universel, au sein de qui nous verrons réellement combien tout ce qui est sous le soleil est vanité et néant.... C'est alors que nous connoîtrons la profonde sagesse des commandements qui nous ont été donnés ; combien il aura été heureux et salutaire pour nous d'avoir l'Eglise pour mère, et quelle est la force nourricière du lait que l'Apôtre saint Paul se glorifioit d'avoir distribué aux enfants, aliment précieux que l'on reçoit avec tant de fruit, dont on ne se prive point sans un extrême danger, que l'on ne peut repousser et haïr sans se rendre coupable d'impiété, aliment enfin qu'il est si honorable à la charité de préparer et de dispenser comme il doit l'être. Eclairés du flambeau de la loi divine, nous verrons ces grands, ces admirables changements qui attendent notre nature corporelle ; nous les verrons d'une manière si distincte, que la résurrection même de la chair dont la croyance est aujourd'hui si lente et si rare, se montrera à nous avec plus de certitude encore que le lever du soleil pour le lendemain du jour où nous l'avons vu disparoître à son coucher. Alors nous concevrons pour ces hommes vains qui se rient des mystères de la divine Incarnation, la même idée

Pag. 437.

que l'on se fait d'un enfant qui, en voyant un peintre dessiner, sur une toile où s'arrêtent ses regards, les premiers traits de son ébauche, ne pourroit pas s'imaginer qu'une figure va sortir de son pinceau, à moins qu'elle ne soit là présente sous ses yeux. Tel est le charme attaché à la contemplation de la vérité, de quelque côté que l'on puisse l'apercevoir; telle en est la pureté et la plénitude, telle est l'assurance qu'elle donne à notre foi, que tout ce que l'on avoit cru savoir jusque là, ne nous semble auprès d'elle qu'ignorance; et, dans les saintes ardeurs où est l'âme de s'attacher tout entière à la vérité tout entière, la mort elle-même qu'auparavant on n'envisageait qu'avec effroi, et par la mort j'entends la fuite et la désertion de ce corps, devient désirable comme le plus grand de tous les bienfaits.

De ces sublimes aspirations, saint Augustin conclut que le prix de l'âme l'emporte sur tous les
Pag. 438. objets matériels et sensibles, que Dieu seul est au-dessus d'elle : donc que Dieu seul mérite ses hommages et toutes ses préférences.

II. Livres de critique et de littérature chrétienne.

1° *Des livres de la musique et du Maître* (au nombre de six).

T. I Bened. Pag. 443.

On sait que le mot musique recevoit chez les anciens une grande extension. Il s'appliquoit indifféremment à la mélodie, à la mesure, à la poésie, à la danse, au geste, à la réunion de toutes les sciences, à la connoissance de presque tous les arts. Ce n'est pas encore assez : l'esprit de combinaison, qui partout s'efforçoit de chercher des rapprochements, avoit soumis aux lois de l'harmonie les mouvements des corps célestes et ceux de l'âme (1). On y distinguoit, comme aujourd'hui, les sons, les nombres, les accords, le rhytme ou cadence, mouvements successifs soumis à certaines proportions, les nombres résultants de la différence entre les syllabes et notes longues ou brèves. Point d'opérations dans la nature et dans l'intelligence, qui ne retrouvent dans les diverses espèces de rhytmes des mouvements qui leur correspondent, et qui n'en deviennent l'image.

Autrefois, les législateurs regardoient la musique comme une partie essentielle de l'éducation. Simple dans son origine, plus riche et plus variée dans la suite, elle animoit les conceptions de la poésie, dont elle empruntoit les charmes, ou plutôt à qui elle prêtoit les siens. Devenue moins utile à mesure qu'elle devint plus

(1) Pour preuve, on peut voir le *Songe de Scipion*, *de Cicéron*, le *Traité de Plutarque sur la musique*, et les entretiens sur cet art dans les *Voyages du jeune Anacharsis*, par l'abbé Barthélemi, chap. XXVII.

agréable, elle ne s'étoit perfectionnée que pour se corrompre.

Tel est l'esprit des cinq premiers livres qui composent ce savant Traité. Il a été de tout temps l'écueil des commentateurs. L'auteur en convient lui-même dans une de ses Epîtres (1). Ils semblent même ne faire qu'une ébauche, dont les traits principaux se trouvent rectifiés et analysés dans le sixième, le plus célèbre de tous (2). L'objet de tout l'ouvrage est d'élever graduellement l'esprit et l'âme de ses lecteurs, du sentiment général de l'harmonie, à la connoissance et à l'amour de celui qui doit être aimé par-dessus tout, comme principe essentiel d'ordre, d'harmonie et de vérité. Le saint docteur y démontre que l'on ne peut triompher de l'amour des choses temporelles, que par la douceur et l'avant-goût des biens éter-

Pag. 512. et seq.

(1) *Epist.* 101. *Memor. episc.*

(2) August., *Retract.*, lib. 1, cap. XI. C'est de cet ouvrage que Bossuet a emprunté la belle définition du temps, qu'on lit dans son *Sermon pour le premier dimanche de Carême.* « Le temps, dit saint Augustin, est une imitation de l'éternité : ce que notre poésie françoise exprime par ces deux vers :

Le temps, cette image mobile
De l'immobile éternité.

« Foible imitation, je l'avoue, poursuit l'évêque de Meaux. Néanmoins, tout volage qu'il est, il tâche d'en imiter la consistance. L'éternité est toujours la même. Ce que le temps ne peut égaler par la permanence, il tâche de l'imiter par la succession ; c'est ce qui lui donne le moyen de nous jouer. Il ôte un jour ; il en rend un autre ; Il ne peut retenir cette année qui passe; il en fait couler en sa place une semblable qui nous empêche de la regretter. Il impose de cette sorte à notre foible imagination, etc. » (*Serm.*, tom. IV, pag. 315.)

nels, et que l'âme est rappelée à l'amour de Dieu par le bel ordre et l'arrangement qu'elle aime à contempler dans les choses créées. Pag. 533.

Définition des quatre vertus appelées cardinales, la tempérance, la force, la justice, la prudence. Pag 535.

A ce traité se trouve joint celui qui est intitulé *du Maître*, où il disserte de la force et de la signification des mots, et fait voir par divers raisonnements et par diverses autorités de l'Ecriture, que ce ne sont pas les paroles que les hommes font retentir à nos oreilles, qui enseignent la science à l'homme; mais que la vérité éternelle, Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, est notre seul véritable maître, et que la vie bienheureuse consiste à l'aimer et à le connoître. Pag. 542. Pag. 563. Pag. 564.

De ces deux ouvrages, le premier est un traité de prosodie, l'autre de grammaire. Le dialecticien et le théologien profond s'y montrent avec autant d'éclat que le professeur de rhétorique.

II. *Soliloques, suivis d'un traité sur l'immortalité de l'âme.*

Le premier des ouvrages publiés sous ce titre, dans l'édition des bénédictins, est incontestablement de notre saint évêque, puisqu'il en parle dans ses Rétractations (*), et en termes qui ne permettent pas de le confondre avec aucun autre. Celui-ci est un entretien de l'auteur avec lui-même, où il s'interroge et se répond : sorte de plaidoyer où la raison est à la fois interlocutrice et juge.

Long-temps agité par des pensées diverses, qui Pag. 355.

(*) Lib. I, cap. III.

se repoussoient mutuellement, je cherchois dans le calme de la réflexion à me connoître moi-même, quel étoit le bien auquel je devois m'attacher, le mal à éviter; j'entendis au fond de moi-même une voix qui me parloit; qu'elle vînt de moi ou d'un autre : c'est ce que j'ignore.

C'étoit la voix de la raison. Le dialogue est partagé en deux livres, qui ont pour objet la connoissance de Dieu et de soi-même. Il commence par une prière éloquente à Dieu pour implorer ses lumières, et rendre hommage à ses infinies perfections.

Pag. 357. Essence unique, seule vraie, éternelle, où il n'y a nul mélange, nulle altération, point d'inégalité, rien de périssable ni de changeant, rien d'accessible aux ravages du temps et de la mort, où il n'y a ni privation, ni excès : Dieu, créateur souverain, providence universelle; rien au-dessus de vous, rien hors de vous, rien sans vous; exaucez-moi, mon Dieu, mon Seigneur, mon roi, mon père, principe de mon être, etc.

Pag. 358. Que désirez-vous connoître? — Tout ce que je viens de demander par cette prière, en deux mots, Dieu et l'âme. Quoi, rien de plus? — Non, rien davantage. Pour connoître une chose, il faut commencer par établir un point de comparaison avec elle; mais dans l'ignorance où vous êtes de Dieu, d'où savez vous que vous ne connoissez rien qui lui

soit comparable ? Parce que si je connoissois quelque chose de semblable à lui, je ne balancerois pas à l'aimer.

Si quelqu'un vous proposoit de vous faire connoître Dieu de la même manière que vous connoissez votre ami Alype, en seriez-vous satisfait? — Reconnoissant, oui; satisfait, non. Il n'y auroit encore là que de ces notions incomplètes, comme dans l'étude des sciences humaines, toujours bornées, incertaine. Pour connoître Dieu, il faut le contempler avec des yeux dégagés de tout nuage; il faut les yeux de la foi, de l'espérance, de la charité. Les avez-vous? — Si l'on vous demandoit : Aimez-vous quelque chose après Dieu et le bonheur de le connoître, et de vous bien connoître vous-même, que répondriez-vous? — Je n'oserois répondre autre chose, sinon que je l'ignore; car j'ai souvent remarqué que dans les moments où je me croyois insensible à tout le reste, il me survenoit des impressions différentes de ce que j'avois cru d'abord. Il est bien vrai que je ne me sens plus possédé de l'amour des richesses, des honneurs et des plaisirs : cependant il ne m'arrive encore que trop souvent d'éprouver des atteintes de ces mêmes passions qui m'avoient autrefois dominé avec tant de violence. Celui-là même que je souhaite si ardemment de voir, sait quand je pourrai en être guéri. Qu'il agisse au reste selon son bon plaisir, qu'il se montre à moi

Pag. 359.
Pag. 361.
Pag. 362.
Pag. 363. 364.

quand il le jugera à propos, je m'abandonne entièrement à sa divine miséricorde.

Pag. 365. La sagesse consiste à connoître Dieu et à se connoître soi-même (1).

Ce traité, l'un des plus agréables, et si je puis parler ainsi, des plus substantiels du saint docteur, ne peut manquer d'être utile au prédicateur. Le P. de La Rue (dans un *sermon sur l'amour de Dieu*) : « Sans vous citer là-dessus les merveilleuses expressions des savants et des saints de tous les siècles : il est évident et certain queile bien, c'est-à-dire la bonté et la beauté, étant le seul objet capable de toucher et d'attirer notre cœur, Dieu mérite notre affection préférablement à tous les biens et à toutes les beautés du monde.» Et il indique le Soliloque de saint Augustin de la connoissance de Dieu et de l'âme (2).

Un autre prédicateur s'appuie également de l'autorité de saint Augustin, en faveur des mêmes vérités :

« Il en est de la beauté de l'âme comme de celle
Pag. 366. du corps. En quoi est-ce que cette beauté corporelle consiste? est-ce dans l'agrément d'une seule partie,

(1) C'est là tout l'objet du beau traité de Bossuet, *de la Connoissance*, etc., tom. x, in-4°, pag. 501 et suiv., auquel le savant évêque de Meaux se proposoit de donner de nouveaux développements, puisés dans la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas, dont il s'étoit si bien pénétré. L'abbé Clément : « Non, dit saint Augustin, dont je vais extraire toute cette première partie, non il n'est point possible d'être vertueux, si l'on ne se connoît soi-même. » (*Serm. sur la connoissance de soi même*, *Avent*, pag. 203.)

(2) *Carême*, tom. 1, pag. 117 et suiv. Ces deux considérations de la bonté et de la beauté essentielle à Dieu, remplissent la seconde partie de son sermon à ce sujet.

ou dans la justesse de quelques traits? Non, c'est dans un assemblage général de ce que la nature peut former de plus beau dans une agréable proportion de toutes les parties qui composent le corps humain, dans une juste symétrie de tous les traits que le hasard a réunis dans une même personne, dans une exclusion et un éloignement de toutes sortes de difformités et de défauts... Comme la beauté naturelle se règle sur l'idée qu'on s'en est formée dans le monde, et que c'est à cette idée qu'on rapporte tous les objets qui se présentent pour leur donner le nom de beaux; aussi, la beauté chrétienne doit se régler sur la beauté primitive et essentielle qui est Dieu, sur la vie de Jésus-Christ, et sur le modèle de sa sainteté. Or, nous ne pouvons douter que cette idée, sur laquelle nous devons nous former, ne soit entièrement parfaite; et que Jésus-Christ, que l'Eglise nous donne pour modèle, ne soit par excellence l'exemplaire de toutes les vertus. Il faut donc que nous travaillions à les conquérir toutes, sans en excepter aucune, si nous voulons ressembler à ce divin modèle, et donner à notre âme cette beauté spirituelle qui la rende agréable aux yeux de Dieu. Sans cela, qu'arrive-t-il? Elle ne lui plaira pas, et la transgression d'un seul de ses devoirs lui fera perdre la qualité de belle. En effet, comme pour être privé de la beauté du corps, il n'est pas nécessaire que toutes ses parties soient difformes, un défaut considérable d'une seule pou-

vant produire cet effet : aussi, à l'égard de la beauté spirituelle de l'âme, il n'est pas nécessaire qu'elle n'ait aucune vertu pour cesser d'être belle. Le défaut d'une seule étant capable de lui ôter devant Dieu cet agrément, et d'effacer même tous les beaux traits que la pratique des autres vertus avoit formés au dedans d'elle (1). »

Pag. 369. 387. Le second livre et le traité suivant ont pour objet spécial l'immortalité et l'excellence de l'âme. Le saint docteur la démontre par la nature immortelle de la vérité, dont notre âme est le sanctuaire et le juge. Principe capital, d'où dérivent les propositions suivantes, puisées dans une métaphysique également subtile et inébranlable :

Pag. 370. 382. La raison et l'âme sont une même chose : or, la raison est immuable et immortelle ; l'âme l'est donc aussi.

Pag. 378. L'âme n'est pas de pire condition que la matière : quelque division que l'on fasse de la matière, elle ne peut être réduite au néant : donc l'âme ne peut non plus y être réduite. Pag. 393. Comme rien ne peut se créer soi-même, puisqu'il faudroit être avant que l'on fût, ce qui est absurde, rien aussi ne peut s'anéantir soi-même. Si cela est vrai du corps, à plus forte raison l'est-il de l'âme. La vie est l'essence de l'âme : elle ne peut donc en être privée; autrement, ce ne

(1) Joli, *De la vraie vertu*, *Dominic.*, tom. 1, pag. 41—43. Le prédicateur indique le *Traité de l'Ordre*. C'est une erreur de mémoire.

seroit plus une âme. L'âme ne consiste point dans l'arrangement des parties du corps, puisque plus on s'efforce de la dégager des sens, plus les perceptions de l'âme deviennent promptes et élevées. L'âme ne Pag. 397. peut être changée dans une substance corporelle; il faudroit pour cela, ou qu'elle consentît à ce changement par sa volonté propre, ou qu'elle le subît par une contrainte qui lui vînt du corps: ce qui est également absurde. Elle n'est point soumise au Pag. 398. corps; il ne peut donc la contraindre; et elle ne veut le corps que pour l'avoir en sa puissance et le vivifier.

Ces raisonnements auxquels Mallebranche, Léibnitz, Descartes, Fénelon, tant d'autres ont donné une extension qui les rend invincibles, sont familiers à notre saint docteur, qui les reproduit avec plus ou moins de force dans ses divers traités de métaphysique.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

1. *Traité sur la manière d'instruire les catéchumènes.*

Vous voudriez avoir de moi quelque instruction T. VI Bened. Pag. 263. sur la manière d'enseigner les premiers éléments de la religion à ceux qui désirent les connoître. Il arrive fréquemment, m'avez-vous dit, que l'on vous présente de Carthage, où vous exercez la fonction de diacre, des personnes qui demandent à être initiées dans la connoissance des premières vérités de

la foi chrétienne, sur la réputation dont vous jouissez d'exercer l'emploi de catéchiste avec le talent que donne l'étude approfondie de la matière, et la facilité de s'exprimer avec élégance. Vous, au contraire, vous vous plaignez de n'y trouver, la plupart du temps, que de l'embarras; vous ne savez comment vous y prendre pour vous faire écouter avec intérêt, par où commencer ou finir; s'il faut terminer par une exhortation, ou se borner à la simple exposition des commandements dont la pratique est nécessaire pour mener une vie véritablement chrétienne. Vous vous accusez vous-même de vous trouver souvent froid et languissant, mécontent de vous, quelles que puissent être d'ailleurs à votre égard les dispositions de ceux qui assistent à ces leçons.

La tendre affection que je vous porte, et le zèle que je dois aux intérêts de l'Eglise, notre commune mère, m'a fait un devoir de satisfaire à votre vœu, malgré tant d'occupations dont je suis surchargé.

Je commencerai par vous rassurer sur l'opinion défavorable où vous êtes de vous-même. Il est très
Pag. 264. possible que vos auditeurs ne portent pas un jugement aussi sévère de la manière dont vous les instruisez. Parce que vous désiriez mieux, ce n'étoit pas une raison de croire que vous faisiez mal. Moi-même, il m'est bien rare d'être content de ce que j'ai dit. Quand je parle, j'aspire à une perfection

dont j'ai l'idée au-dedans de moi, avant d'ouvrir la bouche; et lorsque je vois mon espoir trompé, je m'attriste de ce que ma langue est demeurée au-dessous de ma pensée. La plupart du temps, mon discours me déplaît. Je veux dire de bonnes choses; il me semble qu'elles sont déjà présentes à mon esprit : je cherche pour les expliquer les paroles les plus expressives, et quand elles ne viennent pas, je suis fâché que ma langue réponde mal à mon cœur. Mon cœur voudroit que ma pensée devînt au même instant la pensée de l'auditeur; la mienne, comme un éclair, répand subitement sa lueur dans mon esprit; mais ma parole est lente et pesante, et tandis qu'elle se déploie successivement, ma pensée s'est déjà cachée et repliée en elle-même. Dans Pag. 265. ces moments-là, j'éprouve les mêmes inquiétudes que vous. Honteux de ne m'être pas fait entendre avec l'énergie dont j'avois le sentiment, je me reproche comme vous de tromper l'attente de mes auditeurs; je m'imagine avoir perdu mon temps et ma peine; je suis tout désolé de la stérilité de mes efforts, et mon découragement, réagissant sur le discours lui-même, achève de le rendre encore plus foible et plus traînant (1).

D'autre part aussi, l'empressement avec lequel on

(1) Mêmes aveux dans La Rue, Préface de son *Avent*, n° IX, où il ne manque pas d'arguer de l'exemple de saint Augustin.

vient m'entendre calme mes inquiétudes, et me venge de mes propres censures. L'intérêt que l'on veut bien me témoigner me convainc que mes prédications ne sont pas sans quelque fruit, et m'excite à ne pas manquer à un ministère que je vois être goûté. Appliquez-vous ces réflexions à vous-même. La preuve que vous ne fatiguez pas ceux qui vous entendent, qu'ils vous jugent avec plus d'indulgence que vous ne vous jugez vous-même, c'est le choix que l'on fait de vous pour recevoir de votre bouche les instructions religieuses. D'après cela, vous auriez tort de croire que vous travaillez inutilement, quoiqu'il ne vous soit pas toujours facile, ni même possible, à vous pas plus qu'à moi, pas plus qu'à personne au monde, d'exprimer les choses comme elles se présentent à notre imagination, ou comme elles le sont dans leur substance réelle, que nous ne pouvons guère comprendre, enveloppés comme nous le sommes dans les énigmes de la vie présente.

Quelle que soit la méthode que l'on adopte, un conseil général à donner à quiconque se charge d'apprendre à la jeunesse les premières leçons du catéchisme, c'est de le faire avec joie. On est d'autant plus sûr d'intéresser en faveur de son enseignement, que l'on y apporte plus d'affection. La preuve en est sensible : en fait d'aumône, celle que le Seigneur agrée le plus est celle qui se donne avec
I. Cor. IX. 7. joie, a dit l'Apôtre. A plus forte raison ici. Mais que

ce sentiment de joie nous vienne au moment même, c'est là une grâce qui dépend de la miséricorde divine.

Le saint docteur indique le dessein de ces sortes d'instructions. Il veut que les premières leçons portent sur l'histoire de la religion, depuis la création jusqu'à Jésus-Christ, et depuis l'avènement du Sauveur jusqu'à l'époque actuelle (1); qu'elles présentent un tableau sommaire des principaux événements, choisissant de préférence ceux dont le merveilleux attache l'imagination avec le plus de force et de charmes; s'arrêtant avec détail sur les circonstances frappantes; passant avec rapidité sur celles qui le sont moins. Cette méthode captive l'esprit, sans fatiguer la mémoire (2).

Le plan qu'il trace est celui que Fénelon indique, tant dans son excellent livre de l'*Education des filles* (3),

(1) « Il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion, pour ne pas voir qu'elle est tout historique. C'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité, et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. » (Fénelon, *De l'éducation des filles*, pag. 100.)

(2) « La manière admirable dont saint Augustin veut qu'on instruise tous les ignorants, n'étoit point une méthode que ce Père eût seul introduite : c'étoit la méthode et la pratique universelle de l'Eglise. » (*Ibid.*, pag. 102, 103.) Non moins particulièrement celle de l'ancienne université de Paris, qui en faisoit le principal devoir de ses maîtres et de ses élèves. M. Rollin s'étend au long sur ce sujet, dans le *Discours prélimin.* de son *Traité des études*, pag. xxxvi, et dans le premier chapitre de l'ouvrage, pag. 12 et suiv.

(3) Témoignage rendu à ce livre par Rollin, *Supplément au Traité des études*, pag. 41, et *Traité des études*, t. II, in-4°, p. 602.

dans ses *Dialogues sur l'Eloquence*; celui que Labruyère et Rollin ne cessent de recommander aux prédicateurs eux-mêmes (1); dont Massillon fait le premier devoir du pasteur (2); celui que l'abbé Fleury a suivi avec tant de succès dans son *Catéchisme historique*, et qui lui a valu un si magnifique éloge de la part de Bossuet (3).

Cette méthode consiste à montrer par la suite de l'histoire, d'après nos Livres saints, tant de l'ancien que du nouveau Testament, la religion aussi ancienne que le monde; Jésus-Christ attendu dans l'ancien Testament, et Jésus-Christ régnant dans le nouveau. C'est là le fond de l'instruction chrétienne. Toutes ces histoires, ménagées discrètement, feront entrer avec plaisir dans l'imagination vive et tendre des jeunes disciples, une suite de religion, depuis la création du monde jusqu'à nous, qui leur donnera de très nobles idées, et ne s'effaceront jamais.

Principe général : Ce n'est pas assez pour qui instruit les autres d'avoir en vue la fin du précepte, qui est la charité, il doit travailler à en bien pénétrer ceux qu'il instruit, en sorte qu'ils y rapportent tous leurs mouvements et leurs actions. Or, voilà tout l'esprit du christianisme : c'est d'exciter dans les

(1) « Souvenons-nous du mot plein de sens de Labruyère : *Des Catéchismes*, disoit-il, *des Catéchismes*. Fénelon pensoit de même. » (Besplas, *Essai de l'éloquence de la chaire*, pag. 324.)

(2) *Confér. ecclés.*, t. II, p. 257 et suiv.

(3) Dans l'approbation donnée par lui à cet ouvrage, et insérée dans toutes les éditions. Fénelon en porte le même jugement dans son *Traité de l'éducation des filles*, pag. 104.

cœurs l'amour pour Dieu, par la contemplation de l'amour de Dieu pour les hommes, en mettant sous leurs yeux le tableau des bienfaits et des prodiges par lesquels cet amour s'est manifesté. Les saintes Ecritures n'ont pas d'autre objet que d'attacher nos regards sur le divin Médiateur, promis et donné au monde (1). « Quel cœur assez insensible Pag. 267. pour résister à tant de témoignages d'une affection si prévenante, si généreuse, et de la part de qui? du Dieu qui ne nous doit rien... Voulez-vous savoir quelle est l'affection véritable? c'est celle qui descend, et non celle qui monte; celle qui vient de miséricorde, non celle qui vient de misère; celle qui coule de source et de plénitude, et non celle qui sort d'elle-même pressée par son indigence. (2) » Moins nous avions droit de nous attendre à tant d'amour de la part d'un Dieu si fort au-dessus de nous, et plus nos cœurs doivent s'enflammer de reconnoissance et d'amour pour lui.

(1) « Tout ce qui a été écrit pour notre instruction, dit saint Augustin à cet endroit, ne nous prêche que Jésus-Christ, et n'enseigne que la charité. » (Voyez M. l'abbé Méraut, *Instruct. pour la première communion*, *Préface.*) Ailleurs le même écrivain dit : « Saint Augustin a fait un ouvrage sur les moyens de catéchiser les simples, et il nous y donne ce magnifique abrégé des saintes Ecritures. Elles n'ont, nous dit-il, qu'un double objet : Nous faire connoître Jésus-Christ, et nous enseigner la charité : *Christum narrat, et caritatem monet.* » (*Ibid.*, pag. 53.)

(2) Traduit par Bossuet, *Myst. de l'Incarn.*, *Serm.*, tom. VII, pag. 521.

Pag. 268. Jésus-Christ n'est venu sur la terre que pour apprendre à l'homme jusqu'à quel point Dieu l'aime : C'est pour cela, qu'il s'est fait homme, qu'il s'est anéanti (1). Si le comble de la misère dans l'homme, c'est l'orgueil, le comble de la miséricorde, c'est la Divinité qui s'humilie.

Que cet amour soit donc l'objet et le but de toutes vos instructions. Faites-le ressortir de chacun des faits que vous racontez, de telle sorte que votre auditeur croie ce qu'il entend, espère ce qu'il croit, aime ce qu'il espère (2). Il n'y a pas jusqu'à la sévérité même de la justice divine, qui ne devienne un ressort puissant pour exciter à l'amour, par la salutaire terreur qu'elle imprime dans les cœurs. On craint de déplaire à celui que l'on aime en l'offensant, dût-on n'avoir aucune vengeance à redouter. Grâces à cette méthode la miséricorde divine concourant avec le ministère du catéchiste, l'auditeur touché profondément ne manque pas de désirer et de devenir ce à quoi on veut l'amener.

Une précaution importante : c'est d'examiner avec

(1) Joli développe affectueusement cette pensée, d'après saint Augustin, dans un sermon pour le *dimanche de Quinquagésime*, où il fait contraster les profanations ordinaires en ce jour, avec l'amour du Sauveur à l'égard des hommes. (*Dominic.*, tom. II, pag. 22, 23.)

(2) Saint Thomas, d'après saint Augustin : « *Triplex est scientia ad salutem necessaria : prima credendorum, secunda sperandorum, tertia operandorum.* »

soin, autant que possible, le motif de ceux qui viennent pour se faire chrétiens, et de s'assurer à l'avance de leurs secrètes dispositions, soit pour les encourager si elles sont louables, soit pour les combattre sans aigreur dans le cas où elles seroient intéressées ou artificieuses; toujours pour déterminer, à leur égard, le mode d'instruction à employer selon la diversité des esprits et des intelligences; car il faut en agir avec les personnes qui ont déjà quelque science autrement qu'avec celles qui n'en ont pas. Les premières n'avoient pas attendu pour s'instruire le moment où elles devoient être admises à vos leçons; et, d'ordinaire, elles avoient eu soin de s'éclairer par avance, en consultant des personnes capables. Il faut donc avec elles traiter les choses en peu de mots, et ne faire que parcourir ce que l'on traiteroit plus à fond avec des auditeurs sans culture. Dans le cas où une inspiration particulière de la grâce auroit amené près de vous ce nouveau prosélyte, profitez d'une aussi heureuse disposition qui vous ouvre un facile accès. C'est Dieu lui-même qui se déclare en notre faveur : prenez votre exorde dans l'exposé simple des événements, par lesquels Dieu a conduit son Eglise depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ramenant tout à la charité, comme à l'unique fin qu'il s'est proposé, évitant de mêler au récit des merveilleux événements, par lesquels il a conduit son Eglise, de ces controverses scienti- Pag. 270.

fiques, qui laissent le cœur et l'esprit également froids, le terminant par l'espérance de la résurrection, prouvée selon la portée de ceux qui vous entendent; par la terreur du jugement dernier et du partage qu'il fera des bons et des méchants, par quelques avis sur la règle des mœurs. Si ce sont des grammairiens ou des orateurs, on doit particulièrement leur apprendre de quelle manière il faut écouter la parole de Dieu dans l'Ecriture sainte, de peur que nos Livres sacrés, tout solides qu'ils sont, ne les dégoûtent sous le prétexte que le style n'est ni enflé ni pompeux, et qu'ils ne s'imaginent qu'il faut prendre à la lettre tout ce que l'on y rencontre, sans se mettre en peine d'en chercher la véritable intelligence, au travers des voiles grossiers dont elle est enveloppée. Il faut même leur faire remarquer combien est utile cette manière de proposer les mystères, qui ne sont appelés mystères que parce qu'ils sont cachés; combien elle a de force pour réveiller en nous l'amour de la vérité, et nous garantir du dégoût où nous tombons aisément pour toutes les choses qui ne nous coûtent rien. Ce qu'il faut leur faire voir par l'expérience de quelques vérités dont on n'auroit point été touché, si elles avoient été proposées nuement, et qui donnent un extrême plaisir, quand on les tire d'une allégorie où elles sont renfermées. Ils ont encore grand besoin qu'on leur fasse comprendre que les paroles ne sont, en comparaison du sens, que

Pag. 271. 272.

ce que le corps est en comparaison de l'âme ; qu'ils doivent mieux aimer des discours pleins de vérité que d'en entendre qui n'aient que l'agrément de l'éloquence; que la voix du cœur est le seul langage qui aille jusqu'aux oreilles de Dieu; et que s'il arrive aux ministres de l'Evangile d'user de termes barbares et d'expressions qui choquent les règles de la grammaire dans les prières qu'ils adressent à Dieu, l'on auroit tort d'en faire des railleries. Pour ce qui est du baptême, il suffit d'en expliquer en peu de mots aux plus éclairés ce que signifient les cérémonies de ce sacrement; mais on doit s'étendre davantage avec ceux qui sont moins instruits, et leur faire entendre la vertu de ce mystère par diverses comparaisons.

Je dois maintenant m'expliquer sur cette gaieté dont je fais un devoir au catéchiste. Il n'est rien qui dégoûte celui qui parle comme de voir les personnes à qui il parle, dans une contenance immobile, tant parce qu'elles restent insensibles à ce qu'elles entendent, que parce qu'elles ne témoignent aucun intérêt pour ce qu'on leur dit. Non pas que nous devions courir après les louanges, mais parce qu'il s'agit ici de la cause de Dieu, et que plus nous portons d'affection aux personnes avec qui nous nous entretenons, plus nous sommes jaloux de les voir goûter les instructions profitables à leur salut : autrement, nous sommes les pre- Pag. 273.

miers à tomber dans la langueur et le découragement.

« J'avoue qu'il n'y a rien de plus ennuyeux et de plus rebutant pour un homme d'esprit, qui souvent a beaucoup de vivacité, que d'enseigner ainsi les premiers éléments de la religion à des enfants, qui manquent assez ordinairement d'ouverture ou d'attention. Mais est-ce une chose bien agréable pour un père, que de balbutier des demi-mots avec son fils, pour lui apprendre à parler? cependant il en fait sa joie. Une mère ne prend-elle pas plus de plaisir à verser dans la bouche de son enfant un aliment proportionné à sa foiblesse, que de prendre pour elle-même la nourriture qui lui convient? Il faut nous rappeler sans cesse dans l'esprit le souvenir de ce que fait une poule, qui couvre de ses plumes traînantes ses petits encore tendres, et qui, entendant leurs foibles cris, les appelle d'une voix entrecoupée, pour les mettre à couvert de l'oiseau de proie, qui enlève impitoyablement ceux qui ne se réfugient pas sous les ailes de leur mère. La charité de Jésus-Christ, qui a bien daigné s'appliquer à lui-même cette comparaison, a été infiniment plus loin; et ce n'est qu'à son imitation que saint Paul *se rendoit foible avec les foibles,* afin de gagner les foibles (1). » Il écrivoit aux

Matth. XXIII. 37.

I. Cor. IX. 22.

Pag. 274.

(1) Traduit par Rollin, *Traité des études*, liv. V, chap. II, art. I, tom. I, in-4°, pag. 591.

Corinthiens : *Soit que nous soyons comme emportés hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu; soit que nous nous tempérions, c'est pour vous.* Comment eût-il été prêt à mourir s'il l'eût fallu pour le salut de ses frères, s'il eût répugné à se faire entendre d'eux? C'étoit cet héroïque sentiment qui le portoit à se conduire parmi eux, non pas seulement avec la douceur d'un enfant, mais avec la tendresse empressée d'une mère à l'égard de ceux à qui elle a donné la naissance. Peut-il y avoir quelque plaisir là où il n'y a pas d'amour?

II.Cor.v.13.

Ibid. XII. 15.

I.Thes. II. 7.

Que si, dans le cours de notre enseignement, il venoit à nous échapper quelque erreur, ce qui ne peut être qu'assez rare dans la fonction dont il est ici parlé, où il suffit de marcher par le sentier le plus battu, pour prévenir l'impression défavorable qu'elle pourroit produire sur l'esprit de l'auditeur qui l'auroit remarquée, humilions-nous en présence du Seigneur qui a voulu nous éprouver. Et, revenus à nous dans le calme de la réflexion, gardons-nous bien de vaines apologies qui ne feroient que nous enfoncer dans l'erreur. Si la chose n'a pas été relevée, et que personne, pas même nous, ne s'en soit aperçu, il n'y a pas de quoi s'affliger, à moins que l'on n'y retombe. La plupart du temps, lorsque nous revenons dans la pensée sur ce que nous avons dit, nous nous trouvons en défaut, nous sommes en peine de savoir quelle a été à ce sujet l'opinion de ceux par qui nous avons été entendus, surtout

s'il y a lieu de croire qu'ils nous aient entendu avec plaisir, et sans défiance. Dans ce cas, saisissons le moment qui se présentera de les détromper, en reconnoissant un tort où ce n'est pas Dieu, mais l'homme qui a failli. Ce sera peut-être pour les envieux un triomphe d'avoir un reproche à nous faire; ce sera pour nous aussi matière à exercer la patience et la miséricorde. Il peut se faire aussi que, sans qu'il y ait aucune faute de la part du ministre, l'auditeur se formalise d'une chose qu'il a mal entendue, soit parce qu'elle excède son intelligence, soit parce qu'elle lui paroît nouvelle, et qu'elle choque ses préjugés. S'il est de bonne foi, susceptible d'être ramené : aussitôt qu'il vient se découvrir à vous, hâtez-vous de le guérir, en lui opposant l'autorité et
Pag. 275. le raisonnement. Si la blessure ne se montre pas, laissez à Dieu le soin de la cicatriser. C'est un malade opiniâtrement rebelle à la voix du médecin : retranchez-vous dans le mot du Sauveur : *Et*
Joan. VI. 68. *vous aussi voulez-vous m'abandonner?* Avec ces principes, fidèles à nous mettre à couvert sous la protection du Seigneur, en l'appelant à notre secours par de fréquentes invocations, nous serons sans inquiétude sur le succès de nos discours, indifférents sur les jugements des hommes, heureux même des disgrâces que nous aurions à essuyer dans l'exercice d'un ministère de miséricorde, où nous compterons pour rien notre propre

gloire. L'œuvre est bonne, quand la charité en est l'âme.

« Voilà ce qu'il faut se représenter à soi-même, quand on se sent tenté d'ennui et de dégoût, qu'on a de la peine à descendre jusqu'à la petitesse et à la foiblesse des enfants, et à leur répéter sans cesse des choses fort communes et cent fois rebattues. L'intérêt qu'on leur témoigne les identifie avec nous, et nous avec eux. Leur curiosité saisit avidement ce qui leur semble nouveau, et nous le fait paroître tel à nous-mêmes. Il arrive souvent que nous nous faisons un plaisir singulier de montrer à des amis, arrivés nouvellement dans la ville où nous demeurons, tout ce qui s'y trouve de beau, de rare, de curieux; et la douceur de l'amitié répand des charmes secrets sur des choses qui, sans cela, nous paroîtroient infiniment ennuyeuses, et leur rend pour nous toute la grâce de la nouveauté. Pourquoi la charité ne feroit-elle pas en nous ce qu'y fait l'amitié, surtout quand il s'agit de montrer et de faire connoître aux hommes Dieu même, qui doit être le but de toutes nos connoissances et de toutes nos études (1)? »

Ce qui soutiendra notre ardeur, c'est la considération du service à rendre à cette âme, échappée de la mort du péché pour rentrer à la vie de la foi. Que quelqu'un s'égare de son chemin, peu nous importe,

(1) Rollin, *supr.*, pag. 592.

que nous l'ayons passé et repassé des milliers de fois : le service que nous lui rendons en le remettant dans la voie nous fait goûter une vive sensation de plaisir ; et dans un intérêt aussi grave que le salut, nous n'éprouverions que du dégoût à revenir sur les mêmes vérités, pour les découvrir à ceux qui ont le malheur de les ignorer ; et les faire participer au bienfait de la paix, quand celui qui nous l'a donnée à nous-mêmes nous commande de la procurer à nos frères ?

Lorsque c'est l'auditeur qui témoigne de la fatigue, mettez tout en œuvre pour réveiller son attention par tous les moyens, et surtout par des récits capables d'exciter dans son âme l'admiration, la douleur et la pitié (1).

Pag. 279. Le saint évêque parcourt les motifs divers qui pourroient engager à embrasser la foi chrétienne, selon la diversité des personnes et des conditions; et propose deux plans de discours, dont le second est l'abrégé du premier, tous deux propres à servir d'exemple et de modèle des instructions que l'on doit donner à ceux qui demandent le baptême. C'est l'histoire de la religion, partagée en six époques, dont il expose les circonstances les plus caractéristiques, montrant partout l'analogie de l'ancien

Pag. 282. et suiv

(1) Les préceptes que donne saint Augustin dans cet ouvrage sont développés avec la plus touchante onction dans les *Instructions pour la première communion*, récemment publiées par M. l'abbé Méraulr. (1 vol. in-12, Orléans, 1825.)

avec le nouveau Testament, l'accord des prophéties avec les événements, et la conduite de la divine Providence envers l'Eglise chrétienne, fécondée par le sang de ses martyrs, vainement combattue par les persécutions, par le schisme et l'hérésie. Pag. 290.

II. *Quatre Livres de la doctrine chrétienne.*

Livre premier. Toutes nos études sur l'Ecriture sainte doivent avoir ce double objet: la découverte des choses soumises à notre intelligence, et le mode d'exposition de ces mêmes choses. T. III Bened. Pag. 5.

Tel est le plan de l'ouvrage que nous analysons. Avec Bossuet, ajoutons : « Saint Augustin nous a donné, dans le seul livre de la *Doctrine chrétienne*, plus de principes pour entendre l'Ecriture sainte, je l'oserai dire, que tous les autres docteurs, en ayant réduit, en effet, toute la doctrine aux premiers principes par cet abrégé: qu'elle ne prescrit que la charité, et ne défend que la convoitise (1). »

Toutes nos connoissances nous viennent, ou des choses elles-mêmes, ou des signes qui les représentent.

Deux sortes de choses, les unes dont il faut jouir, celles qui nous conduisent au bonheur; les autres Pag. 6.

(1) *Défense de la tradition*, liv. IV, chap. XVI, pag. 157. *Non autem præcipit Scriptura nisi caritatem, nec culpat nisi cupiditatem* (S. August., *de Doctr. chr.*, lib. III, n° 15, pag. 49.)

dont il faut user, celles qui servent aux premières de moyens et de véhicule pour nous porter au but qu'elles se proposent.

Jouir, c'est s'attacher à une chose pour l'amour d'elle; user, c'est employer tout ce qui est à notre usage pour obtenir ce que l'on aime, supposé toutefois qu'on doit l'aimer. Car user d'une chose pour une fin illégitime, c'est moins en user qu'en faire abus. Il n'y a que les trois Personnes divines dont on
Pag. 7. doive jouir. (Parfaite égalité dans la Trinité sainte.) Dieu, Être souverain, dont il est impossible de parler dignement. Essence ineffable, dont nous exprimons l'idée, sans la pouvoir comprendre, par le mot Dieu, qui réveille dans nos imaginations la pensée d'une nature supérieure, composée de toutes les perfections, immortelle, sagesse immuable, que le concert de tout le genre humain déclare préférable à tout.
Pag. 9. C'est pour nous faire connoître son adorable essence, que cette même sagesse est venue à nous, non en traversant de vastes espaces, mais en s'unissant à une chair mortelle. C'est elle qui a guéri l'homme pécheur, qui l'a délivré de ses foiblesses, de son aveuglement et de la mort même; confirmant la vérité de ses oracles par les miracles de sa résurrection et
Pag. 10 de son ascension; excitant notre foi par l'espérance des biens ineffables qui nous sont promis au terme de la carrière; établissant son Eglise, qu'il a investie du
Matth. XVI 19. pouvoir des clefs pour lier et délier; répandant sur

chacun des membres de cette Eglise les dons les plus propres à l'éclairer. A l'égard de ce monde et de toutes les créatures, il est permis d'en user, non d'en jouir ; de les aimer, mais par rapport à Dieu : c'est dans ce sens qu'il nous est commandé de nous aimer les uns les autres. Aimer un autre pour l'amour de lui-même, c'est en jouir ; ne l'aimer que par rapport à Dieu, c'est en user (1). On ne doit pas non plus s'aimer par rapport à soi-même, mais par rapport à l'objet dont on doit jouir, qui est Dieu. Si l'homme s'aime pour soi-même, il ne se rapporte plus à Dieu : il n'est plus tourné vers quelque chose d'immuable. Mais, uniquement occupé de lui-même : plus il en veut jouir, plus il se dégrade, et perd de sa perfection. Quiconque aime donc son prochain comme il faut, le doit aimer de manière que cela ne l'empêche point d'aimer Dieu de tout son cœur. En l'aimant ainsi comme soi-même, il absorbe l'un et l'autre amour dans l'amour de Dieu, qui ne peut souffrir que ce fleuve diminue par le détour d'aucun ruisseau qui s'en écarte. Il y a quatre choses que nous devons

Pag. 11.

Joan. XIII. 34.

(1) « Saint Augustin, tout en disant que la charité veut jouir, et qu'elle est le désir de jouir d'une chose pour l'amour d'elle-même, enseigne en même temps qu'on doit se rapporter soi-même à Dieu, et non Dieu à soi ; qu'on doit s'aimer soi-même pour l'amour de Dieu, et conséquemment aimer Dieu plus que soi-même, et qu'on ne satisfait jamais à ce qu'on lui doit, qu'on ne lui rende sans réserve tout ce qu'on a reçu de lui. » (Bossuet, *Instr. pour les états d'oraison*, t. VI, in-4°, pag., 251.)

aimer. La première est au-dessus de nous; la seconde est en nous-mêmes; la troisième est auprès de
Pag. 12 nous; et la quatrième est au-dessous. Il n'étoit pas nécessaire de nous commander d'aimer la seconde et la quatrième; car l'homme a beau s'éloigner de la vérité, il ne perd jamais l'amour de lui-même et de son corps. Il croit avoir beaucoup gagné, quand il peut commander à d'autres hommes; mais une telle manière de s'aimer doit plutôt s'appeler une véritable haine, étant injuste de vouloir être obéi
Pag. 13. par ce qui est au-dessous de soi, et de ne vouloir pas obéir à ce qui est au-dessus. Personne ne hait sa propre chair, pas même celui qui la châtie, parce qu'il ne le fait pas pour la détruire, mais pour la dompter. Ce n'est pas non plus haïr son corps, que d'aimer quelque chose plus que lui, comme de sacrifier quelques-uns de ses membres pour la conservation de sa vie. L'ordre de l'amour demande que l'on aime ce qui doit être aimé, et qu'on n'aime point ce qui ne doit pas l'être. Tout pécheur considéré comme pécheur ne doit point être aimé; mais tout homme considéré comme homme doit être aimé pour Dieu, et Dieu pour lui-même. Comme on ne peut être utile à tous, il faut particulièrement
Pag. 14. s'appliquer à servir ceux qui, selon les différentes conjonctures d'affaires, ou par rapport aux temps et aux lieux, semblent, par je ne sais quelle rencontre, nous être plus étroitement unis. Mais, en général,

nous devons désirer que tous aiment Dieu avec nous, et rapporter à cette fin tous les biens que nous leur faisons, ou que nous en recevons. La raison de vouloir du bien à tous les hommes, c'est qu'ils sont tous notre prochain (1). Les Anges mêmes sont compris dans le commandement qui nous est fait d'aimer notre prochain, puisque les divines Ecritures sont remplies des bons offices et des secours que nous recevons d'eux. Dieu se sert de nous, mais il n'en jouit pas ; autrement, il faudroit dire qu'il a besoin de nos biens ; ce que personne n'oseroit penser. Si Dieu ne se servoit pas de nous, comment pourroit-il nous aimer? mais l'usage qu'il en fait n'est pas semblable à celui que nous faisons des créatures ; nous usons d'elles pour parvenir à la possession de sa bonté infinie, au lieu que Dieu rapporte à sa bonté même toutes les créatures dont il se sert, non pour son utilité, mais pour la nôtre.

Il s'ensuit que l'amour de Dieu et du prochain Pag. 17.
étant l'accomplissement de la loi, et la fin de toute l'Ecriture, ce double précepte de la charité doit servir de règle pour l'intelligence des vérités qui y sont contenues ; que toute science et toute interprétation des Ecritures est fondée sur ces trois choses, la foi, l'espérance et la charité ; que l'homme qui est solidement appuyé sur ces trois vertus n'a Pag. 18.

(1) Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. 1, pag. 112.

besoin des Ecritures que pour en instruire les autres.

Pag. 19. *Livre II.* Après avoir traité des choses dans le livre précédent, je passe dans celui-ci aux signes. Le signe, outre l'idée qu'il donne de lui-même à nos sens, nous fait voir encore dans la pensée quelqu'autre chose que lui. Par exemple, à la vue de la fumée, nous connoissons qu'il y a du feu. Il y a des signes naturels et des signes d'institution. Les naturels sont ceux qui font connoître par eux-mêmes quelqu'autre chose que ce qu'ils sont. La fumée signifie le feu, non par une détermination arbitraire, mais par sa nature; les signes d'institution sont ceux que tous les êtres animés se donnent mutuellement pour découvrir, autant qu'il leur est possible, les différents mouvements de leur âme. Entre ces signes, les uns ont rapport aux yeux, plusieurs à
Pag. 20. l'ouïe, et quelques-uns aux autres sens. Les paroles tiennent le premier rang entre ces signes. Mais comme elles s'évanouissent aussitôt qu'elles ont frappé l'air; on a inventé les lettres pour être les signes des paroles. Les Livres saints n'ont d'abord été écrits que dans une seule langue; mais ensuite, s'étant répandus par toute la terre par les différents langages des interprètes, cette divine Ecriture est
Pag. 21. venue à la connoissance de tous les peuples. L'obscurité qui se rencontre en plusieurs endroits ne laisse pas d'avoir son utilité. Il paroît même que c'est par

une conduite de la sagesse divine, qui veut dompter l'orgueil de l'homme par le travail, et prévenir les dégoûts de son esprit, qui d'ordinaire n'a que du mépris pour ce qu'il découvre trop aisément, qu'il est arrivé que certains passages de l'Ecriture se sont trouvés couverts d'épaisses ténèbres. Mais en général, ce qui est obscur en un endroit, est ailleurs clairement expliqué. Ainsi l'Esprit saint va au-devant de la faim de l'homme par les endroits clairs, et prévient la tiédeur et l'ennui par l'exercice que donnent ceux qui sont obscurs (1). Sept degrés Pag. 22. par lesquels on parvient à la connoissance de la parfaite sagesse contenue dans la sainte Ecriture, savoir la crainte de Dieu, la piété, la science, la force, le conseil, la pureté de cœur, enfin la sa- Pag. 23. gesse, où l'âme trouve un calme parfait.

Catalogue des Livres canoniques, absolument conforme à celui qui est reçu aujourd'hui dans l'Eglise. Pour distinguer les Livres canoniques d'avec ceux qui ne le sont pas, saint Augustin recommande de s'en rapporter à l'autorité du plus grand nombre des églises catholiques, et particulièrement de celles qui ont mérité d'être les siéges des Apôtres, et qui en ont reçu des lettres. C'est là Pag. 24. que nous puisons les préceptes des mœurs et les règles de la foi. Il conseille de les lire, même sans en avoir encore l'intelligence, de les apprendre par cœur, de les étudier

(1) Ce qu'il justifie par l'explication de divers textes embarrassants de l'Ecriture.

avec toute l'application dont on est capable. Pour les bien
Pag. 25. entendre, il est nécessaire, selon ce saint évêque, de connoître les langues dans lesquelles nos Livres sacrés sont écrits, surtout le grec et l'hébreu ; d'en comparer
Pag. 28. les versions diverses. Parmi les versions latines, il préfère *l'Italique*, ancienne Vulgate, et met celle des Septante au-dessus de toutes les autres publiées en grec. Il
Pag. 30. désire aussi la connoissance des sciences naturelles, de l'histoire, de l'antiquité, des écrivains et des monuments profanes, sans en exclure celle de la fable et de l'astronomie, mais avec la discrétion convenable; ce qu'il justifie par l'exemple de nos plus doctes interprètes (1).

Pag. 35. 38. Rien n'appartient en propre à l'homme. Tout ce qu'il recueille, soit d'après les anciennes découvertes, soit d'après les inspirations qu'il reçoit, n'est, à proprement parler, son ouvrage. L'homme ne fait qu'observer, il n'invente point.

Combien ne s'élève-t-il point à tout moment de difficultés par rapport à la chronologie sacrée ou profane; par exemple, sur l'année précise de la naissance ou de la mort du Sauveur; difficultés auxquelles il est impossible de répondre, à moins de les avoir étudiées dans le rapprochement des mo-

(1) « Quand on a une fois posé les principes que la révélation nous apprend, alors les écrivains profanes, par de légers changements dans leurs expressions et dans leurs sentiments, peuvent devenir chrétiens, comme le remarque saint Augustin, et nous sont d'une grande utilité, même pour la religion. » (Rollin, *Traité des études*, *Discours prélim.*, pag. XLIII; S. Augustin, pag. 41 et 42.)

numents de l'histoire profane, avec les récits de nos évangiles.... On a osé dire que notre divin législateur avoit pris dans Platon les maximes admirables de sa morale : calomnie réfutée par saint Ambroise, sans parler des Grecs, qui ont démontré, par la supputation des temps, que le plagiaire, c'étoit Platon lui-même, ce philosophe ayant pu s'instruire dans les livres de Jérémie.

Toutes les vérités qui se rencontrent dans les écrivains profanes sont à nous; nous sommes donc en droit de les revendiquer, comme étant notre propre bien, en les retirant des mains de ces injustes possesseurs, pour en faire un meilleur usage.

Saint Augustin veut qu'à l'exemple des Israélites, qui, par l'ordre de Dieu même, dépouillèrent l'Egypte de son or et de ses plus précieux vêtements, sans toucher à ses idoles, nous laissions aux auteurs païens leur profane langage et leurs superstitieuses fictions, que tout bon chrétien doit avoir en horreur, et que nous leur enlevions les vérités qu'on y trouve, qui sont comme de l'or et de l'argent, et les grâces du discours, qui sont comme les vêtements des pensées, pour faire servir les unes et les autres à la prédication de l'Evangile. Il cite un grand nombre de Pères qui en ont fait cet usage, à l'exemple de Moïse même, qui fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens (1).

(1) Rollin fortifie cette assertion de textes de saint Jérôme, *Traité des études*, t. 1, p. 594.

Pag. 37. 41. Il insiste sur la science de la rhétorique et de la dialectique, et finit en affirmant que l'on trouve dans les saintes Ecritures tout ce qu'il peut y avoir dans les autres livres de plus excellent, et que l'on prend dans l'admirable et sublime simplicité de ces divins livres, tout ce que l'on chercheroit inutilement ailleurs.

Le *livre troisième* ne comprend guères qu'une discus-
Pag. 47. sion critique et grammaticale sur le fond de quelques versets ou expressions des livres sacrés. Saint Augustin
Pag. 50. y établit des règles pour l'intelligence des endroits obscurs et difficiles : il apporte divers exemples choisis dans l'ancien et le nouveau Testament, dont il détermine le sens en commentateur toujours plein de sagacité et d'érudition.

« Dans le choix des commentateurs sur les psaumes, préférez ceux qui, au lieu d'établir l'autorité d'un texte sur la ruine des autres, cherchent au contraire à les concilier ensemble, et à ramener à l'unité ce qui part d'une même source ; qui s'aident de tous ces textes pour découvrir les vrais sens du Saint-Esprit ; qui savent habilement montrer les occasions de ces variétés qui souvent ne sont causées que par des changements très légers, et qui, s'ils ne sont pas assez heureux pour les concilier, s'édifient des divers sens que les textes présentent, et par lesquels le Saint-Esprit nous a voulu donner plus d'une instruction (1). »

Livre quatrième. Le célèbre recteur de l'université, Rollin, a formé son beau chapitre de l'*Eloquence de la chaire*, de la substance de ce livre ; rhétorique admirable,

(1) Traduit par Duguet, *Explication des Psaumes*, *Avertissements*, pag. XIV.

c'est le jugement qu'il en porte, dont la lecture ne peut être trop recommandée (1). Fidèle au plan qu'il s'est tracé, saint Augustin réservoit à ce dernier livre le développement de ses vues sur la composition du discours chrétien.

Quand une éloquence profane se joue impunément de la vérité et du mensonge, quand on la voit faire plier à son gré les esprits dociles aux impressions fausses qu'elle veut leur donner ; l'éloquence chrétienne, consacrée à la vérité, n'auroit à faire entendre qu'un langage rebutant, obscur, difficile à comprendre, que des arguments contre lesquels l'esprit se révolteroit ! La première, armée de sophismes, exerceroit son souverain empire sur les âmes qu'elle pénètre des émotions les plus vives, les remplissant de terreur, de pitié, de joie ou d'ardeur ; elle assureroit le triomphe de l'erreur et du mensonge ; et l'autre, glacée, languissante, endormie, seroit sans voix dans la cause de la vérité! Est-il un homme de bon sens qui puisse admettre de pareilles maximes? Puis donc que l'éloquence se prête également au vice et à la vertu, et qu'elle a une grande influence sur les succès de l'un ou de l'autre ; pourquoi les gens de bien ne travailleroient-ils pas à la faire servir à la défense de la vérité, quand les méchants en abusent pour leurs pernicieux projets? Pag. 65.

(1) *Traité des études*, tom. 1, in-4°, pag. 585.

Saint Augustin rappelle les règles générales propres à former les orateurs, pour savoir à propos mêler le récit au raisonnement, fortifier l'un et l'autre par le pathétique des mouvements. Il veut, à l'exemple de Cicéron, que l'on ait commencé de bonne heure à s'approvisionner des connoissances nécessaires à la noble profession à laquelle on aspire.

Pag. 66. On peut bien, sans avoir étudié les préceptes de la rhétorique, surpasser en éloquence la plupart de ceux qui les ont appris : jamais on ne deviendra orateur à moins d'avoir lu ou entendu ceux qui le sont.

Il distingue deux choses dans l'orateur chrétien : ce qu'il dit, et comment il le dit; le fond des choses mêmes et la manière de les traiter, ce qu'il appelle *sapienter dicere, eloquenter dicere.*

« Le but que se propose tout pasteur, tout prédicateur, en parlant aux fidèles, est de les persuader pour les porter à la vertu et les détourner du vice. Mais tous ne prennent pas les moyens propres pour parvenir à ce but, et ne s'appliquent pas à parler d'une manière capable de persuader. C'est ce qui fait la différence des bons et des mauvais prédicateurs. Les uns, comme dit saint Augustin, le font grossièrement, désagréablement, froidement : *Obtuse, deformiter, frigide ;* les autres le font ingénieusement, agréablement, fortement : *Acute, ornate, vehemen-*

ter (1). » Mais celui qui n'a qu'une éloquence de paroles, vide de sens, il faut d'autant plus s'en défier, qu'il est plus goûté par des auditeurs dupes de sa réputation, et qui prennent un vain son de paroles pour la vérité, qui seule est la nourriture solide de l'esprit. Erreur où ne donneront pas ceux qui ont fait une étude sérieuse des règles de l'art. Ceux-là savent bien que si la sagesse sans éloquence est stérile, l'éloquence dénuée de sagesse est plus souvent nuisible, et qu'elle n'est jamais profitable. On sait combien les païens mêmes, qui n'étoient point éclairés des lumières de la sagesse divine, mais guidés par la seule raison et par le bon sens, ont témoigné de mépris pour cette fausse éloquence. Que devons-nous donc en penser, nous qui sommes les enfants et les ministres de cette même sagesse?

La première de ces qualités s'acquiert à proportion de l'étude plus ou moins approfondie que l'on a faite de nos livres saints. Avec ce secours indispensable, on est sûr de parler sagement, quand on ne parleroit pas éloquemment. Plus on est pauvre en soi-même, plus on doit s'enrichir à cette source de trésors. Les paroles divines serviront de preuves aux vôtres; et celui qui, par ses propres discours, n'auroit rien de grand, croîtra, en quelque manière, en empruntant le témoignage et l'impression de ceux Pag. 67.

(1) Rollin, pag. 606—621.

qui sont véritablement grands (1). A l'égard de ceux qui aspirent à parler, non-seulement avec sagesse, mais avec éloquence : comme il est incontestable qu'ils réussiront beaucoup plus s'ils peuvent faire l'un et l'autre, j'aimerois mieux leur donner le conseil de lire, d'entendre et d'imiter les hommes reconnus et admirés tant pour leur sagesse que pour leur éloquence, que de les renvoyer aux maîtres de rhétorique.

Notre grand prédicateur Bossuet, dans un de ses sermons, analyse ainsi toute la doctrine de saint Augustin sur la même matière. « Que si vous voulez savoir quelle part peut donc avoir l'éloquence dans les discours chrétiens, saint Augustin vous dira qu'il ne lui est pas permis d'y paroître qu'à la suite de la sagesse : *Sapientiam de*
Pag. 68. *domo sua, id est, pectore sapientis procedere intelligas, et tanquam inseparabilem famulam etiam non vocatam sequi eloquentiam.* Il y a ici un ordre à garder. La sagesse marche comme la maîtresse, l'éloquence s'avance après comme la suivante. Mais, ne remarquez-vous pas, chrétiens, la circonspection de Saint Augustin qui dit qu'elle doit suivre sans être appelée? Il veut dire que l'éloquence, pour être digne d'avoir quelque place dans les discours chrétiens, ne doit pas être recherchée avec trop d'étude : il faut qu'elle vienne comme d'elle-même, attirée par la grandeur des choses, et pour servir d'interprète à

(1) Rollin, *supr.*, pag. 627; Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, pag. 210—231; *Bibliothèque choisie des Pères*, *Disc. prélimin.*, tom. 1, pag. 4.

la sagesse qui parle. Mais quelle est cette sagesse qui doit parler dans les chaires, sinon notre Seigneur Jésus-Christ qui est la sagesse du Père? Ainsi, le prédicateur évangélique est celui qui fait parler Jésus-Christ : il ne lui fait pas tenir un langage d'homme ; il craint de donner un langage étranger à sa vérité éternelle... Ce n'est pas, dit saint Augustin, qu'il néglige quelques ornements de l'élocution, quand il les rencontre en passant, mais il n'affecte pas de s'en trop parer... Vous voyez par là, chrétiens, ce que vous devez attendre des prédicateurs (1).»

Ici s'élève une question. Nos écrivains sacrés n'ont-ils été que sages? Sont-ils plus éloquents? Il est facile de répondre. L'un et l'autre, et au plus haut degré. Pour peu que l'on pénètre le sens de leurs paroles, on sera aisément convaincu que tout ce qu'ils ont dit, ils ne pouvoient le dire autrement. Il est une sorte d'éloquence plus analogue au printemps de la vie, une autre à sa dernière saison ; vous ne donneriez pas le nom d'homme éloquent à celui qui ne parleroit pas le langage conforme à son âge. Jugeons d'après cette règle nos écrivains inspirés. Ils ont parlé dans le style le mieux assorti au caractère de chacun d'eux (2). Pag. 68.

Saint Augustin apporte en preuves divers textes des Epîtres de saint Paul, et de la prophétie d'Amos, qu'il

(1) *Serm. sur la parole de Dieu*, tom. IV, pag. 425.

(2) « Il n'y a, dit Quintilien, que l'homme habile qui ne dise que ce qu'il faut.

soumet aux règles communes de la rhétorique, faisant voir que l'éloquence s'y trouve jointe à la sagesse. « Dans ces Livres, il dit souvent que saint Paul a eu une éloquence merveilleuse, et que ce torrent d'éloquence est capable de se faire sentir, pour ainsi dire, à ceux mêmes qui dorment. Il ajoute qu'en saint Paul la sagesse n'a point cherché la beauté des paroles, mais que la beauté des paroles est allée au-devant de la sagesse. Il rapporte de grands endroits de ses Epîtres, où il fait voir tout l'art des orateurs profanes surpassé. Il rapporte plusieurs textes de la prophétie d'Amos, un simple gardeur de troupeaux, assurant que le prophète a surpassé tout ce qu'il y a de merveilleux dans les orateurs païens (1). »

Pag. 73. 74. Toutefois, bien que l'on doive choisir pour modèles de la belle éloquence, les endroits de leurs écrits où ils sont aisés à entendre, l'orateur chrétien ne doit pas les imiter dans les choses qu'ils ont enveloppées d'obscurités et de figures pour donner de l'exercice aux esprits des lecteurs. Si vous entreprenez de traiter des points difficiles et obscurs, que ce soit moins avec éloquence qu'avec clarté et avec évidence, toujours sans négliger absolument les agréments du discours. Si vous les dédaignez, vous pourrez bien n'être pas sans fruits pour quelques auditeurs plus jaloux des choses que de la forme, et qui recherchent dans un discours moins les paroles que la vérité; car enfin, à quoi serviroit une clef d'or, avec laquelle on ne pourroit ouvrir? Mais

(1) Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, pag. 173, 174.

qu'importe qu'elle soit de la plus vile matière, si elle peut remplir son office (1)? Ce qu'il importe, c'est que ceux qui vous écoutent puissent entrer dans l'intelligence des choses qu'ils ne comprenoient pas auparavant. Pourtant, il n'en est pas moins vrai qu'il faut intéresser son auditoire. Bien que l'on ne puisse vivre sans prendre de nourriture, on se refuse à prendre l'aliment pour lequel on ne sent que du dégoût; toute nourriture a besoin de quelque assaisonnement. La souveraine perfection du style d'un prédicateur seroit que, plein de grâce pour les savants, plein de clarté pour les ignorants, il plût également aux uns et aux autres. Mais si l'on ne peut réunir ces deux avantages, mon avis est qu'il vaut mieux sacrifier le premier au second, et ne pas s'embarasser de l'ornement, et quelquefois même de la pureté du langage, si cela est nécessaire, pour se faire entendre; parce que, en effet, ce n'est que pour cela que l'on parle. Cette sorte de négligence, qui n'est pas sans esprit et sans art, comme l'a remarqué avant nous Cicéron, et qui vient d'un homme plus attentif aux choses mêmes qu'aux mots, ne doit pas aller néanmoins jusqu'à rendre le discours bas et rampant, mais seulement plus clair et plus intelligible.

L'obscurité étant le défaut que le prédicateur doit éviter avec le plus de soin, il bannira toutes expres-

(1) Gisbert, *Eloquence chrétienne*, pag. 131.

sions qui ne vont pas droit à l'instruction, et qui auroient besoin de commentaire, les remplaçant par d'autres termes d'un usage plus familier, suppléant ce dont le mot, ou manque à la langue, ou ne lui viendroit pas à l'esprit, par des tournures qui rendent sa pensée accessible à toutes les intelligences.

Pag. 74. Parce que ceux qui l'écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre, quand ils entendent quelque chose d'obscur; le prédicateur est d'autant plus obligé de se rendre intelligible à tous. Il doit lire dans les yeux et dans la contenance de ses auditeurs, s'ils l'entendent ou non, et ne craindre pas de répéter la même chose en lui donnant différents tours, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il est parvenu à se faire bien entendre : avantage que ne peuvent avoir ceux qui, servilement attachés à leur mémoire, apprennent leurs sermons mot à mot, et les récitent comme une leçon (1).

Un maître en fait d'éloquence, Cicéron, traçant les devoirs de l'orateur, a dit avec justesse qu'ils consistent à instruire, à plaire, à toucher : *Ut do-*

(1) Traduit par Rollin, *supr.*, pag. 587, 588. « Dans ces hautes fonctions, où l'on est redevable au peuple, et comptable à Dieu de son talent, l'orateur, dit saint Augustin, doit être prêt à donner diverses faces et différents tours à ce qu'il dit, pour le rendre intelligible et l'imprimer plus fortement : ce qui passe la faculté de celui qui n'apporteroit en chaire que des pièces préparées et apprises mot à mot. » (La Rue, *Préface de son Avent*, n° x.)

ceat, ut delectet, ut flectat. D'après ce principe, je demande que l'orateur chrétien parle de telle sorte qu'il soit écouté : *Intelligenter, libenter, obedienter*, c'est-à-dire qu'on comprenne bien ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre, et qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader ; car la prédication a ces trois fins : que la vérité nous soit connue, que la vérité soit écoutée avec plaisir, que la vérité nous touche : *Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat.* L'obligation d'instruire regarde les choses dont on veut parler ; plaire et toucher regardent la manière de les dire. Tout style indifféremment ne suffit pas pour remplir ces deux derniers devoirs. Car, comme il faut plaire à l'auditeur pour soutenir son attention, il faut aussi le toucher pour l'animer à l'action ; et comme il est touché quand vous lui parlez avec agrément, de même il est ému s'il aime ce que vous lui promettez, s'il craint le mal dont vous le menacez. Pag. 75-79.

Tout discours qui laisse l'auditeur tranquille, qui ne le remue et ne l'agite point, et qui ne va pas jusqu'à le troubler, l'abattre, le renverser et vaincre son opiniâtre résistance, quelque beau qu'il paroisse, n'est point un discours véritablement éloquent. Il s'agit de lui inspirer de l'horreur de ses péchés et de la crainte des jugements de Dieu, de dissiper le charme séducteur qui l'aveugle, et de le forcer d'ouvrir les yeux, de lui faire haïr ce qu'il

aimoit, et aimer ce qu'il haïssoit, de déraciner de son cœur des passions vives, ardentes, enflammées, dont il n'est plus le maître, et qui ont pris sur lui un empire absolu; en un mot, de l'enlever et de l'arracher à lui-même, à ses désirs, à ses joies, à tout ce qui fait sa vie et son bonheur. C'est donc pour l'orateur chrétien un rigoureux devoir, non-seulement d'instruire en éclairant l'esprit, et de plaire pour attacher le cœur comme l'esprit, mais de toucher les âmes vivement, pour être sûr de la victoire.

Pag. 76. Ce que saint Augustin justifie encore par l'exemple de saint Cyprien.

« Je sais qu'il n'y a qu'une grâce toute-puissante qui soit capable de toucher ainsi les cœurs et d'y faire des changements si merveilleux. Penser autrement, et attendre en quelque degré que ce soit l'efficace de la parole ou des grâces du discours ou de la solidité des raisons ou de la force des mouvements, ce seroit, selon le langage de saint Paul, anéantir la croix de Jésus-Christ. L'orateur chrétien doit compter beaucoup plus sur la prière que sur les talents. Avant que de parler aux hommes, qu'il commence par s'adresser à Dieu, qui seul lit au fond des cœurs, seul peut nous inspirer et ce qu'il faut dire, et la manière dont il faut le dire. Mais comme on ne laisse pas d'employer les remèdes naturels

I.Cor. 1. 17.

que prescrit la médecine, quoiqu'on sache que leur effet dépend uniquement de Dieu, à qui il a plu d'y attacher la guérison ordinaire des maladies, sans pourtant s'y astreindre lui-même : ainsi l'orateur chrétien peut et doit mettre en usage tous les moyens, tous les secours que lui fournit la rhétorique, mais sans y mettre sa confiance, et étant bien persuadé qu'en vain il parlera aux oreilles, si Dieu ne parle aux cœurs. Or c'est le style sublime et pathétique, ce sont les grandes et vives figures, les passions fortes et véhémentes qui emportent le consentement et entraînent les cœurs. L'instruction, les raisons ont éclairé et convaincu l'esprit. Les grâces du discours l'ont gagné, et par leur plaisir flatteur ont préparé la voie pour arriver au cœur. Il s'agit d'y entrer et de s'en rendre le maître. C'est ce qui est réservé à la grande et forte éloquence (1). »

La rhétorique profane peut admettre trois genres d'éloquence appelés d'ordinaire le genre simple, le genre

(1) Traduit en substance par Rollin, *supr.*, p. 607, 608; Grenade, liv. I, ch. XII, p. 68 de la traduction françoise. Fénelon : « Il faut prier; il faut purifier son cœur; il faut attendre tout du ciel; il faut s'armer du glaive de la parole de Dieu, et ne point compter sur la sienne : voilà la préparation essentielle. Mais, quoique le fruit intérieur de l'Evangile ne soit dû qu'à la pure grâce, et à l'efficace de la parole de Dieu, il y a pourtant certaines choses que l'homme doit faire de son côté. » (*Dialogues sur l'éloquence*, pag. 186, 187.)

tempéré et le genre sublime. Saint Augustin n'admet
Pag. 78. qu'un seul genre qu'il nomme élevé, à raison de la grandeur et de l'importance qui font la matière de notre enseignement : *Semper in re grandi nostra versatur eloquentia.* Toutefois, savoir modifier les discours en proportion du sujet, soit général, soit particulier, que l'on traite.

Pag. 79. Celui qui traite du mystère de la Sainte-Trinité doit s'énoncer dans le style le plus simple, à la portée de toutes les intelligences, afin qu'un mystère si difficile en lui-même se puisse apprendre suivant la mesure de lumière qu'il plaît à Dieu de nous donner. Il ne faut là que l'instruction, et point d'ornements ; un langage tempéré, non sublime. Mais s'agit-il de célébrer les louanges du Seigneur, soit dans ses divins attributs, soit dans ses ouvrages, quelle vaste carrière s'ouvre à l'éloquence du prédicateur qui sait, autant du moins qu'il est donné au génie de l'homme de le faire, louer celui que personne ne sauroit louer d'une manière digne de lui, et dont toute créature exalte les grandeurs ! L'Apôtre saint Paul nous fournit d'admirables exemples de ces différences dans le style, simple
Pag. 83. 84. ou tempéré, sublime, quand il doit l'être. Nous en trouverions également dans saint Cyprien et saint Ambroise.

Pag. 86. On ne manque point aux règles de l'art en variant ainsi le discours par les différents genres de style. Au contraire, un langage toujours soutenu

sur le même ton a bien moins de charmes pour celui qui l'écoute. Au surplus, on s'accommode du seul genre tempéré bien mieux que du seul sublime. Les émotions qu'il a fallu exciter dans l'âme de l'auditeur pour le monter à ce ton s'y affaissent d'autant plus vivement qu'elles ont été plus violentes. Le secret d'intéresser l'auditeur est donc de savoir les mélanger (1).

Ce n'est point par les applaudissements et les acclamations de l'auditoire que doit se juger l'effet du discours, mais par les larmes, les gémissements et le changement de vie.

Saint Augustin apporte en preuve le succès qu'il avoit obtenu à Césarée de Mauritanie, et que nous avons rappelé dans l'histoire de sa vie. Voici ce qu'il en dit lui-même :

« Voulant abolir à Césarée une manière de combat qui s'y faisoit tous les ans, et qui, d'une fête populaire, avoit passé en une bataille sanglante, où les amis et les parents se tuoient à coups de pierre impunément, et par manière de jeu, j'entrepris de leur inspirer l'horreur d'une coutume si dommageable à la patrie et si honteuse à la religion. Je préparai un grand discours d'un style élevé, autant que j'en étois capable. J'eus l'avantage d'ouïr de tous côtés les acclamations retentir à mes oreilles (2). » Pag. 87.

(1) *Animorum incendia celeriter extinguuntur.* (Cicer.)

(2) Traduit par le P. de La Rue, *Préface de son Avent*, n° IV.

Au récit de cette histoire, le P. de La Rue ajoute : Un orateur de mémoire eût été content d'un tel succès : saint Augustin s'étoit fait applaudir : il en fût demeuré là ; mais le saint ne se repaissoit pas d'un vain bruit. Les acclamations marquoient bien qu'il avoit frappé les esprits ; mais il falloit gagner les cœurs ; et cela, selon lui, ne se fait que par les larmes. Il s'éléva donc au-dessus de lui-même et de tout ce qu'il avoit dit : il tira de son cœur d'assez tendres expressions pour amollir les leurs, et les engager à se rendre. On ne songea plus au combat ; et huit ans encore après, il rendoit grâces à Dieu de la bénédiction qu'il avoit donnée alors à ses paroles (1). Fénelon, après avoir rappelé le même événement, termine son récit par ce mot : « N'est-ce point là un vrai orateur ? Avons-nous des prédicateurs qui soient en état d'en faire autant (2). »

Pag. 88. La persuasion, la conversion des mœurs, tel est l'unique but que se propose l'éloquence chrétienne. « Le but de l'homme de bien qui se consacre à cet emploi ne doit jamais être de plaire, si ce n'est pour parvenir à gagner l'attention du peuple et le disposer à se laisser convertir. Pour cela, c'est au cœur qu'il faut aller, non pas amuser l'oreille : il faut laisser ces basses vues à ceux qui mettent leur gloire à bien dire, à briller dans une harangue ou dans un panégyrique ; il ne s'agit pas là d'instruire ni de

(1) *Ibid.*, n° x.

(2) *Dialogue*, pag. 233.

toucher, mais de plaire et de *délecter;* c'est là leur but et leur fin. Mais ce qui est leur fin n'est pour nous qu'un moyen de parvenir à la nôtre, qui est de faire haïr le vice et de faire aimer la vertu (1). »

Ce que l'on appelle ornement n'exclut point la simplicité du discours ; car il ne faut pas non plus une simplicité rude et grossière qui rebute et fatigue. Il y a un milieu entre un style recherché, fleuri, brillant, et un style bas, rampant et négligé. Et ce milieu est l'éloquence qui convient à l'orateur chrétien.

Au reste, quel que puisse être le mérite du discours, fût-il du genre le plus élevé, la vie de l'orateur aura plus d'autorité encore que ses paroles. En lui supposant toutes les ressources de l'éloquence : si ses mœurs sont vicieuses ; en servant les autres, il devient inutile à lui-même, comme parle l'Ecriture. Comment Jésus-Christ, qui est vérité, peut-il être annoncé par un homme dont le cœur est en contradiction avec sa bouche? On écoute avec répugnance celui qui ment ainsi à lui-même, et l'on finit par mépriser le ministère avec la personne du ministre. Pag. 90.

La bonne vie que vous menez sera comme la règle et la mesure de votre éloquence (2).

(1) Traduit par La Rue, *Préface de son Avent*, n° IV.

(2) Traduit par Gisbert, *L'éloquence chrétienne*, pag. 81.

Pag. 91. Saint Augustin ne blâme point un prédicateur qui, ayant le talent de bien prononcer un discours, mais non celui de le composer, récite de mémoire celui d'un autre plus habile que lui.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

I. *Livre de l'utilité de la Foi, adressé à Honorat.*

S'il n'existoit point de différence entre l'hérétique et celui qui s'est laissé surprendre par les artifices de l'hérésie, j'imposerois silence à ma plume, ainsi qu'à ma langue. L'hérétique est, selon moi, l'homme qui s'engage dans des opinions nouvelles et erronées, par quelque intérêt humain, par des vues d'ambition et de gloire : l'autre est celui qui s'attache au parti de l'hérésie, séduit par une fausse apparence de vérité ou de piété. Ce principe établi, je n'ai pas cru pouvoir vous laisser ignorer mon sentiment sur les moyens d'arriver à la connoissance ferme de la vérité; étude dont vous savez que je me suis occupé dès ma première jeunesse. Mais il s'en faut beaucoup que ce soit là la disposition de ces hommes livrés à la vanité de leurs sens, aux préjugés de leur raison, qui ne voient rien au-delà, et prétendent mesurer par cette règle infidèle les impénétrables profondeurs de la vérité. Rien au monde de plus facile, non-seulement que de dire, mais que de se persuader être en possession de la vérité. Mais les réflexions que vous

T.VIIIBened. Pag. 45.

allez lire dans cet écrit, vous convaincront qu'il n'y a rien en effet de plus difficile. Mon but est de vous prouver que c'est, de la part des Manichéens, une sacrilége témérité de s'élever, comme ils font, contre ceux qui, par respect pour l'autorité de l'Eglise catholique, se préparent à l'intelligence des vérités, en croyant ce qu'ils ne peuvent encore comprendre. Pag. 46. Ce qui m'avoit engagé dans cette secte, c'étoit, vous le savez, l'assurance avec laquelle ils promettoient à leurs adeptes de les initier dans la connoissance de Dieu, de dissiper toutes leurs ignorances. Je renonçai, pendant neuf ans, à la religion qui m'avoit été annoncée dans mon enfance, sur le reproche qu'ils nous faisoient de nous laisser entraîner par la superstition, et d'adopter contre les lumières de la raison, ce que nous appelons la foi, tandis que chez eux on n'étoit tenu de croire que les choses que l'on avoit examinées, et de la vérité desquelles on avoit de bonnes preuves. Comment n'aurois-je pas été séduit par de semblables promesses, moi surtout qui étois jeune, qui désirois connoître la vérité, et qu'une certaine réputation, acquise dans les écoles, avoit rempli d'orgueil?

Ces sectaires en vouloient surtout à l'ancien Testament, qu'ils affectoient de décrier dans l'esprit des personnes peu éclairées. Le saint docteur le justifie. Pag. 47.

Le Dieu à qui je me suis consacré ne m'aban-

donnera pas dans la cause que je défends. Les yeux sans cesse dirigés vers lui : si mes péchés mettent obstacle à sa lumière, je le conjure, en gémissant, d'aider ma foiblesse... Il m'arrive à moi ce qu'éprouve un homme dont les yeux long-temps fermés à la clarté du jour, après laquelle il soupiroit, commence enfin à s'ouvrir : sa paupière tremblante a peine à la soutenir.

Pag. 50. Quatre manières d'interpréter l'Ecriture : par le sens historique, le sens moral, l'analogie et le figuré ou allégorique. Celui-ci est autorisé par l'emploi qu'en ont fait Jésus-Christ et ses Apôtres. Les voiles qui couvroient l'ancienne alliance ont été levés par la nouvelle. Apologie des saintes Ecritures. Les obscurités qui s'y rencontrent ne préjudicient pas plus à l'estime qu'on doit
Pag. 54. en faire, que ne peuvent nuire aux poèmes de Virgile certaines difficultés qui arrêtent ses commentateurs. Il
Pag. 56. fait voir à Honorat qu'il étoit permis, par les lois divines et humaines, de rechercher les preuves de la foi catho-
Pag. 57. lique, et que c'étoit dans l'Eglise catholique même que l'on pouvoit les découvrir, par le grand caractère d'unité qu'elle présente à tous les regards. Préjugé déjà bien légitime, qui la distingue éminemment de toutes les autres. Il lui raconte par quel moyen il eut lui-même le bonheur de la connoître et de l'embrasser, après avoir consulté et raisonné beaucoup sur les moyens de la trouver, égaré qu'il étoit dans une forêt d'opinions sans issue.

Accablé sous le poids de ses incertitudes, il n'avoit de ressource que dans la prière et dans les larmes.

Si donc vous croyez avoir déjà assez travaillé Pag. 58.
pour vous instruire de la vérité, et si vous voulez mettre fin à ce travail, suivez la voie de la doctrine catholique, qui est venue de Jésus-Christ jusqu'à nous par les Apôtres, et qui passera de nous à ceux qui viendront après nous de siècle en siècle.

Dans le système des hérétiques, c'est la raison, non la foi, qui doit nous servir de guide, et il y a foiblesse d'esprit à croire. Répondez-moi : Quel motif avez-vous d'adopter la raison plutôt que la foi ? lui pouvez-vous refuser l'autorité de le faire par le poids des motifs qui la commandent? et ces motifs ne valent-ils pas bien la peine qu'on les examine? On n'est pas crédule pour être croyant. Tous les Pag. 60.
jours, vous livrez votre confiance à des hommes pour des objets de moindre importance. Je vous crois bien, moi ; pourquoi ne m'en croiriez-vous pas, lorsque je vous propose une vérité salutaire?

Ne confondez pas celui qui n'apporte dans ses recherches qu'une curiosité stérile sur des choses de peu d'importance, avec celui qui n'étudie que pour s'instruire. Il y a certes entre l'un et l'autre une grande différence. Qu'il y ait du mal à exposer indiscrètement nos mystères à des yeux profanes, qui ne s'y arrêteront que pour les tourner en ridicule, est-on blâmable de demander qu'on apprenne à les connoître de la bouche d'un homme vraiment religieux? Vous voulez du raisonnement : mais tous les

hommes en sont-ils capables (1)? Que vous soyez en état de le faire, vous que j'admets volontiers au nombre des esprits privilégiés; l'accorderons-nous à la multitude? Mais aussi, parce qu'elle manque des perceptions et de la sagesse nécessaires, lui interdirons-nous toute connoissance de la religion? L'y amener par degrés, l'introduire de connoissance en connoissance jusqu'au sanctuaire, voilà notre méthode : en est-il de plus raisonnable et de plus religieuse? Quel risque y voyez-vous? pour moi, je n'en vois pas. — Pourquoi les retenir si long-temps sur la route? — Parce qu'il est des esprits téméraires, impétueux, qu'il faut arrêter; il en est aussi de plus lents qu'il faut exciter. Telle est la sage économie qui nous est commandée par la vraie religion, par nos saints oracles, par l'usage et la tradition de la vénérable antiquité. Nous y sommes fidèles : et intervertir cet ordre, ce seroit ouvrir une voie sacrilége pour arriver à la vraie religion. Agir de la sorte, c'est manquer son but. Eût-on le génie le plus élevé, si Dieu ne nous soutient, on ne fait que ramper à terre...

Pag. 65. Il faut même croire pour chercher la religion; car si l'on ne croyoit pas qu'il y en eût une : pourquoi la chercheroit-on? Il n'y a point d'hérétiques qui n'avouent qu'il faut croire à Jésus-Christ. Autrement

(1) Voyez plus haut, pag. 56. Segaud, *sur la foi*, *Carême*, tom. I, pag. 70; Neuville, *Carême*, tom. III, pag. 517; *Mystères*, tom. I, pag. 241, etc., etc. Tous les prédicateurs s'appuyant de l'autorité et des textes de saint Augustin.

ils ne seroient pas chrétiens. Mais à qui nous en rapporterons-nous sur les vérités qui le regardent, puisque nous n'avons pas vu le Sauveur? Cette foi n'est fondée que sur l'opinion confirmée des peuples et des nations, qui ont cru jusqu'aujourd'hui les mystères de l'Eglise catholique. Pourquoi n'en croirai-je pas à leur témoignage, de préférence au vôtre? Est-ce vous qui m'apprendrez mieux ce qu'il me commande de croire et de pratiquer? Ce qui a déterminé ma créance, je le répète, c'est l'éclat de la prédication, le concours des témoignages, et l'assentiment de l'univers; c'est l'ancienneté. Vous, vous êtes en si petit nombre, et si peu d'accord entre vous; vous êtes de si fraîche date : où est votre autorité? Croyez, sur la parole de tous les peuples, qu'il faut croire à Jésus-Christ; et apprenez de nous ce qu'il a enseigné. L'univers tout entier n'auroit rien à me répondre : j'aurois plus de peine encore à me persuader que j'ai tort de croire à Jésus-Christ, que de consentir à rien apprendre sur la religion, que de la part de ceux à qui j'ai l'obligation de croire. Quelle présomption, ou plutôt quelle démence! je vous instruis de ce que veut de nous Jésus-Christ, à qui vous croyez vous-même. Si je n'y croyois pas, est-ce vous qui m'y feriez croire, vous que l'on accuse d'avoir des doctrines perverses? C'est l'Ecriture Pag. 66.
qu'il faut croire : mais toute doctrine écrite que l'on produit, si elle est nouvelle ou qu'elle ne soit auto-

risée que par peu de personnes, sans être confirmée par quelques raisons : quand on l'embrasse, ce n'est pas à elle qu'on donne sa croyance, mais à ceux qui la veulent faire recevoir. C'est pourquoi, si les Ecritures dont il s'agit n'étoient présentées que par vous, il ne seroit pas permis de vous croire, étant en aussi petit nombre, et aussi peu connus que vous l'êtes... Vous vous mettez en contradiction avec vous-mêmes, puisque vous en appelez à l'Ecriture plutôt encore qu'à la raison. Vous m'opposerez le nombre de vos adhérents. Remontez à la source ; examinons quels ont été vos auteurs, et courez vous cacher au sein de votre obscurité.

Jésus-Christ ne recommandoit rien plus fortement que la soumission de la foi. Ses historiens nous l'attestent : le premier, le plus absolu de ses commandements à qui recouroit à lui, c'étoit que l'on crût. Il exaltoit la foi du centenier : vous, vous blâmez la nôtre. « Telle est la conduite qu'a tenue le Fils de Dieu. Voulant nous donner un moyen de corriger nos mœurs dépravées et corrompues : qu'a-t-il fait? « Parce que ce moyen étoit inouï, et que le monde s'en scandalisoit, il l'a soutenu à force de miracles ; par l'autorité de ces miracles, il s'est acquis la foi des peuples ; par cette foi des peuples, il a formé une Eglise nombreuse ; par la propagation de cette Eglise, il a eu le témoignage de la tradition et de l'antiquité : et par là, enfin, il a fortifié sa religion,

Joan. XIV. 1.

mais en sorte que ni le paganisme, ni les hérésies ne l'ébranlassent jamais (1). » Qu'est-ce donc que le sage a de mieux à faire, que de prendre pour guide et pour modèle celui qui est la vérité? Autorité salutaire, qui nous détache de nos affections terrestres, et nous élève jusqu'au Dieu, principe de la vérité. Il n'y a que l'autorité qui frappe et entraîne ceux que leur propre raison ne feroit qu'égarer. S'il n'étoit pas vrai qu'il y a une Providence qui préside aux choses humaines, il n'y a plus d'étude à faire de la religion. A défaut de la raison, dont les rayons sont toujours enveloppés de nuages bien difficiles à franchir, nous avons l'autorité des miracles, et celle du grand nombre. Pourquoi, m'allez-vous dire, ne Pag. 68. s'en fait-il plus aujourd'hui? parce que l'impression s'en affoibliroit, s'ils étoient vulgaires. Les phénomènes de la nature ne nous émeuvent plus par l'habitude où nous sommes de les voir. Les miracles n'étoient nécessaires que pour les commencements, afin de conquérir la conversion des mœurs. Eh! n'est-ce pas encore un miracle sans cesse répété, que cet héroïsme de vertus chrétiennes où parviennent, non-seulement les hommes les plus éclairés, mais des chrétiens des deux sexes des dernières classes de la société, répandus dans tous les lieux de l'univers?

(1) Traduit par Bourdaloue, *sur le scandale de la croix*, *Dominic.*, tom. 1, pag. 379.

Vous objecterez qu'il en est bien peu qui se signalent par une aussi sublime perfection, moins encore qui y conservent la sagesse nécessaire. Il n'est pas moins vrai que les peuples ne les entendent raconter qu'avec admiration, qu'avec un respect mêlé d'amour; que le récit de ces merveilles excite le secret reproche de n'en pas faire autant, et ranime dans les âmes les plus languissantes de vives étincelles de vertu. A la vue d'une aussi manifeste protection du ciel, et d'aussi éclatants succès, pourrions-nous balancer encore à nous réfugier au sein de cette Eglise, qui est arrivée à ce comble d'autorité de se faire reconnoître par le genre humain tout entier, par une constante succession d'évêques, à commencer par le siége apostolique jusqu'à nous, malgré les vociférations de l'hérésie foudroyée, soit par le jugement du peuple fidèle, soit par les décrets des conciles, soit par la majesté des miracles (1); de sorte que l'on ne peut refuser à l'Eglise le premier rang sans se rendre coupable, ou d'une grande impiété, ou de la plus téméraire arrogance. Et s'il n'est point de voie qui mène plus sûrement à la sagesse et au salut que de plier sa raison à la foi, n'est-ce pas méconnoître étrangement le bienfait que nous tenons de la pro-

(1) C'est là la substance des *Avertissements* de Bossuet *aux protestants*. Voyez une éloquente exhortation adressée aux réformés de retourner à l'unité de l'Eglise, par le même, *Réfutation du Catéch. de P. Ferry*, Collect. in-4°, tom. v, pag. 480.

tection divine, que de vouloir résister à une autorité qui se recommande par de si puissants motifs? Pour la science la plus indifférente comme la plus facile, il nous faut des maîtres qui nous y introduisent; et pour l'intelligence des Livres sacrés, où sont contenus les secrets de la sagesse divine, il n'y auroit pas besoin d'interprète? on dédaigneroit, ou de les connoître ou de les écouter? N'est-ce pas là le dernier excès de la présomption et de l'orgueil?

Si donc vous n'êtes pas rebelle à mes instances et à votre propre raison, et si, comme j'aime à le croire, vous êtes sensible à vos vrais intérêts, ne vous montrez pas indocile à ma voix. Abandonnez-vous avec une foi sincère, une ferme espérance, et une charité simple, aux meilleurs maîtres de la doctrine chrétienne et catholique, et ne cessez pas de prier le Seigneur, qui nous a donné l'être par sa bonté, qui nous a châtiés par sa justice, et délivrés par sa clémence.

II. *Livre de la véritable religion, adressé à Romanien.*

L'unique moyen d'acquérir la vertu et la félicité dépendant de la connoissance de la vraie religion, qui apprend à ne reconnoître qu'un seul Dieu, et à le servir avec piété; il n'est besoin, pour découvrir l'égarement du polythéisme, que de remarquer les contradictions où se jetoient les sages et les philosophes T. I Bened. Pag. 747.

du paganisme, entre la doctrine qu'ils enseignoient dans leurs écoles, et le culte extérieur qu'ils rendoient en commun à leurs fausses divinités. Personne n'ignore quelle étoit la diversité des opinions sur la nature des dieux; tout le monde pouvant donner à ce sujet un libre cours à ses pensées, et chacun s'efforçant d'accréditer son systême: ce qui n'empêchoit pas que maîtres et disciples, tous bien que divisés d'opinions, ne vinssent se réunir aux pieds des mêmes autels. Il n'est pas question ici d'examiner laquelle de ces sectes étoit plus ou moins rapprochée de la vérité : il nous suffit qu'il soit impossible de révoquer en doute que tous les philosophes n'eussent sur la religion une doctrine toute différente en public
Pag. 748. et en particulier. Témoins Socrate et les autres (1).

Je le dis avec confiance, et ne crains pas d'être démenti par aucun de ceux qui liront les livres de ces philosophes et les nôtres avec le désir de connoître la vérité : depuis que le christianisme a paru, il n'y a plus à balancer. Si Platon vivoit encore, et qu'il me permît de l'interroger, ou bien, si, pendant qu'il vivoit, quelqu'un de ses disciples, accoutumé à l'entendre disserter sur la recherche du souverain bien, sur le vide des plaisirs des sens, et les attraits de la vertu, lui eût

(1) Cambacérès, *sur la vertu*, *Serm.*, tom. III, pag. 7; Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, 2e part., chap. XVI, et *Serm.*, tom. IX, pag. 15; Bourdaloue, Massillon, *passim*.

demandé ce qu'il penseroit, ce qu'il diroit d'un homme, tel que Jésus-Christ, qui viendroit à bout d'accréditer une doctrine ausssi relevée que celle de son Evangile, et de la répandre par tout le monde, au point que ceux même qui seroient incapables de la comprendre, ne laissassent point de la croire, et que ceux qui auroient assez de force d'esprit pour secouer le joug des erreurs et des préjugés vulgaires, allassent jusqu'à la comprendre et à la mettre en pratique; quelle seroit, dis-je, sa réponse? Un tel homme ne lui sembleroit-il pas au-dessus de l'humanité? car, disoit le sage Platon, il n'est pas donné à un homme d'opérer un aussi merveilleux changement dans le monde, à moins que la Divinité elle-même, par un miracle tout particulier de sa sagesse et de sa toute-puissance, ne l'eût tiré de la condition ordinaire des hommes, pour se l'unir intimement, qu'il ne l'eût éclairé dès le berceau, non par des instructions telles que des hommes sont capables d'en donner, mais par une effusion intime des plus vives lumières de la vérité; et qu'enfin il ne l'eût enrichi de tant de grâces, muni de tant de force, et porté à un si haut point d'excellence et de majesté, que, méprisant tout ce que la dépravation des hommes leur fait rechercher, s'exposant à tout ce qui leur fait le plus d'horreur, et opérant sous leurs yeux les œuvres le plus capables d'exciter leur admiration, il les fit entrer

Pag. 749.

dans cette foi si sainte et si salutaire, autant par l'attrait de l'amour, que par le poids de l'autorité (1). Si, dis-je, toutes ces merveilles se sont déjà accomplies; si les écrits et les monuments qui en ont conservé la mémoire, les ont rendues célèbres par toute la terre; si des hommes choisis et envoyés de toutes parts du seul endroit du monde où le Dieu véritable fût adoré, et où il convenoit qu'un tel homme prît naissance, ont allumé dans toutes les parties de la terre, le feu de l'amour divin, par la force de leurs paroles et par l'éclat de leurs miracles, si, en quittant la terre, après avoir ainsi établi la doctrine du salut, ils ont laissé comme en héritage, à toute la postérité, la lumière de ces divines connoissances (2); et pour ne point parler des

(1) Plusieurs de nos prédicateurs, tant catholiques que protestants, ont emprunté ce mouvement de saint Augustin. Bourdaloue en a profité avec sa force ordinaire de dialectique, dans son sermon *sur la sainteté et la force de la foi chrétienne*, *Dominic.*, tom. 1, pag. 258—260. Après lui, Cambacérès, dans son sermon *sur la divinité de la religion*, tom 1, pag. 37, l'a développé avec non moins d'éclat. Quelques autres doivent à ce même passage d'éloquentes prosopopées, où ils mettent en scène, tantôt Jésus-Christ, tantôt son Apôtre saint Pierre se rendant à Rome pour y prêcher l'Evangile du Dieu crucifié, et de là soumettant l'univers à la foi chrétienne. Neuville, *Panégyr. de saint Pierre;* Beauregard, analyse, pag. 133; Raymond Gaches, *Morceaux choisis des protestants*, pag. 195.

(2) Bossuet, prouvant la divinité de la religion, applique le passage de saint Augustin : « Ayant affermi, dit-il, leur salutaire doctrine; ils (les Apôtres) ont laissé à leurs successeurs la terre éclairée par une lumière céleste. » (*Serm.*, tom. II, pag. 75.)

choses passées, que quelques-uns pourroient ne pas croire, si l'on prêche aujourd'hui par tout le monde, que *dès le commencement étoit le Verbe*, que *le Verbe étoit en Dieu, et que le Verbe étoit Dieu,* Joan. I. 1. *que tout a été fait par ce Verbe, et que rien ne l'a été sans lui :* Si, pour redonner la force et la santé à nos âmes, et les rendre capables non-seulement de soutenir l'éclat de ces grandes vérités, mais encore de les comprendre, de les embrasser, de les aimer et de s'en nourrir, on dit aux avares : *Cessez de travailler à vous amasser des trésors sur la terre,* Math. VI. 19. 21. *où tout ce que vous amassez est sujet à la corruption, et peut vous être enlevé par les voleurs; mais travaillez à vous amasser dans le ciel des trésors inaccessibles à la corruption et aux voleurs; car il faut nécessairement que votre cœur soit là où est votre trésor;* aux voluptueux : *Celui qui sème dans la chair ne recueillera dans la chair qu'une moisson de* Gal. VI. 8. *corruption, au lieu que celui qui sème dans l'esprit recueillera pour moisson la vie éternelle;* aux orgueilleux : *Celui qui pense s'élever, sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé;* aux vindicatifs : *Si l'on vous* Luc. XIV. 2. *frappe sur une joue, tendez l'autre*, etc., etc. ; à tous : *N'aimez pas le monde, ni rien de ce qui est* Matth. V 39. *dans le monde*; si ces divines leçons se font entendre tous les jours aux peuples par toute la terre; s'ils les reçoivent avec respect et avec amour ; si, malgré l'effort des puissances qui ont répandu le sang de

tant de martyrs, malgré les feux et les tortures em-
Pag. 750. ployés contre les saints confesseurs, l'Eglise va toujours croissant, se répandant jusque parmi les nations les plus barbares; si c'est aujourd'hui une sorte de miracle de tous les jours, que des milliers de jeunes gens, de l'un et de l'autre sexe, renoncent au mariage, et professent une continence perpétuelle, sans que personne en soit étonné, tandis que ce même Platon a pu s'assurer à peine quelques disciples, et encore, pour combien de temps; si nous voyons ces divins enseignements tellement reçus et respectés dans le monde, qu'il est aujourd'hui aussi monstrueux de les combattre, qu'il le paroissoit autrefois de les embrasser; si l'on n'est admis à la profession du christianisme et à la participation des sacrements, que sous la promesse solennelle de les observer; si enfin, dans tous les lieux de l'univers et dans toutes les conditions de la société, il est une multitude infinie de chrétiens qui les observent, tout entiers à l'espérance de la vie éternelle et à l'acquisition de ces biens spirituels, et que l'univers soit devenu un vaste temple, où l'on répond de toutes parts à la voix des pasteurs par ce cri: *Sursum corda*, tous nos cœurs sont élevés vers le Seigneur: Quelle seroit, encore une fois, la réponse de Platon? Pourroit-il s'empêcher de s'écrier: Voilà ce que nous aurions bien voulu inspirer aux hommes, mais que nous avons si peu osé entreprendre de leur per-

suader, que nous-mêmes nous nous sommes laissés entraîner avec eux au torrent de la coutume, bien loin d'avoir pu les ramener à nous, et les faire entrer dans nos sentiments. C'est déjà pour quiconque est animé du désir de connoître la vérité et de se procurer le bonheur, c'est, dis-je, un préjugé qui doit le porter à céder sans effort à la vertu du Dieu qui a pu persuader cette foi à l'univers. Point de curiosité, point de téméraire présomption qui tienne contre ce simple argument : quelle différence entre les vains tâtonnements de ces écoles de la philosophie humaine, et le fait si authentiquement prouvé de la conversion de l'univers? Ces maîtres fameux dont elles sont si fières, s'ils revenoient au monde, et qu'ils vissent ce concours de peuples remplissant nos églises et les temples de leurs dieux abandonnés, dans tous les lieux du monde, l'amour de ces biens caduques sacrifié à l'espérance des biens éternels, vous les entendriez s'écrier : Voilà ce que nous n'avons pas eu le courage de prêcher aux peuples ; et nous cédions à tous leurs usages plutôt que de les amener à croire ce que nous pensions.

Ce brillant syllogisme presente à la raison une arme triomphante, que plusieurs de nos orateurs modernes ont employée toujours avec succès. Car, et nous aussi, nous devons être philosophes. Saint Augustin le déclare au chapitre suivant.

Pag. 751. L'Eglise s'attache, dit-il, à mettre bien avant dans l'esprit des hommes cette maxime certaine, qu'elle fait profession de croire, et qui est le fondement de leur salut, que la philosophie ou l'amour et la recherche de la sagesse et la vraie religion ne sont point choses différentes. Concluons qu'on ne doit pas chercher la véritable religion chez des philosophes qui approuvent par leurs actions un acte qu'ils condamnent dans leurs discours. On ne doit point la chercher dans la confusion du paganisme, ni dans les subtilités de l'hérésie, ni dans la stupide indifférence du schisme, ni dans l'opiniâtre aveuglement du judaïsme : elle ne se trouve que dans l'Eglise catholique.

Cette Eglise, dont l'autorité est si solidement établie, et qui, étant répandue par toute la terre, est véritablement catholique, fait usage de tous ceux qu'elle trouve engagés dans quelque sorte d'erreurs que ce soit, et en tire avantage, et pour elle, et pour eux-mêmes, lorsqu'ils consentent enfin à ouvrir les yeux à la lumière. Elle se sert des païens, comme de la matière de ses conquêtes, des hérétiques, comme de la pierre de touche de sa doctrine, des schismatiques, comme de la preuve la plus sensible de son inébranlable fermeté, et des Juifs, comme d'un lustre qui relève merveilleusement l'éclat de sa beauté. Elle tend les bras aux païens, pour étendre de plus en plus le royaume de Jésus-Christ. Elle

chasse de son sein les hérétiques, pour maintenir la pureté de sa doctrine ; elle laisse aller les schismatiques, pour marquer qu'elle ne reconnoît pour ses enfants que ceux qui demeurent attachés à son unité ; elle fait briller aux yeux des Juifs, pour les confondre, ces avantages si lumineux qui la relèvent si fort au-dessus de la synagogue, et que l'opposition de ce peuple endurci ne fait que rendre plus éclatants. Mais en même temps, elle leur tient à tous la porte de la grâce et du salut toujours ouverte, toujours prête à former les païens, en leur communiquant la foi ; à réformer les hérétiques, en les faisant revenir à la saine doctrine ; à remettre les schismatiques dans son sein, dès qu'ils sont disposés à y rentrer, et à recevoir les Juifs, sitôt que leur aveuglement se dissipe (1). Pour ce qui est des chré-

(1) Voici l'éloquente manière dont Bourdaloue traduit ce passage : « Dieu ne se sert-il pas des infidèles pour opérer les merveilles de sa grâce, et pour les faire connoître ? Un monde converti par douze pêcheurs, qu'y a-t-il de plus fort et de plus grand pour établir la vérité de notre religion ? Ne se sert-il pas des hérétiques pour l'éclaircissement de sa doctrine, et pour nous confirmer dans la vraie créance ? Jamais la foi n'a été mieux développée que lorsqu'elle a été combattue; et rien n'a plus donné lieu à découvrir la vérité que l'erreur. Ne se sert-il pas des schismatiques comme d'une preuve sensible de la perpétuité, et de l'inébranlable fermeté de son Eglise ? Malgré la division de ses membres, elle se maintient toujours dans l'intégrité d'un corps parfait ; tandis que nous voyons périr et se consumer les factions qui se sont élevées contre notre chef ? Et les Juifs, ces déplorables restes du peuple de Dieu, malheureuse postérité d'une nation bien aimée, ne

tiens charnels, c'est-à-dire de ceux qui vivent ou qui pensent d'une manière charnelle, elle les souffre pour un temps, comme la paille qui met à couvert le froment dans l'aire, souffrant ceux qui sont dans le péché ou dans l'erreur, jusqu'à ce qu'ils soient dénoncés ou qu'ils se déclarent opiniâtrement attachés à leur fausse opinion. Ceux qui en ont été retranchés, ou rentrent dans son sein par la pénitence, ou, abusant de leur liberté, s'abandonnent aux dés-
Pag. 752. ordres pour exciter le zèle des ministres de la religion, ou s'engagent dans le schisme pour servir d'exercice à notre patience, ou inventent quelque hérésie nouvelle. Tel est le commun dénouement de ces chrétiens charnels que l'Eglise n'a pu ni corriger ni tolérer. La divine Providence permet que des hommes de la vertu la plus irréprochable soient bannis de la communion de l'Eglise par suite de troubles que les mauvais chrétiens excitent contre leurs personnes; qu'ils soient exposés aux outrages et à l'injustice de leurs persécuteurs, auxquels ils n'opposent qu'une inaltérable patience, afin de conserver la paix de l'Eglise; ils se garderont bien de faire

semblent-il pas demeurer sur la terre pour servir de témoins à Jésus-Christ, autorisant sa personne par leurs écritures, vérifiant ses mystères par leurs prophéties, et relevant son Evangile par la comparaison de la loi. C'est un mauvais grain semé dans le champ de Dieu; mais admirez en combien de manières il est utile à la gloire de Dieu.» (*Sur la société des justes avec les pécheurs*, *Dominic.*, tom. 1, pag. 211, 212.)

schisme ou d'introduire aucune nouveauté. Ils attendent que l'orage cesse; ou, s'il persévère, ils ne cessent, jusqu'à leur dernier soupir, de prêcher l'unité de foi qu'ils ont apprise au sein de l'Eglise catholique. Les exemples n'en sont pas rares; peut-être sont-ils même plus fréquents qu'on ne le pense: Dieu en usant ainsi pour l'instruction des chrétiens de toute sorte d'état.

Restons donc unis inviolablement à cette Eglise catholique, reconnue telle, non-seulement par les siens, mais par tous ses ennemis eux-mêmes, qui, en parlant d'elle, soit entre eux, soit avec les étrangers, ne l'appellent pas d'un autre nom que de celui de catholique.

Le premier fondement de cette religion est l'histoire et la prophétie, qui nous découvrent la conduite de la divine Providence dans le cours des temps, pour la réparation et la rédemption du genre humain. Le second, ce sont les préceptes divins qui doivent régler notre vie, et purifier nos âmes en les élevant à la connoissance des plus sublimes mystères, autant qu'il est donné à notre nature de les pouvoir comprendre, à savoir ceux de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption : Solution de tous les dogmes que la foi chrétienne nous propose, principe de tous les devoirs qu'elle commande.

Puisqu'il faut, selon la doctrine de l'Apôtre, qu'il y ait des hérésies, quelle peut être, en parti- Pag. 753.

culier, l'utilité que l'Eglise retire des hérétiques?... Ils lui sont utiles, non sans doute par leurs enseignements, qui ne sauroient conduire à la vérité, puisqu'elle leur est inconnue, mais par l'occasion qu'ils donnent à ceux de ses enfants encore offusqués des impressions de la chair et des sens, de s'en instruire plus à fond, et à ceux qui sont éclairés des lumières de l'Esprit de Dieu, de la leur développer.

C'est ce qu'il fait par ce traité, si digne du double titre de la *Vraie Religion* et de la *Doctrine chrétienne*, sous lequel il est connu. Le but de la religion, ainsi qu'il le dit lui-même en finissant, est de nous unir à Dieu, puisque c'est de là qu'elle prend son nom, et c'est par là qu'elle est définie : Religion, parce qu'elle nous unit au Dieu tout-puissant : *Religio, quod nos religet omnipotenti Deo.* Il s'ensuit naturellement qu'elle nous impose des devoirs, dont le premier est de le connoître et de le servir.

Le saint docteur touche en passant l'hérésie des Manichéens, qu'il se propose de combattre par des attaques plus directes.

Pag. 754. Accoutumé à prendre toujours les choses par le fond, tant pour réfuter ces hérétiques que pour asseoir les principes, il commence par disserter sur la nature de toutes les choses créées, et surtout de l'âme raisonnable : mettant en tête de sa savante discussion ces lumineuses maximes :

Servons le Créateur, et non les choses créées. C'est en nous attachant à lui que nous participerons au privilége de son éternité. Mais parce que la

chaîne des péchés, qui nous enveloppe et nous appesantit, ne permet pas à notre âme d'envisager et de saisir la divine essence, à moins de quelque échelon intermédiaire qui l'élève et la porte jusqu'à elle, Dieu a bien voulu, par un effet particulier de sa miséricorde, nous donner sa religion. Lui-même, il a pris soin de la défendre contre les clameurs de ses ennemis.

Ce dont la vérité vous semblera démontrée, attachez-vous-y comme étant la doctrine de l'Eglise catholique : ce qui ne l'est pas, rejettez-le, et pardonnez à un homme les erreurs de l'humanité : dans ce qui n'est que douteux, croyez encore jusqu'à ce que le raisonnement ou l'autorité vous commandent ou de le rejeter ou de l'admettre, pour vous y tenir invariablement.

Il expose le principe divers des erreurs où donne le genre humain, tant par rapport à la religion, que par rapport à la règle des devoirs ; ce qu'il faut entendre par la vie et la mort (1) ; ce qui donne la mort à l'âme ; en quoi consiste précisément sa dépravation, ce que fait en elle l'amour des choses sensibles, et à quel point d'aveuglement et d'appesantissement il la réduit ; par où elle peut sortir de ce malheureux état ; ce que c'est que son renouvellement, et ce qu'il lui produira ; quelle est la nature de ce qu'on appelle péché, et en quoi il consiste : Pag. 755. Pag. 756.

(1) Voyez Pascal, *Pensées*, pag. 275 ; l'abbé Clément, *Carême*, tom. 1, pag. 70, développant ou citant saint Augustin.

comment le prince des anges rebelles, le Démon, l'a introduit dans le monde par un jaloux orgueil : quelles en ont été les suites et le châtiment : quel renversement il a fait dans la nature de l'homme, mais non jusqu'à détruire en lui le privilége de sa liberté : avec quelle bonté, et, pour ainsi dire, quelle adresse Dieu sait tirer du mal même des remèdes pour le guérir.

Pag. 757. et suiv. Quoique ce soit en punition du péché que le corps de l'homme, qui, dans l'état d'innocence, étoit quelque chose de parfait dans son genre, est maintenant d'une fragilité qui fait assez voir qu'il est destiné à la mort, la bonté de Dieu éclate ici bien plus encore que sa justice elle-même; car cet état même de nos corps nous apprend qu'il faut retirer notre amour des plaisirs qui touchent les sens, pour le porter tout entier vers l'essence de la vérité éternelle. Ainsi, la beauté de l'ordre que la justice de Dieu demande se trouve merveilleusement d'accord en ce point avec sa grâce et sa miséricorde, puisque l'amertume même des peines que sa justice nous fait souffrir, en punition de ce que nous nous sommes laissé séduire aux fausses douceurs qui se trouvent dans les biens terrestres, devient, entre les mains de la divine miséricorde, un moyen pour nous faire revenir à lui. Sa Providence a tempéré et compensé de telle sorte les châtiments que nous avions mérités, que, même sous le poids de ce corps corruptible et mortel, nous pussions tendre à la justice et à la sainteté. Mais c'est ce

que nous ne saurions faire qu'en ployant sous le joug de Dieu seul, en nous dépouillant de tout orgueil, de sorte que, sans rien attendre de nous-mêmes, nous nous jetions entre ses bras pour ne vivre que sous ses ordres, et mettre toute notre espérance dans sa protection et son secours. C'est en se laissant ainsi conduire à Dieu, que l'homme de bonne volonté tire avantage de tout. Car, comme les peines de cette vie lui deviennent un exercice de patience, qui sert à augmenter son courage et sa force, les douceurs et les prospérités qu'il y rencontre ne font qu'éprouver et fortifier sa tempérance; et les tentations, bien loin de le surprendre, ne servent qu'à redoubler sa vigilance et son amour.

Parce que Jésus-Christ avoit à se faire reconnoître comme étant véritablement Dieu et véritablement homme, il a prouvé par ses miracles qu'il étoit Dieu, et par ses souffrances qu'il étoit homme. Il n'y a même aucune des actions de sa vie mortelle qui ne rende témoignage à l'une ou à l'autre de ces deux natures.

Les hommes couroient avec une ardeur insatiable après les richesses de la terre : il a voulu naître dans la pauvreté. Notre orgueil nous donnoit de l'horreur pour les moindres outrages : il en a essuyé de toutes sortes. Ils se révoltent contre la plus petite injure : Pag. 758.
il a souffert l'injustice jusqu'à se laisser conduire à la mort. La douleur nous est insupportable : il a été

déchiré de verges, percé d'épines et de clous. Les hommes ne craignent rien tant que la mort : il s'y est soumis volontairement. Ils regardoient le supplice de la croix comme le plus infâme de tous : c'est sur une croix qu'il a voulu mourir. Enfin, en se privant de tous les biens dont l'amour nous pousse au mal, et s'exposant à tous les maux dont la peur nous détourne de la recherche de la vérité, il les a mis sous nos pieds (1). Car tous les péchés que l'on peut commettre ont pour principe ou l'amour de quelque bien de la nature de ceux que Jésus-Christ a méprisés ou la crainte de quelques maux tels que ceux qu'il a soufferts. Ainsi, il n'y a rien dans la vie de cet Homme-Dieu, qui ne nous soit une leçon pour le réglement de la nôtre, et nous y trouvons un traité de morale complet.

Nous avons dans les saintes Ecritures un fonds inépuisable de secours, de lumière et d'instruction de toute espèce. Quel est le caractère de ces divins Livres ; quelle est la différence essentielle de l'ancienne et de la nouvelle alliance, et l'éminente supériorité de la nouvelle sur l'an-

(1) « Lorsque dès sa naissance le divin Messie se montre à nous dans un état pauvre et humilié, qu'il ne fait paroître que du mépris pour les biens et les honneurs, dont le vain éclat nous éblouit, et qu'ayant à sa main tous les avantages de la vie, il les dédaigne et les rejette : *Carendo vilia fecit*, dit saint Augustin ; rien n'est plus propre à les dégrader à nos yeux ces biens temporels, rien ne nous apprend mieux à les mépriser pour nous attacher aux biens solides, que ce dénûment si parfait. » (Pacaud, *Serm. de Noël*, tom. III, pag. 49.)

cienne ; par où l'homme a pu tomber de l'heureux état où il avoit été créé, dans celui où il est présentement : ce que toutes les créatures sont par elles-mêmes ; quelle est leur foiblesse et leur néant, et quelle est, au contraire, l'immutabilité, la pureté, la sainteté infinie et inaltérable de la nature de Dieu ; quelle doit être la disposition de l'âme à l'égard de tout ce qui est moins que Dieu ; et ce qu'il lui en coûte quand elle s'attache à quelqu'un de ces faux biens ; combien cet attachement la rend incapable de Dieu : par où elle peut revenir à Dieu ; qu'elle seule peut gagner à ce retour, et que sa dépravation ne fait tort qu'à elle ; de quel œil il faut regarder les vicissitudes perpétuelles des choses qui passent, et qui nous entraînent avec elles, et ce qui fait que nous en sommes choqués : que quelque différence qu'il y ait de l'état présent avec celui où elles étoient avant le péché, Dieu y sait entretenir un ordre digne de toute notre admiration et de toute notre reconnoissance.

Pag. 750.

Pag. 760.

Les créatures mêmes qui sont aimées de préférence à Dieu, ne doivent pas être regardées comme mauvaises en elles-mêmes ; elles le deviennent par la dépravation du péché qui les change en la matière du châtiment pour ceux qui s'y livrent, en les trompant d'une vaine espérance de bonheur, et les plongeant dans des maux réels, parce qu'elles n'ont rien de stable ni de permanent, et qu'elles ne sauroient remplir la soif de l'âme.

Comme l'athlète vaincu est le seul à qui le spectacle déplaise ; ainsi le grand spectacle de l'univers et de ce qui se passe sous les lois de celui qui le gouverne et soumet toutes les parties à un ordre général,

Pag 762.

ne déplaît qu'aux méchants et aux réprouvés, qu'à ceux qui, trompés par les apparences, prennent les ombres pour la réalité. Il plaît non-seulement à ceux qui, du haut du ciel, le considèrent sans trouble et sans péril, mais à ces heureux habitants de la terre qui, s'élevant au-dessus des impressions des sens, malgré les misères qu'ils souffrent ici-bas, savent bien reconnoître que rien de ce qui est juste, ne sauroit déplaire à celui qui est juste (1). Chaque chose dans l'univers lui paroît empreinte de la beauté du Dieu
Pag. 763. qui les a faites et qui les gouverne. Dieu, pour nous élever vers lui, nous a donné deux moyens : ce sont l'*autorité* et la *raison*, qui, loin de se combattre, se concilient aisément l'une avec l'autre; car, en obéissant à l'autorité, on ne s'écarte pas de la lumière de la raison, qui nous fait voir quel est celui à qui nous croyons. L'autorité réside dans les Livres saints et dans le témoignage de ceux qui ont cru à l'Evangile par la vue des miracles que Dieu a opérés pour l'établir dans toute la terre. La première se compose de tout ce qu'il a plu à Dieu d'opérer de visible et de sensible pour nous ramener à lui : l'autre suffit toute seule pour nous apprendre quel est le Dieu au culte

(1) Bourdaloue applique ce principe au châtiment des réprouvés : « Lorsqu'on me représente cette peine éternelle, je ne dois pas conclure que Dieu est injuste; car rien d'injuste, dit saint Augustin, quand c'est le juste par excellence qui l'a résolu. » (*Eternité, Malheur, Dominic.*, tom. IV, pag. 142.)

duquel nous porte la vraie religion, pour nous élever par les choses même corporelles à la connoissance de cette nature incorporelle, éternelle, immuable, que nous appelons Dieu, et nous rendre capables de nous en former une idée qui convienne à la pureté infinie de cette nature ineffable (1).

Différence entre le vieil homme, l'homme terrestre et charnel, avec l'homme nouveau. Le premier homme fut le représentant de l'humanité tout entière. Péché originel. Pag. 764

Nous cherchons l'unité souveraine, qui est d'une parfaite simplicité de nature. Cherchons-la dans une parfaite simplicité de cœur. *Tenez-vous en repos*, nous dit-elle dans l'Ecriture, *et vous connoîtrez que je suis le Seigneur.* Il ne s'agit pas ici d'un repos d'inaction et d'oisiveté, mais d'un repos qui établisse le calme au-dedans de nous, en nous dégageant de toute affection aux choses vaines et périssables; car c'est de là que nous viennent toutes nos agitations... Par là, nous soumettrons les illusions de nos sens. *Mon joug est léger,* a dit la Vérité infaillible. Toutes choses sont soumises à celui qui est soumis à ce joug. Mais les misérables amateurs de ce monde, qui en pourroient être les maîtres, s'ils vouloient être les

Pag. 771. Ps. XLIII. 11. Matth. XI. 30.

(1) Fromentières : « L'homme, dit saint Augustin, n'a que deux puissances qui soient capables de l'élever à Dieu, etc. » (*Serm. de la foi*, *Carême*, tom. I, pag. 34.)

Joan. I. 12. enfants de Dieu, puisqu'il a été donné aux hommes d'aspirer à cette glorieuse prérogative, et d'y arriver par la foi, s'y tiennent si fort attachés, qu'il n'y a point pour eux d'agitation plus cruelle que celle d'être sans quelque chose qui les agite.

Après avoir savamment établi qu'il n'y a rien dans l'univers qui ne porte les marques de cette nature éternelle dont il est l'ouvrage, et qui nous la représente en quelque sorte, saint Augustin suit l'homme jusque dans les amusements les plus vains, et jusque dans ses propres vices. Il démontre que même dans tout ce qui flatte la volupté, l'orgueil et la curiosité, rien ne lui plaît que de certaines traces de cette vérité éternelle qu'il abandonne pour courir après ce qui n'en est que l'ombre; et c'est par là qu'il se met en révolte contre Dieu, par le péché, qui n'est qu'une violation de l'ordre. « De ce que l'homme pèche, dit excellemment saint Augustin, il se nuit à soi-même, mais il n'arrête pas l'effet de la bonté divine; car Dieu, qui est un admirable ouvrier, se sert avantageusement des défauts de son ouvrage, et il ne les permet que parce qu'il sait bien s'en prévaloir. C'est là encore, poursuit ce saint docteur, qui développe ce point avec toute la solidité possible, c'est en cela qu'éclate la sagesse du Créateur, et qu'elle paroît même l'emporter sur la toute-puissance, parce que l'effet de la toute-puissance est de créer les biens, et celui de la sagesse de trouver le bien dans les maux, en les rapportant à Dieu. Or, ce rapport du mal au souverain bien est quelque chose en Dieu de plus merveilleux que la production des êtres créés, qui lui est comme naturelle. Dieu, ajoute le

même Père, prend, ce semble, plaisir à faire tout le contraire des impies dans l'usage des choses; car, comme leur iniquité consiste à abuser de ses créatures qui sont bonnes; aussi, sa justice se fait bien voir à bien user de leurs volontés, qui sont mauvaises (1). » C'est là encore un des principes que notre saint docteur se plaît à développer toujours avec la plus lumineuse comme la plus féconde sagacité. Cette doctrine qui, pour le dire en passant, a fourni à plus d'un philosophe moderne, entre autres à Leibnitz les éléments de sa Théodicée, et à Mallebranche les principes de sa *Recherche de la vérité et de ses Entretiens métaphysiques*, cette doctrine est une belle apologie de la Providence, et un magnifique commentaire de ces paroles de la Genèse : *Et vidit Deus quod esset bonum.* Le saint docteur en étend les conséquences jusque sur les peines infligées aux pécheurs. La beauté de l'ordre subsiste toujours et partout. Quoi ! dans les enfers mêmes ? oui, jusques dans les enfers. Parce que l'ordre veut que l'âme de l'homme étant corrompue et pécheresse, et par conséquent condamnée aux misères qui sont la punition du péché, elle ne soit pas où doivent être les saints et les bienheureux, mais où doivent être les méchants et les réprouvés (2).

« En quoi est-ce que le pécheur met sa félicité? Il l'a mise dans les biens sensibles; et c'est en cela que consiste son déréglement, que lui, qui peut aspirer à la jouissance des biens éternels, abandonne

(1) Bourdaloue, *Dominic.*, tom. 1, pag. 209.

(2) D. Jamin, citant saint Augustin, *Pensées théologiques*, p. 16.

lâchement son cœur à l'amour des biens périssables (1). »

Mais l'homme ne peut s'en prendre qu'à lui-même de sa dégradation et du châtiment qui la complète, parce qu'il fut libre de l'éviter. Que si l'on s'opiniâtre encore à se plaindre de la justice divine à son égard, saint Augustin réfute les murmures de ses accusateurs par cette ingénieuse comparaison sur le malheureux état où l'homme se trouve réduit par le péché, et le besoin qu'il a du renouvellement que la grâce opère :

Pag. 778. Lorsque dans la carrière, quelqu'un de ceux qui mènent des chars, pour n'avoir pas assez pris garde à lui, se voit tombé de son siége, et emporté par ses chevaux, il n'y a rien à quoi il n'impute le mal qu'il souffre. Il s'en prend à toutes les pièces du char, qui n'est plus pour lui qu'un instrument de supplice. Mais qu'il implore le secours de Dieu ; que ce souverain Maître donne ses ordres ; que l'on arrête les chevaux qui, après avoir donné au peuple, par la chute de celui qui le conduisoit, une sorte de spectacle à quoi l'on ne s'attendoit pas, étoient sur le point d'en donner un plus triste par sa mort ; que l'on redresse le char ; que l'homme se retrouve sur son siège ; qu'on lui remette les guides en main ; qu'il se revoie maître de ses chevaux, et qu'il les gouverne avec plus de précaution et de sagesse ; alors il verra

(1) Traduit par Bossuet (*Circoncision*), *Serm.*, t. III, p. 153.

qu'il n'y avoit rien de mieux construit que ce char, qui n'étoit propre qu'à l'écraser, pendant qu'il étoit renversé de dessus le siége, où l'ordre et la beauté de la course demandoient qu'il sût se maintenir pour le bien diriger. C'est là le portrait de l'état où l'âme se trouve à l'égard de son corps mis en désordre par le mauvais usage qu'elle a fait de sa liberté.

Qu'y a-t-il donc qui ne puisse servir d'avertissement à l'homme pour le porter à rechercher la vertu, puisque ses vices mêmes y peuvent contribuer? Quel est en effet le but de la curiosité, sinon de savoir et de connoître? Or, point de connoissance ni de science solide que celle de ce qui est éternel et immuable. Que cherche l'orgueil, sinon le plus haut point de la puissance? il voudroit dominer tout seul, et sans avoir aucun égal, par une imitation mal entendue de la toute-puissance de Dieu lui-même (1). Tandis que le moyen de lui ressembler seroit de lui être soumis, de vivre selon ses commandements. C'est alors qu'il réussiroit à dominer en effet sur toutes les créatures, cet insensé à qui un moucheron fait peur au moment même où son orgueil voudroit peser sur tout le genre humain.

Nous ne voulons pas que d'autres l'emportent sur nous; et nous nous laissons museler par la colère, par l'envie. Notre cœur s'abandonne, soit à l'amour- Pag. 779.

(1) Bossuet : « Saint Augustin définit l'orgueil une pervesse imitation de la nature divine, etc. » (*Serm.*, tom. 11, pag. 428.)

propre, soit à des amitiés profanes qui nous égarent et finissent bientôt ; tandis que, s'il s'attachoit à Dieu, il y trouveroit l'aliment d'un éternel amour.

Que prétend la volupté, en recherchant les plaisirs du corps, sinon de nous faire jouir d'un repos parfait? Or c'est ce qui ne peut se trouver que dans cette heureuse région où il n'y a nulle sorte de corruption ni d'indigence. Si donc nous voulons parvenir à ce que la volupté se propose, cherchons la vraie volupté où elle est; ne la cherchons point où elle n'est pas, dans ces routes égarées qui mènent à ce que l'Ecriture nomme l'enfer le plus profond, c'est-à-dire dans cette funeste région où les douleurs sont mille fois plus cruelles que toutes celles auxquelles la volupté essaie de se soustraire ici-bas, région de ténèbres où il n'y a plus rien qui porte aucune trace de la vérité éternelle, et qui puisse nous en rappeler le souvenir, où la raison ne sera plus d'aucun usage, parce qu'il ne s'y rencontre plus le moindre rayon de cette lumière véritable qui éclaire tout homme venant au monde.

Ps. LXXXIII. 13.

Joan. I. 9.

Ainsi nos passions elles-mêmes entrent dans l'économie de la Providence : Dieu nous les a données pour nous diriger par elles dans la connoissance de la vérité et la recherche du souverain bien, comme les voiles du navire qui servent à accélérer sa course, et peuvent devenir des instruments féconds de salut. Ce n'est pas pour être trop curieux de science, trop ambitieux de puissance,

sions, au lieu de nous sauver par leur légitime et saint usage. Vérité que nos plus illustres prédicateurs, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Cambacérès, Pacaud, le ministre Saurin, ont établie dans plusieurs de leurs plus beaux discours. Et pour revenir à saint Augustin

Ceux qui n'aiment que la fin même, et non pas ce qui ne doit tenir lieu que de moyen, se défont en premier lieu de cette curiosité inquiète qui se répand hors de nous-mêmes, pour en porter les sublimes mouvements vers un autre objet de connoissances bien plus réelle que toutes nos vaines sciences de la terre. Ils renoncent à cette folie de l'orgueil humain, qui ne voudroit voir autour de soi que des tributaires ou des admirateurs, pour s'élever, par l'humilité même, jusqu'à ce centre unique de toute-puissance à laquelle servir, c'est régner. En triomphant de leur propre chair, en soumettant et ses affections, et jusqu'à ses besoins, sous le frein de la pénitence; ils s'accoutument à goûter des plaisirs d'un ordre bien supérieur à toutes nos voluptés terrestres. Ils éprouvent en effet combien le Seigneur est doux; et attendant avec une parfaite confiance ce qui leur est réservé pour l'autre vie, ils se nourrissent, dès la vie présente, de l'aliment délicieux de la foi, de l'espérance et de l'amour de cet état parfait où ils seront enivrés à la source des immortelles délices. Etat parfait (ajoute saint Augustin), en premier lieu, par la perfection de leurs connoissances : car

Pag. 784.

ici-bas, que connoissons-nous? Rien qu'imparfaitement, à demi ; mais dans cet heureux état, il n'y a plus que des connoissances parfaites. En second lieu, par une paix absolue. Ici-bas, guerre au dehors, guerre au dedans ; parce que nous portons dans nos membres une loi qui résiste à la loi de notre esprit, mais là, nous serons pour toujours délivrés de ce corps de mort. Parfait, en dernier lieu, par tous les dons d'une immortalité glorieuse, où le corps lui-même participera à l'éternelle jeunesse de l'âme régénérée, associée à la nature de Dieu lui-même pour une béatitude sans terme et sans mesure.

Rom. VII. 23.

Telle est la récompense assurée à ce saint et légitime usage des passions. Pour en faire mieux ressortir le tableau, le saint docteur met en contraste les châtiments proposés à ceux qui en font des moyens de perdition, se répandant au dehors, se bornant aux choses sensibles, au lieu de s'élever, par l'essor d'une noble curiosité, à la contemplation et à l'amour de ce qui est l'objet naturel de l'intelligence.

Pag. 784.

A ceux-là quel sera leur partage? Les ténèbres extérieures, dont la grossièreté des sens et l'appesantissement que produit en nous le goût et l'amour de ce qui flatte notre chair sont déjà un commencement. Pour ceux qu'un orgueil mal entendu jette dans les rivalités et les combats, ils seront punis par ce qui est une suite naturelle de ce qu'ils aiment, c'est-à-dire, que comme le combat est ce qu'il y a

de plus opposé à la paix, ils seront pour jamais exclus de la paix, et abandonnés à un état de troubles, d'angoisses et d'agitations, où ils ne trouveront nul moyen de faire ce qu'ils voudroient. Et c'est là ce qui nous est représenté dans la parabole de l'Evangile, où nous voyons ce malheureux dont on fait lier les pieds et les mains, par où on lui ôte toute facilité, et même tout moyen d'agir. Enfin, ceux qui se sont rendus esclaves de leurs brutales sensualités, à ceux-là les pleurs, les grincements de dents, les douleurs les plus extrêmes.

Matth. XXII. 13.

Ibid. 42.

Je vous exhorte donc, ô hommes, tous tant que vous êtes, puisqu'il n'y a aucun de vous qui ne soit mon prochain et mon frère, et je m'exhorte moi-même avec vous, à courir avec toute l'ardeur dont nous sommes capables, là où la sagesse éternelle nous appelle. N'aimons point le monde, puisque tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et ambition du siècle. N'aimons point à nous corrompre nous-mêmes par la fausse volupté des sens, de peur de tomber, de cette sorte de corruption, dans une autre bien plus funeste, qui est celle des supplices éternels. N'aimons point les oppositions d'un orgueil insensé par où les hommes cherchent à s'élever les uns au-dessus des autres, de peur de devenir la proie des Démons, et d'être livrés, pieds et mains liés, à ces impitoyables bourreaux. N'aimons point

Pag. 786.

I. Joan. II. 16.

ces vains et profanes spectacles, à quoi la curiosité nous porte, de peur que les ombres et les fausses images de la vérité, nous éloignant de la vérité même, ne nous fassent tomber dans les ténèbres les plus profondes. Ne sacrifions pas l'ouvrier à son ouvrage, le Créateur à la créature, nos âmes à nos corps, et notre éternel salut à une éternité de supplices, etc., etc.

III. *Des mœurs de l'Eglise catholique.* (En deux livres.)

T. I Bened. Pag. 687.

Voici quel en est le dessein. Les hérétiques, particulièrement les Manichéens, rejetoient l'autorité de l'ancien Testament, et séduisoient les esprits crédules par une sorte d'affectation de rigorisme et de pureté de mœurs qui sembloit leur donner l'avantage sur les mœurs des catholiques. Saint Augustin combat cette prétention par l'exposé de la véritable morale évangélique, contenue dans les livres de l'un et de l'autre Testament, dont il venge la divinité par les seuls arguments de la raison.

Pag. 689.

Comme j'ai affaire à des hommes qui renversent toute sorte d'ordre par leur manière de discourir et de penser, aussi-bien que par leurs sentiments et leurs actions, et dont la maxime capitale est de vouloir que l'on commence par rendre raison des choses; je veux bien m'accommoder à leur portée en suivant leur méthode, toute imparfaite qu'elle est, à l'exemple du Sauveur et de son Apôtre, qui se sont faits tout à tous.

Remontant jusqu'aux principes incontestables de la raison naturelle, il s'engage dans les plus importantes questions; et ses savantes excursions forment la partie de son ouvrage qu'il nous est le plus utile de connoître. Nos moralistes et nos prédicateurs les plus célèbres ont fait le plus heureux emploi de ce traité.

Nous voulons tous être heureux; et si l'on demande à tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, s'ils ne le veulent pas être, on n'en trouvera pas un seul qui, sans attendre même le sens de la question, ne réponde qu'il le veut. Mais je crois que tout le monde aussi conviendra qu'on ne sauroit appeler heureux, ni celui qui ne possède pas ce qu'il aime, quoi que ce puisse être, ni celui qui est en possession de ce qu'il aime, si c'est quelque chose de mauvais et de pernicieux, ni celui qui n'aime point ce qu'il possède, quoique ce soit ce qu'il y a de meilleur pour lui. Car celui qui ne peut parvenir à ce qui fait l'objet de son amour et de ses désirs est tourmenté; celui qui est parvenu à ce qu'il n'auroit pas dû désirer est trompé, et celui qui est sans amour pour ce qu'il devroit désirer et tâcher d'acquérir est malade. Or quiconque est tourmenté, trompé ou malade, est malheureux; la misère et le bonheur ne sauroient subsister ensemble dans un même homme; ainsi on ne peut pas dire qu'aucun de ceux-là soit heureux. Que reste-t-il donc qui

puisse rendre l'homme heureux? C'est d'aimer et de posséder ce qu'il y a de meilleur pour lui. Car nul n'est heureux, à moins de jouir de ce qu'il y a de meilleur pour l'homme, c'est-à-dire de ce qui en est le souverain bien, et quiconque jouit de ce bien-là ne sauroit ne le pas être. Or qu'est-ce que jouir, sinon posséder ce qu'on aime? La vie heureuse ne consiste donc que dans la possession de ce qui est le souverain bien. Il ne reste plus qu'à voir ce que c'est que ce souverain bien de l'homme. Il n'est pas possible que ce soit quelque chose de moins bon que l'homme même, puisque, dès qu'il recherche quelque chose de moins bon que lui, il devient lui-même pire qu'il n'étoit. Il faut donc que l'homme recherche ce qu'il y a de meilleur pour lui; et il est clair que ce souverain bien de l'homme ne sauroit rien être de ce qui est moins bon que l'homme. Mais peut-être c'est quelque chose du même degré de bonté dont il est lui-même? A la bonne heure, s'il n'y a rien au-dessus de l'homme qui soit meilleur que lui, et dont il puisse jouir. Mais si nous trouvons quelque bien plus excellent que l'homme, et à la possession duquel l'homme puisse parvenir, pouvu qu'il l'aime, qui peut douter que le désir qu'il a d'être heureux ne doive exciter tous ses efforts pour acquérir ce bien qui est d'une nature plus noble et plus excellente que la sienne? Car si ce qu'on appelle être heureux, c'est

d'être parvenu à la possession du bien qui est au-dessus de tous les autres biens, c'est-à-dire du souverain bien, il est clair, et qu'on ne sauroit appeler heureux celui qui n'est pas encore parvenu à la possession de ce bien-là; et que ce bien-là ne seroit pas le souverain bien de l'homme, s'il y avoit quelque chose de meilleur à quoi l'homme pût parvenir. De plus, s'il y a quelque chose qui soit le souverain bien de l'homme, ce doit être un bien de telle nature, que l'homme ne puisse le perdre malgré lui, puisqu'on ne sauroit jouir en repos de ce que l'on sent que l'on peut perdre, quelque fortement qu'on s'y attache, et quoi qu'on puisse faire pour le conserver. Car celui qui ne peut se tenir assuré de ne point perdre le bien dont il jouit ne sauroit s'empêcher de craindre qu'il ne lui échappe. Comment pourroit-il donc être heureux, étant tourmenté par une aussi grande crainte que celle-là? Il ne nous reste plus qu'à chercher quel est ce bien de l'homme, qui, par sa nature, est plus excellent que l'homme même.

Pour le découvrir, il suffit de reconnoître que l'homme étant composé d'un corps et d'une âme, et l'âme étant d'une nature supérieure à celle du corps, Pag. 689. plus elle acquiert de perfection et de vertu, plus elle se rapproche du souverain bien; et, par conséquent, plus elle est heureuse. La vertu peut donc seule conduire l'homme au bonheur. Or, l'ancien et le

nouveau Testament concourent avec une égale autorité en faveur de cette doctrine que la raison seule établit.

Pag. 691. Mais lorsqu'il s'agit des choses divines, l'esprit détourne ses yeux trop foibles pour supporter la vivacité d'une si grande lumière : il chancelle, il se trouble, il voudroit bien pouvoir atteindre à des choses si excellentes, et qu'il ne sauroit entrevoir tant soit peu sans se sentir embrasé d'amour. Mais incapable qu'il est de supporter ce poids accablant de lumière qui jaillit de la source même de la vérité, il s'en détourne comme s'il en étoit repoussé, et retombe, bien plus par lassitude que par choix, dans ses ténèbres ordinaires. Et combien n'est-il pas à craindre que les choses où cette lassitude de l'esprit le rejette, et où il cherche encore quelque repos, n'augmentent encore sa foiblesse!

Cette âme abattue et languissante a besoin d'être relevée par l'autorité, soit des oracles, soit des exemples de notre divin Maître. Et c'est précisément là ce que la sagesse éternelle a fait par une conduite qui n'est pas moins admirable et ineffable, qu'elle est salutaire pour nous. En effet, qu'est-ce donc que Dieu pouvoit faire de plus pour le salut des hommes? Qu'y a-t-il de comparable à ces effusions de sa bonté et de sa libéralité? et qu'est-ce que l'homme ne doit point à cette providence infinie, qui n'a pas voulu l'abandonner entièrement, après même qu'il eut

violé ses lois, et que pour avoir aimé des choses périssables et mortelles, il fut devenu mortel lui-même par une juste punition, qui a passé des pères jusqu'aux enfants. Car ce Dieu aussi juste que puissant a disposé de telle sorte les choses qu'il a créées, et qu'il fait servir à l'exécution de ses desseins, que dans l'ordre secret qui les lie, et qui en règle le cours, il trouve et de quoi satisfaire à sa justice par la punition des uns, Pag. 692. et de quoi exercer sa miséricorde par la délivrance des autres. Quelle beauté! quelle grandeur ne trouve-t-on pas dans cette conduite de Dieu sur les hommes! Combien elle est digne de lui! Et, ce que nous cherchons principalement ici, combien trouve-t-on de vérité dans ce que son Ecriture nous apprend! Mais c'est ce que nous ne saurions jamais comprendre, à moins qu'après avoir commencé par les choses qui sont à notre portée, et qui sont le plus près de nous, nous ne nous tenions enchaînés à la foi que l'on professe dans la vraie religion, ainsi qu'à l'observation des préceptes qu'elle nous prescrit; et que nous ne marchions dans la voie que Dieu nous a marquée, tant par la vocation des patriarches, et par les prédictions des prophètes, que par le mystère de l'incarnation de son Fils, et par le témoignage des Apôtres, et par le sang des martyrs, et par l'établissement de son Eglise dans toutes les nations. Qu'on ne me demande donc plus ce que je suis capable de dire et de penser sur des choses si élevées: prêtons l'oreille aux ora-

cles qui nous viennent d'en haut, et que notre foible raison se taise, lorsque Dieu lui-même nous parle.

Pour savoir quelle règle de conduite nous est indiquée par Dieu même, il suffit de voir ce que Jésus-Christ nous en apprend dans l'Evangile, et saint Paul dans ses Epîtres; car, au moins, la témérité de nos ennemis ne va pas jusqu'à rejeter, ni l'Evangile de Jésus-Christ, ni les Epîtres de saint Paul.

Dites-nous donc, divin Sauveur, quel est le bien que vous voulez que l'homme se propose tellement comme son unique fin, qu'il y rapporte tous les autres. Ce sera sans doute celui à quoi vous lui ordonnez de tendre par un amour souverain. Quel est donc ce bien que vous nous commandez d'aimer? *Vous aimerez*, nous dit-il, *le Seigneur votre Dieu.* Mais, Seigneur, je vous conjure de m'apprendre vous-même jusqu'à quel point nous devons aimer le Seigneur notre Dieu; car je crains de l'aimer plus ou moins qu'il ne faudroit. *Vous l'aimerez*, répond Jésus-Christ, *de tout votre cœur* : ce n'est pas assez, *vous l'aimerez de toute votre âme* : ce n'est pas encore assez; *vous l'aimerez de tout votre esprit.* Que peut-on désirer de plus? Si je voyois quelque chose au-delà, peut-être que je le demanderois; mais j'avoue que je ne vois rien. Et saint Paul, que nous dit-il sur cela? *Nous savons*, dit ce grand Apôtre, *que tout tourne en bien à ceux qui aiment Dieu.* Mais qu'il nous dise aussi jusqu'où doit aller l'amour que nous

Deut. VI. 5. Math. XXII. 37.

Rom. XIII. 28.

devons avoir pour Dieu. *Qui pourra*, poursuit l'Apôtre, *nous séparer de la charité de Jésus-Christ? sera-ce l'affliction, les angoisses, la persécution, la faim, la nudité, les périls et le glaive même?* Voilà donc et ce que nous devons aimer, et combien nous devons l'aimer. Voilà où il faut tendre, et à quoi nous devons rapporter et toutes nos vues et tous nos desseins (1). C'est Dieu qui est notre bien, et un bien qui renferme tous les autres : en un mot, c'est Dieu qui est notre souverain bien (2). Nous ne devons donc ni nous arrêter à ce qui est au-dessus de ce bien-là, ni en chercher quelqu'autre au-dessous. Car de demeurer au-dessous, il n'y a rien de plus dangereux pour nous, et de chercher quelque chose au-dessus, ce seroit chercher ce qui n'est point (3). Quel pourroit être en effet le souverain bien de l'homme, si ce n'est celui qui le rend souverainement heureux, quand il lui est uni? Or, ce bien-là ne peut être que Dieu seul, et nous ne pouvons être unis à Dieu que par l'amour et la charité. *Ibid.* 38. 39.

Caractères de cet amour. « L'amour de Dieu ne souffre Pag. 693. 696.

(1) Pacaud, citant ces paroles, *Serm.*, tom. III, pag. 81, 82; saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. X, chap. VII. Tous les prédicateurs.

(2) La Rue, *Amour de Dieu*, *Carême*, tom. I, pag. 118; Nicolle, *Décalogue*, tom. I, pag. 100, par saint Augustin.

(3) Commentaire éloquent de ces paroles dans La Colombière, *Serm.*, tom. III, pag. 99; Bourdaloue, *Amour de Dieu*, *Carême*, tom. III, pag. 41 et 118, citant saint Augustin.

point de partage. Il faut que notre amour soit tout en Dieu, et que cet amour souverain domine tous les autres. Il faut que toutes les affections de notre cœur partent de la charité comme d'une source féconde, et viennent se perdre dans le fleuve, si je puis parler ainsi, de l'amour divin (1). »

Rom. VIII. 38. 39. Paraphrase des paroles de saint Paul : *Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les futures, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni nulle autre créature, ne nous pourra séparer jamais de l'amour de Dieu qui est fondé en Jésus-Christ notre Seigneur.*

Qui, la mort? pas d'autre mort que de ne pas aimer Dieu; et on ne l'aime pas quand on met quelque chose au-dessus de lui. La vie? mais c'est lui qui en est l'unique source. Les épreuves de l'adversité? plus on aime, moins on les sent. Les choses présentes ou futures? Le cœur rempli de Dieu ne voit que lui dans tout ce qui l'entoure; ne croit à rien plus fortement qu'aux promesses de Dieu. Ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond? Si vous entendez par là la science : j'abjure toute curiosité qui m'éloigneroit de Dieu. Si vous entendez le ciel ou l'enfer : est-il un autre ciel que celui que Dieu a fait, et qu'il m'a promis? un autre enfer que celui où l'on tombe quand on n'aime pas Dieu?

Pag. 697. « Si l'on dit donc que la vertu nous fait arriver à

(1) Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. I, pag. 55, 56.

la vie heureuse, c'est parce que la vertu n'est autre chose qu'un souverain amour de Dieu. Et lorsque l'on ajoute qu'il y a quatre vertus principales, ce n'est que par rapport aux diverses formes que prend cet amour, selon qu'il s'exerce différemment. Que l'on me demande la définition de ces quatre vertus, qu'il seroit à souhaiter que l'on eût aussi avant dans le cœur, qu'on en a souvent les noms à la bouche; je répondrai que la tempérance est un amour qui fait que Pag. 700.
l'on se conserve pur et entier pour ce que l'on aime; la force, un amour qui fait tout endurer pour ce que l'on aime; la justice, un amour qui fait qu'on ne s'asservit qu'à ce que l'on aime; la prudence, un amour qui sait discerner ce qui l'aide à se porter vers son objet d'avec ce qui l'en détourne. C'est par l'amour que l'on cherche, c'est par l'amour qu'on demande, c'est par l'amour qu'on découvre, c'est par l'amour qu'on se tient avec persévérance à ce qu'on a découvert (1). L'ancien et le nouveau Testament n'ont pas d'autre langage.

La règle de vie que prescrit la tempérance con- Pag. 702.
siste à ne rien aimer de ce qui est passager et périssable, à ne regarder aucune de ces sortes de choses comme désirable par elle-même, à n'en prendre que

(1) « Si nous en croyons saint Augustin, il n'y a, à proprement parler, qu'une passion dominante, de laquelle sortent toutes les autres, etc. » (Fromentières, *Carême*, tom. II, pag. 263.)

ce qui suffit pour satisfaire aux besoins de la vie et pour en remplir les devoirs, à ne s'y porter qu'avec la modération qui convient à ceux qui ne veulent qu'en user, et non avec l'empressement et l'ardeur que l'on voit dans ceux qui en font l'objet de leur amour. La force consiste à en soutenir la perte sans en être ébranlé, à diriger vers Dieu seul toutes les affections de son âme, à se pénétrer de son amour au point non seulement de ne pas craindre la mort, mais de la désirer. Rien de si rigoureux, de si indomptable dont l'amour ne triomphe. Pénétrée de ce sentiment, l'âme s'élève par un généreux essor au-dessus des souffrances même les plus cruelles; elle s'élance jusqu'au sein de Dieu, pour s'unir à lui dans ses chastes embrassements. Si les amateurs du monde bravent les plus cruelles tortures pour parvenir à de prétendus biens, dont la poursuite et l'acquisition les éloignent de Dieu, que ne devons-nous pas en-
Pag. 703. durer pour ne le pas perdre! Le nouveau Testament nous en offre les témoignages les plus éclatants. C'est là que nous lisons cette belle maxime
Rom. v. 4. que *l'affliction produit la patience; la patience, l'épreuve; et l'épreuve, l'espérance:* maxime si bien justifiée par les œuvres. J'aime mieux en emprunter la preuve de l'ancien Testament, contre qui nos adversaires déclament avec tant de violence. Voyez Job au milieu des plus cruelles tortures; non-seulement il paroît avoir oublié ses souffrances, mais

le calme, dont il jouit, lui permet de traiter des mystères de l'essence divine. (Exemple de la mère des Machabées, exhortant ses sept enfants au martyre.) Ce courage vraiment surnaturel, où prenoit-il sa source? Dans l'amour dont ils étoient enflammés pour le Seigneur.

La justice consiste à reconnoître dans Dieu ce qu'il est, le souverain bien, la souveraine sagesse, le centre de la véritable paix. La prudence, à discerner ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter. Le principe et l'aliment de ces vertus, c'est l'amour. L'amour en est la perfection, l'unique voie qui conduise à la vie éternelle (1).

De l'amour de Dieu, saint Augustin déduit l'amour de nous-mêmes.

Il est si peu possible qu'on ne s'aime pas soi-même, quand on aime Dieu, que ceux qui aiment Dieu, Pag. 704.

(1) « Si donc la tempérance nous interdit l'usage de certains plaisirs, et si elle nous prescrit les règles nécessaires pour bien user des autres; si la force nous fait surmonter toutes les difficultés qui s'attachent à la pratique de la vertu; si la vertu nous attache à notre souverain bien, et si la prudence nous fait choisir les vrais moyens pour arriver à cette fin; il s'ensuit que ces vertus n'agissent que par l'amour; qu'elles ne sont, pour ainsi dire, que des amours travestis; qu'en cette vie, elles ne consistent qu'à aimer ce qui doit être aimé; que le choisir, c'est prudence; s'y attacher malgré toutes les difficultés qui se présentent, c'est force; que de n'en être détourné ni par les plaisirs ni par l'orgueil, c'est tempérance et justice. » (Joli, *Dominic.*, tom. IV, pag. 50, 51.)

sont les seuls qui sachent s'aimer eux-mêmes. N'est-ce pas, en effet, se bien aimer, que de travailler de tout son pouvoir à se procurer la jouissance du souverain bien, qui est le seul véritable? Et s'il est vrai, comme nous l'avons fait voir, que ce bien-là n'est autre chose que Dieu; qui peut douter que celui qui aime Dieu ne s'aime lui-même? De la même source dérive l'amour du prochain.

Pag. 705. Nous aimer nous-mêmes d'un amour véritable et salutaire, c'est aimer Dieu plus que nous-mêmes : il faut donc faire pour le prochain comme nous faisons pour nous-mêmes. C'est-à-dire que comme nous faisons tous nos efforts pour arriver à ce point de perfection et de pureté d'amour pour Dieu; nous devons aussi faire tout ce qui dépend de nous pour y porter notre prochain; puisque ce ne seroit pas l'aimer comme nous-mêmes, que de ne pas travailler à lui procurer le même bien que nous tâchons de nous procurer à nous-mêmes. Et nous le devons d'autant plus, que ce bien-là a cette prérogative au-dessus de tous les autres, que quelque grand que soit le nombre de ceux qui y tendent ou qui le possèdent, il n'est pas moindre pour chacun... Notre premier soin doit donc être d'avoir dans le cœur une bienveillance sincère pour notre prochain, c'est-à-dire pour tous les hommes; car le mot de prochain les comprend tous, sans exception, puisqu'il n'y a

Matth. v. 43. xxii. 37.

rien qui soit plus proche de l'homme que l'homme (1).

De cette source découlent la miséricorde qui assiste le pauvre avec joie, le zèle pour le salut des âmes, qui excite, soit à les reprendre dans leurs égarements, soit à leur faire connoître la vérité. Sur tous ces points, l'ancien et le nouveau Testament sont dans une parfaite harmonie.

Ce n'est donc pas être chrétien, que de rejeter la parole de Dieu contenue dans la sainte Ecriture. L'Eglise catholique en est seule la dépositaire et l'interprète. Pag. 708.

C'est là ce que vous enseignez à vos enfants, sainte Eglise catholique, véritable mère des chrétiens; et c'est sur le fondement inébranlable des principes de la saine doctrine dont vous êtes l'organe, que vous nous donnez ces importantes leçons. Vous nous ordonnez donc de rendre un culte tout pur et tout gratuit à ce Dieu éternel, inaltérable et incorruptible, auquel seul l'homme doit être soumis, dans la possession duquel consiste la vie heureuse, et qui est

(1) « Saint Augustin, l'oracle de la charité aussi-bien que de la grâce, demande quel est ce prochain que l'on nous commande d'aimer? Est-ce votre parent, votre frère, votre allié? Bien plus : le prochain de l'homme, c'est l'homme. En vain le père et le fils, le frère et la sœur se croient fort proches entre eux : rien n'est si proche que l'homme et l'homme : *Nihil tam proximum quam homo et homo*. En effet, etc. » (La Rue, *de l'amour du prochain*, *Carême*, tom. II, pag. 71; Lenfant, *Serm.*, tom. VI, pag. 425.)

tellement la vie heureuse, qu'à moins de lui être unis, nous ne saurions être que malheureux... Mais après avoir établi cette vérité fondamentale, vous nous ordonnez aussi d'aimer le prochain; et vous savez si bien régler l'amour qu'on lui doit, que tout ce qui peut se désirer, pour guérir les hommes des diverses maladies que le péché peut causer à l'âme, se trouve chez vous dans sa dernière perfection. Vous savez former les hommes par des enseignements et des exercices proportionnés aux forces et à l'âge de chacun; et encore plus à celui qui se mesure par les divers degrés de l'âme, qu'à celui dont les années sont la mesure : les enfants, par des instructions et des pratiques simples et faciles; les
Pag. 709. hommes faits, par des vérités plus élevées et des exercices plus forts; et les vieillards, par les lumières pures et tranquilles de la sagesse. Vous voulez que les femmes soient soumises à leurs époux par une obéissance fidèle et chaste, pour les aider dans la conduite de leurs familles et de leurs affaires, pour mettre des enfants au monde, et non pas pour contenter la sensualité. Vous donnez aux maris l'autorité sur leurs femmes, non pour abuser de la foiblesse de leur sexe, mais pour les gouverner selon les règles d'un amour sincère. Vous assujettissez les enfants à ceux qui leur ont donné la naissance, et vous les tenez sous eux dans une espèce de servitude toute libre, comme l'empire que vous donnez aux pères et aux mères sur

leurs enfants, est un empire tout de tendresse et de douceur. Vous tenez les frères encore plus étroitement unis par le lien de la religion que par celui du sang. Vous unissez par une bienveillance réciproque tous ceux qui se trouvent liés par quelque sorte de parenté ou d'alliance, et vous faites que l'union des cœurs subsiste entre eux aussi-bien que celle de la nature. Vous apprenez aux serviteurs à s'attacher à leurs maîtres, bien plus par l'amour du devoir que par la nécessité. Vous inspirez aux maîtres de la douceur pour leurs serviteurs, en leur remettant sans cesse devant les yeux que Dieu est le commun maître des uns et des autres. Vous ne vous contentez pas d'unir les citoyens d'une même ville : vous unissez encore les différentes nations, et généralement tous les hommes, non-seulement par le lien de la société civile, mais en leur rappelant qu'étant tous descendus d'un même père, ils sont tous frères les uns des autres. Vous apprenez aux rois à bien gouverner, et aux peuples à obéir à leurs rois. Enfin, vous apprenez à tout le monde que l'on doit honorer, respecter, aimer, craindre, instruire, exhorter, consoler, reprendre, corriger ou châtier; et qu'encore qu'on ne doive pas les mêmes choses à chacun, on doit la charité à tous sans exception, et qu'on ne doit jamais faire la moindre injustice à personne.

L'on sait dans notre Eglise que c'est un plus grand crime de pécher lorsqu'on connoît la loi, que lors-

qu'on l'ignore. Dans notre société chrétienne, nous comptons, et en grand nombre, des hommes fidèles observateurs des lois de l'hospitalité, de la charité miséricordieuse et bienfaisante, des hommes irréprochables dans leurs mœurs, d'autres consommés dans la science et dans les voies de la sainteté, que l'héroïsme de leur charité a détachés complétement de toute affection terrestre(1). Eh! quel est donc l'objet où s'arrêtent uniquement les regards de ces hommes à qui il seroit impossible de ne pas aimer leurs semblables, et si facile de s'en passer? Il faut bien que cet objet-là soit d'un mérite supérieur à tout ce qu'il y a dans le monde, puisque la seule jouissance de le contempler tient lieu de toute autre société. Laissez-nous vous raconter ces mœurs que nous proposons, non pas seulement à votre estime, mais à votre imitation, pour vous ôter le prétexte de dire que ces portraits, d'une si haute perfection, ne sont qu'imaginaires (2). Ce que je vais dire apprendra, non ce que vous ignorez, mais ce dont vous nous faites un mystère, quand il est si notoire que la société chrétienne possède une immense quantité d'hommes de la plus haute vertu, répandus dans tous les

(1) « Aussi, quand saint Augustin, parlant aux infidèles, vouloit exalter la religion chrétienne, et leur en donner une haute idée, il leur faisoit considérer les chrétiens. » (Bourdaloue, *sur le zèle pour l'honneur*, etc., *Dominic.*, tom. IV, pag. 209.)

(2) Bourdaloue, *Sagesse et douceur*, *Carême*, t. I, p. 351.

lieux du monde, et plus particulièrement encore dans l'Orient et en Egypte. Je ne parle plus des anachorêtes vivant dans la solitude la plus profonde, éloignés de tout rapport humain, ne se nourrissant que d'un peu de pain et d'eau, goûtant dans le bonheur de converser avec Dieu seul, à qui ils se sont uniquement attachés, les plus ravissantes extases. Il est vrai qu'une abnégation aussi absolue trouve des censeurs parmi les personnes qui ne comprennent pas combien ils nous servent par leurs prières, et quel exemple c'est qu'une telle perfection. Toujours devient-il incontestable que chez nous il existe des hommes dont la vertu s'est élevée si haut, que dans l'esprit de certaines personnes, elle a l'air d'être poussée à l'excès, comme leur paroissant être au-dessus des forces humaines (1). Mais si de tels hommes nous laissent si loin au-dessous d'eux, peut-on du moins refuser son admiration et ses éloges à ceux qui, renonçant par un généreux mépris à toutes les séductions du monde, pratiquant en commun tous les exercices de la piété la mieux dirigée, emploient le temps à prier, à lire et à conférer ensemble, étrangers aux passions qu'enfantent l'orgueil, l'envie, l'esprit de parti : en paix les uns

(1) « Reproche, ajoute Bourdaloue, mille fois plus avantageux et plus glorieux pour elle (la morale chrétienne) que tous les éloges qu'ils eussent pu lui donner. » (*Sainteté et force de la loi chrétienne*, *Dominic.*, t. 1, p. 244.)

avec les autres. Tous uniquement occupés du soin de louer Dieu, ils obéissent à un supérieur qu'ils appellent Père ; c'est communément un homme aussi distingué par sa piété que par son habileté dans la
Pag. 711. science divine (1). Nous comptons aussi des monastères de femmes adonnées aux mêmes exercices. Nous ne sommes pas réduits à chercher dans la retraite ces exemples édifiants. Pour l'honneur de notre Eglise catholique, nous connoissons un assez grand nombre d'évêques, prêtres et autres ecclésiastiques, dont les vertus sont d'autant plus admirables, qu'elles sont plus exposées au milieu du monde, et qu'ils sont en présence d'un plus grand nombre d'esprits et de caractères différents. Car « les pasteurs conduisent, non des hommes guéris, mais des hommes qui ont besoin de guérison. Il faut souffrir les défauts de la multitude pour les guérir, et il faut tolérer la contagion avant que de la faire cesser. Il est très difficile de trouver le juste milieu, dans ce travail, pour y conserver un état paisible et tranquille (2). » Nous
Pag. 712. ne contraignons personne à des austérités qu'il ne puisse soutenir ; nous n'ordonnons rien que l'on ne soit capable d'exécuter ; et l'on n'a point à encourir le blâme de ceux à qui l'on n'a pas la force de ressembler.

(1) Nicolle rapporte ces textes dans un panégyrique de saint François de Paule. (*Essais*, t. VI, p. 261.)

(2) Traduit par Fénelon, *Disc. pour le sacre de l'électeur de Cologne*, tom. IV, p. 305, édit. Boullage.

A ce tableau des vertus qui se pratiquent dans l'Eglise catholique, saint Augustin oppose, dans un second livre, les mœurs des Manichéens. Il démasque les principes de la secte, leurs blasphèmes, leurs dissolutions, affirmant que, durant les neuf années qu'il étoit resté attaché à leur école, il n'avoit pas rencontré un seul des leurs qui ne fût ou convaincu ou soupçonné de crimes honteux. Nous reviendrons, dans une conférence ultérieure, sur ces hérétiques, dont on a affecté de nos jours de pallier les excès, et que saint Augustin connoissoit mieux que personne. Mais ils avoient l'art d'en imposer aux yeux par une apparente austérité. Bourdaloue s'est armé contre les modernes sectaires du même fouet que saint Augustin avoit déployé contre ceux-là. « C'est là, dit l'éloquent jésuite, dans son sermon *sur la sévérité chrétienne*, le secret dont les hérétiques ont usé de tout temps, et qui leur a si bien réussi, comme la tradition nous le fait connoître. Car n'est-ce pas l'idée qu'en avoit conçue saint Augustin, il y a plus de douze siècles, quand il dit, en parlant des hérétiques, dont il avoit parfaitement étudié le génie, que c'étoient des hommes superbes et artificieux, qui, pour ne paroître pas dépourvus de la lumière de la vérité, se couvroient de l'ombre d'une pompeuse austérité.» (*Dominic.*, tom. II, pag. 288.)

Pag. 715.
Pag. 726.
Pag. 742.

IV. *Enchiridion*, ou *Manuel, adressé à Laurent.*

L'antiquité profane et nos siècles modernes ont fait grand bruit d'un ouvrage sous le même titre, composé par le philosophe stoïcien Epictète. Nous connoissons tous ce livre, que Pascal a si bien apprécié : ce sont des maximes et des pensées jetées sans ordre à la suite

l'une de l'autre, et bâties dans le vide de l'orgueil. Il faut convenir que si c'est là le chef-d'œuvre de la sagesse humaine, elle n'a pas de quoi s'enorgueillir. Le Manuel de saint Augustin diffère autant de celui-ci par la forme que par l'esprit. C'est un traité méthodique où tout s'enchaîne et se développe graduellement. Ce sont les plus hautes questions de la foi et de la morale, discutées, approfondies, résolues par un des hommes qui aient approché de plus près de l'essence divine, et le mieux connu les maladies de notre nature. Le dessein de l'auteur étoit d'en faire un abrégé portatif de la doctrine chrétienne, qu'il ramène toute aux trois vertus principales, la foi, l'espérance, la charité; ce qui fournit la division naturelle de cet excellent Catéchisme ou Traité de théologie familière.

En voici l'occasion. Un ami de saint Augustin (Laurent) lui avoit demandé un livre où le dogme chrétien fût exposé avec assez de précision pour ne laisser rien à craindre des opinions que l'hérésie avoit répandues dans le monde.
Pag. 196. Il désiroit savoir en quoi la raison et la foi sont d'accord entre elles; quel est l'objet et le terme de nos espérances, l'abrégé de toute la doctrine chrétienne, le fondement de la foi catholique. Saint Augustin répond à ces questions.*

Foi, espérance, charité, voilà toute l'essence du christianisme. Point d'autre fondement que Jésus-
Pag. 197. Christ. Toute sa doctrine est contenue dans le Symbole et l'Oraison dominicale. La foi croit, l'espérance et la charité prient... La foi ne sert de rien sans l'amour; mais ni l'amour n'est point sans es-

pérance, ni l'espérance sans amour. Ni l'un ni l'autre n'existe sans la foi. Qu'est-ce que la foi appliquée à la religion? Ce n'est pas cette curiosité avide de surprendre à la nature ses secrets : le chrétien peut ignorer impunément ce que n'ont pu connoître les beaux esprits du siècle, plus riches de conjectures que de vraie science. Ce qu'il nous im- Pag. 198.
porte de savoir, c'est qu'il y a un Dieu en trois personnes, par qui toutes choses ont été faites, et qui les a faites dans une harmonie d'où résulte une admirable beauté, créateur tout puissant, cause universelle des êtres, qui sait tirer le bien du mal Pag. 199.
même, qu'il permet dans les vues d'une sagesse supérieure. Mais comment supposer que du mal puisse Pag. 200.
naître le bien? *On ne cueille pas des raisins sur des épines, ni des figues sur des ronces*, a dit l'oracle de Math. VII. 16.
la vérité; la même tige, non, mais la terre, quelque bonne qu'elle soit, produit à la fois et des vignes et des épines. De même, de la volonté libre de l'homme, peuvent sortir des œuvres bonnes ou mauvaises. Après tout, le mal, qu'est-il autre chose que l'absence du bien?... Que nous connoissions les Pag. 201.
principes des choses, en quoi tout cela influe-t-il sur notre félicité? Ne confondons point l'erreur et le mensonge avec l'ignorance; la première est toujours un mal, l'autre toujours un péché, bien que dans un degré différent. L'ignorance n'est coupable que par rapport à son objet. Il est tant de choses qu'il vaut

mieux ignorer que savoir! Il n'y a qu'un seul point où l'ignorance devienne dangereuse et criminelle : c'est dans les choses qui intéressent notre bonheur éternel.

Pag. 205. Que s'il est des causes dont la connoissance soit indispensable pour nous diriger dans la voie qui mène à ce royaume de l'éternelle félicité où nous vivrons pour ne plus mourir, où la vérité apparoîtra tout entière à nos regards sans aucun mélange d'erreur et d'ignorance, où nous jouirons de la béatitude sans inégalités, nous devons placer en tête la bonté du Dieu principe de tout bien, et la dépravation de la volonté dans l'homme, créé pour être heureux au sein de l'innocence, et pour jouir d'un bien immuable, qu'il a abandonné pour s'attacher à un autre bien muable et changeant; d'où ont résulté l'ignorance de ses devoirs, la concupiscence ou l'instinct malheureux qui le pousse vers le mal, bientôt le châtiment et la souffrance, la mort enfin, dont
Pag. 206. toutefois les ravages n'ont pu anéantir en lui le désir d'être heureux. L'abus de la liberté entraîna dans une ruine commune et les Anges prévaricateurs et l'homme rebelle. La justice du Seigneur ne laissa point leur crime impuni. L'homme fut distingué par un châtiment particulier, celui de la peine de mort à laquelle il est condamné, libre de l'éviter s'il eût voulu rester fidèle. Chassé du Paradis, dépouillé de ses brillants priviléges, relégué dans

une terre d'exil, en punition de son péché, il a transmis son crime et son châtiment à sa postérité, viciée dans sa source, enchaînée au malheureux héritage du crime et du châtiment, que nous avons recueilli de nos premiers parents. Ainsi, nous dit l'Apôtre, le péché est entré dans le monde par un homme, et la mort par le péché. Ainsi la mort est passée dans tous les hommes par ce seul homme, en qui tous les autres ont péché. Tel fut l'état du genre humain tout entier enseveli dans l'iniquité, roulant pour ainsi dire de calamité en calamité, associé au châtiment des Anges rebelles, comme il l'avoit été à leur révolte. Par cette vengeance exercée contre la race humaine, Dieu vouloit manifester sa justice, châtiant dans l'homme l'abus volontaire qu'il avoit fait de sa liberté. Toutefois il n'a pas dérogé à sa bonté essentielle, puisqu'il a permis à l'homme de se propager sur la terre, jugeant à propos de tirer du bien des maux, plutôt que d'empêcher qu'il n'arrivât aucun mal, et, dans sa miséricorde, réservant à l'avenir la réparation du mal.

Rom. v. 12.

Les hommes se trouvoient donc ainsi enveloppés dans une juste condamnation, tous sous le joug de la colère divine. Dieu mit fin à cette colère. Mais de qui pouvoit-on attendre le bienfait de la réparation, si ce n'étoit de la grâce toute miséricordieuse d'un médiateur, Dieu et homme tout ensemble, Dieu avant tous les temps, homme dans le temps, conçu dans le sein virginal de sa sainte mère par l'opéra-

Pag. 209.

Pag. 212.

tion toute miraculeuse de l'Esprit Saint, victime pour les péchés des hommes, afin que nous fussions justifiés par les mérites de son sang (1)? Et c'est là le bienfait que nous obtenons du baptême, par lequel nous sommes délivrés de la tache originelle. Sacrement régénérateur qui nous fait mourir au péché.

Quoique le péché originel soit unique, on peut dire qu'il en renferme un grand nombre. Ce fut le crime de l'orgueil, parce que l'homme aima mieux être son propre maître que de rester sujet de Dieu; le crime du sacrilége, parce qu'il refusa de croire à Dieu; le crime de l'homicide, parce qu'il s'est de lui-même jeté dans la mort; le crime de la fornication spirituelle, parce que la pureté de l'esprit humain a été corrompue par la séduction du serpent; le crime du vol, parce qu'il osa attenter à l'aliment qui lui avoit été défendu; le crime de l'avarice, parce qu'il désira de posséder plus que ce qui devoit lui suffire. Or donc, la satisfaction a dû embrasser dans son étendue tous les caractères de ce péché, dont l'énormité se mesure par le lieu qui en fut le théâtre, et par l'élévation d'où il a fait déchoir l'homme (2).

(1) Ailleurs le même Père dit : « L'homme ne pouvoit être réformé que par la clémence de celui qui l'avoit crée par sa bonté et sa puissance. » (*Lib. de quantit. animæ*, cap. XXVIII, tom. I, pag. 428.)

(2) Principe décisif, par lequel s'expliquent tous les mystères de l'incarnation divine, et de la sanglante rédemption consentie par Jésus-Christ. Bourdaloue en fait l'application particulière au dogme de l'éternité malheureuse (*Dominic.*, t. IV, pag. 149.)

Le saint docteur traite ensuite des autres mystères qui concernent Jésus-Christ, comme de sa mort, de sa sé- Pag. 215.
pulture, de sa résurrection, de son ascension au ciel, où il est assis à la droite de Dieu son père, de son avéne-
ment pour juger les vivants et les morts, qui sont autant Pag. 217.
d'articles du symbole. Après quoi il vient à l'article du Saint-Esprit, à celui de l'Eglise et de la rémission des Pag. 220.
péchés, et de la commuuion des saints. Pag. 222.

Il établit péremptoirement la foi du purgatoire.

A ses méditations théologiques le saint docteur mêle des réflexions morales.

Sur le mensonge : Pour moi, je penche à croire Pag. 205.
qu'il n'y a point de monsonge qui ne soit un péché. Quiconque ment, parle contre ce qu'il a dans le cœur, avec dessein de tromper. Car, enfin, puisque les paroles ont été instituées afin que les hommes fissent connoître leurs pensées les uns aux autres, et non pas afin de se tromper, nul doute qu'il n'y ait péché à s'en servir pour tromper. Il ne faut pas croire que le mensonge ne soit pas un péché, parce qu'il sert aux intérêts d'autrui. Autant pourroit-on en dire du larcin : par exemple, en volant à un riche pour donner à un pauvre.

La grâce prévient celui qui ne veut pas, afin qu'il Pag. 208.
veuille, et elle suit celui qui veut, afin qu'il ne veuille pas en vain.

Ce que l'on possède avec amour ne se perd point Pag. 222.
sans douleur.

Pag. 223. « Il est des hommes qui croient, par quelques aumônes, s'exempter de la peine qui est due à leur mauvaise vie, et ne songent pas à se convertir. Certes, que nul ne pense pouvoir commettre tous les jours, et racheter autant de fois, par ce moyen, certains crimes horribles qui excluent du royaume des cieux ceux qui s'y abandonnent. Il faut travailler à changer de vie, appaiser Dieu par des aumônes pour les péchés passés, et ne pas prétendre qu'on puisse en quelque sorte lui lier les mains, et acheter le droit de commettre toujours impunément le péché (1). »

Saint Augustin remonte ici encore à la source de nos péchés, il la découvre dans l'ignorance et l'infirmité.

Pag. 227. Contre l'un et l'autre de ces écueils, l'assistance divine nous est nécessaire, non-seulement pour découvrir ce que nous devons faire, mais pour arriver à un état de force et de santé qui nous fasse goûter, dans l'exercice de la vertu, un charme supérieur à celui que nous promettent ces prétendus biens du siècle que nous savons bien pourtant nous rendre malheureux, soit par le désir de la possession, soit par la crainte de les perdre.

Pag. 228. « Quiconque est bien touché de la honte de ses péchés n'est guère touché des vaines pensées des hommes. Une honte étouffe l'autre; et comme l'on

(1) Traduit par Bossuet, *Pensées chrétiennes.*

peut dire des faux pénitents, qu'ils préfèrent à la justice qui les oblige à s'humilier par la pénitence, la vaine estime des hommes qui trouvent cette humiliation honteuse, l'on peut dire aussi, d'un vrai pénitent, qu'il cesse de rougir d'être condamné par les vaines pensées des hommes, et qu'il commence à rougir d'être condamné par la vérité (1). »

Il établit le dogme de la nécessité de la pénitence pour tous les hommes, même les plus justes, puisqu'il n'est pas un juste exempt de péché; et celui de la confiance dans la miséricorde divine, parce qu'il n'est point de pécheur à qui il soit permis de se désespérer; de la nécessité du baptême; des œuvres de la foi. Pag. 220.

« Dans la conversion, il ne faut pas tant regarder la longueur du temps que la sincérité de la douleur. Dès le moment qu'un pécheur est solidement converti, il est en état de recevoir le bienfait de la réconciliation; mais l'Eglise ne pouvant pas pénétrer le secret des cœurs pour y voir si la douleur qui paroît au-dehors est sincère et solide, ou si ce n'est point une lueur trompeuse et passagère, il est de sa sagesse d'établir des exercices de pénitence (2). »

Dogmes de la résurrection de la chair, du jugement dernier, du libre arbitre, de la volonté où est Dieu

(1) Traduit par Nicolle, *Essais*, tom. XI, pag. 168.
(2) Traduit par Pacaud, *Serm.*, t. I, p. 207.

de sauver tous les hommes, pourvu qu'ils y coopèrent par leur propre volonté. Rien de plus formel que ce qu'on lit ici de l'utilité de la prière pour les morts et de la vérité du purgatoire.

Pag. 238. Quand on offre le sacrifice de l'autel, ou qu'on fait des aumônes pour les défunts baptisés, ce sont des actions de grâces relativement à ceux qui sont parfaitement bons, et ils ne servent de rien à ceux qui sont tout-à-fait méchants. Mais pour les âmes qui n'ont ni une pureté sans tache, ni des souillures grossières, ils leur servent, soit à obtenir une pleine rémission, soit à rendre leur peine plus supportable (1).

Après la résurrection et la consommation du jugement universel, le genre humain tout entier se trouvera partagé en deux cités, celle de Jésus-Christ pour les bons, celle du Démon pour les méchants. D'un côté les élus, de l'autre les réprouvés. Les premiers ne pourront ni pécher, ni mourir; les seconds en auront bien la volonté, mais ils seront dans l'impuissance de l'effectuer. Les élus jouiront d'une vie véritable et bienheureuse, qui est la vie éternelle; les réprouvés demeureront malheureux pour toujours, et dans une mort éternelle, sans pouvoir

(1) « Il est à noter que saint Augustin nomme les aumônes des sacrifices, mais afin que nous entendions qu'il y a un sacrifice spécial en l'Eglise, à qui ce nom convient proprement, il l'appelle singulièrement sacrifice de l'autel, et il reconnoît qu'il est propitiatoire. » (Bossuet, *Réfut. du Catéch. de P. Ferry*, tom. v, in-4°, pag. 478.)

mourir. Mais dans la félicité éternelle, il y aura différents degrés de bonheur, et dans le malheur éternel, il y aura aussi divers degrés de punition.

C'est donc sans fondement qu'un assez grand nombre de personnes, mues par un sentiment de compassion humaine, se refusent à croire à l'éternité des peines après la mort, et se refusent à y croire, non pour donner le démenti à nos saintes Ecritures, mais pour faire ployer à leur sens des expressions qui leur semblent trop dures, et hasarder des opinions plus mitigées; s'imaginant qu'il y a ici plus de menace que de vérité. L'Evangile est formel sur ce point : *Ceux-ci*, dit-il en parlant des méchants, Pag. 239.
iront au supplice éternel. Si, malgré cela, on veut que la peine des damnés ne doive avoir qu'un temps, on en pourra dire autant du bonheur des justes, puisque l'Evangile s'exprime de même à leur égard, en disant que les *justes iront à la vie éternelle*. Pour ce qui est d'une sorte d'adoucissement accordé de temps en temps, et par intervalle, aux supplices des damnés : que ces personnes en pensent ce qu'il leur plaira; je ne m'y oppose pas absolument.

Passons enfin à la charité, la plus excellente des Pag. 240.
vertus. Elle est d'un si grand prix, qu'on n'a plus ou moins de bonté qu'autant qu'on a plus ou moins de charité. En effet, quand on demande si quelqu'un est homme de bien, on ne demande pas ce qu'il croit, ou ce qu'il espère, mais ce qu'il aime. Car

celui qui aime ce qu'il doit aimer ne peut manqner de croire et d'espérer comme il faut. Aussi tous les commandements de la loi se rapportent-ils à la charité. Cette charité sainte nous attache maintenant à Dieu comme par la foi ; et dans l'autre vie, elle nous attachera à Dieu vu en lui-même et sans nuage. Elle nous fait de même aider le prochain durant cette vie, au milieu de l'obscurité de la foi ; car dans l'état de mortalité où nous sommes, nous ne connoissons pas les cœurs des hommes mortels
I. Cor. IV. 5. comme nous, mais dans l'autre vie, où *le Seigneur éclairera ce qui est couvert de ténèbres, il manifestera les secrètes pensées du cœur, et alors chacun recevra sa louange de Dieu ;* parce qu'alors on ne louera, et qu'on n'aimera dans le prochain que le bien que Dieu y découvrira lui-même par sa lumière. La cupidité diminue dans le cœur à proportion de ce que la charité y croît ; et le plus haut degré où la charité puisse atteindre en cette vie, est celui qui fait mépriser pour Dieu l'amour de la vie même. Mais qui peut expliquer quelle sera dans le ciel la perfection et l'ardeur de la charité, quand il n'y aura plus de cupidité à vaincre, ni même à combattre ?

Pag. 241. « La cupidité charnelle règne partout où l'amour de Dieu ne se montre pas (1). »

(1) Traduit par Nicolle, *Essais*, tom. X, pag. 230.

Ce qui concerne la foi chrétienne forme la partie la plus considérable de l'ouvrage. Saint Augustin réduit ce qu'il dit de l'espérance à l'oraison dominicale, dont il donne une courte explication.

v. *De la créance aux choses que l'on ne voit pas.*

Il est des personnes pour qui le mot de foi chré- T. VI, p. 141.
tienne est un sujet de moquerie. Elles ne conçoivent pas comment on peut, sans témérité, commander à des hommes raisonnables de croire à des choses que l'on ne voit pas. Nous ne prétendons pas, il est vrai, que les objets sur lesquels porte notre foi sont susceptibles d'être prouvés par le témoignage des sens; nous n'en prétendons pas moins que la raison elle-même en fournit la démonstration, et doit leur soumettre notre créance. A ces adversaires si prévenus en faveur du témoignage des sens, je répondrai d'abord : Mais vous-mêmes, combien n'y a-t-il pas de choses qui échappent à vos yeux, et que vous croyez, que vous savez même certainement! Sans parler des opérations de votre intelligence, que vous ne voyez pas, mettez-vous en doute qu'elles n'agissent au-dedans de vous, et, bien que vos yeux ne les aperçoivent pas, n'en avez-vous point la perception la plus claire et la plus distincte? Vous ne voyez pas ce qui se passe dans votre âme : voyez-vous mieux ce qui se passe dans l'âme

de votre ami? L'affection secrète qu'il vous porte est-elle palpable à vos regards? Comment donc y croyez-vous? car autrement vous n'y répondriez
Pag. 142. point par un sentiment réciproque. Vous m'allez dire qu'elle se manifeste par les œuvres. Oui, ce qu'il vous dira, ce qu'il fera pour vous sera sensible à l'extérieur; mais le sentiment même qui sera le principe de ses paroles et de ses actions a-t-il une couleur, une forme qui le rende en effet accessible à vos yeux ou à vos oreilles? Et, sous le prétexte que vous n'en voyez rien, interdirez-vous à votre cœur les douceurs d'une amitié mutuelle? Vous l'aimez, parce que vous croyez en être aimé : vous ne voyez pas plus l'affection qui est dans votre cœur, que celle que vous supposez dans le sien. Qui est-ce qui la détermine de votre part, si ce n'est la seule confiance, c'est-à-dire la foi que vous en avez? Mais s'il venoit à vous tromper? Cela est-il si rare parmi les hommes? Non, répliquez-vous, je m'en suis bien assuré, et je l'ai mis à l'épreuve dans plus d'une circonstance difficile. C'est donc à dire qu'il ne nous sera donné de croire à la fidélité de nos amis, qu'à la condition que nous soyons malheureux; et qu'avant de pouvoir compter sur eux, il faut que nous commencions par être dans la souffrance ou dans les alarmes. Quoi qu'il en soit, vous l'aimiez avant de hasarder pareille expérience; vous aviez cru à son
Pag. 143. amitié avant de la mettre à l'essai; et vous n'aviez

pas attendu l'épreuve du malheur pour engager votre foi. Vous y aviez donc cru, sans la voir.

Otez cette foi de la société humaine ; il n'y a plus, parmi les hommes, que désordre et confusion. Plus de concorde, plus de lien entre les époux, plus de famille, plus d'amitié ; s'il faut voir pour y croire, tout est problème et mensonge. Je ne crois plus à l'histoire, puisque je n'ai pas vu ce qu'elle raconte, ni à la parole d'aucun homme, puisque je ne fus pas témoin de ce qu'il avance, ni à l'existence de tel lieu que je n'ai point habité. Je ne développerai pas toutes les conséquences d'une aussi monstrueuse opinion. La ruine de la société tout entière en deviendroit l'infaillible résultat. Si donc, pour les choses purement humaines, la foi est tellement nécessaire ; à plus forte raison l'est-elle dans l'ordre de la religion, qu'il est impossible d'ébranler. sans entraîner les plus déplorables calamités.

A défaut du témoignage des yeux, vous demandez du moins des preuves qui garantissent la vérité de ce que nous croyons. Ce seroit s'abuser étrangement, que de s'imaginer que nous n'en ayons point même d'extérieures et des plus sensibles, pour croire à Jésus-Christ. Il suffit d'ouvrir les yeux. Cette Eglise, que vous voyez aujourd'hui répandue par toute la terre, elle n'a pas toujours été ce qu'elle est à présent. Quand Dieu disoit à Abraham : *Toutes les nations de la terre seront bénies dans celui qui*

Pag. 144.

Gen. XXII. 18.

sortira de vous, c'étoit à moi, vous dit cette Eglise, que s'appliquoit cette bénédiction promise à l'ancien patriarche. La preuve en est fournie par l'histoire; elle est sous vos yeux, elle s'est manifestée ostensiblement par la succession non interrompue des prophéties et par leur fidèle accomplissement. Si
Pag. 145. tout ce qui fut prédit ne s'est pas vérifié à la lettre; si vous n'en avez pas sous les yeux l'éclatante démonstration, à la bonne heure, refusez de croire, parce que vous ne voyez pas : sinon, ô restes malheureux de l'infidélité, rougissez à l'aspect de ce que vous voyez. N'est-ce là qu'un foible argument,
Pag. 146. ou plutôt n'est-ce point le miracle évident de la toute-puissance divine, que cet empressement avec lequel vous voyez que le genre humain tout entier a cédé au nom seul d'un homme crucifié? Vous n'avez pas entendu l'oracle qui prédisoit sa naissance d'une vierge-mère; mais vous voyez l'effet de la promesse donnée à Abraham. Vous n'avez pas entendu David annoncer les merveilleux événements de sa vie mortelle; mais vous voyez l'accomplissement des prophéties, les suites de sa résurrection, la vocation des gentils, la ruine de l'idolatrie, les triomphes de son Eglise et sa domination par toute la terre; autant de faits présents sous vos yeux, et dont il vous est impossible de nier l'authenticité. Or la certitude des événements passés, que nous ne voyons plus, nous garantit celle des événements futurs,

que nous ne voyons pas encore, les uns et les autres se trouvant également prédits dans des livres que les Juifs, ennemis des chrétiens, nous ont conservés. Dieu n'a point voulu que cette nation fût anéantie, mais dispersée partout, afin que, produisant elle-même les prophéties concernant notre Eglise chrétienne, elle nous fût un témoin irréprochable contre les infidèles.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

Traités contre les païens.

LA CITÉ DE DIEU.

(Analyse.)

Nous ne rapporterons point les témoignages particuliers qui recommandent la lecture de ce livre (1). Le plus

(1) « C'est de là que tous ceux qui, depuis saint Augustin, ont combattu les ennemis de la religion chrétienne, ont tiré ce qu'ils ont dit de mieux pour sa défense (1). Un tel hommage rendu à ce livre en est déjà le plus magnifique éloge. « Je ne sais ce qu'on y doit admirer davantage, ou ces maximes de religion, si parfaites et si dignes de nous

(1) D. Ceillier, *Hist. des écriv.*, tom. XI, pag. 522. Cette assertion qui, au reste, n'a pas besoin d'être prouvée, est confirmée par l'anecdote suivante, qui se lit dans la Vie de Bossuet, par M. le cardinal de Beausset : « L'abbé Le Dieu rapporte que, relisant un jour avec Bossuet son discours sur l'Histoire universelle, il lui disoit que ce qu'il y remarquoit de plus extraordinaire étoit d'y trouver un recueil fidèle et complet de toutes les preuves de la religion, tiré des Apologies des Pères de l'Eglise, et surtout du bel ouvrage de la Cité de Dieu, que saint Augustin avoit composé dans le même dessein. — Cela est vrai, lui répondit Bossuet, telle étoit ma pensée, etc. » (Tom. I, p. 380.)

décisif, c'est le fréquent emploi que nos grands maîtres en ont fait. Pour moi, je ne crois point exagérer, en prononçant qu'il me paroît être le plus prodigieux ouvrage de l'antiquité. Tous les genres de mérite qui distinguent

être enseignées par un pontife de Jésus-Christ, ou la science de la philosophie, ou la profonde connoissance de l'histoire, ou une éloquence pleine d'agrément, qui charme de telle sorte les ignorants eux-mêmes, qu'ils ne sauroient s'empêcher d'aller sans relâche jusqu'au bout; et que, quand ils ont achevé de les lire, ils voudroient qu'ils ne fussent pas encore finis (1). »

La première traduction qui en ait été faite dans notre langue, est celle de Raoul de Presle, historien du roi Charles V, imprimée à Abbeville en 1486, en 2 vol. in-fol., et réimprimée à Paris en 1531. Elle est devenue rare. La plus connue est celle de Lombert. On peut voir le jugement que l'abbé Desfontaines porte de cet ouvrage, *Observations sur la littérat.*, tom. IV, pag. 234. Lombert est également auteur d'une traduction de saint Cyprien, encore moins estimable. Charlemagne, qui aimoit les écrits de saint Augustin, prenoit plaisir surtout à lire celui de la Cité de Dieu, et le roi Charles V, surnommé le Sage, crut devoir récompenser magnifiquement celui qui lui dédia cet ouvrage, traduit en français (2).

M. Huet, qui semble désirer dans ce livre plus d'ordre et de méthode, reconnoît que *c'est de l'or en barres et en lingots* (3). Pour nous, nous ne mettons aucune restriction à notre éloge. Pour n'être pas rigoureusement didactique, le livre de la Cité de Dieu ne nous paroît pas moins être un édifice aussi complet dans son ordonnance que dans son exécution. Pas une des questions accessoires qui ne vienne s'attacher à son plan, et ne sorte d'elle-même de la progression des raisonnements.

(1) Macédonius, vicaire d'Afrique, rapporté par D. Ceillier, *Hist.*, etc., p. 523; *et inter Epist. S. August.* CLIV.

(2) *Præfat. Bened. in libr. de civit.* Voyez le *Disc. prélimin.* de l'ouvrage intitulé : *La religion chrétienne prouvée par les faits*, de l'abbé Houteville, p. CXIII et suiv.; Bérault-Bercastel, *Hist. de l'Eglise*, t. III, p. 233. La *Cité de Dieu* de saint Augustin a été traduite dans toutes les langues de l'Europe.

(3) *Huetiana*, p. 24.

les productions du génie et de la science se trouvent ici rassemblés. C'est la profondeur de l'érudition unie à la méthode la plus régulière, l'importance du sujet et l'enchaînement toujours progressif des idées, à l'inépuisable variété des détails, l'éloquence à la dialectique, la chaleur des mouvements à l'autorité grave et imposante de la raison, à toutes les délicatesses de l'esprit; et ce qui relève tant d'avantages, une candeur, une piété, une onction exquise dont le charme pénètre et vous attache. Mais un semblable ouvrage ne doit pas être simplement parcouru; il faudroit le lire et le relire, le méditer, en faire soi-même des extraits à consulter au besoin. Et dût-on borner ses études à ce seul livre, toutefois après nos saintes Ecritures, tout prédicateur qui saura en faire un usage convenable ne sauroit être un homme médiocre.

Le but que s'y propose saint Augustin est de faire voir qu'il faut nécessairement appartenir, ou à la cité de la terre, ou à la cité du ciel; et de montrer comment tous les hommes travaillent à se bâtir une de ces deux cités, dont il développe la naissance, les progrès, la fin et les différences (1). Il distingue les habitants de ces deux

(1) Il en parle ailleurs dans ces termes : « Il n'y a qu'une ville et une ville, un peuple et un peuple, un roi et un roi. Que veut dire ceci, mes frères, une ville et une ville? Une ville qui est Babylone, l'autre qui est Jérusalem. Quelques autres noms mystérieux qu'on leur puisse donner, ce n'est néanmoins qu'une ville et une ville; une ville qui a pour roi le Démon; l'autre qui a pour roi Jésus-Christ. Tous ceux qui n'ont du goût que pour les choses d'ici-bas, tous ceux qui préfèrent à Dieu les faux plaisirs de la terre, et non ceux de Jésus-Christ, appartiennent à cette ville unique, qui est appelée mystérieusement Babylone, et qui a le Démon pour roi. Tous ceux au con-

cités par ce caractère général : que les uns vivent selon la chair; les autres, selon l'esprit. Ce qui en fut l'occasion,

traire qui n'ont plus de goût que pour les choses du ciel, qui ont toujours l'esprit appliqué aux biens éternels, qui vivent en ce monde dans une sainte inquiétude, et avec une crainte continuelle d'offenser Dieu, qui sont toujours dans la vigilance pour ne point pécher, qui, après avoir péché, ne rougissent point de confesser leurs fautes; qui sont humbles et doux, qui sont justes, saints et purs, tous ceux-là, dis-je, appartiennent à l'autre ville unique, qui a Jésus-Christ pour roi. (*In ps.* XLI.)

« Ces deux villes sont maintenant mêlées et confondues l'une dans l'autre, elles ne seront séparées qu'à la fin du monde; elles se font une guerre continuelle; l'une pour l'iniquité, l'autre pour la justice; l'une pour la vanité, l'autre pour la vérité. Babylone signifie *confusion*, Jérusalem signifie *vision de paix*. Tolérez l'une, soupirez après l'autre. Mais comment peut-on discerner ces deux villes? Pouvons-nous les séparer maintenant l'une d'avec l'autre? Elles sont confuses et mêlées; et depuis le commencement du monde, elles marchent ensemble dans une confusion qui durera jusqu'à la fin du siècle. Mais Dieu nous les fera connoître un jour, lorsque, mettant Jérusalem à la droite, et Babylone à la gauche; il dira à la première : Venez, ô vous que mon Père a bénis, recevez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; et à l'autre : Allez au feu éternel, qui a été préparé au Démon et à ses Anges. Ce n'est pas qu'avec le secours de Dieu nous ne puissions donner quelques marques pour discerner, dès maintenant, les citoyens de Jérusalem d'avec ceux de Babylone. Ces deux villes différentes sont formées par deux différents amours L'amour de Dieu fait Jérusalem; l'amour du siècle fait Babylone. Que chacun s'interroge, et qu'il consulte où tend son amour; et il reconnoîtra de laquelle des deux il est citoyen. S'il trouve qu'il soit citoyen de Babylone, qu'il arrache la cupidité de son cœur, et qu'il plante la charité. S'il trouve au contraire qu'il soit citoyen de Jérusalem, qu'il tolère sa captivité, et qu'il espère sa liberté. » (*In ps.* LXIV, traduct. de Dubois.)

ce fut l'invasion des Goths dans l'Italie, et le pillage de Rome que les païens attribuoient à la vengeance de leurs dieux, irrités contre les chrétiens.

Saint Augustin ne se contente pas de venger l'honneur de la religion à qui il érige le plus magnifique trophée. Il combat, à son tour, le paganisme et la philosophie humaine, qu'il écrase de ses foudres. Du point de vue d'où il envisage l'une et l'autre de ces causes, son regard immense pénètre tous les temps. Dans l'histoire de la religion, vous diriez un prophète sorti des conseils du Très-Haut, dont il rappelle les décisions sur la terre : dans l'histoire du paganisme, vous diriez l'Ange du dernier jugement, évoquant du sein de leurs tombeaux, et les rois, et les sages, et les dieux de la terre, les faisant comparoître tous pêle-mêle aux pieds du tribunal souverain, les pesant dans les formidables balances, révélant leurs turpitudes aux yeux de tout l'univers, et prononçant leurs éternelles destinées. Pas une des questions qui intéressent le dogme et la morale, la métaphysique et la théologie, la controverse et la critique, qui n'y soit discutée, approfondie, ramenée à des principes fixes et lumineux. Le savant et profond écrivain y généralise toutes les idées, rappelle toutes les connoissances, déploie toutes ses forces. Il remonte aux principes des gouvernements, à l'origine des sciences, à la source des opinions, à la formation des sociétés, aux éléments de la morale, à la cause des événements, à l'influence des religions ; et sa vaste compréhension, embrassant toute la nature, suit le plan du Créateur lui-même. Saint Augustin a exécuté sur la religion ce que Montesquieu a ébauché sur les lois.

Le saint évêque a lui-même tracé le dessein de cet ouvrage dans le livre de ses Rétractations.

« Rome ayant été prise et saccagée par les Goths sous la conduite de leur roi Alaric, les païens rejetèrent ce malheur sur la religion chrétienne, et en prirent occasion de blasphémer contre le vrai Dieu. Me sentant plein du zèle de sa maison, je résolus de les combattre par cet ouvrage, distribué en vingt-deux livres, dont les cinq premiers réfutent ceux qui croient que le culte de plusieurs dieux est nécessaire au bien du monde, et rapportent à l'opinion contraire les malheurs survenus depuis peu. Dans les cinq suivants, je combats ceux qui, tout en convenant que ces malheurs sont arrivés dans tous les temps, prétendent que le culte des divinités païennes est utile pour l'autre vie. Les dix premiers livres ont donc pour but de répondre à ces deux chimériques opinions contraires à notre foi chrétienne. Mais en combattant les sentiments d'autrui, il falloit établir les nôtres. C'est là l'objet de la seconde partie de cet ouvrage, qui comprend douze livres, dont les quatre premiers contiennent la naissance des deux cités, de celle de Dieu et de celle du monde; les quatre d'ensuite, leurs progrès; et les quatre derniers, leurs fins. Ainsi, tous les vingt-deux livres, traitant également de ces deux cités, se sont trouvés réunis sous un titre général. (Lib. II, *Rétract.* CXLIII.)

T.VII, part.II
Pag. 1. 2.

Livre premier. Saint Augustin considère d'abord la cité de Dieu dans le cours des temps, et dans le lieu de son pélerinage, encore mêlée parmi les méchants, et vivant de la foi, attendant ici-bas avec patience, au milieu des épreuves, l'état immuable du triomphe immortel promis à ses combats.

Ces méchants à qui elle se trouve mêlée, composent la cité de la terre, laquelle, possédée du Dé-

sir violent de dominer, est elle-même esclave de sa convoitise. Irréconciliable ennemie de la cité céleste, cette cité de la terre ajoute encore aux malheurs de notre exil les persécutions et les calomnies. Elle accuse le christianisme d'être l'auteur ou l'occasion des calamités qui viennent de fondre sur l'empire, oubliant que ce christianisme, calomnié par la haine, avoit sauvé des fureurs de la guerre une grande partie de ces païens eux-mêmes, qui s'acharnent à le persécuter (1). Ils ne seroient pas aujourd'hui en état de le décrier comme ils font, s'ils n'avoient trouvé dans ses sanctuaires, aux pieds de ses autels, un asile qui les a protégés contre les fureurs des ennemis. Ne sont-ce pas les mêmes Romains que les Barbares ont épargnés en considération de Jésus-Christ, qui se déclarent aujourd'hui le plus violemment contre Jésus-Christ? Les sépulcres des martyrs et les basiliques des Apôtres en sont témoins : c'est là que s'arrêtoit le glaive d'un Pag. 3.
vainqueur altéré de sang et de carnage. Tous ceux que des ennemis moins impitoyables vouloient arracher à la mort, c'étoit là qu'ils étoient amenés; et sur le seuil de ces monuments sacrés, la férocité la plus brutale, oubliant le terrible droit des combats, n'osoit franchir cette barrière. Ainsi échappèrent au double danger de la mort ou de la

(1) Divers contemporains attestent en effet que le vainqueur défendit que l'on inquiétât aucun de ceux qui s'étoient réfugiés dans les basiliques, principalement dans celles de Saint Pierre et de Saint-Paul.

captivité, grand nombre de ces hommes qui déchirent maintenant notre religion, imputant à Jésus-Christ les maux que Rome a soufferts, et n'attribuant qu'à leur bonne fortune la conservation d'une vie qu'ils ne doivent qu'à la sauve-garde du nom
Pag. 4. chrétien. Dans l'histoire des guerres qui ont eu lieu, soit avant, soit depuis la fondation de Rome, que l'on nous cite un autre exemple d'ennemis, lesquels, maîtres d'une ville, aient fait grâce à ceux de ses habitants qui s'étoient réfugiés dans les temples de leurs dieux, et d'un chef de barbares qui ait commandé à ses soldats d'épargner ceux qu'ils trouveroient aux pieds des autels? Bien loin de pouvoir défendre jamais leurs adorateurs, c'étoient ceux-ci qui devoient défendre leurs dieux. Dans l'Enéide, vous voyez Priam égorgé aux pieds des autels que lui-même avoit dressés; Diomède ravir ce palladium auquel le salut de Troie étoit attaché : la ville elle-
Pag. 5. même, cette Troie, mère du peuple romain, ne peut mettre à couvert, dans les temples de ses dieux, ses propres habitants contre la fureur des Grecs, qui adoroient les mêmes dieux qu'elle. Qu'il
Pag. 7. y ait eu dans le dernier désastre de Rome des pillages, des massacres, des incendies, des calamités de toutes sortes, c'est là le malheur de la guerre; mais qu'un vainqueur barbare s'adoucisse tout à coup; qu'il désigne lui-même nos plus vastes basiliques comme autant d'asiles pour y sauver un plus grand nombre de victimes; qu'il ne permette pas

qu'il soit attenté, ni à leur vie, ni à leur liberté: ne pas voir dans une circonstance aussi nouvelle, aussi extraordinaire, le bienfait de la protection du nom chrétien, c'est être frappé d'aveuglement: le voir, et n'en pas louer Dieu, c'est ingratitude; et trouver mauvais qu'on l'en remercie, c'est du délire. Ces prétendues divinités ont donc moins fait pour elle que Jésus-Christ même. Il est vrai, toutefois, que les chrétiens, en général, ne sont pas plus épargnés que les infidèles; c'est que l'heure du discernement des uns et des autres n'est pas encore venu; et c'est ici que la cité de Dieu commence à se découvrir.... Pag. 8. Comme une même flamme fait briller l'or et noircir la paille, qu'un même fléau écrase le chaume et purge le froment, ainsi un même malheur venant à fondre sur les bons et sur les méchants, éprouve, purifie, et fait éclater la vertu des uns, tandis qu'il perd, détruit et damne les autres (1). Aussi, voyez, dans une même affliction, les méchants blasphèment contre Dieu, et les bons le prient et le bénissent. Il importe donc de considérer, non ce que l'on souf-

(1) « Dans ces terribles châtiments, par lesquels Dieu fait sentir sa puissance à des nations entières, il frappe souvent le juste avec le coupable; car il a de meilleurs moyens de les séparer que ceux qui paroissent à nos sens. Les mêmes coups qui brisent la paille séparent le bon grain. L'or s'épure dans le même feu où la paille est consumée; et par les mêmes châtiments par lesquels les méchants seront exterminés, les fidèles se purifient. » (Bossuet. *Disc. sur l'Hist. univ.* t. VIII, Collect. in-4°, p. 209.)

fre, mais dans quel esprit on le souffre. Remuez à la fois du limon et des parfums, il sort du premier une odeur infecte, les autres répandent l'odeur la plus suave. Hé bien! qu'avoient à souffrir les chrétiens dans cette désolation générale, qui ne leur fût avantageux, à le considérer avec les yeux de la foi? Ils pensoient humblement aux péchés qui ont allumé la colère de Dieu; et réfléchissant que pour ne ressembler pas aux grands pécheurs et aux impies, ils ne sont pas néanmoins tellement exempts de fautes, qu'ils n'aient besoin, pour les expier, de souffrir quelques peines passagères, ils étoient loin de se croire malheureux. Car, sans parler qu'il n'y a personne tellement irrépréhensible qu'il ne se laisse quelquefois aller à ses passions, en supposant même qu'on ne soit jamais tombé dans des péchés graves, quel homme assez parfait pour échapper à des fautes ou rares, ou d'autant plus fréquentes qu'elles semblent plus légères? Quel homme, même le moins coupable, est innocent devant Dieu? De quel œil voyons-nous ceux dont l'orgueil, l'avarice, les débauches et les impiétés provoquent les fléaux dont Dieu punit la terre? Où est notre zèle à les avertir,
Pag. 9. à les reprendre, à les instruire? Complices de leurs désordres par notre dissimulation ou par notre négligence, par la crainte où nous sommes d'un ressentiment qui nous exposeroit à la perte de quelques biens temporels que notre convoitise veut encore

acquérir ou conserver, nous nous étonnerions d'être punis comme eux dans le temps? Mais quand ces calamités ne seroient pas de justes châtiments, elles sont au moins de salutaires épreuves; et, bien loin d'être des maux, elles deviennent pour nous de véritables biens. « Mais, dit-on, les chrétiens ont perdu tout ce qu'ils avoient? » Ont-ils perdu la foi? ont-ils perdu la piété? Pag. 10.
ont-ils perdu les biens de l'homme intérieur, qui est riche devant Dieu? Ce sont là les richesses du chrétien. Ils ont perdu quelques richesses périssables: mais l'apôtre leur avoit appris que par I. Tim. VI. 6.
cela seul qu'elles étoient périssables, ils ne pouvoient espérer de les conserver toujours, ni de les emporter avec eux; et qu'il y avoit pour le fidèle serviteur de Jésus-Christ, bien plus de risque à les posséder qu'à les perdre. Ceux qui en ont été dépouillés en conservant pour eux une affection qui pourtant n'alloit pas jusqu'à les préférer à Jésus-Christ, ont pu s'en convaincre par la peine qu'ils ont éprouvée en les perdant. Ceux, au contraire, qui *les possédoient comme ne les possédant pas*, se I. Cor. VII. 31.
sont aisément consolés de les avoir perdus, et ils ont pu dire avec l'illustre Paulin de Nole : « Seigneur, » vous savez où j'avois mis tous mes trésors. » Que si Pag. 12.
quelques-uns ont été tourmentés pour de l'or et de l'argent qu'ils n'avoient pas, je réponds qu'un saint confesseur de la pauvreté n'a pu être tour-

menté, sans en recevoir une récompense céleste. « Mais plusieurs ont été condamnés au supplice de la faim. » S'ils l'ont endurée pour l'amour de Dieu, elle n'a pu que leur être profitable. Car ceux qu'elle a tués, elle les a délivrés des maux de cette vie, comme une autre maladie; ceux qui ont survécu, elle leur a appris à mener une vie encore plus chrétienne et plus mortifiée. « D'autres ont été massacrés impitoyablement. » Si c'est un malheur que cela, c'est un malheur qui est commun à tous les hommes; mais, du moins, suis-je assuré qu'il n'est mort personne qui ne dût mourir un jour. Or, la fin de la vie égale la plus longue à la plus courte. Car ce qui n'est plus, n'est ni pire, ni meilleur, ni plus long, ni plus court. Eh! qu'importe quel soit le genre de mort dont on meure? puisqu'on ne meure pas deux fois. D'ailleurs, n'y ayant point d'homme qui, à cause des divers accidents de cette vie, ne soit, pour ainsi dire, menacé tous les jours d'un nombre infini de morts, tant il est incertain de laquelle il mourra: je demande s'il ne vaut pas mieux en souffrir une seule en mourant, que de vivre et de les craindre toutes? Je sais bien que notre lâcheté fait que nous aimons mieux vivre long-temps et craindre tant de morts, que de mourir une fois pour n'en craindre plus une. Mais il y a bien de la différence entre préjuger une chose par la première impression de terreur que les sens en conçoivent,

et l'examiner par la lumière de la raison pour en bien connoître la nature. Il n'y a point de mauvaise mort, quand elle a été précédée d'une bonne vie; elle ne le devient que par ses conséquences. Pour des hommes inévitablement condamnés à mourir, faut-il s'embarrasser tant de quelle manière ils mourront? La seule inquiétude est de savoir où ils iront en mourant. Or, puisque les chrétiens savent que la mort du bon pauvre de l'Evangile, au milieu des chiens qui léchoient ses plaies, est meilleure que celle du mauvais riche expiré dans la pourpre et le lin; en quoi ces horribles genres de morts ont-il pu nuire à ceux qui sont morts, s'ils ont bien vécu? Luc. XVI. 20.

« N'est-ce donc point, m'allez-vous dire, un malheur que dans cet effroyable encombrement de cadavres amoncelés pêle-mêle, des chrétiens soient demeurés sans sépulture? » Je réponds que, pour le vrai fidèle, il n'y a point là matière à de trop vives alarmes, rassuré qu'il est sur la parole : *Que tous les cheveux de notre tête sont comptés;* qu'ainsi, nos corps n'en ressusciteront pas moins, eussent-ils été dévorés par les animaux féroces. *Ne craignez pas*, dit l'oracle, *ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et ne peuvent rien sur l'âme.* Toute leur puissance expire avec la vie de leurs victimes, et ne sauroit plus les atteindre, ni dans leur corps, ni dans leur âme : dans leur corps, puisqu'avec la vie il a perdu tout sentiment. La terre ne couvrira point leur dépouille

Ibid. XXI. 18.

Matth. X. 28.

mortelle ; elle n'est point perdue pour les regards de celui qui remplit la terre tout entière de sa présence, et qui sait bien de quels éléments reproduire ce qu'il a fait. L'âme ne souffrira pas davantage du défaut de sépulture : nous savons que *la mort des*
Ps. CXV. 15. *saints est toujours précieuse devant Dieu.* Aussi, tout le cérémonial des inhumations, le soin des funérailles, le choix de la sépulture, la pompe des obsèques sont-ils plutôt pour la consolation des vivants que pour le soulagement des morts (1). S'il peut être utile à un méchant homme d'être enseveli magnifiquement, en quoi préjudicieroit-il l'homme de bien de n'avoir point de sépulture, ou de n'en avoir qu'une médiocre ? Une grande troupe de serviteurs qui suivoient le corps de ce riche voluptueux de l'Evangile étalèrent aux yeux des hommes de pompeuses obsèques ; mais celles que reçut, par le ministère des Anges, ce pauvre rongé d'ulcères, furent bien autrement magnifiques aux yeux du Seigneur. Car ces Esprits bienheureux ne le mirent pas dans un tombeau de marbre, mais
Luc. XVI. 22. l'emportèrent dans le sein d'Abraham. Ce n'est pas qu'il faille abandonner les corps de ceux qui sont morts, surtout des fidèles et des gens de bien, dont le Saint-Esprit s'est servi comme d'instruments et d'organes pour toutes les bonnes œuvres. Car si la

(1) Voyez Bourdaloue, citant ces paroles, *Myst.*, t. 1, p. 417 ; et l'abbé Clément, *Avent*, pag. 303.

robe d'un père, ou son anneau, ou quelqu'autre chose semblable, est d'autant plus précieuse à ses enfants, qu'ils ont plus d'affection pour sa mémoire; à plus forte raison devons-nous attacher plus de prix à nos corps, qui nous sont bien plus étroitement unis que des habits, quels qu'ils soient, puisqu'ils ne servent pas seulement d'ornement et de secours à l'homme, mais qu'ils font même partie de sa nature. Aussi, dans tous les temps, le respect pour les morts a-t-il fait une partie essentielle du culte religieux (1)... Mais enfin, la privation de ces honneurs n'est pas de nature à troubler le repos dont l'âme chrétienne jouit dans sa bienheureuse demeure. Quand donc ces pieux devoirs ont manqué aux chrétiens, ce n'est ni une faute pour les vivants, parce qu'ils n'ont pu le faire, ni une peine pour les morts, parce qu'ils ne l'ont pu sentir. Pag. 14.

On m'objectera qu'un assez grand nombre de chrétiens n'a pu échapper à la captivité.

La captivité ne seroit un malheur qu'autant que l'on auroit pu les emmener quelque part où leur Dieu ne fût point. Mais s'il n'a point abandonné son prophète dans le ventre de la baleine, ni Daniel et ses compagnons, prisonniers à Babylone, il ne délaisse pas les siens dans une terre étrangère. Jon. II. 1. Dan. III. 24.

(1) Voyez le sermon du P. de La Rue, *sur la piété envers les morts*, *Avent*, p. 69, 70; Ch. de Neuville, *Serm. pour la fête de la Commémorat.*, etc., et l'Opuscule, publié en 1795, sous le titre: *Du respect dû aux morts, et de l'indécence des inhumations actuelles.*

Pag. 15. Je sais que l'histoire de Jonas trouve des incrédules : mais elle n'est incroyable que par ce qu'elle est merveilleuse, et elle est plus merveilleuse, parce que c'est l'effet d'une plus grande puissance.

De Régulus, un païen, se dévouant à tous les maux de la captivité, plutôt que de manquer à sa parole. Ses dieux l'en ont-ils empêché ?

Pag. 16. «Nous avons eu plusieurs de nos vierges exposées aux insultes et à la violence.» Mais leur innocence demeuroit sans atteinte, leur âme sans souillure, et leur malheur étoit le crime d'autrui.

Pag. 17. Saint Augustin prend de là occasion d'approfondir les faits si célèbres de Lucrèce, de Caton et de Brutus, se donnant la mort pour ne pas survivre, l'une à la perte de sa chasteté, les autres à celle de leur patrie. — Ces trois chefs-d'œuvre prétendus de l'héroïsme païen ne sont point interdits à nos discussions. Cambacérès les rappelle plusieurs fois dans ses sermons (le premier, dans un sermon *sur la crainte de Dieu*) : Vous n'avez point d'idée de la vertu, disoit saint Augustin aux païens; vous nous citez sans cesse avec emphase l'exemple de Lucrèce. Cet exemple prouve contre vous; car si Lucrèce a conservé son honneur, pourquoi s'est-elle poignardée? et si elle a été déshonorée, pourquoi l'avez-vous tant prônée? Chaste, elle n'a pas dû se tuer; impure, vous n'avez pas dû
Pag 18. la louer : *Si pudica, cur occisa; si adultera, cur laudata?*» (*Serm.*, tom. 1, pag. 447.) Les deux autres faits terminent une éloquente description de la diversité d'opinions qui partageoient les écoles de Rome et d'Athènes, sur le prin-

cipe de la vertu, dans un sermon à ce sujet : « Qui me dira, demande le prédicateur moderne, d'après saint Augustin, si Caton tremble pour sa liberté ou pour celle de la république; si ce sage trop vanté meurt d'amour pour Rome, ou de rage contre César? » D'où l'orateur conclut que le christianisme seul peut former à la vertu, parceque seul il a su remonter jusqu'à sa source. (Tom. III, p. 19.) Sur le fait de Brutus : « Ce farouche républicain, réputé le plus sage de Rome, se détruit lui-même, et, plein d'indignation contre la vertu, dont il avoit fait son idole, il s'écrie : O vertu! non, tu n'es qu'un misérable fantôme, et une douloureuse chimère! Ce n'étoit pas, poursuit saint Augustin, sans doute la vertu qui manquoit à ces grands personnages, puisqu'ils s'élevoient au-dessus de l'humanité; c'étoient eux qui manquoient à la vertu, en ne s'élevant pas jusqu'à son auteur; et leur sagesse ne portant que sur elle-même, sur la nature aveugle ou corrompue, dégénéroit ou en hypocrisie, ou en foiblesse, ou en férocité. » (*Ibid.*, pag. 17.)

Nos oracles sacrés prononcent : *Vous ne tuerez pas.* Pag. 20. 21.
Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. Sauf les exceptions que l'autorité divine a mises à ce principe, tout suicide est donc un crime, puisque c'est un homicide. Le suicide ne s'explique que par le manque de vraie grandeur d'âme, par une fausse ostentation de courage, ou par un désespoir forcené, tel que celui de Judas. Ce n'étoit pas en se donnant la mort, que nos prophètes et nos apôtres se déroboient aux coups de leurs persécu- Pag. 22.
teurs. On n'échappe point soi-même au crime d'autrui, en commettant soi-même un crime. Pag. 23.

Que si, dans certaines persécutions, de saintes Pag. 24.

femmes ont mieux aimé courir à une mort certaine, plutôt que d'être victimes de la brutalité, ce qui n'a pas empêché de les honorer comme martyres, voyons dans ces faits particuliers, ainsi que dans l'action de Samson, ou d'Abraham prêt à sacrifier son fils, une dérogation au précepte général, commandée par la secrète inspiration de l'Esprit Saint, donc par l'autorité du souverain Législateur, à qui dans ces circonstances on eût été aussi coupable de désobéir, qu'on l'est dans d'autres de transgresser son commandement. Le soldat qui ôte la vie à un homme pour obéir à son général, n'est point homicide; qu'il refuse de le faire, il devient rebelle. Si c'étoit de sa propre autorité, il encourroit la peine décernée contre les meurtriers et les assassins, également criminel, et s'il agit sans ordre, et s'il agit contre l'ordre qui lui a été donné.

Sous le maître équitable que nous servons, il n'y a point d'afflictions qui n'ait son principe, ou dans sa justice qui nous punit de nos péchés même les plus secrets, ou dans sa miséricorde qui prévient les fautes où nous aurions pu tomber. Pas une qui ne soit, ou un juste châtiment, ou une épreuve salutaire.

Pag. 25.

Il y a donc pour la famille chrétienne d'assez solides motifs de consolations dans les adversités qui nous arrivent; et nous n'avons pas sujet de nous plaindre même de la vie présente, puisqu'elle n'est

Pag. 26.

que l'apprentissage d'une autre plus durable. Nous usons, mais comme étrangers, des biens qu'elle nous présente : nous profitons des maux, soit pour nous épurer, soit pour mériter. Mais ceux qui insultent à nos épreuves, et nous demandent *où est notre Dieu?* qu'ils nous disent où sont les leurs à eux qui n'en attendent que des félicités temporelles?

Telles sont les ressources du chrétien souffrant : mais l'infidèle, il souffre sans fruit et sans consolation (1).

Pourquoi donc les païens nous imputent-ils les calamités publiques? Saint Augustin leur répond par cette éloquente prosopopée :

Si le vertueux romain que le sénat, au milieu des angoisses où le jetoit l'irruption des Carthaginois, choisit comme le plus homme de bien de la république, pour aller recevoir l'image de la mère des dieux, qu'on avoit fait venir de Phrygie; si, dis-je, Scipion Nasica, dont vous ne pourriez pas aujourd'hui peut-être supporter la présence, revenoit parmi vous; ce seroit lui-même qui seroit votre accusateur et notre apologiste. Et que diroit-il? «Vous vous plaignez des chrétiens dont la vie est si éloignée de la vôtre, pourquoi? Parce que vous voudriez être méchants en toute assurance, vous livrer impuné- Pag. 28.

(1) Sur toute cette question, on peut consulter le livre intitulé : *Entretiens sur le suicide, ou courage philosophique*, par l'auteur de cette *Bibliothèque*.

ment à la dissolution et à la débauche, inventer des voluptés nouvelles qui corrompent les mœurs, et fassent naître, au milieu de la prospérité, des maux pires mille fois que les ennemis les plus cruels.

De là notre saint docteur prend occasion de déclamer avec force contre les mœurs dépravées de ces Romains, moins criminels encore que les dieux mêmes, objet de leur culte, contre leurs spectacles et leurs jeux, qu'il ne craint pas d'appeler une peste publique. Il se plaint que l'excès même des calamités n'en avoit pu amortir la coupable ardeur.

Pag. 29.

Vous avez perdu tout l'avantage que vous deviez tirer de vos adversités; vous êtes devenus misérables, vous n'êtes pas devenus meilleurs. Ce qu'il y a de vraiment regrettable, c'est bien moins la ruine des maisons, que la perte des mœurs. Ce sont les Démons, qui après vous avoir enchaînés à vos infâmes superstitions, ont imaginé ces spectacles, comme une source encore plus féconde de corruption et de désastres. O déplorable égarement! dirai-je travers d'esprit ou plutôt fureur insensée? Tandis que la chute de votre empire retentit au loin; que partout elle arrache des larmes et des gémissements; qu'elle couvre de deuil l'univers tout entier, vous seuls, insensibles, et aux calamités publiques, et aux pressentiments de l'avenir, vous courez vous asseoir froidement à vos théâtres, vous enchérissez sur la licence de tous ceux d'autrefois.

Pag. 30.

Que si le châtiment des Romains n'a pas été jusqu'à la ruine entière de leur ville; s'il n'a pas épargné les chrétiens plus que les païens eux-mêmes, cette conduite de la Providence mérite bien d'être expliquée. A la première question, saint Augustin répond sommairement que la justice du Ciel ne les a laissés vivre que pour leur donner le temps de reconnoître l'extravagance de leur idolatrie, et la vérité de la révélation chrétienne : à la seconde, que les événements humains sont communs entre les deux cités mêlées et confondues ensemble jusqu'à ce que le dernier jugement les sépare. L'histoire du monde est sous la plume du saint docteur un magnifique drame, auquel ce premier livre a servi d'exposition. Pag. 31. et suiv.

Livre second. Voilà donc saint Augustin engagé par le fil de son raisonnement dans le vaste labyrinthe de la superstition païenne. — Ce ne sont plus là les désordres que nous avons à combattre, mais nous avons souvent à tracer le tableau général de l'idolatrie, pour faire mieux ressortir le bienfait de la révélation, qui en a dissipé les ténèbres. « Je ne rapporterai point tout ce qu'il dit sur cet article, quoique tout y soit curieux et recherché. On imagine aisément que la fable, maniée par un si grand homme, qui lui faisoit l'honneur de la réfuter, n'avoit jamais paru ni si contradictoire ni si impie (1). »

Sur les mystères de Cybèle : Qu'appellerons-nous sacriléges, si ce sont là des mystères sacrés? Et l'on nomme ces spectacles des mets, comme si l'on en faisoit un festin aux Démons pour les repaî- Pag. 34.

(1) Houteville, *Relig. chrét. prouvée par les faits*, *Disc. prélimin.*, pag. CXVIII.

tre des mets qu'ils aiment!... Qu'étoient-ce que des dieux dont l'exemple encourageoit au crime : des dieux auxquels les hommes auroient rougi de ressembler, des dieux que les Démons avoient faits à leur image, et sous le nom desquels ils avoient réussi à se faire adorer, consacrant dans leurs personnes
Pag. 40. l'adultère, le vol, le brigandage, le mensonge, et jusqu'au parricide? « Quoi! vous trouvez qu'il est beau d'avoir interdit, sous peine de mort, aux poètes, d'attaquer aucun des Romains, pendant qu'on leur laisse toute liberté de déchirer les dieux! En quoi il faut confesser que vous tenez une conduite assez juste pour vous-mêmes, mais bien étrange par rapport à vos dieux. Est-ce que vous estimez plus la dignité de votre sénat que celle de votre Capitole? Vous préférez donc Rome au ciel, et votre réputation à celle des dieux? Vous liez la langue des poètes, quand il s'agit de décrier vos citoyens, et vous leur permettez de se déchaîner sous vos yeux mêmes, et en votre présence, contre les dieux, sans que ni sénateur, ni censeur, ni pontife s'oppose à une telle licence? Vous trouvez qu'il auroit été indigne qu'un Plaute ou un Nævius eût osé mal parler des Scipion ou de Caton; et vous souffrez que votre Térence décrie impunément et déshonore Jupiter, en le donnant aux jeunes gens pour maître et pour précepteur dans le crime?

« Autre contradiction non moins ridicule ni moins

insensée. Ceux qui représentoient dans les jeux scéniques des pièces de théâtre étoient déclarés infâmes, de l'aveu de Cicéron, et, comme tels, jugés indignes d'exercer aucune charge dans la république, et chassés honteusement de leur tribu; ce qui étoit la peine la plus infamante dont les censeurs punissent les citoyens. Toutefois, vous remarquerez que les jeux scéniques avoient été institués par l'ordre même et l'autorité des dieux, et qu'ils faisoient partie du culte religieux qui leur étoit rendu. Certes, une semblable sévérité n'avoit rien que de louable; je voudrois, du moins, qu'il n'y eût rien dans cette législation de contradictoire; je voudrois qu'elle prît modèle sur elle-même. Repousser de toute fonction civile ceux qui s'adonnent à une profession réputée infâme : et consacrer les ouvrages par des honneurs publics! Rome, vertueuse, ignora long-temps et ces jeux sacriléges, et ces théâtres impurs. Elle savoit que si on les eût permis pour le délassement et le plaisir, ce n'eût été jamais sans risque pour les mœurs. On veut que ce soient les dieux qui les aient ordonnés : comment donc peut-on punir un acteur qui est le ministre de ce culte divin? De quel droit déclare-t-on infâmes ceux qui représentent ces pièces de théâtre, pendant qu'on adore, comme dieux, ceux qui les exigent? Mais par quel autre bizarrerie encore plus extravagante note-t-on d'infamie les acteurs de ces pièces, pendant

Pag. 41.

qu'on comble d'honneurs et de louanges les poètes qui en sont les auteurs (1) ? »

Les poètes qui les ont chantés sont bannis par le sage Platon de sa république. Cicéron ne leur fait
Pag. 42 pas plus de grâce. Voici comme il en parle : « Lors-
» qu'avec cela, de tels hommes ont encore l'appro-
» bation et les applaudissements du peuple, comme
» d'un maître bien savant, et d'un juge bien res-
» pectable, quelles ténèbres ne répandent-ils pas
» dans les âmes ! quelles coupables ardeurs n'y allu-
» ment-ils pas ! »

Pag. 43. Saint Augustin prouve l'influence des uns et des autres sur les mœurs publiques, par des exemples tirés de l'histoire des Romains; et trace, d'après leurs propres écri-
Pag. 44. vains, le portrait de leurs usurpations et de leurs brigandages, qui ont amené parmi eux les derniers excès de la corruption. Il en trouve la source dans le mépris de la

(1) Traduit en partie par Rollin, *Traité des études*, liv. III, ch. I, pag. 218, 219, tom. I, édit. in-4°, et par Bourdaloue, *Serm. sur les divertissements du monde*, *Dominic.*, tom. II, pag. 59. Le même prédicateur donne ailleurs au raisonnement de saint Augustin l'extension la plus légitime, éloquemment exprimée. C'est dans un *Sermon sur le soin des domestiques.* Après avoir cité les paroles que nous venons de lire : « Ce reproche, poursuit-il, que saint Augustin faisoit à des païens, ne nous peut-il pas bien convenir dans le christianisme, lorsqu'un père de famille zélé, pour soi, et indifférent pour Dieu, punit dans ses domestiques, tout ce qui intéresse sa personne, et ferme les yeux sur tout ce qui outrage la majesté divine; lorsqu'il est insensible aux sales discours, aux impiétés, aux imprécations qu'ils prononcent, et qu'il se montre délicat jusqu'à l'excès sur un terme peu respectueux qui s'adresse à lui, et qui le pique ? ») (*Dominic.*, tom. II, pag. 25—27.)

religion, et met dans la bouche des Romains de son temps, ces paroles que nous entendons encore répéter chaque jour autour de nous :

Qu'importe que la république soit corrompue par les vices, pourvu seulement qu'elle fleurisse au dedans, qu'elle soit victorieuse et triomphante au dehors? Ce qui nous importe, c'est que chacun augmente sa fortune pour accroître avec elle ses profusions; c'est que les pauvres rampent aux pieds des riches, afin de jouir d'une douce oisiveté à l'ombre de leur protection; et que les riches abusent des pauvres pour servir à leur faste et à leur vanité; que les peuples applaudissent, non à ceux qui n'ambitionnent que le véritable bien; mais à ceux qui leur fournissent la matière de leurs voluptés. Ce qui nous importe, c'est que l'on ne nous commande rien de fâcheux, et qu'on ne nous défende rien de ce qui nous flatte; que les rois s'embarrassent peu que leurs sujets soient vertueux, pourvu qu'ils soient soumis; que les lois s'occupent du soin de maintenir chacun des citoyens dans son héritage, et non dans son innocence; que la volupté, la licence, la prostitution marchent partout tête levée; que des théâtres dissolus retentissent de chants lubriques, de maximes empoisonnées; que quiconque s'élèvera contre ces divertissements, soit traité en ennemi public, et qu'il n'y ait pour nous de dieux que ceux qui les commandent.

Pag. 47.

Pag. 48.

Pag. 50. Grâces à cette étrange politique, en ruinant avec la religion le fondement des bonnes mœurs et de toute justice, on attaque, on renverse jusqu'aux
Pag. 51. fondements de l'empire. Au milieu de tant de désordres ou de désastres, que faisoient les dieux du Capitole? dormoient-ils?

Vainement on objecteroit que l'autorité des scandales publics a pour contre-poids les ordonnances des magistrats, les préceptes des philosophes, et les exemples de vertus qui se faisoient remarquer encore au milieu de la corruption générale. Saint Augustin foudroie toutes les objections; et ses réponses victorieuses, toujours pleines d'une raison éloquente et d'une critique sage autant que délicate, ont fait éclore sous la plume de nos modernes apologistes, tantôt d'heureuses imitations, tantôt des aperçus nouveaux. Par exemple, nous indiquons dans Cambacérès les belles pages de son sermon sur la vertu, où il réfute, d'après saint Augustin, le sophisme que l'on peut remplacer l'influence de la religion par la seule action des lois humaines.

Quant aux préceptes, saint Augustin avoit déjà répondu que la religion, plus dépravée encore que la morale détruisoit les efforts de celle-ci, pour détourner les hommes du vice; que les passions s'embarrassoient bien plus de ce que faisoit Jupiter, que de ce que Platon enseignoit; qu'il étoit impossible d'être chaste et vertueux, quand la débauche et tous les crimes étoient mis sous la protection du ciel, et que les temples étoient autant de repaires de dissolution, bien loin d'être des écoles de
Pag. 46. morale : « Tandis, ajoutoit-il, qu'il étoit de notoriété

publique que le christianisme seul avoit introduit tant d'enseignements publics, divins, excellents, répandus dans les prophètes, dans les saints Evangiles, dans les actes et les écrits des Apôtres, contre l'avarice et l'impureté, lesquels retentissent de tous côtés aux oreilles des peuples assemblés pour les entendre, non comme de vaines disputes de philosophes, mais comme des oracles du ciel, et des tonnerres qui sortent des nuées de Dieu. Quant aux exemples, il prouve, par les témoignages de l'histoire et les aveux des écrivains de cette nation, que quelques actes de vertu particulière, encore pratiqués dans l'obscurité, étoient une digue bien foible Pag. 48.
contre un torrent qui, dès long-temps avant la venue de Jésus-Christ, avoit tout ravagé; que Cicéron lui-même s'en étoit plaint. «Notre siècle, avoit-il dit, ayant reçu la Pag. 49.
» république comme une belle peinture que le temps avoit » presque effacée, non-seulement il avoit négligé d'en re» nouveler les anciennes couleurs; mais il n'avoit pas » même eu le soin d'en conserver les premiers traits » (*de Republ.*, lib. v); que les restes de vertu, surnageant par-dessus le naufrage des mœurs, ne prouvoient autre chose, sinon que la beauté de l'innocence et de la chasteté est Pag. 56.
si grande, qu'il n'y a en général personne qui n'aime à en montrer au moins quelques dehors, personne d'assez profondément corrompu, pour avoir abjuré tout sentiment d'honnêteté.

Mais qu'étoient-ce que d'aussi foibles remparts contre l'inondation universelle? Ce n'étoit là qu'un artifice des Démons transformés quelquefois en Anges de lumière, comme dit l'Ecriture, pour surprendre

par ces apparences de vertu le peu qui reste de gens de bien, et masquer par quelques dehors brillants la difformité du vice. Aussi, malgré tout le poids de ces exemples isolés, et si l'on veut même, des instructions de vertu qui se donnoient secrètement aux initiés dans les mystères secrets, l'impudicité se répandoit-elle au dehors avec grand bruit, en présence d'une multitude de peuples; et la chasteté est renfermée au dedans par un petit nombre de personnes qui à peine en entendent parler. On expose en public ce qui est honteux, et l'on tient secret ce qui est honnête. L'on cache ce que l'on devroit montrer, et l'on montre ce qu'il faudroit cacher. Le mal a une infinité de spectateurs, le bien n'a presque point d'auditeurs, comme si l'on devoit rougir de ce qui est honnête, et faire gloire de ce qui ne
Pag. 57. l'est pas. Il n'y a donc que des méchants et des ingrats, obsédés et tyrannisés par l'esprit malin, qui puissent se plaindre d'une religion à qui nous devons l'affranchissement de tant de honteuses erreurs. Eux seuls peuvent voir avec peine les peuples courir en foule à nos églises, où il n'y a rien que de chaste, où l'on apprend ce qu'il faut faire pour bien vivre en ce monde afin d'être éternellement heureux en l'autre; où l'on enseigne les préceptes du vrai Dieu; où l'on raconte ses miracles; où on le loue de ses dons; où on lui demande ses grâces; où l'Ecriture sainte, cette doctrine de justice, est annoncée d'un

lieu éminent, en présence de tout le monde, afin que ceux qui observent ses commandements l'entendent pour leur salut, et ceux qui ne les observent pas, l'écoutent pour leur condamnation.

Cet acte d'accusation, si bien prouvé, contre Rome et contre ses dieux, est terminé par cette pathétique exhortation.

Aspirez plutôt à ces connoissances, peuple généreux, sang illustre des Régulus, des Scévola, des Scipion, des Fabricius. Aspirez à ces nobles connoissances, et voyez combien elles sont préférables à ces folies honteuses que la malice des Démons a inventées pour vous perdre. Si la nature a mis quelque chose de louable en vous, il n'y a que la véritable piété qui le puisse purifier et perfectionner, au lieu que l'impiété le rend inutile, et en fait même une matière de châtiments. Choisissez maintenant ce que vous devez suivre, afin que, sans crainte d'être trompés, vous soyez loués de ce qu'il y a de louable en vous, non comme venant des hommes, mais comme l'ayant reçu du vrai Dieu. Car, autrefois, vous aviez une gloire et une réputation humaines; mais, par un secret jugement de la Providence, vous n'aviez pas la véritable religion pour l'embrasser. Le jour est levé, réveillez-vous comme vous vous êtes déjà réveillés en quelques-uns de vous, dont la foi et la vertu nous donnent sujet de nous Pag. 58.

glorifier, et qui, combattant généreusement, ont acquis une gloire bien plus solide que n'en peuvent donner tous les triomphes de la terre. Travaillez à la conquête du ciel : celle-là ne vous sera jamais ravie. Là, vous ne trouverez point, ni un feu des vestales, ni un Jupiter Capitolin; mais le Dieu unique et véritable, qui ne mettra point de bornes à la durée de votre règne. Renoncez à ces dieux imposteurs, ou plutôt à ces Démons que vous avez bien mieux jugés, quand, leur consacrant des jeux pour les appaiser, vous déclariez infâmes ceux qui les exécutoient. Souffrez que l'on vous affranchisse de la domination de ces esprits impurs qui vous ont obligés de consacrer leur ignominie. Comment pouviez-vous croire que des dieux qui prennent plaisir à ce culte honteux qui leur est rendu, pussent tenir rang parmi les puissances célestes, quand vous n'avez pas cru devoir mettre au rang de vos derniers citoyens, les hommes qui servent à le leur rendre? La cité céleste est incomparablement plus illustre que celle-là; elle qui n'a point d'autre victoire que la vérité, point d'autre dignité que la sainteté, point d'autre paix que la félicité, ni d'autre vie que l'éternité.

Saint Augustin vient d'établir dans le second livre que les mauvaises mœurs sont les seuls ou les plus grands de tous les maux, et qu'elles avoient eu pour propagateurs les dieux eux-mêmes, qui auroient dû les empêcher. Dans le troisième, il traite de ceux à qui les

préjugés du monde donnent seuls le nom de maux, tels que les maladies, les privations, les adversités. Ce livre tout entier est un commentaire aussi savant qu'ingénieux de cet argument : Si c'étoient là des maux, pourquoi les dieux du paganisme ne les ont-ils pas détournés des peuples qui les servoient le mieux? Or, l'histoire prouve que ces peuples n'en ont pas été plus exempts que d'autres.

Livre troisième. Mais on se trompe étrangement sur la nature des biens et des maux. Dans le paganisme, on appelle maux les maladies, la guerre, le pillage, la captivité, lesquels toutefois ne rendent point méchants par eux-mêmes ceux qui les souffrent : et ceux qui louent les biens opposés à ces maux ne se font pas scrupule d'être méchants eux-mêmes au milieu de ces biens qu'ils louent; de sorte qu'ils seroient plus fâchés d'avoir une mauvaise métairie que de mener une mauvaise conduite, comme si c'étoit là le souverain bien et la richesse de l'homme, que tout ce qu'il a soit riche et précieux, excepté lui-même. Pag. 59.

Pour donner une idée de l'éloquence avec laquelle le saint docteur poursuit les fausses divinités du paganisme, citons un fragment pris au hasard dans ce troisième livre, et que l'on nous dise si Démosthène est plus véhément dans ses Philippiques, et Cicéron plus orateur dans ses Catilinaires ou ses Verrines.

Nous ne disons point de leurs dieux des choses plus étranges que leurs écrivains, qu'ils lisent et Pag. 74.

qu'ils estiment tant, n'en disent eux-mêmes, puisque nous prenons d'eux ce que nous disons, et que nous ne pouvons pas même en rapporter tout ce qu'ils en ont écrit? Où donc étoient-ils ces dieux qu'on croit servir pour cette chétive et trompeuse félicité du monde, lorsque les Romains, dont ils se faisoient adorer par leurs fourbes et leurs impostures, souffroient de si grandes calamités? Où étoient-ils, quand le consul Valérius fut tué en défendant le Capitole, dont les bannis et les esclaves s'étoient emparés; car il lui fut plus aisé de secourir le temple de Jupiter, qu'à cette troupe de divinités et à leur Jupiter même, ce dieu, ce roi si fort, si puissant, de l'assister? Où étoient-ils, quand Rome, abattue par tant de séditions, attendant avec quelque sorte de calme le retour des députés qu'elle avoit envoyés à Athènes pour en emprunter les lois, fut désolée par les épouvantables fléaux de la famine et de la peste? Où étoient-ils, quand Spurius-Mélius, pour avoir distribué du blé au peuple mourant de faim, accusé pour son bienfait même d'aspirer à la royauté, fut massacré par Servilius avec un tumulte effroyable de toute la ville? Où étoient-ils, quand Rome travaillée par les horreurs de la contagion, après avoir vainement épuisé tous les secours de l'art, imagina la fête sacrilége des *Lectisternia*? Où étoient-ils, quand les armées romaines, épuisées de sang et de forces par une guerre de dix ans contre les Véiens,

alloient succomber sous tant de désastres, si Camille, depuis condamné à l'exil par son ingrate patrie, ne fût venu à leur secours? Où étoient-ils, quand les Gaulois, maîtres de Rome, la pillèrent, la saccagèrent, et la réduisirent en cendres? Où étoient-ils, quand une nouvelle peste exerça les plus affreux ravages, provoqués sans doute par le crime de plusieurs dames romaines des plus qualifiées qui, par un attentat incroyable et pire encore que tous les fléaux, firent périr par le poison les premiers citoyens de la république? ou quand l'armée romaine, assiégée par les Samnites avec ses deux consuls dans les fourches caudines, fut obligée de recevoir de si honteuses conditions, et de passer sous le joug, après avoir donné six cents chevaliers en ôtage? ou bien encore quand une autre peste, plus meurtrière que les précédentes, obligea les Romains de faire venir d'Epidaure Esculape, parce que Jupiter, qui, depuis longtemps, faisoit sa résidence dans le Capitole, n'avoit pas eu le temps d'apprendre la médecine, pour avoir perdu sa jeunesse en sales débauches? Où étoient-ils, etc.? Si de cruels désastres ne forcent pas aussi les dieux à rougir de leur impuissance ou de leur indifférence, il faut convenir qu'ils sont aussi impassibles que leurs statues. Que dis-je? Le moyen qu'ils secourussent leurs sectateurs, quand ils ne pouvoient se défendre eux-mêmes, témoin l'incendie qui dévora le temple de Vesta, et n'auroit pas épargné la

déesse elle-même, si le pontife Métellus ne s'étoit jeté à travers la flamme, pour sauver, à demi consumé lui-même, les restes de l'idole à demi brûlée? Un homme fut donc plus puissant pour secourir une déesse, qu'une déesse ne le fut pour assister un homme.

Pag. 61. 70. Saint Augustin a réfuté en passant les diverses opinions des plus savants des Romains, entre autres Varron et Cicéron, sur la nature des Dieux qu'ils adoroient, et les différences qu'ils établissoient entre eux. Il parcourt les principales époques de l'histoire romaine, depuis Romulus fondateur de leur république, la législation de Numa, les désastres que la seconde punique causa aux Romains, la ruine de Sagonte et les malheurs survenus aux Carthaginois, qui pourtant adoroient les mêmes dieux que leurs vainqueurs; les guerres civiles, du temps des Gracques, de Marius, de Sylla; celles qui avoient ensanglanté le monde jusqu'à la venue de Jésus-Christ.

Pag. 76.

Pag. 81. et suiv.

Pag. 78. De toutes les calamités qui marquèrent l'époque de la seconde guerre punique, la plus déplorable est la destruction de Sagonte. Cette ville d'Espagne, alliée du peuple romain, périt pour lui avoir été fidèle. Annibal vint l'assiéger, et la serroit de près. Les détails du siége qu'elle eut à soutenir, et de la ruine de cette opulente cité font horreur. La famine s'y fit bientôt sentir, et devint bientôt si pressante, que l'on fut, dit-on, réduit à se nourrir des cadavres des habitants. Toutes les ressources épuisées,

pour ne pas tomber vifs entre les mains du vainqueur, les Sagontins dressèrent dans leur place publique un grand bûcher où ils se jetèrent avec leurs femmes et leurs enfants, et s'y poignardèrent. Certes, ces dieux si avides de la graisse et du sang des victimes qui leur étoient offertes dans les sacrifices, ces dieux si habiles à s'envelopper d'oracles captieux, auroient bien dû venir au secours d'une ville si dévouée à leur peuple romain, et l'empêcher de périr victime de sa fidélité ; car c'étoit sous leurs auspices que le traité avoit été conclu entre les deux nations. C'étoient eux, disoit-on, qui, par le bruit de leurs tonnerres, avoient jeté l'épouvante dans l'âme d'Annibal, lorsqu'il étoit sous les murs de Rome, et l'avoient contraint de renoncer à une conquête assurée : ils devoient commencer par sauver Sagonte, plutôt que la punir de sa fidélité en ne l'empêchant point de périr... Est-ce donc que c'est un crime à leurs yeux de respecter la foi jurée aux pieds de leurs autels? Si c'est là ce qui provoque leurs fureurs ; qu'ils cherchent des perfides pour les servir ! Pag. 79.

Il finit cette éloquente énumération par un tableau des proscriptions, dessiné avec la même vigueur, ainsi terminé :

La paix et la guerre disputèrent de cruautés, et la paix l'emporta. Car la guerre n'attaquoit que des Pag. 85.

hommes armés, et la paix, au contraire, immoloit des victimes sans défense. Le droit de la guerre étoit de rendre blessure pour blessure; et le droit de cette étrange paix étoit de se laisser égorger sans se défendre... Je le demande : la proscription exécutée par Sylla n'a-t-elle pas fait périr plus de sénateurs que les Goths n'en ont pu dépouiller?

Mais on pouvoit objecter à saint Augustin la fortune des Romains qui leur avoit soumis l'univers, et dont ils se croyoient redevables à leurs dieux. Lui-même avoit eu soin de prévenir l'objection, et l'avoit foudroyée, en passant, par ces principes d'une éternelle vérité. Que les victoires sont bien loin d'être des joies solides. Qu'elles ne sont, en effet, que de vaines consolations pour les malheureux, et de trompeuses amorces offertes aux esprits inquiets, pour les engager de plus en plus dans des maux terribles; que c'est donc se tromper grossièrement que de croire qu'un état ne puisse être grand s'il n'est agité.

Pag. 64.

Livre quatrième. Il développe ces principes, et les fortifie par des applications décisives contre les Romains, dont il dit que la gloire présente bien l'éclat du verre, mais qu'elle en a aussi la fragilité, image ingénieuse dont on se rappelle que la poésie française s'est enrichie plus d'une fois.

Pag 90.

Après avoir analysé la véritable théorie de la félicité des empires par cette similitude :

Représentons-nous deux hommes, dont l'un soit dans une fortune médiocre, et l'autre, déjà extrême-

ment riche, mais inquiet, ennemi du repos, insatiable dans ses désirs, et dévoré par la crainte, accroît son bien avec ses misères, tandis que l'autre, satisfait de son humble fortune, cultivant en paix son modique héritage, fidèle à ses devoirs, sans besoin, parce qu'il est sans ambition, recueille les bénédictions de tout ce qui l'environne, et jouit du bonheur qu'il répand autour de lui : peut-on même demander lequel est le plus heureux ? Or, la même règle qui détermine notre opinion sur ces deux hommes nous sert à juger deux familles, deux peuples, deux empires.

Le saint docteur exprime sa pensée sur les conquérants.

Qu'est-ce que les empires ? Pas autre chose que de grands brigandages, quand la justice en est bannie, comme les associations de brigands sont de petits empires. Des aventuriers se rassemblent sous la conduite d'un chef dont ils reçoivent les ordres : la troupe grossit ; elle fait des excursions, prend des places, s'y établit, s'empare de territoires dont elle subjugue les habitants, et la voilà qui, poursuivant ses entreprises audacieuses, encouragée par l'impunité, lève le masque, s'érige en royaume, et se fait respecter comme telle, tant qu'elle est heureuse. On avoit amené devant Alexandre un pirate fait prisonnier. Ce prince lui demanda de quel droit Pag. 91.

il troubloit le repos des mers. Celui-ci répondit fièrement : Du même droit que vous-même troublez celui du monde entier. Parce que je n'ai qu'un vaisseau, on me nomme un brigand : vous, parce que vous avez une flotte, vous êtes un conquérant.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les empires les plus célèbres, à commencer par celui des Assyriens et des Mèdes :

Si donc il faut rapporter les succès des Romains à quelque divinité : qu'ils en fassent honneur, non à leur Jupiter, ce prétendu Tout-Puissant, qui ne possédoit qu'une fraction d'empire,
Pag. 95. puisqu'il le partageoit avec Neptune et Pluton, non à la victoire, qui seule a pu les faire sans qu'aucun autre s'en mêlât, mais à l'injustice, dont ils auroient pu faire une déesse, tout aussi-bien que de
Pag. 97. la peur et de la fièvre; ou plutôt, qu'ils en renvoient toute la gloire au seul, au véritable roi des siècles, qui envoie la victoire à qui il lui plaît, et dont les conseils peuvent être cachés, mais ne sauroient jamais être injustes. C'est lui, lui, auteur et dispensateur de la félicité, parce qu'il est seul vrai Dieu, qui donne les royaumes de la terre aux bons et aux méchants. Et comme c'est Dieu, et non la fortune qui les distribue, il ne les donne pas fortuitement et au hasard, mais suivant l'ordre des choses et des temps qu'il connoît, et que nous ignorons. Il

n'est pas néanmoins sujet à cet ordre, comme s'il en étoit esclave ; mais il le règle et en dispose comme il lui plaît. Pour la félicité, il ne la donne qu'aux gens de bien ; car les peuples aussi-bien que les souverains peuvent la posséder, et peuvent aussi en être privés. Du reste, personne n'en jouira pleinement que dans cette autre vie, où il n'y a plus ni maîtres, ni sujets. Pag. 112.

Dans cette foule de divinités monstrueuses que les Romains adoroient, qui donc avoit servi leur empire, et l'avoit porté à ce haut point de domination où il étoit parvenu? Les plus savants des Romains eux-mêmes étoient embarrassés de répondre à cette question. Ils en faisoient honneur à leur Jupiter : mais qu'étoit-ce que ce Jupiter? Etoit-il à lui seul tous les dieux? étoit-ce l'universalité des êtres ou le monde? « Mais, répondoit notre saint docteur, qui ne voit quelles conséquences impies résultent de ce système; car, que vous fouliez quelque chose sous les pieds, c'est une partie de la divinité que vous foulez aux pieds : cet animal que vous tuez, c'est une fraction de Dieu que vous égorgez.» La raison humaine, forcée de rougir enfin de tant d'extravagances, faisoit effort pour se dégager de ces nuages, et la force de la vérité, qui commençoit à se répandre chez tous les peuples du monde avec la révélation évangélique, amenoit les esprits au dogme de l'essence divine. Cette proposition développée par saint Augustin avec une si brillante érudition, Bossuet l'exprime en ces termes, en s'appuyant de l'autorité du saint docteur : « Ainsi, par la vertu de la croix, la religion païenne, confondue par elle-même,

Pag. 93. Pag. 96. Pag. 98. Pag. 95. et seq.

tomboit en ruine ; et l'unité de Dieu s'établissoit tellement, qu'à la fin l'idolâtrie n'en parut pas éloignée. Elle disoit que la nature divine, si grande et si étendue, ne pouvoit être exprimée, ni par un seul mot, ni sous une même forme, mais que Jupiter, et Mars, et Junon, et les autres dieux n'étoient au fond que le même Dieu, dont les vertus infinies étoient expliquées et représentées par tant de noms différents. Quand ensuite il falloit en venir aux histoires impures des dieux, à leurs infâmes généalogies, à leurs impudiques amours, à leurs fêtes et à leurs mystères, qui n'avoient point d'autre fondement que ces fables prodigieuses : toute la religion se tournoit en allégories. C'étoit le monde ou le soleil qui se trouvoit être ce Dieu unique ; c'étoient les étoiles, c'étoit l'air et le feu, l'eau et la terre, et leurs divers assemblages qui étoient cachés sous les noms des dieux, et dans leurs amours. Foible et misérable refuge ; car, outre que les fables étoient scandaleuses et toutes les allégories froides et forcées, que trouvoit-on à la fin, sinon que ce Dieu unique étoit l'univers avec toutes ses parties, de sorte que le fond de la religion étoit la nature, et toujours la créature adorée à la place du Créateur (1). »

Pag. 113. Le grand Dieu, le Dieu véritable et unique, s'étoit fait assez connoître par les miracles Particuliers de sa providence envers le peuple qu'il s'étoit choisi. Les femmes israélites n'invoquoient point une déesse
Exod. 1. 15. Lucine, lorsque Dieu même sauva leurs enfants des mains de l'Egyptien, qui vouloit les faire mourir ;

(1) Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, tom. VIII, in-4°, pag. 242, et il renvoie à cet endroit de la Cité de Dieu.

et ces enfants n'eurent pas besoin, pour croître, que la déesse Rumine les allaitât, qu'une déesse Cumine présidât à leurs berceaux, ni que Neptune entr'ouvrît la mer d'un coup de son trident, pour leur Pag. 114.
frayer un passage à travers les eaux de la mer Rouge, ni qu'il les ramenât sur elles-mêmes pour engloutir Pharaon dans ses abîmes. Ils ne consacrèrent point une déesse Mannia, quand ils reçurent la manne du ciel; ils n'adorèrent point les nymphes et les fontaines, quand la pierre frappée par Moïse donna de Exod. XVII. 6.
l'eau pour les désaltérer. Ils faisoient la guerre sans toutes les folles cérémonies de Mars et de Bellone; et quoiqu'ils ne vainquissent pas sans la victoire, ils ne la prirent point pour une déesse, mais pour un don de leur Dieu. Ils ont eu des moissons sans Ségèce, des bœufs sans Bubone, du miel sans Mellone, et des fruits sans Pomone. Enfin, ils ont obtenu plus heureusement du seul Dieu véritable, toutes les choses pour lesquelles les Romains ont voulu que l'on adorât tant de fausses divinités. Que s'ils ne l'avoient pas offensé par leur impiété et leur idolatrie, et ensuite, en faisant mourir le Christ, ils auroient conservé leur état, sinon aussi étendu, du moins plus heureux que l'empire des Romains.

Livre cinquième. Le dogme d'une Providence, réglée par la puissance et la sagesse du souverain Créateur, anéantit les opinions de fortune et de destin, aussi-bien Pag. 115.

que celle de l'influence des astres, genre de superstition accréditée ailleurs que parmi le peuple, soutenue par des
Pag. 116. philosophes d'une grande renommée, que Cicéron avoit attaquée, mais par de foibles arguments. Saint Augustin confond à la fois les apologistes et les contradicteurs, en ouvrant une nouvelle route de vérités que le paganisme n'avoit pu connoître; établissant avec sa dialectique or-
Pag. 121. dinaire la doctrine de la prescience divine, de son parfait accord avec la liberté de l'homme; et foudroyant le
Pag. 124. système de la nécessité inventé par les Stoïciens; ce qui
Pag. 126. le ramène à la Providence et aux définitions de la gloire et de la vertu. Il argumente d'après de beaux textes de
Pag. 130. l'historien Salluste et d'Horace, et conclut :

Pag. 126. Il n'y a donc point d'apparence que le Dieu souverain et véritable, l'auteur et le créateur de toutes choses, cause et providence universelle, qui a fait l'homme un animal raisonnable, composé d'une ame et d'un corps, qui, après son péché, ne l'a laissé ni sans châtiment, ni sans miséricorde, qui est le principe de tout ce qu'il y a de beau, de réglé et d'ordonné, qui est l'auteur de tous les ouvrages de la nature, de quelque genre et de quelque prix qu'ils soient, il n'y a point, dis-je, d'apparence que ce grand Dieu, qui a fait tant de choses excellentes, et qui n'a pas laissé, je ne dirai pas le ciel et la terre, les Anges ou les hommes, mais les entrailles du plus petit et du plus vil des animaux, la plume d'un oiseau, la fleur de la moindre herbe, la feuille d'un arbre, sans la convenance et l'accord de toutes ses

parties, ait laissé les royaumes et les empires de la terre hors des lois de sa providence. Pourquoi donc a-t-il daigné assister l'empire romain pour l'élever à un si haut point de grandeur? Le double enthousiasme de la gloire et de la liberté animoit les ancêtres de ces Romains, aujourd'hui si fort dégénérés. Pénétrés de ce sentiment : qu'il étoit honteux à leur patrie d'obéir, et glorieux de commander, ils s'élevèrent au-dessus de tous les obstacles, et bientôt au-dessus de tous leurs ennemis, pour la rendre libre, et après pour la rendre maîtresse. Dieu, qui se proposoit de châtier par leurs mains les crimes de plusieurs autres nations, voulut bien exaucer les vœux de ces hommes qui surmontoient presque tous les autres vices par un seul, c'est-à-dire par l'amour de la gloire. Pag. 127.

Le saint évêque ne manque pas de faire le procès à cette passion de gloire humaine, contre laquelle les aveux mêmes des plus sages d'entre les païens, les oracles de la sagesse divine, et l'exemple des Apôtres et des martyrs lui fournissent plus d'un témoignage décisif (1). Citons comme modèle ce qu'il dit ici des Apôtres et des martyrs :

(1) « Tout en convenant que ce désir de gloire ou l'ambition est un vice, par une contradiction assez bizarre, tous ces sages païens faisoient tout ce qu'il est nécessaire pour nourrir et pour augmenter cette maladie de l'âme, sous le prétexte, dit saint Augustin, qu'elle sert l'intérêt public. » (Rollin, *Traité des études*, *Disc. prélimin.*, pag. 1., citant saint Augustin.)

Bien loin de ressembler à ceux dont l'évangé-
Joan. XII. 43. liste saint Jean a dit qu'ils aimoient plus la gloire des hommes que celle de Dieu, ceux-ci prêchoient avec assurance le nom de Jésus-Christ, là où non-seulement il étoit rejeté, et où, par conséquent, selon la maxime de Cicéron, il ne devoit se trouver personne qui entreprît de le défendre, mais où il étoit même en exécration ; parce qu'ils avoient toujours présente à la pensée cette
Matth. X. 33. parole du Maître : *Si quelqu'un me renonce devant les hommes, et moi aussi, je le renoncerai devant mon père céleste.* Si bien que ni les malédictions et les opprobres dont on les chargeoit, ni les persécutions les plus rudes et les plus cruelles, ne les purent détourner d'annoncer l'Evangile à des peuples ouvertement révoltés contre cette doctrine. Et quant à la gloire éclatante qu'ils ont reçue dans l'Eglise de Jésus-Christ, après avoir dompté, en quelque sorte, la dureté de ces cœurs rebelles par la grandeur de leurs miracles et par l'innocence de leur vie, ils ne s'y sont pas reposés comme dans la fin de leur vertu, mais ils l'ont rapportée à Dieu par la grâce de qui ils
Pag. 131. étoient tels. Et c'étoit ce qu'ils proposoient à ceux qu'ils tâchoient d'embraser de son amour, afin que Dieu les fît tels qu'ils étoient eux-mêmes. Car leur maître leur avoit appris à ne pas faire le bien pour la
Matth. VI. 1. vaine gloire, lorsqu'il leur disoit : *Prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour*

en être remarqués; autrement, vous n'en recevrez point de récompense de votre père qui est dans les cieux. C'est ce qu'ont pratiqué ces glorieux martyrs, qui ont autant surpassé par leur nombre que par leur vertu, les Scévola, les Curius, les Caton, les Décius, non pas en se donnant la mort à eux-mêmes ou à leurs ennemis, mais en supportant patiemment celle qu'on leur faisoit souffrir. Mais comme ces Romains vivoient dans une cité terrestre, et ne se proposoient, pour fin des services qu'ils lui rendoient, que sa conservation et sa grandeur, et ne vouloient qu'acquérir un royaume, non dans le ciel, mais sur la terre, non pas dans la vie éternelle, mais dans une vicissitude de vie et de mort, parmi des hommes dont les uns mouroient, et les autres devoient bientôt mourir; que pouvoient-ils aimer autre chose que la gloire, qu'ils prétendoient devoir les faire vivre, même après leur mort, dans l'estime de ceux qui les loueroient?

Si donc Dieu n'eût donné la gloire passagère d'un empire florissant à ceux à qui il ne devoit pas donner la vie éternelle, parce qu'il ne la donne qu'à ceux qui le servent, les vertus morales par lesquelles ils s'efforçoient de parvenir à cette gloire seroient restées sans récompense. Ce que la justice de Dieu ne pouvoit permettre, ne pouvant donner à des vertus païennes les couronnes éternelles, il leur a donné en échange ces fragiles couronnes de la

gloire humaine où ils aspiroient; leur justice et leur bonne foi ne devant pas rester sans récompense(1). Aussi ont-ils été respectés de presque tous les peuples; ils ont assujetti la plupart des nations, et, aujourd'hui encore, l'histoire a porté leur renommée dans toutes les parties de l'univers. Ils n'ont donc pas sujet de se plaindre de la justice du vrai Dieu : vains, ils ont reçu une récompense vaine comme eux(2)? Otez le faste et la vanité, que sont tous

(1) « Ce fut pour cela que Dieu étendit leur empire aussi loin que leur réputation, qu'il en fit le fléau de l'Asie et de l'Afrique, et leur soumit ces peuples qui ne connoissoient plus le frein de l'honneur ni de la raison. Dieu suivoit en cela les mesures de sa justice, et même, dit saint Augustin, c'eût été s'en écarter, si, ne pouvant donner aux vertus païennes des Romains ces couronnes éternelles, il eût manqué de leur donner sur la terre au moins ces fragiles couronnes de la gloire humaine où ils aspiroient. Leur justice et leur bonne foi fût demeurée sans récompense : or, c'est ce qui ne convient point à la Providence de Dieu. » (La Rue, *sur la Providence*, *Carême*, tom. II, pag. 344; Bourdaloue, *Dominic.*, tom. III, pag. 167; Cambacérès, *Serm. sur la vertu*, tom. III, pag. 12. Bossuet : « Dieu, qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit saint Augustin, cette gloire tant désirée. » (*Orais. fun. de Condé*, tom. VIII, in-4°, pag. 551.)

(2) Une de ces expressions éclatantes si familières à saint Augustin, devenues en quelque sorte proverbiale dans notre chaire évangélique. Peu de discours chrétiens sur cette matière, où elle ne se trouve répétée. Bossuet : « Ces grands hommes, si célèbres parmi les gentils, et j'ajoute, trop estimés parmi les chrétiens, ont eu ce qu'ils demandoient; ils ont acquis cette gloire qu'ils désiroient avec tant d'ardeur, et tous ces hommes vains ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs : *Quærebant non a Deo, sed ab hominibus gloriam, ad quam pervenientes acceperunt mercedem suam, vani va-*

ces hommes, que des hommes? Quand même la malice du siècle souffriroit que les plus gens de bien fussent les plus considérés, encore ne devroit-on pas faire grand cas de l'honneur humain, puisque ce n'est qu'une légère fumée.

Il n'en sera pas ainsi de la récompense des saints qui souffrent ici-bas pour la cité de Dieu. Celle-là ne passera point : dans celle-là, point de naissance, parce qu'il n'y a point de morts... C'est de là que nous avons reçu le gage de notre foi ; c'est là ce qui nous fait soupirer pour sa beauté, pendant le temps de notre pélerinage. Là, le soleil ne se lève point sur les bons et sur les méchants ; mais le soleil de justice y luit seulement sur les bons. Là, on ne sera point en peine d'enrichir le trésor public aux dépens des particuliers, parce qu'il n'y a qu'un trésor de vérité auquel tous ont part. Ah! puisque cette cité où nous espérons régner un jour est autant au-dessus de celle d'ici-bas que le ciel est au-dessus de la terre, les joies de la vie éternelle au-dessus des joies temporelles ; comment les citoyens de cette illustre patrie pourroient-ils croire avoir fait quelque chose de grand, quand ils ont fait quelque bien ou souffert quelque mal pour l'acquérir, tandis que Pag. 132.

nam. » (*Serm. pour madame de La Vallière*, t. VIII, in-4°, p. 560.) Segaud : « Foible récompense, s'écrie saint Augustin, vain dédommagement, pitoyable salaire, qu'on ne peut emporter avec soi dans l'éternité ! » (*Sur la vie inutile du monde*, *Carême*, tom. I, pag. 356.)

ceux-là ont tant fait et tant souffert pour une patrie
Pag. 133. terrestre et mortelle. S'il s'est rencontré des Camilles, des Décius, des Régulus, assez généreux pour endurer l'ingratitude de leurs concitoyens, la mort ou la captivité, accompagnées des plus affreuses tortures, si l'on nous parle d'un Brutus, étouffant dans son propre cœur la voix de la nature, et pourquoi? pour l'amour de son pays, ou pour se donner une gloire humaine : est-ce quelque chose de si difficile et de si héroïque de garder la foi à cette patrie dont l'heureuse possession est le prix de cette foi même?.. Pourroit-on s'enorgueillir de quelques sacrifices qu'il en coûte pour arriver à la véritable liberté qui nous affranchit de l'empire du péché, de la mort et du Démon, quand nous
Pag. 134. voyons un Mucius-Scævola soutenir sa main sur un brasier ardent, pour effrayer un roi ennemi? « Qui croira avoir fait quelque chose qui mérite le royaume des cieux, quand pour l'obtenir il aura abandonné, je ne dis pas sa main, mais tout son corps aux flammes de ses persécuteurs (1)? »

Pour satisfaire à cette soif de gloire et de renommée
Pag. 135. dont ils étoient si avides, il falloit à ce peuple romain des

(1) On peut voir tout ce long morceau, traduit dans les *Essais* de Nicolle (chap. *du paradis*), t. IV, p. 230, 231. Il ajoute : « Le saint docteur pousse encore plus avant ces sortes de réflexions ; mais celles-là suffisent pour montrer que si l'on avoit bien la vie éternelle dans le cœur, on ne verroit presque rien dans le monde qui ne servît à nous animer ou à nous humilier. »

conquêtes, il lui falloit un empire qui s'étendît au loin, et des hommes capables de produire des actes héroïques. Dieu le servit à souhait.

Il l'avoit de plus choisi, ce même peuple romain, pour en faire l'instrument de ses vengeances contre la nation ingrate qui, pour combler la mesure de ses crimes, a mis à mort celui qui est l'auteur de la vie, et qui nous met en possession de la cité éternelle.

Saint Augustin analyse dans plusieurs chapitres ces brillantes idées de gloire, de puissance, d'amour de domination et de louanges, de vertus humaines qui éblouissent les yeux de la multitude. Pag. 136.

Sur l'amour de la gloire. « Parmi ceux qui aiment la gloire, il y en a de deux sortes : les uns veulent éclater aux yeux du monde ; les autres, plus finement et plus délicatement glorieux, se satisfont en eux-mêmes. Cette gloire cachée et intérieure est sans comparaison la plus dangereuse (1).

Parlant de Néron : La puissance souveraine n'est donnée à de tels monstres que par la Providence de Dieu, quand elle juge que les peuples méritent d'avoir de tels maîtres.

En parlant des guerres : Que le monde est sujet à ces agitations, comme la mer aux tempêtes. Que les victoires ne présagent pas plus que les défaites en faveur de la justice de la cause, et qu'il faut en chercher le

(1) Traduit par Bossuet, *Serm. de vêture*, tom. VII, pag. 137, édit. de Versailles.

principe ailleurs que dans les vertus vraies ou fausses des hommes. C'est le même Dieu qui a donné la puissance souveraine à un Titus, les délices du genre humain, puis à un Domitien, le plus cruel de tous les tyrans; à Constantin, cet empereur si chrétien; et à ce Julien l'Apostat, dont les inclinations vertueuses furent corrompues par une curiosité détestable et sacrilége. Les raisons de sa conduite peuvent nous être cachées; qui seroit assez téméraire pour les accuser d'être injustes?

Les Romains, autrefois vaincus par les Samnites, qui les firent passer sous le joug, ont été récemment vainqueurs des Goths, à qui ils taillèrent en pièces plus de cent mille hommes dans une seule action, sans qu'il leur en ait coûté un seul homme de leur armée, et firent prisonnier Radagaise leur chef, avec ses enfants (1). Cependant il ne leur est pas venu dans la pensée de rapporter l'honneur de ce succès au Dieu qui, ayant résolu de punir les crimes des hommes par l'irruption du barbare Radagaise, a tempéré la vengeance par la miséricorde, voulant que ce Radagaise fut défait d'abord d'une manière vraiment extrordinaire, de peur que, s'il eût été vainqueur, on n'attribuât sa victoire aux Démons qu'il servoit, et permettant ensuite que les Romains à leur tour succombassent sous les

(1) L'an 406, quatre ans avant la prise de Rome par Alaric.

armes de ces mêmes Goths, que nous avons vus, contre l'usage des guerres précédentes, protéger, par respect pour la religion chrétienne, tous ceux qui se sont réfugiés dans les lieux saints. Ainsi, ce Maître et cet Arbitre souverain des événements a usé de miséricorde en châtiant les Romains, et fait voir par cette défaite merveilleuse des idolâtres, que leurs sacrifices ne sont point nécessaires pour le salut des empires, afin que les esprits sages et réfléchis ne quittent point la vraie religion par la considération des maux qui affligent maintenant le monde, mais s'y tiennent fermement attachés dans l'attente de la vie éternelle.

Saint Augustin définit ainsi le véritable bonheur des princes :

Si nous appelons heureux quelques empereurs chrétiens, ce n'est pas pour avoir régné long-temps, ou pour avoir laissé l'empire à leurs enfants après une mort paisible, ni pour avoir vaincu les ennemis de l'état, ou pour avoir comprimé les factions. Ces avantages ou ces consolations d'une vie misérable, ont été départis même à des hommes qui n'appartenoient point, comme ceux dont nous parlons, au royaume des cieux; et pourquoi? parce que Dieu ne vouloit pas que ceux qui croiroient en lui les lui demandassent comme le souverain bien. Nous appelons les princes heureux, quand ils gouvernent avec Pag. 141.

justice les peuples qui leur sont soumis ; quand, au milieu des louanges qui leur sont décernées, ou des respects qu'on leur rend, ils ne s'enorgueillissent point, mais se souviennent qu'ils sont hommes; quand ils soumettent leur puissance à la puissance souveraine de Dieu, et la font servir à l'honneur de la religion; quand ils aiment Dieu, qu'ils le craignent et l'adorent; quand ils préfèrent à leur empire celui où ils ne craignent point d'avoir des compagnons (1); quand ils sont lents à punir, et prompts à pardonner; quand ils ne punissent que pour le bien de l'état, et non pour satisfaire à leur vengeance, et ne pardonnent que dans l'espoir qu'on se corrigera, et non pour donner de l'impunité aux crimes; quand, obligés d'user de sévérité, ils la tempèrent par quelques actes de douceur et de clémence; quand ils sont d'autant plus retenus dans leurs plaisirs, qu'ils auroient plus de liberté pour s'y abandonner; quand ils aiment mieux commander à leurs passions qu'à tous les peuples du monde; quand, enfin, ils font toutes ces choses, non pour la vaine gloire, mais pour l'amour de la véritable félicité : voilà les princes que nous proclamons heureux; heureux dès ce monde par l'espérance, et

(1) « Royaume où l'on ne craint point d'avoir des égaux, et où l'on voit sans jalousie ses concurrents. » (Bossuet, *Orais. fun. de la reine d'Angleterre*, tom. VIII, in-4°, pag. 423.)

heureux en effet, lorsque nous serons enfin parvenus tous au terme de nos vœux (1).

Le livre finit par l'éloge du grand Théodose. Pag. 142.

Le *Livre sixième* poursuit l'acte d'accusation intenté dans les précédents par le docte et pieux évêque contre le polythéisme.

Tout entier concentré dans les affections terrestres, le Pag. 143.

(1) Bossuet fait une heureuse allusion à ces paroles dans un de ses sermons, qu'il termine ainsi : « Je sais que les souverains pieux, quoique, dans l'ordre des choses humaines, ils ne voient rien de plus grand que leur sceptre, rien de plus sacré que leur personne, rien de plus inviolable que leur majesté, doivent néanmoins mépriser le royaume qu'ils possèdent seuls, au prix d'un autre royaume dans lequel ils ne craignent pas d'avoir des égaux, et qu'ils desirent même, s'il sont chrétiens, de partager avec leurs sujets que la grâce de Jésus-Christ aura rendus leurs compagnons : *Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes.* » (*Serm.*, tom. IV, pag. 30.)

C'est par les mêmes paroles que Fléchier commence son sermon *sur la Toussaint*, et que Bossuet termine son admirable ouvrage *De la politique sacrée* (tom. VII, Collect. in-4°, pag. 647, 648.) Bourdaloue en fait une application générale à tous ceux qui ont autorité sur les autres, comme les maîtres sur leurs domestiques. « Tellement, dit saint Augustin, que dans la maison d'un juste qui vit par l'esprit de la foi, commander, c'est obéir, et que ceux qui tiennent le rang de nos maîtres servent par nécessité et par devoir ceux-là mêmes qui les servent mercenairement et par intérêt; car ils ne commandent pas, ajoute ce Père, par un désir de dominer, mais dans une vue sincère de faire du bien; et le nom de maîtres qu'ils portent ne produit pas en eux l'orgueil d'une autorité fastueuse, mais le zèle d'un charité chrétienne et affectueuse. » (*Dominic.*, tom. II, pag. 39); Fromentières en fait également l'application aux devoirs qui lient les pères à leurs enfants. (*Serm.*, tom. I, pag. 262.)

paganisme ne soupçonnoit pas cette vie éternelle, à laquelle se rapportent toutes les choses de ce monde. Le plus
Pag. 147. savant des Romains, au jugement de Cicéron, Varron lui-même, paroît accablé sous le poids des coutumes et des lois de son pays; et tout en ne croyant pas à ces prétendues divinités dont il reconnoît mieux qu'aucun autre l'impuissance et l'absurdité, il ne laisse pas d'en prescrire le culte. Analyse des livres qu'il avoit publiés sur les antiquités religieuses de son pays; d'où saint Augustin infère avec certitude que tout l'édifice de l'idolatrie étoit de pure invention humaine. Aveux de Varron. Chimère
Pag. 150. de ses distinctions entre théologie civile, physique
Pag. 158. et fabuleuse. Ses contradictions relevées par Sénèque lui-même.

Pag. 162. et seq. *Livre septième.* Du partage entre les dieux supérieurs et choisis et ceux de condition inférieure. Tous se ressemblent par le désordre des mœurs que l'on en raconte,
Pag. 166. ou par l'indécence des honneurs qui leur sont rendus. Réfutation du système adopté par Varron : que Dieu est l'âme du monde. « Nous demandons une âme qui, affermie dans la vraie religion, n'adore pas le monde comme son Dieu, mais le loue pour l'amour de lui comme son ouvrage, et se dégage de toutes les souillures du monde,
Pag. 168. afin d'arriver pure à Dieu qui a créé le monde. » De Janus, de Jupiter, de Saturne, Mercure, Mars, Apollon, Cybèle. Bacchus, Diane, etc. Des mystères de la grande déesse. Leurs infamies. Des sacrifices humains. Varron lui-même ne donne que comme hypothèses tout ce qu'il avance sur les dieux du paganisme. Ce qu'on peut en dire de plus vraisemblable, c'est qu'ils avoient
Pag. 176. été des hommes érigés après leur mort en divinités, soit par l'adulation, soit par les fictions des poètes. Explica-

tions physiques que l'on en donne. Futiles et menson- Pag. 180.—
gères, elles n'en sauvent pas l'infamie : témoin ce qui 183.
se passoit dans les mystères de Bacchus. Vains efforts de Pag. 177.
Porphyre pour excuser l'impiété de l'idolatrie par des interprétations allégoriques. De la déesse Tellus, Ops ou Cybèle. Cette mère des dieux l'emporte sur tous ses enfants, non par la grandeur de sa divinité, mais par l'énormité de ses crimes. Il n'y avoit que la révélation Pag. 187.
chrétienne qui pût rendre raison des merveilles de la création, en nous faisant connoître leur auteur.

Nous adorons Dieu, et non le ciel et la terre, Pag. 185.
qui sont les deux parties dont se compose le monde; ni l'âme ou les âmes répandues dans tous les corps vivants, mais Dieu, qui a fait toutes les âmes, quelles qu'elles soient, végétatives, sensitives et raisonnables. Et, pour commencer à parcourir les ouvrages admirables de ce Dieu unique et véritable, qui ont donné lieu aux païens de s'en faire les plus étranges représentations : nous adorons ce Dieu, qui a donné aux natures qu'il a créées le commencement et la fin de leur mouvement et de leur durée, qui a en soi les causes de toutes choses, et qui les connoît et en dispose à sa volonté, qui est l'auteur de la vertu des semences, qui a doué d'une âme raisonnable les créatures qu'il lui a plu; qui leur a donné l'usage de la parole; qui communique à qui bon lui semble le don de prophétie et la grâce des guérisons; qui règle le commencement, le progrès

et la fin des guerres mêmes, lorsqu'il trouve à propos de châtier les hommes par ce fléau; qui a créé cet élément du feu, si violent et si actif, et le tempère autant qu'il faut pour le bien de toute la nature; qui a aussi créé toutes les eaux, et qui les gouverne, qui a fait le soleil, le plus brillant de tous les corps lumineux, et lui a donné une vertu et un mouvement convenable; qui étend sa puissance jusque dans les enfers; qui a fondé la terre et qui la rend féconde; qui connoît et règle non-seulement les causes premières, mais les causes secondes; qui a donné à la lune son cours et son mouvement; qui fait des routes dans le ciel et sur la terre pour le passage des corps d'un lieu à un autre; qui a accordé à l'esprit humain, qu'il a créé, les sciences et les arts pour le soulagement et la conservation de la vie. C'est là tout ce que Varron, ce génie si disert et si subtil, essaie de distribuer entre les dieux *choisis*, par je ne sais quelles explications physiques qu'il a prises des autres, ou qu'il a inventées lui-même. Un Dieu unique, le seul Dieu véritable fait et gouverne toutes ces choses; mais comme ce même Dieu est tout entier partout, sans être renfermé dans aucun lieu, ni retenu par quoi que ce soit, indivisible et immuable, remplissant le ciel et la terre par son essence toute puissante, il gouverne aussi de telle sorte toutes les choses qu'il a créées, qu'il leur permet d'agir par les mouvements qui leur sont pro-

pres; car, quoique rien ne puisse être sans lui, rien, néanmoins, n'est ce qu'il est.

Or, sans parler des bienfaits généraux que nous avons reçus de lui, quel magnifique témoignage de son amour ne nous a-t-il pas donné par le bienfait de la divine incarnation! Elle avoit été prédite dès le commencement du monde, et dans la longue succession des siècles. Elle a convaincu les dieux de l'idolatrie de n'être que des Démons. Pag. 187.

De Numa, de ses lois, et de sa nymphe Egérie. Le sénat, en faisant brûler ses livres, a témoigné qu'il les trouvoit abominables (1). Pag. 188.

Livre huitième. De la théologie naturelle des Platoniciens. Sectes diverses de philosophes. Pythagore et Platon. Socrate et ses disciples. Son école l'emporte sur toutes les autres. Rapports entre la doctrine de Platon et celle de nos Livres saints (2). Ses erreurs. Malgré sa juste admira- Pag. 189. Pag. 194. 201.

(1) « Les livres sacrés des Romains, où Numa, auteur de leur religion, en avoit écrit les mystères, ont péri par les mains des Romains eux-mêmes, et le sénat les fit brûler comme tendant à renverser la religion. Ces mêmes Romains ont à la fin laissé périr les livres sybillins, si long-temps révérés parmi eux comme prophétiques, et où ils vouloient qu'on crût qu'ils trouvoient les décrets des dieux immortels sur leur empire, sans pourtant en avoir jamais montré au public, je ne dis pas un seul volume, mais un seul oracle. Les Juifs ont été les seuls dont les annales sacrées ont été d'autant plus en vénération, qu'elles ont été plus connues. » (Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, tom. VIII, in-4°, pag. 248, 249, renvoyant à saint Augustin.)

(2) Ce philosophe reconnoît en Dieu la souveraine raison, en qui se trouve, dit saint Augustin, la puissance qui nous donne l'être, la

tion pour ce philosophe, saint Augustin ne lui reproche pas moins une idolatrie monstrueuse, une métempsycose insensée, l'éternité des âmes, et surtout les odieux secrets de sa théurgie. Ce qu'il entend par les Démons.
Pag. 202. Explication qu'en donne Apulée, son disciple; elle est injurieuse à la Divinité. Explication non moins insensée
Pag. 206. donnée par l'égyptien Trismégiste. La magie ou théurgie faisoit le fond de ces systèmes. De l'évocation des morts.

Pag. 212. Ignorance, superstition, négligence et oubli du service de Dieu et de la religion qu'il avoit d'abord établie parmi les hommes, n'importe quelles causes avoient introduit cette pluralité monstrueuse de dieux inventés par les hommes, toujours étoit-ce là le plus funeste égarement. Les plus sages païens étoient forcés d'en convenir. Ils y voyoient le prochain anéantissement de toute religion. Pour venir au secours de leurs idoles, ils imaginèrent leurs évocations des âmes des Démons qu'ils faisoient entrer dans les images sacrées et dans leurs divins mystères, afin que ces idoles eussent quelque pouvoir de faire du bien ou du mal. Que d'actions de grâces ne devons-nous donc pas à la bonté divine, d'avoir aboli ces erreurs sacriléges par des causes toutes contraires à celles qui les avoient introduites ! Car la vé-

lumière qui nous éclaire, et la règle immuable de notre conduite : *Causa subsistendi, ratio intelligendi, et ordo vivendi.* (Mallebranche, *Préface des Entret. métaphys.*, saint Augustin, pag. 193.)

rité a détruit ce que le mensonge avoit produit, la foi a remplacé ce que l'incrédulité avoit établi, et la piété envers le seul Dieu, principe de la sainteté, a renversé tout cet édifice d'erreur et de corruption.

N'est-ce pas une folie, et le plus déplorable aveuglement, d'adorer ceux à qui l'on seroit bien fâché de ressembler, puisque tout l'esprit de la religion consiste à imiter ce que l'on honore (1)?

De l'honneur que nous rendons aux martyrs. Combien il diffère du culte d'adoration réservé à Dieu seul. Pag. 215.

Nous ne bâtissons point de temples, nous n'ordonnons point des prêtres, des cérémonies et des sacrifices au nom des martyrs, parce que ce n'est pas eux, mais leur Dieu, qui est notre Dieu. Il est vrai que nous honorons leurs sépulcres, reconnoissant en eux les fidèles serviteurs de Dieu, qui ont combattu pour la vérité jusqu'à la mort, et répandu leur sang pour manifester la vraie religion, et pour confondre l'erreur : courage que l'on étoit loin d'avoir dans le paganisme, où ceux qui avoient entrevu la vérité la retenoient captive, n'osant point la publier. Mais qui, des fidèles, a vu jamais un prêtre de Jésus-Christ, en

(1) Bossuet : « Le chrétien doit imiter tout ce qu'il honore: tout ce qui est l'objet de notre culte doit être le modèle de notre vie : *Cum religionis summa sit imitari quod colimus.* » (*Serm.*, tom. II, pag. 232 ; Bourdaloue, *Avent*, pag. 35.

présence d'un autel consacré sur le corps d'un martyr, dire dans les prières : Pierre, ou Paul, ou Cyprien, je vous offre ce sacrifice (1). En l'offrant sur leurs tombeaux, nous l'offrons à Dieu, qui les a faits et hommes et martyrs, et les a associés à ses Anges : et ces solennités ont été instituées sur leurs sépulcres, afin de rendre grâces au vrai Dieu de la victoire qu'il leur a fait remporter, et, par l'estime due à leur vertu, exciter en nous le désir de partager leurs couronnes et leurs récompenses. Tout acte de piété et de religion fait sur les tombeaux des saints martyrs, est donc un honneur rendu à leur mémoire, non un sacrifice qui leur soit offert comme à des dieux.

Pag. 218. Du culte égyptien, non moins abominable que celui des Grecs.

Sans doute Socrate n'auroit pas admis un dieu tel qu'Osiris, si Socrate avoit eu un Dieu.

Pag. 219. *Livre neuvième.* Examen de la question, s'il y a de

(1) « Saint Augustin avoit dit, il y a déjà douze cents ans, qu'il ne falloit pas croire qu'on offrît le sacrifice aux saints martyrs, encore que, selon l'usage pratiqué dès ce temps par l'Eglise universelle, on offrît ce sacrifice sur leurs saints corps et à leur mémoire, c'est-à-dire, devant les lieux où se conservoient leurs précieuses reliques. Ce même Père avoit ajouté qu'on faisoit mémoire des martyrs à la sainte table, dans la célébration du sacrifice, non afin de prier pour eux comme on fait pour les autres morts, mais plutôt afin qu'ils priassent pour nous. » (Bossuet, *Exposit. de la doctr. chrét.*, art IV, tom. II, in-4°, p. 6.)

bons et de mauvais Démons. Opinion des péripatéticiens, des stoïciens et des platoniciens sur la nature des passions. Le christianisme seul a rectifié les idées sur les Démons, tous méchants, tous ennemis de l'homme, après avoir été rebelles envers Dieu, et livrés à un châtiment éternel. Point d'autre médiateur entre Dieu et les hommes que Jésus-Christ.

Il falloit que celui qui devoit être le médiateur Pag. 229. entre Dieu et nous eût une mortalité passagère et une félicité permanente, afin d'être conforme aux hommes mortels, par ce qui devoit passer en lui, et de les faire passer, de leur état mortel, à ce qu'il a de stable et de permanent. Jésus-Christ, par l'humilité de sa mort et par la gloire de sa béatitude, a dompté ces superbes immortels et ces méchants malheureux (les Démons), et les a empêchés, sous prétexte de leur immortalité, de séduire et de rendre misérables ceux dont il a purifié les cœurs par la foi qu'il leur a inspirée, et qu'il a délivrés de leur honteuse domination. Toutefois, il n'est pas médiateur parce qu'il est Verbe; car, comme tel, il possède une immortalité et une béatitude souveraine qui l'éloignent infiniment des misérables mortels; mais il est médiateur en tant qu'homme: par où il nous fait voir que, pour parvenir à la béatitude, nous n'avons pas besoin de chercher d'autres médiateurs, parce que le Dieu qui est la source de la béatitude, ayant bien voulu se rendre participant de la nature

humaine, nous a abrégé le chemin pour arriver à la jouissance de la divinité. Car, en nous délivrant de cette vie mortelle et misérable, il ne nous associe pas aux Anges immortels et bienheureux pour nous rendre par là bienheureux et immortels, mais il nous unit pour cela à cette Trinité souveraine, qui fait le bonheur des Anges mêmes. C'est pourquoi, lorsque, pour être médiateur, il s'est voulu abaisser au-dessous des Anges, en prenant la nature d'esclave, il est toujours demeuré au-dessus d'eux par sa nature divine.

Pag. 232. Le Verbe, en s'incarnant, a fait voir que la véritable divinité ne peut être souillée par le commerce qu'elle a avec les hommes.

Pag. 233. Pureté souveraine, il a conservé dans une chair mortelle la parfaite ressemblance qui l'unit à Dieu son père.

Pag. 234. Combien les bons Anges l'emportent sur les Démons.

L'origine même du mot *Démon*, si nous consultons les livres saints, a quelque chose qui mérite bien d'être su. Car ils ont été ainsi nommés à cause de leur science, ce nom de démon venant du grec, où il a cette signification. Or, l'Apôtre, qui étoit inspiré du
I.Cor.VIII.1. Saint-Esprit, dit : *La science enfle, et la charité édifie;* c'est-à-dire que la science ne sert que quand elle est accompagnée de la charité, et que, sans la

charité, elle enfle le cœur et le remplit du vent de la vaine gloire. Les Démons ont donc la science, mais sans la charité; et de là vient qu'ils sont enflés d'un orgueil si monstrueux, qu'ils se sont fait rendre les honneurs divins et le culte religieux qu'ils savent n'être dû qu'au vrai Dieu; et qu'autant qu'ils le peuvent, ils le font encore tous les jours. A cet orgueil des Démons, par lequel ils s'étoient justement assujettis les hommes, Dieu a opposé l'humilité profonde qui l'a fait paroître sous la forme d'un esclave; et les hommes qui, par leur propre orgueil, se sont rendus semblables aux Démons, sans en avoir la science ne savent pas de quelle vertu est cette prodigieuse humilité. Les bons Anges, au contraire, ne regardent toute cette science des choses corporelles et sujettes au temps, qui rend les Démons et si vains et si superbes, que comme une science vile et méprisable, non qu'ils soient dépourvus de ces connoissances, mais parce que l'amour de Dieu, qui les sanctifie, remplit entièrement leur cœur, et qu'en comparaison de la beauté souveraine et immuable de celui qui les enflamme, ils méprisent tellement toutes les choses qui sont au-dessous de lui, et qui ne sont pas ce qu'il est, sans en excepter eux-mêmes, qu'ils jouissent, par tout ce qu'il y a de bon en eux, de ce bien ineffable, seule source de leur bonté; et c'est pour cela même qu'ils ont une connoissance bien plus distincte et plus pleine de tout

ce qui se passe sur la scène changeante de ce monde, parce qu'ils en envisagent les ressorts secrets dans la première des causes, qui est le Verbe de Dieu, par
Pag. 235. qui le monde a été fait. Leur privilége, à eux, n'est pas seulement d'être immortels, mais bienheureux, parce que le bien où ils puisent leur béatitude est Dieu, qui les a faits.

Pag. 237. *Livre dixième.* Comment l'homme peut parvenir à la béatitude. Il n'en peut point exister pour l'homme sur
Pag. 238. la terre hors de la religion. Définition de ce mot. A qui doit se rapporter le culte religieux. Doctrine de Plotin,
Pag. 239. l'un des plus célèbres disciples de Platon. Du sacrifice que demande la religion. Le christianisme est la seule école qui nous donne une idée précise du culte que nous devons à Dieu, pour nous conduire à la béatitude. Ce n'étoient point les livres de Platon, ni l'intervention de ses Démons, qui en étoient capables. Il n'y avoit que la divine incarnation du vrai Médiateur, qui pût nous associer dans cette voie inconnue à tous les philosophes.

Pag. 240. et seq. C'est à Dieu seul que nous devons le culte d'adoration, soit dans tous les devoirs de religion, soit en nous-mêmes; car tous ensemble, et chacun de nous en particulier, sommes le temple de Dieu, qui daigne aussi bien habiter dans chaque fidèle que dans tout le corps de l'Eglise (1)... Lorsque notre cœur est élevé

(1) « C'est ainsi, dit saint Augustin, qu'en vertu de ce sacrifice, Jé-

à lui, il devient son autel. Son fils unique est le prêtre éternel qui le fléchit pour nous. Nous lui immolons des victimes sanglantes, quand nous combattons, jusqu'à l'effusion de notre sang, pour la défense de la vérité : nous brûlons devant lui un encens d'agréable odeur, lorsque nous sommes embrasés d'amour pour lui ; nous lui offrons les dons qu'il nous a faits, et nous nous offrons nous-mêmes à lui. Et de peur que le temps ne nous fasse perdre le souvenir de ses bienfaits, nous en consacrons la mémoire par des fêtes solennelles. Nous lui offrons un sacrifice d'humilité et de louange sur l'autel de notre cœur, avec le feu d'une ardente charité. Nous tâchons de nous purifier des souillures de nos péchés et de nos mauvaises inclinations, et nous nous dévouons à lui, afin de nous rendre dignes de le voir et de lui être unis, autant qu'il dépend de notre nature ; car il est la source de notre félicité, la fin de tous nos désirs, la perfection de notre être. Notre souverain bien consiste uniquement à être unis à ce Dieu immortel, dont les chastes embrassements rendent l'âme féconde en vraies vertus.... Voilà

sus-Christ se multiplie dans tous les chrétiens, ou plutôt tous les chrétiens se réunissent à Jésus-Christ. C'est ainsi que du chef et des membres il se fait un même holocauste ; c'est ainsi que ceux qui offrent sont offerts eux-mêmes à leur tour. » (Segaud, *Sacrifice de la messe*, *Carême*, t. III, p. 205 ; Nicolle, citant saint Augustin à cet endroit, *Essais*, tom. IV, p. 208, 209 ; Rastignac, *Instr. pastor sur la justice chrét.* ; pag. 228, édit. Paris, 1749.)

quel est le culte de Dieu, voilà la vraie religion, voilà la solide piété, voilà, enfin, le service qui n'est dû qu'à Dieu.

Pag. 244. Cette doctrine a pour garants les merveilleux événements opérés par la divine Toute-Puissance, tant sous l'ancienne alliance, que depuis la promulgation de la nouvelle.

La terre s'entr'ouvrant pour engloutir tout vivants des séditieux et des schismatiques, et les faire servir d'exemples visibles d'une punition invisible; le serpent d'airain élevé sur un bois, guérissant, par son seul aspect, les morsures mortelles des serpents, afin que la mort fût détruite par la figure de la mort crucifiée, etc.

Pag. 246. Les Démons ont essayé de contrefaire ces œuvres surnaturelles par des prestiges imposteurs, dont Porphyre a voulu faire un art particulier, sous le nom de Théurgie. Il se trahit lui-même par ses contradictions et ses aveux.

Pag. 254. Preuves des miracles rapportés par Moïse. Différence entre l'ancien et le nouveau sacrifice. Toute cette théologie, développée dans ce livre par le grand évêque d'Hippone, il l'a puisée dans un seul texte de l'évangéliste saint Jean, rapporté au premier chapitre : *In principio erat Verbum*, et les paroles qui suivent : *Erat lux vera*, etc. Sur quoi Bossuet, traduisant saint Augustin :

Pag. 258. «Ce n'est pas là ce qui scandalise les gens du monde;

ils se persuadent facilement que Dieu fait tout par son Verbe, par sa parole, par sa raison. Les philosophes platoniciens admiroient cette parole, et ils y trouvoient de la grandeur. Que le Verbe fût la lumière qui éclairoit les hommes venant au monde, que la vie fût en lui comme dans sa source, d'où elle se répandoit sur tout l'univers, et principalement sur toutes les créatures raisonnables, ils étoient prêts à écrire en lettres d'or ces beaux commencements de l'Evangile de saint Jean. Si le christianisme n'eût eu à prêcher que ces grandes et augustes vérités, quelque inaccessible qu'en fût la hauteur, ces esprits qui se piquoient d'être sublimes se seroient fait un honneur de les croire et de les établir ; mais ce qui les a scandalisés, c'est la suite de cet évangile : *Le Verbe s'est fait homme*; et ce qui paroît encore plus foible, *le Verbe a été fait chair*. Ils n'ont pu souffrir que ce Verbe, dont on leur donnoit une si grande idée, fût descendu si bas ; la parole de la croix leur a été une folie encore plus grande. Le Verbe né d'une femme, le Verbe né dans une crêche, pour en venir enfin à la dernière humiliation du Verbe expirant sur la croix, c'est ce qui a révolté ces esprits superbes ; car ils ne vouloient point comprendre que la première vérité qu'il y eût à apprendre à l'homme, que son orgueil avoit perdu, étoit de s'humilier. Il falloit donc qu'un Dieu, qui venoit être le docteur du genre humain, nous apprît à

nous abaisser, et que le premier pas qu'il falloit faire pour le chrétien, c'étoit d'être humble. Mais ces hommes, enflés de leur vaine science, n'étoient pas capables de faire un pas si nécessaire. Autant qu'ils s'approchoient de Dieu par leur intelligence, autant s'en éloignoient-ils par leur orgueil (1). »

Pag. 259. Au reste, la connoissance de ce mystère n'étoit point restée sans témoignage parmi les hommes. Elle étoit communiquée successivement aux saints des premiers siècles par le ministère des Anges. Des patriarches, elle se transmettoit aux prophètes, particulièrement à David, qui déclare si expressément quel est l'unique objet de la béatitude, où nous devons tendre. Etonné un moment de la prospérité des méchants, il est prêt à accuser la Providence, quand après avoir plus sérieusement réfléchi, sur la nature de ces prétendus biens de la terre, éclairé par une lumière supérieure, il s'écrie tout à coup : *Mon bien, à moi, est de me tenir attaché à Dieu.* Cependant ces mêmes biens temporels étoient promis aux Hébreux pour récompense de leur fidélité au service de Dieu. C'est que le genre humain ne devoit point être élevé immédiatement à la connoissance des choses divines, mais seulement par la succession des

Ps. LXXII. 27.

(1) Bossuet, *De la concupiscence*, tom. x, pag. 467, Collect. in-4°. Il ajoute au texte de saint Augustin : « Voilà ce que fait dans l'homme la philosophie, quand elle n'est pas soumise à la sagesse de Dieu; elle n'engendre que des superbes et des incrédules. »

temps, et comme par la suite de plusieurs âges. Sous l'ombre des choses visibles et temporelles, il devoit être porté aux choses éternelles et invisibles, de telle sorte, néanmoins, qu'au temps même où on lui promettoit pour récompense des choses visibles, on ne laissoit pas de lui commander d'adorer un seul Dieu, afin d'apprendre à l'homme que pour ces biens mêmes il ne doit point s'adresser à d'autres qu'à celui qui les a créés, et qui l'a créé avec eux... C'est donc avec beaucoup de raison que la sagesse divine accoutumoit l'homme, encore foible et attaché aux choses d'ici-bas, à n'attendre que de Dieu seul les biens mêmes qui sont nécessaires pour cette vie mortelle et passagère, afin que dans la possession même de ces biens, il ne s'éloignât point du culte de celui à la jouissance duquel il ne peut vivre qu'en les méprisant.

Vanité de Porphyre, ses ignorances, ses contradictions sur la notion des Anges et des Démons. Erreurs des Platoniciens. Pag. 260. et suiv.

Livre onzième. L'Evangile a révélé au monde qu'il y avoit un autre royaume, un autre peuple que ceux que nous voyons sur la terre; qu'il existe un royaume du ciel, où Dieu siége sur un trône de gloire, où il a sa cour et sa milice : de là, distinction sensible entre cité de Dieu, et cité de la terre. C'est de la première qu'il a été dit : *Que de mer-* Pag. 271. Ps. LXXXVI. 3.

veilles n'a-t-on pas racontées de vous, ô cité de
Ps. XLV. 5. *Dieu !* celle-là que *Dieu lui-même a fondée pour l'éternité*, dont nous désirons tous devenir citoyens. Jusque là, nous habitons une autre cité, la cité terrestre et temporelle, en éternelle opposition avec
Pag. 272. l'autre. C'est de celle-ci qu'il a été parlé dans les livres précédents, comme ayant été assujettie à l'empire de la superstition et de l'idolatrie, répandues par tout le monde, à l'exception d'une seule contrée, que Dieu s'étoit réservée pour en être lui-même le législateur, parlant aux hommes d'abord par ses
Pag. 273. prophètes, puis par ses Apôtres. Leurs oracles réunis composent l'Ecriture, appelée canonique. Comment parvenir à la cité du ciel, enchaînés comme nous le sommes à la cité de la terre? L'on n'y pouvoit arriver que par Jésus-Christ seul. L'esprit naturellement doué de raison et de l'intelligence, mais accablé du poids des sens et de ses vices, est trop foible seulement pour contempler la substance immuable de Dieu, et connoître, par lui-même, que nul autre que lui n'a créé tous les êtres qui sont différents de lui. Pour arriver à la connoissance de la vérité, il a fallu que la vérité même, c'est-à-dire le Verbe, Fils de Dieu, daignât se revêtir de notre chair, afin de conduire l'homme à Dieu par l'Homme-Dieu, nous laissant, pour guide de notre foi, le livre de ses saintes Ecritures. Comme dans les choses dont nous n'avons pas été témoins nous sommes obli-

gés de nous en rapporter à ceux qui les ont vues ; ainsi des choses qui ne tombent point sous les sens ; nous devons là-dessus en croire au témoignage de ceux à qui une révélation particulière en a donné la connoissance, et qui les contemplent aujourd'hui sans nuage, au sein de la lumière immuable et incorporelle.

Remontant avec Moïse et saint Jean l'évangéliste jusqu'au commencement, et par-delà tout commencement, saint Augustin expose, avec autant de rapidité que d'exactitude, les œuvres successives de la création, la naissance des deux cités, celle de la terre et celle du ciel. Elles ont commencé dans la diversité des âges ; et la création du monde visible, précédée immédiatement de celle du monde invisible, c'est-à-dire des Anges (1); tous créés dans un état de justice, établit la différence entre le temps et l'éternité, laquelle consiste en ce que le temps n'est point sans quelque changement, et qu'il n'y a point de changement dans l'éternité. Il voit dès les premiers jours du monde se manifester le mystère de la sainte Trinité, dont il découvre l'image imprimée bien qu'imparfaitement dans l'homme, traçant ainsi à notre Bossuet les images empruntées par l'évêque de Meaux, non pour expliquer un si profond mystère, mais pour le rendre en quelque sorte sensible à notre entendement (2). Il raconte la séparation des bons et des mauvais Anges, la fidélité des premiers récom-

Pag. 275.
Pag. 280. 290.
Pag. 281. 284.

(1) C'est par la création des Anges qu'il explique les paroles de la Genèse : *In principio creavit Deus cœlum*. Ce qu'il confirme par le verset de Job : *Cum me laudarent simul astra matutina*, etc. (Job. XXXVIII.)

(2) *Elévations sur les mystères*, 2e semaine, VIe élévat.

pensée par une béatitude immortelle, et délégués auprès de l'homme par la miséricorde divine, pour nous servir de guides et de consolateurs; la révolte des autres qui s'en vengent contre la race humaine, par leurs efforts continuels à se faire des complices, et nous associer à leurs malheureuses destinées.

Pag. 287. Il s'arrête à contempler avec un sentiment d'admiration l'œuvre de la création, que Dieu lui-même daigne honorer de son approbation, comme le remarque l'historien de la Genèse par ces paroles : *Et Dieu dit que cela étoit bon.* Point de plus excellent ouvrier que Dieu, ni d'art plus efficace que sa parole, ni de plus solide raison pour faire quelque chose. Platon lui-même apporte ce motif de la création, et dit qu'il étoit bien juste que des ouvrages si bons fussent faits par un Dieu souverainement bon; malgré qu'il se soit rencontré des hommes qui ont osé murmurer contre la sagesse du Créateur, faute de pouvoir ou de vouloir saisir l'ensemble de ses opérations.

Gen. 1. 21.

Pag. 289.

Pag. 299. *Livre douzième.* Suite du précédent. Le docte évêque continue ses recherches sur la nature des Anges, premiers habitants de la cité de Dieu; sur la séparation entre les Anges restés fidèles et les Anges prévaricateurs; sur l'origine du mal, l'orgueil, qui, après avoir porté ses ravages dans le ciel, s'est bientôt après établi sur la terre.

Pag. 302. *Sur la malignité du péché.* « Elle est renfermée en une double contrariété, parce que le péché est contraire à Dieu, et qu'il est aussi contraire à l'homme. Contraire à Dieu : il est manifeste, parce qu'il combat ses saintes lois. Contraire à l'homme :

c'est une suite, à cause que, l'attachant à ses propres inclinations comme à des lois particulières qu'il se fait à lui-même, il le sépare des lois primitives et de la première raison à laquelle il est lié par son origine céleste, c'est-à-dire par l'honneur qu'il a de naître à l'image de Dieu, et de porter en son âme les traits de sa ressemblance, et lui ôte sa félicité, qui consiste dans sa conformité avec son auteur (1). »

« Que sont-ils donc autre chose ces hommes rebelles? que sont-ils que des ennemis impuissants, ennemis de Dieu par la volonté de lui résister, et non par le pouvoir de lui nuire (2) ? »

Il réfute en passant les rêves d'une antiquité de plusieurs milliers de siècles, imaginés par l'ignorance ou la vanité de certains peuples; et venge l'autorité des récits de Moïse contre tous les systèmes mensongers reproduits parmi nous avec une confiance si présomptueuse. Il combat l'éternité de la matière, le système de la transmigration des âmes. Il établit que tout le genre humain vient d'un seul homme, et il en donne cette excellente raison : Pag. 308. Pag. 315. Pag. 321.

(1) Traduit par Bossuet, *Serm.*, tom. II, pag. 265, 266.

(2) Traduit par le même, *Serm.*, tom. II, pag. 267. Il éclaircit la proposition par cette similitude : « Comme la terre qui, élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière, et se couvre seulement de ténèbres; ainsi le pécheur téméraire, résistant follement à Dieu par un juste jugement, n'a de force que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée. » (*Serm.*, tom. III, pag. 148.)

« Dieu a jugé à propos de n'en créer qu'un, non pour le laisser sans compagnie, mais pour lui faire aimer davantage par là l'union et la concorde, en faisant que les hommes ne fussent pas seulement unis entre eux par la ressemblance de la nature, mais par les liens de la parenté ; si bien qu'il ne voulut pas créer la femme comme il avoit créé l'homme, afin que tout le genre humain sortît d'un seul (1). » Il découvre dans ce premier homme,
Pag. 322. créé à l'image de Dieu, et conservant les traits de sa divine empreinte jusque dans la dégradation où le péché l'a fait tomber, les germes des deux sociétés qui doivent
Pag. 325. rester mêlées jusqu'à la consommation des temps, ou de ces deux grandes cités qu'il développe dans tout son ouvrage. De cet homme devoient sortir d'autres hommes, dont les uns, par un secret, mais juste jugement de Dieu, seront compagnons du supplice des mauvais Anges, et les autres le seront de la gloire des bons.

Pag. 326. *Livre treizième*. Sur la transmission du péché originel. « Le premier homme fut créé avec la prérogative de ne souffrir aucun genre de mort, s'il ne péchoit point; mais il pécha; le traité fut rompu; la mort est devenue le châtiment héréditaire de toute sa postérité. L'homme mortel n'a pu désor-
Pag. 327. mais enfanter que des hommes mortels comme lui. L'énormité du crime a donné lieu à la rigueur du jugement; et ce qui fut la punition de nos parents

(1) Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. 1, pag. 141; La Rue, *Carême*, tom. 1, pag. 72. Cette pensée est également de saint Jean Chrysostôme.

coupables est devenu la condition naturelle de leurs descendants. En effet, nous ne voyons plus l'homme naître, ainsi qu'Adam, de la poussière ; c'est par la voix de la génération que le fils provient de son père. Conséquemment la chair n'est pas aujourd'hui de même nature que la terre, quoiqu'elle en ait été tirée, au lieu qu'un fils n'est point d'une autre nature que son père. Tout le genre humain se trouvant renfermé dans le premier homme, quand Dieu lui prononça l'arrêt de sa condamnation : l'homme pécheur et mortel a dû engendrer un homme mortel et pécheur comme lui. « La raison s'étant révoltée contre Dieu, les passions lui refusèrent l'obéissance ; et l'âme ne buvant plus à cette source inépuisable de vie, elle laissa tomber aussi le corps sans vigueur ; de là vient que la mortalité s'en est emparée incontinent. Ainsi, pour la ruine totale de l'homme, le péché a détruit la justice ; la convoitise s'étant soulevée a troublé la paix, l'immortalité a cédé à la nécessité de la mort ; voilà l'ouvrage de Satan opposé à l'ouvrage de Dieu (1). »

La mort corporelle n'a pas été l'unique châtiment encouru par le crime de notre premier père. Une autre mort plus redoutable encore pesa sur sa postérité, jusqu'au moment où la grâce du divin mé-

(1) Traduit par Bossuet, *sur la fête de Pâques*, *Serm.*, tom. VIII, pag. 60, 61.

diateur rompt par le baptême le lien qui nous y attache. Mais pourquoi la régénération que la grâce produit dans nos âmes ne s'est-elle pas étendue jusque sur nos corps, en les rendant immortels? J'ai traité ailleurs cette question, dans l'ouvrage direct
Pag. 228. *Du baptême des petits enfants*. Il me suffira de répéter ici ce que j'en ai dit : Où seroit, de notre part, le mérite de la foi, et quelle espérance aurions-nous à concevoir pour les temps futurs, si l'assurance d'être immortels sur la terre ne nous laissoit rien ni à craindre, ni à désirer pour l'avenir (1)? Cette vérité ressort particulièrement de l'exemple que nous fournissent les saints confesseurs de la foi. Quelle auroit été la matière de leurs triomphes et de leur gloire, si, même après le baptême, ils n'avoient pas eu à soutenir la rigoureuse épreuve des tortures et de la mort? « Mais ce n'est pas seulement de la mort des martyrs qu'on peut dire que, par une grâce admirable du Sauveur, la peine du péché est devenue l'instrument de la vertu ; c'est de la mort de tous les hommes (2). » « On disoit autrefois au premier homme : Tu mourras, si tu pèches ; mais maintenant, on dit aux fidèles : Mourez, pour ne pas pécher. Ce qu'il falloit craindre alors pour ne pas pécher, maintenant il faut le désirer et le faire pour

(1) Nicolle, *Essais*, tom. III, pag. 272, 273.
(2) Traduit par le même, *Essais*, tom. IV, pag. 1.

se préserver du péché. La foi nous enseigne que si nos premiers parents n'eussent pas péché, ils ne seroient pas morts, et la même foi nous apprend que les plus justes mêmes pècheront, s'ils ne meurent. Ceux-là sont donc morts, parce qu'ils ont voulu pécher, et ceux-ci ne pèchent point, parce qu'ils veulent bien mourir. Ainsi (conclut saint Augustin), Dieu a donné tant de bénédiction à notre foi, que la mort même, qui détruit la vie, est devenue un moyen pour entrer dans la vie (1). »

La véritable mort est celle que le péché donne à l'âme ; c'est de celle-là qu'Adam fut frappé au moment où il désobéit à Dieu. Pag. 334.

Erreur des anciens philosophes, qui ont voulu expliquer la mortalité dans l'homme d'une manière naturelle. Pag. 336.
Saint Augustin tient à l'opinion que les hommes innocents n'auroient pas connu la mort ; et que, durant leur premier séjour dans le paradis terrestre, ils entretenoient leur vie par une nourriture spirituelle, sans toutefois repousser l'opinion que les fruits du jardin qui leur étoient abandonnés fussent des aliments corporels. Pag. 339. Pag. 341.
Différence de la vie que nous tenons d'Adam, et celle que Jésus-Christ nous a donnée. Pag. 345.

Livre quatorzième. Ce que c'est que vivre selon la chair, et vivre selon l'esprit. Pag. 350.
Cette opposition fait la différence essentielle entre les deux cités. Des passions. Pag. 354.

(1) Traduit par Bourdaloue, *sur la Circoncision*, *Mystères*, tom. 1, pag. 66, 67.

Pag. 356 Contre les stoïciens. Elles sont bonnes ou mauvaises selon la direction que le libre arbitre leur imprime. Le
Pag. 358. juste en fait des instruments de salut. (Doctrine que nos moralistes et nos prédicateurs ont solidement développée, d'après l'autorité et les textes du saint évêque d'Hippone.) De l'orgueil. Saint Augustin le définit en ces termes :

Pag. 365. C'est le désir d'une fausse grandeur. Car n'est-ce pas une fausse grandeur d'abandonner celui à qui l'âme doit être attachée comme à son principe, pour devenir, en quelque sorte, son principe à soi-même?
Pag. 336.[1] Ce qui arrive, quand elle se complaît dans sa propre beauté en s'éloignant de cette beauté souveraine et immuable qui devroit être l'unique objet de ses affections. S'élever de la sorte, c'est s'abaisser. Il y a au contraire dans l'humilité quelque chose qui élève le cœur en haut, tandis que dans l'orgueil il y a quelque chose qui le pousse en bas. Quand l'homme veut être plus grand qu'il ne doit, il devient moins qu'il n'étoit; et, en croyant se suffire à lui-même, il perd ce qui pourroit lui suffire véritablement. C'étoit l'orgueil qui avoit précipité du ciel les Anges rebelles. Ce fut l'orgueil encore qui causa la ruine du premier homme. Pour les punir tous, il avoit suffi à Dieu de les abandonner à eux-mêmes. Dans le châtiment des Anges, il n'étoit pas nécessaire que Dieu changeât en rien leur nature, ni qu'il les dépouillât des dons particuliers qui leur avoient été faits. Non,

ils leur seront conservés ; mais il y aura seulement cette différence, que ce qui leur servoit d'ornement, cela même leur tournera en supplice par une opération cachée de la main de Dieu, qui se sert comme il lui plaît de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance (1) ! De même l'homme a été abandonné à lui-même, parce qu'il avoit abandonné Dieu par une vaine complaisance en lui-même. Il a été puni par la révolte de ses sens, et il n'a pu trouver en soi l'obéissance qu'il n'avoit pas voulu rendre à Dieu. De là vient qu'il est manifestement misérable, parce qu'il ne vit pas comme il veut ? « O Dieu ! quel est ce désordre, et comment avons-nous perdu le premier honneur de notre nature, en nous rangeant à la ressemblance des animaux muets et déraisonnables ? N'en cherchons point d'autre cause : nous nous sommes attiré nous-mêmes un si grand malheur. Nous avons voulu goûter les plaisirs sensibles ; nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes ; et il est arrivé, par un grand et terrible changement, que l'homme, qui devoit être spirituel, même dans la chair, devient tout charnel, même dans l'esprit (2). » Les ravages

Pag. 367. 375.

(1) Traduit par Bossuet, *sur les Anges*, *Serm.*, tom. IV, pag. 221.

(2) Traduit par le même, *sur la Présentation*, *Serm.*, tom. IV, pag. 22. (En substance.)

de la concupiscence se sont manifestés par les autres
Pag 369. passions. Sans le péché, nous n'aurions point sujet de rougir de ce qui fait aujourd'hui la révolte de la
Pag. 378. chair contre l'esprit. Dieu a permis la chute d'Adam, pour faire voir à sa postérité quel mal c'est que l'orgueil, et combien l'homme a besoin d'être soutenu par une grâce divine. Il vivoit, tant qu'il voulut ce que Dieu lui avoit commandé, il vivoit jouissant de Dieu, qui le rendoit bon par sa souveraine bonté; il vivoit sans aucune indigence, et pouvoit vivre éternellement. Il avoit toujours de quoi se garantir de la faim et de la soif; et l'arbre de vie le défendoit contre la vieillesse. Il n'appréhendoit ni les maladies au-dedans, ni les accidents au-dehors. Son corps jouissoit d'une pleine santé, et son âme, d'une tranquillité parfaite. Point de tristesse ni de fausses joies. Toute sa joie venoit de Dieu, qu'il aimoit d'une ardente charité, et sa charité prenoit sa source dans un cœur pur, et dans une foi sincère.... Point de lassitude qui le fatiguât, point de sommeil qui le surprît.... L'enfantement eût été sans douleur, et le fruit de ses entrailles fût sorti du sein maternel, comme le fruit tombe quand il est mûr.

Voici un exemple de la retenue avec laquelle nous devons parler de certaines actions, maintenant honteuses :

Pag 377. Nous parlons ici d'objets que dans notre condition

présente la pudeur nous interdit. Et, bien que nous ne fassions qu'hasarder de simples conjectures sur un ordre de choses existantes dans un temps où on n'avoit pas à en rougir, il vaut mieux captiver notre curiosité sous le frein de la modestie qui nous arrête, que de chercher à les expliquer par des paroles qui, d'ailleurs, rendroient toujours mal notre pensée.

Dans le cours de ces discussions, saint Augustin s'est proposé une question qui nous intéresse davantage par les conséquences bien moins problématiques qu'il en tire. Il se demande : Pag. 361.

Les premiers hommes étoient-ils pour cela exempts de passions. Et s'ils en avoient, comment étoient-ils heureux, puisqu'on ne peut pas dire absolument heureux celui qui est agité par la crainte, ou tourmenté par la douleur? Mais, d'un autre côté, que pouvoient-ils avoir à craindre ou à souffrir dans une si grande affluence de tous biens?... Ils évitoient le péché, mais sans peine et sans inquiétude; et c'étoit là le seul mal qu'ils eussent à craindre... Parmi nous, selon l'Ecriture et la saine doctrine, les citoyens de la sainte cité de Dieu qui vivent selon Pag. 384. Dieu, dans le pélerinage de cette vie, craignent, désirent, s'affligent, et se réjouissent; et parce que leur amour est pur, toutes ces passions sont innocentes en eux. Ils craignent les supplices éternels, et

désirent l'immortalité bienheureuse. Ils s'affligent en effet, parce qu'ils soupirent encore en eux-mêmes, dans l'attente de l'adoption divine qui se fera, lorsqu'ils seront dépouillés de leur corps. Ils se réjouissent en espérance, parce que cette parole qui dit
I. Cor. xv. 54. que *la mort sera absorbée dans la victoire*, sera accomplie. De plus, ils craignent de pécher, ils désirent de persévérer, ils s'affligent de leurs péchés, ils se réjouissent de leurs bonnes œuvres... Or, ils ne sont pas seulement touchés de ces mouvements pour eux-mêmes; mais aussi pour ceux dont ils désirent la délivrance, dont ils craignent la mort ou dont
Pag. 359. ils regrettent la séparation. Car, pour ne parler
II. Cor. xii. 5. maintenant que de ce grand homme qui se glorifie de ses infirmités, de ce docteur des nations, qui
I. Cor. xv 10. a plus travaillé que les autres Apôtres, et qui a instruit ceux de son temps, et toute la postérité par ses admirables Epîtres, du bienheureux Paul, ce généreux athlète de Jésus-Christ, formé par lui, prisonnier pour lui, crucifié avec lui, glorieux en lui, combattant vaillamment à la vue des Anges
Phil. iii. 14. et des hommes, et s'avançant à grands pas dans la carrière pour remporter le prix de la course : Qui ne seroit ravi de le contempler avec les yeux de
Rom. xii. 15. la foi ? de le voir se réjouir avec ceux qui se réjouissent; pleurer avec ceux qui pleurent; avoir à soutenir des combats au dehors et des frayeurs au dedans; souhaiter de mourir et d'être avec Jésus-

Christ; désirer de voir les Romains, pour faire du fruit parmi eux, comme il en avoit fait parmi les autres nations; avoir pour les Corinthiens une sainte jalousie qui lui fait appréhender qu'ils ne se laissent séduire, et déchoir de l'amour chaste qu'ils avoient pour Jésus-Christ; être touché pour les Juifs d'une tristesse profonde et d'une douleur continuelle; et, enfin, n'être pas seulement touché de douleur, mais éclater en gémissements et en plaintes au sujet de quelques-uns qui, après être tombés en de grands désordres, n'en faisoient point pénitence? Si l'on doit appeler vices ces mouvements qui naissent de la vertu et de la charité, il ne reste plus que d'appeler vertus les choses qui sont effectivement des vices.

Rom. I. 11. II.Cor. II. 2. Rom. IX. 2. II. Cor. XII. 21.

Saint Augustin ajoute l'exemple du Sauveur pleurant sur le tombeau de Lazare. Supérieur à ces affections humaines par sa divine nature, mais daignant les partager avec nous, parce qu'elles sont l'apanage de notre humanité.

Luc. XXII. 15.

Mais quelque bon usage que nous fassions de ces passions, toujours est-il certain que nous ne les aurons pas en l'autre vie, et que, dans celle-ci, elles nous emportent souvent plus loin que nous ne voudrions. Mais tant que nous sommes dans ce corps fragile, ce seroit un défaut d'être exempt de toute passion. L'apôtre blâme certaines personnes qu'il

accuse d'être sans amitié. Ce que les stoïciens nomment *apathie*, est une insensibilité pire que tous les vices... Concluons que tous ces mouvements sont bons en ceux qui vivent bien, et mauvais dans les autres.

Pag. 377. Mais comment concilier cette chûte de nos premiers parents avec la prévoyance de Dieu?

Saint Augustin ne s'étend pas ici sur la solution, parre qu'il le fait ailleurs avec tout le développement convenable. Il se contente d'y répondre qu'il l'a permise dans les vues d'une sagesse supérieure. Sur quoi Bossuet :

« Saint Augustin nous enseigne que Dieu, mettant Adam dans le paradis, voyoit bien qu'il devoit tomber, mais en même temps il voyoit que par sa postérité, aidée de la grâce, le Diable seroit surmonté avec une plus grande gloire des saints. Ainsi (ajoute Bossuet), quoique la convoitise entreprenne pour détruire la justice des enfants de Dieu, elle demeure victorieuse par la charité qui est la véritable justice, comme l'appelle saint Augustin, et la grâce les remplit tellement, que nous voyons tout ensemble en l'homme fidèle, plus de force, plus d'infirmité, plus de gloire, plus de bassesse (1). »

Pag. 378. « Il y a donc deux amours qui font ici toutes choses : l'un est l'amour de soi-même porté jusqu'au mépris de Dieu (c'est ce qui fait la vie ter-

(1) Bossuet, *réfutat. du Catéch. de P. Ferry*, tom. v, in-4°, pag. 425.

restre ou charnelle et la vie du monde); l'autre est l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même (c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme) (1). » L'une se glorifie en soi, et l'autre dans le Seigneur : l'une brigue la gloire des hommes, et l'autre ne veut pour toute gloire que le témoignage de sa conscience : l'une marche tête levée, toute bouffie d'orgueil, et l'autre dit à son Dieu : *Vous êtes ma gloire, et c'est vous qui me faites marcher la tête levée.* En l'une, les princes sont dominés par la passion de dominer les autres ; et en l'autre, les princes et les sujets se rendent des assistances mutuelles ; ceux-là par leur bon gouvernement, et ceux-ci par leur obéissance, etc. Ps. III. 4.

Livre quinzième. Remontant encore jusqu'aux premiers âges du monde, saint Augustin poursuit son histoire des deux cités, qu'il fait marcher de front, commentant l'Ecriture sainte, soit par elle-même, soit par les témoignages profanes ; répandant à pleines mains les trésors de l'érudition; discutant et résolvant toutes les difficultés de chronologie et de critique : en sorte que cette partie de son ouvrage, c'est-à-dire les six derniers livres, ne laisse pour les siècles venus après, ni à nos adversaires le mérite d'avoir inventé une seule objection, ni à nos défenseurs le mérite de les avoir refutées les premiers. Il entremêle à ses récits des pensées solides et édifiantes. Pag. 379.

(1) Traduit par Bossuet. *Serm. de vêture*, tom. VII (édit. Le Bel), pag. 265; Cambacérès, *Serm.*, tom. II, pag. 9.

Par exemple, le meurtre d'Abel, comparé avec celui de Rémus tué par Romulus, lui fournit ces réflexions :

Les méchants portent envie aux gens de bien, par la seule raison que les uns sont bons, et les autres méchants. La bonté ne se diminue pas pour être possédée par plusieurs ; au contraire, elle devient d'autant plus grande, que ceux qui la possèdent sont plus unis ; et c'est le moyen de la perdre, que de vouloir la posséder tout seul. Les méchants combattent les uns contre les autres, et les méchants combattent aussi contre les bons.

Pag. 388. Sur la longue vie des patriarches d'avant le déluge. Quelques différences dans la chronologie des livres hé-
Pag. 389. breux et des Septante. Réponse aux objections. Seth.
Pag. 408. Enoch. Livre attribué à ce patriarche par l'apôtre saint
Pag. 410. Jude. Noë et son arche, figure de Jésus-Christ et de l'Eglise.

Livre seizième. Suite de l'histoire de l'ancien Testa-
Pag. 415. ment expliqué par le nouveau. Noé et ses enfants. Ils fi-
Pag. 418. guroient les événements futurs. Construction de la tour
Pag. 422. de Babel, et confusion des langues. Examen de la question : si les différences particulières de l'espèce humaine contredisent la descendance de tout le genre humain d'Adam et de Noé. Question des antipodes. Abraham.
Pag. 429. Promesses faites à ce patriarche. Sa victoire sur les rois
Pag. 431. ligués. De la bénédiction qui lui fut donnée par Mel-
Pag. 438. chisedech. Un fils lui est donné. Sara. La circoncision. « Jésus-Christ n'abolit l'ancienne circoncision, ou, pour parler plus exactement, l'ancienne circoncision ne

finit en lui que parce qu'il établit la nouvelle, et, (comme dit saint Augustin), il ne prend l'ombre et la figure, que parce qu'il apporte la lumière et la vérité (1). » De l'apparition des Anges qui lui fut faite près du chêne de Mambré. Loth. Châtiment de Sodôme. Isaac. Son sacrifice. Son mariage avec Rebecca. Jacob et Esaü. Pag. 442.
Bénédictions prophétiques données par Jacob à ses enfants avant que de mourir. Les Hébreux transférés en Egypte. Leur séjour dans cette contrée. Moïse. Josué. Juges et rois jusqu'à David, qui devoit donner naissance au Messie. Pag. 447. Pag. 454.

Livre dix-septième. Principaux événements du règne de David, dans ce qui a rapport au Messie. Ce ne fut proprement que sous les rois, que les promesses faites à Abraham, à Isaac et à Jacob, touchant la terre de Chanaan, furent accomplies, puisque leur postérité fut tellement établie dans cette terre, qu'il ne manquoit plus rien à l'entier accomplissement des promesses de Dieu à cet égard, sinon que les Juifs la possédassent toujours en demeurant fidèles à Dieu. Trois sortes de prophéties dans l'ancien Testament. Les unes se rapportent à la Jérusalem terrestre, les autres à la céleste, et les autres à toutes deux. Des interprétations allégoriques à donner aux textes de la sainte Ecriture. Jésus-Christ annoncé par les psaumes de David, et par d'autres livres de l'ancien Testament. Prophètes sous les successeurs de David, du temps de la captivité de Babylone, et depuis le retour des Juifs dans leur patrie jusqu'à l'avènement du Sauveur. Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, Elisabeth Pag. 455. Pag. 457. Pag. 471. Pag. 486.

(1) Bourdaloue, *Circoncision*, *Mystères*, t. 1, p. 56; et l'abbé Clément, *Avent*, pag. 400.

sa femme, saint Jean le précurseur. — Bossuet a suivi ce plan pas à pas dans son admirable discours sur l'*histoire universelle*. Il est évident que le grand évêque de Meaux a tracé son plan sur l'ouvrage de saint Augustin. Le but de l'un et de l'autre étoit de faire voir la religion toujours ferme et inébranlable depuis le commencement du monde. Le rapport des deux Testaments lui donne cette force; et l'Evangile que l'on va voir s'élever sur les fondements de la foi, montre une solidité qu'on reconnoît au premier coup d'œil être à toute épreuve. Comme saint Augustin, Bossuet fait marcher de front les empires de la terre, Assyriens, Egyptiens, peuples de la Grèce, Romains, et cette Eglise de Jésus-Christ, poursuivant son pélerinage sur la terre, à travers les révolutions humaines, sans être ébranlée par leur choc.

Livre dix-huitième. Suite du précédent. Le savant auteur démontre que l'origine de l'idolatrie ne remonte pas plus haut chez les Grecs que le temps où vivoit Moïse : ce qui l'amène à parler des poètes théologiens de l'antiquité, des prestiges par lesquels le Démon réussissoit à tromper les hommes. De l'arrivée d'Enée dans l'Italie, au temps des juges. De la fondation de Rome à l'époque où Ezéchias régnoit en Juda. Des sybilles et des sept sages de la Grèce. De la prophétie d'Isaie : de celles de Daniel et d'Ezéchiel. Autres écrivains inspirés qui avoisinent de plus près la venue du Messie. Des sectes philosophiques qui se partagèrent les écoles de la Grèce et de Rome jusqu'à la révélation chrétienne, et de l'autorité des livres canoniques.

Pag. 498.
Pag. 504.
Pag. 522.

Que peut la foible prévoyance des hommes pour parvenir à la connoissance de la vérité, et des voies

qui mènent à la félicité, à moins d'être dirigée par une autorité divine? Au lieu de ce parfait accord qui se remarque si éminemment dans nos écrivains sacrés, voyez dans les écoles de la philosophie humaine : quelle variété, quelle discordance d'opinions! Une semblable différence démontre toute seule que c'est Dieu qui a parlé par la bouche des premiers. Ce ne sont pas quelques écrivains isolés, en petit nombre, dissertant dans leurs écoles, et ne s'entendant point entre eux.

Tableau des erreurs et des systèmes des philosophes d'Athènes et de Rome. Pag. 523.

Quel peuple, quel sénat, quelle autorité publique de la cité de la terre s'est jamais mise en peine de juger de tant d'opinions différentes, pour approuver les unes et condamner les autres? Toutes étoient admises indifféremment, bien qu'elles portassent sur les plus graves questions, celles qui intéressent le plus immédiatement le malheur ou la félicité des hommes. Le bien et le mal, le vrai et le faux, s'y débitoient avec la même licence; vraie tour de Babel, c'est-à-dire de confusion. Peu importoit au Démon, qui en est le chef, qu'ils se combattissent entre eux par les erreurs les plus contradictoires, quand leur commune impiété en faisoit tous également ses esclaves.

Pag. 525. Version des Septante. Saint Augustin croit qu'elle est le produit d'une inspiration divine.

Enfin, Jésus-Christ paroît au temps et dans les circonstances prédites, signalant sa divine toute-puissance par ses miracles. Plusieurs d'entre les Juifs croient en lui ; d'autres refusent de le reconnoître ; ils en sont punis par la ruine de leur cité, et par leur dispersion sur tous les points de l'univers. Une providence vengeresse les a frappés, mais sans les anéantir : leur conservation étoit nécessaire pour attester la vérité des saints oracles.

Pag. 530. Job fidèle au milieu d'une terre infidèle et idolâtre ; ce qui nous laisse croire qu'au milieu des ténèbres répandues sur tout l'univers, à l'exception de son peuple privilégié, le Seigneur s'étoit réservé des hommes justes, agréables à ses yeux, appartenant à la Jérusalem spirituelle. Gloire promise à la future Eglise de Jésus-Christ par la prophétie d'Aggée.

Pag. 531. Jetée à travers un monde pervers et corrompu, cette Eglise marche au milieu des angoisses et des tribulations, sans avoir d'autre joie que l'espérance, renfermant dans son sein, comme le filet de l'Evangile, les bons et les méchants jusqu'au jour où
Pag. 532. se fera le discernement. Parmi ses disciples, Jésus-Christ associe à son ministère des Apôtres, qu'il a choisis dans la condition la plus obscure, afin d'être et de faire en eux tout ce qu'ils seroient et feroient

de grand. C'est par eux qu'il a prêché l'Evangile d'abord aux Juifs, et ensuite aux gentils. Il a voulu souffrir et ressusciter après sa mort, afin de nous apprendre par ses souffrances ce à quoi nous engage la défense de la vérité, et par sa résurrection, quelles espérances nous sont réservées dans l'éternité. Vainement sa religion est combattue par les persécutions qui ensanglantent son berceau ; la prédication de l'Evangile est rendue plus éclatante et plus forte par les persécutions mêmes qui devoient, ce semble, l'anéantir. De Jérusalem, la révélation évangélique s'est répandue dans la Judée d'abord, puis de proche en proche chez tous les peuples de l'univers.

Le Sauveur avoit dit à ses Apôtres : *Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et n'ont point de pouvoir sur la vie de l'âme.* Pour les défendre contre la peur, leurs âmes étoient embrasées du feu de sa charité. Jésus-Christ a employé pour ce ministère, non-seulement les témoins de sa passion et de sa résurrection, mais d'autres encore qui leur ont succédé, et qui ont porté l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre, parmi les plus sanglantes persécutions ; Dieu se déclarant en leur faveur par les miracles et les dons de l'Esprit Saint, qui accompagnoient leur mission, afin que les gentils, croyant en celui qui a été crucifié pour les racheter, révérassent avec un amour digne des

Matth. x. 28.

Pag. 533.

chrétiens, le sang des martyrs qu'ils avoient répandu, et que les rois mêmes, dont les édits ravageoient l'Eglise, se soumissent humblement à ce nom que leur cruauté s'étoit efforcée d'exterminer. Alors les Démons, furieux de voir leurs temples abandonnés, et les peuples se ranger en foule sous les drapeaux du Dieu rédempteur qui les affranchissoit de leur esclavage, suscitèrent les hérétiques pour combattre la doctrine chrétienne sous le nom
Pag. 534. de chrétiens : sujet d'affliction la plus désolante pour le cœur des vrais fidèles, contraints à vivre au milieu de ce mélange, qui les expose eux-mêmes au danger de voir leur charité s'affoiblir, et au chagrin inévitable d'entendre les ennemis du nom chrétien se prévaloir de ces dissensions domestiques, pour blasphémer contre tout le christianisme. Tous ceux qui ont des opinions dangereuses ne sont pas pour cela regardés dans l'Eglise comme hérétiques, mais ceux-là seulement qui en ayant été repris y persistent opiniâtrement, et s'efforcent de les accréditer. Toutefois, les ennemis de l'Eglise catholique, quelle que soit l'erreur qui les aveugle, ou la passion qui les anime, ne sont pas pour elle sans utilité. Par le pouvoir malheureux qu'ils ont reçu de l'affliger corporellement, ils exerçent sa patience en la combattant par leurs opinions erronées, ils donnent à la sagesse l'occasion de se manifester. Mais, de quelque façon que ce soit, toujours fournis-

sent-ils matière à sa bienveillance et à sa générosité envers ses ennemis, soit qu'elle agisse avec eux par de pacifiques conférences, ou par des censures redoutables. C'est pourquoi le Démon a beau soulever contre elle ses ministres de mensonge; il ne sauroit lui nuire. Depuis Abel, le premier juste égorgé par son frère, jusqu'à la fin des siècles, l'Eglise s'avance vers la patrie céleste parmi les persécutions du monde et les consolations de Dieu. C'est un oracle de l'Apôtre, que : Qui veut vivre avec piété en Jésus-Christ, doit s'attendre à des persécutions; et jamais il n'y aura aucun temps où l'on en soit exempt. II. Tim. III. 12.

Dénombrement des persécutions que l'Eglise chrétienne avoit eu déjà à subir, depuis la première qui fut faite à Jésus-Christ, jusqu'au temps de saint Augustin. Le nombre ne peut en être déterminé avec précision. De celle qui est réservée aux jours de l'Ante-Christ. Imposture des païens, qui assignoient à l'Eglise chrétienne un terme de trois cent soixante années, au-delà desquelles elle devoit périr (1). Ce terme est expiré il y a déjà long- Pag. 536. Pag. 537.

(1) « Tous les ennemis de l'Eglise ont marqué une fin, ou du moins une interruption à sa durée, et tous les enfants de l'Eglise ont soutenu qu'elle ne verroit ni l'une ni l'autre. Les païens lui assignoient pour toute durée trois cent soixante-cinq ans : vains discours que l'expérience avoit réfutés, puisqu'elle n'avoit jamais été plus affermie qu'après ce temps écoulé. Il n'y a donc point de fin pour elle. Mais elle n'est pas moins à couvert de l'interruption, puisque Jésus-Christ, véritable en tout, l'a également garantie de ces deux espèces. » (Bossuet, *Instruct. sur les promesses*, n° XXII, tom. V, Collect. in-4°, pag. 124.)

temps ; l'Eglise n'a fait que s'étendre par des conquêtes successives.

Pag. 539. et suiv. *Livre dix-neuvième.* Vaines opinions des philosophes sur le bonheur. Le christianisme seul en fournit une idée exacte, en indiquant le lieu où il réside, et le moyen d'y parvenir. C'est une étrange vanité de placer sa béatitude ici-bas, et surtout de la faire dépendre de soi-même. Pour les choses qu'on nomme les premiers biens de la nature, les peut-on posséder en cette vie, qu'elles ne soient sujettes à une infinité de révolutions? En effet, à combien de douleurs et d'anxiétés le sage n'est-il pas exposé dans sa personne; et de la part de tout ce qui l'entoure? Or, le plaisir et le repos peuvent-ils se concilier avec un tel état de choses?

Pag. 545.

Pag. 546.

Le retranchement ou la débilité des membres est contraire à l'intégrité des parties du corps, la laideur à sa beauté, la maladie à sa santé, la lassitude à ses forces, la langueur ou la pesanteur à son agilité, et cependant qu'y a-t-il à tout cela à quoi le sage ne soit point sujet?... La vertu même, qui s'attribue le premier rang parmi les biens de l'homme, bien qu'elle ne doive pas se compter parmi les biens naturels, que fait-elle ici-bas, qu'une guerre continuelle avec les vices; et avec des vices qui ne sont pas hors de nous, mais dans nous; qui ne nous sont pas étrangers, mais qui nous appartiennent, surtout la tempérance qui réprime les désirs désordonnés de la chair, de peur qu'ils ne fassent consentir l'esprit à des actions criminelles? Que dirai-je de cette vertu qu'on ap-

Pag. 547.

pelle la prudence? Toute sa vigilance n'est-elle pas occupée à discerner le bien d'avec le mal pour rechercher l'un et éviter l'autre; et cela même ne fait-il pas voir que le mal est en nous ou parmi nous? La justice, de même, de qui l'emploi est de rendre à chacun ce qui lui appartient, et qui maintient en l'homme cet ordre équitable de la nature, que l'âme soit soumise à Dieu, et le corps à l'âme, et qu'ainsi l'âme et le corps lui soient soumis, ne fait-elle pas bien voir, par la peine qu'elle a de s'acquitter de cette fonction, qu'elle n'est pas encore au terme de son travail? Quant à la force, quelque sagesse qui l'accompagne, n'est-elle pas un témoin irréprochable des maux qui accablent les hommes, et que la patience est contrainte de supporter?

Des misères humaines. Image de la société. Erreur des jugements humains. Dangers qui s'attachent à la profession du magistrat, à celle du militaire. Les guerres les plus justes n'en sont pas moins déplorables. L'amitié elle-même n'est souvent qu'une source de chagrins par l'amertume des séparations. Le bonheur n'existe que dans le séjour de l'éternelle paix. Description de la félicité céleste. Pag. 549.

Comme il n'est personne qui ne désire goûter de la joie, il n'est personne non plus qui n'aspire à jouir de la paix. Ceux mêmes qui font la guerre ne la font que pour avoir la paix; car qu'est-ce que la victoire, que la soumission des rebelles. Ceux mêmes Pag. 554.

qui rompent la paix ne la rompent pas parce qu'ils la haïssent, mais pour en avoir une à leur gré. Ils la veulent, non pour les autres, mais pour eux-mêmes. Les voleurs eux-mêmes conservent la paix avec leurs compagnons, afin de la pouvoir troubler plus impunément parmi les autres... Les
Pag. 555. méchants voudroient, si la chose étoit possible, que tous les hommes leur fussent soumis, afin que toutes choses obéissent à un seul, c'est-à-dire conservassent la paix avec lui, ou par crainte, ou par amour... C'est la paix qui maintient l'équilibre dans toutes les conditions, en assignant à chacune d'elles les devoirs qui lui sont propres. Quand on s'en écarte, on rompt la paix; et de là la guerre que nous font les passions, dont l'empire est bien autrement redoutable que celui des hommes, puisque, sans parler des autres, celle de dominer exerce par elle-même une
Pag. 558. cruelle domination sur l'esprit de ceux qu'elle possède. De là encore l'esclavage où elles nous jettent, esclavage seul réel et vraiment déplorable; car il y a des esclaves qui, parce qu'ils sont gens de bien, sont plus libres que les méchants maîtres qu'ils servent... Aussi, l'Apôtre avertit les esclaves mêmes d'être soumis à leurs maîtres, et de leur être affectionnés, pour rendre en quelque sorte leur servitude libre, en ne les servant pas par la crainte du châtiment, mais par l'amour du devoir, jusqu'à ce que l'iniquité passe, et que toute domination humaine

soit anéantie, lorsque Dieu sera tout en tous. « Dans le ciel, nulle domination entre les saints, parce qu'il n'y aura nul besoin parmi les saints, le soin de pourvoir aux besoins des foibles étant le fondement de toute domination (1). » Pag. 560.

L'âme fidèle, aspirant à la cité céleste, vivant dans l'attente des biens éternels qui lui sont promis, profite, durant son pélerinage ici-bas, des biens et des avantages qu'elle rencontre sur la terre d'exil, non pour s'y abandonner et se laisser distraire par eux du but où elle tend, mais pour en aider sa marche, et la soutenir contre les épreuves de cette vie mortelle; rapportant la paix terrestre à cette véritable et unique paix, qui fait la vie des bienheureux dans le ciel. Elle en anticipe les ineffables jouissances par la foi et l'espérance. C'est là sa vie, le principe de ses actions, tant par rapport à Dieu que par rapport au prochain; car la profession chrétienne n'a rien de contraire aux devoirs de la société. Bien loin de là, c'est une vie de société. L'Eglise de Jésus-Christ ne voit dans tous les peuples du monde qu'une vaste famille. Peu lui importe que chacun vive selon ses usages, ses mœurs et ses lois particulières; pourvu qu'il n'y ait à tout cela rien qui soit en opposition avec les divins commandements. Tout ce qu'elle Pag. 561. Pag. 563.

(1) Traduit par La Rue, *Usage de l'autorité*, *Carême*, tom. I, pag. 460. Voyez aussi Fromentières, *Carême*, t. II, p. 518.

impose au philosophe infidèle qui vient à elle, c'est de renoncer, non à ses coutumes particulières, innocentes en soi, mais à ses dogmes dépravés. Que dans le choix d'un état de vie, on embrasse une profession active; que l'on se dévoue à la contemplation : que l'on adopte un genre mêlé de l'un et de l'autre : tout ce qu'elle exige, c'est que le choix soit déterminé par l'amour de la vérité, et qu'il n'exclue pas le devoir de la charité. On ne doit point tellement s'adonner au repos de la contemplation, qu'on ne songe aussi à se rendre utile au prochain, ni s'abandonner à l'action, de telle sorte qu'on oublie la contemplation. Dans le repos, ce que l'on doit rechercher, ce n'est pas l'oisiveté, mais le loisir de vaquer à la recherche de la vérité, pour en profiter soi-même, et en faire profiter les autres. Dans l'action, ce que l'on doit avoir en vue, ce n'est ni l'honneur, ni la puissance qui s'y attachent, mais le travail qui l'accompagne, lorsqu'il contribue au salut de ceux qui nous sont soumis. Par exemple, désirer l'épiscopat,
I.Tim. III. 1. c'est, comme l'a dit saint Paul, désirer une bonne œuvre; mais ne vous méprenez pas sur le sens de ces paroles : Ramené à la seule étymologie du mot, l'épiscopat est une charge plus encore qu'un honneur. C'est une surveillance onéreuse, qui indique que celui-là n'est pas évêque, qui ne veut que commander, et non pas servir. Il ne faut qu'aimer la vérité, pour embrasser le saint repos de la contem-

plation ; mais ce doit être la charité et la nécessité qui nous engagent dans l'action.

Point de vertu véritable, là où il n'y a qu'une religion fausse, parce que les vertus, si on ne les rapporte pas à Dieu, sont plutôt des vices que des vertus. Fausse paix du monde qui, mise en opposition avec celle que goûte le serviteur de Dieu, bien que sur cette terre, théâtre éternel de contradictions et de combats, contribue moins à nous rendre heureux qu'à soulager notre misère. Pag. 570. 571.

Livre vingtième. Créance de l'Eglise sur le dernier jugement. Pag. 573.

Nous ignorons par quel secret jugement de Dieu tel homme de bien vit dans l'indigence, tel autre, couvert de crimes, nage dans l'abondance de tout : pourquoi rien ne trouble la paix de cet homme à qui, ce semble, le déréglement de ses mœurs devroit mériter les plus sévères châtiments, tandis qu'il n'y a qu'afflictions pour celui à qui l'innocence de sa vie promettoit des jours sereins. Que non-seulement le premier reste impuni, mais que le second, à qui l'on n'a nul reproche à faire, succombe sous le poids d'une accusation injuste, victime de faux témoignages, écrasé par les maladies et la souffrance, à côté de l'impie, jouissant de la santé la plus florissante ; que des jeunes gens, dont les vertus présageoient les plus heureux fruits pour la société tout Pag. 574.

entière, soient moissonnés avant l'âge, et que des hommes dont on croit qu'ils n'auroient pas dû naître prolongent leur carrière au sein des honneurs et de l'opulence : on a peine à envisager de sang froid ces déplorables contrastes ; et peut-on les embrasser dans leur étendue? Encore si, dans un partage aussi inégal, les choses marchoient toujours sur le même pied, et que dans cette vie, où, comme
Ps. CXLIII. 1. parle le divin psalmiste, l'homme *n'est que vanité*, et *où ses jours passent comme l'ombre*, les biens passagers de la terre n'étoient donnés qu'aux méchants, et que l'adversité fût le partage des bons. on pourroit expliquer cette conduite de la Providence par la pensée que des hommes à qui n'appartiendront jamais les biens éternels obtiennent, à titre de dédommagement, les vaines consolations des faux biens de la terre, tandis que ceux qui n'ont pas à redouter les châtiments de l'éternité reçoivent, en punition de quelques fautes dont ils ont pu se rendre coupables, des afflictions passagères, qui, d'ailleurs, servent d'exercice à leur vertu. Mais lorsque l'on porte ses regards plus loin, et que l'on voit le bien et le mal arriver indifféremment aux bons et aux méchants, c'est là ce qui rend les
Rom. XI. 33. jugements de Dieu vraiment impénétrables, et ses voies plus incompréhensibles. Le dernier jugement résout toutes ces difficultés.

Pag. 575. et suiv. Témoignages de l'Ecriture, qui constatent la certitude

du dernier jugement. Deux résurrections : celle de l'âme, qui s'opère dès maintenant par son renouvellement à la vie spirituelle ; celle du corps, qui ne se fera qu'au dernier jour. Saint Augustin explique de l'Eglise ce qui est dit du règne de mille ans dans l'Apocalypse. Ce qu'il faut entendre par de *nouveaux cieux et une nouvelle terre*. Ce qui doit précéder le jour du dernier avènement de Jésus-Christ, à savoir le retour d'Elie sur la terre, la conversion des Juifs, la persécution de l'Ante-Christ, la résurrection des morts, la séparation des bons et des méchants, l'embrasement du monde, et son renouvellement. Pag. 578.

Livre vingt-unième. Lorsqu'enfin nos deux cités seront parvenues au terme de leur durée sur la terre, après que Jésus-Christ, constitué juge des vivants et des morts, aura fait le discernement des bons et des méchants ; quel sera le supplice des réprouvés, quelle sera la félicité des élus ressuscités dans leur propre chair ? On nous demande s'il est possible que des corps brûlent sans être consumés. Pag. 617. Pag. 618.

Que non-seulement la mort ne les ait point anéantis, mais qu'ils vivent, sans se détruire, au sein d'une flamme dévorante qui, elle-même, ne meurt pas ! ici, l'incrédulité ne veut point admettre la toute-puissance de Dieu, et nous demande des faits qui constatent la possibilité de l'éternité des peines dans l'autre vie. En supposant, nous dit-on, qu'il y ait des corps d'animaux qui vivent dans le feu, toujours finissent-ils par y mourir. Mais la chose Pag. 619.

prouvée, lequel est le plus difficile à croire, ou qu'ils puissent y subsister, ou y subsister sans douleur? C'est quelque chose de surprenant, sans doute, que de rester dans le feu sans y mourir : ce qui l'est bien davantage, c'est d'y vivre sans en souffrir. Si pourtant l'un est croyable, pourquoi l'autre ne le seroit-il pas?

Que les Démons subsistent dans les enfers, et qu'ils y soient en proie à d'horribles tortures; nous le savons par leurs propres aveux. — Oui, mais ils n'ont point de corps. N'importe de quelle manière: toujours souffrent-ils, et ne meurent pas. Au reste, quelle raison y a-t-il de faire de la douleur un argument de mort, puisque c'est plutôt une marque de vie, et qu'il est nécessaire que celui qui souffre vive, et qu'il ne l'est pas que la douleur tue? Ce qui fait aujourd'hui que la douleur amène la mort, c'est que l'âme est tellement unie au corps, qu'elle cède aux grandes douleurs, et se retire, parce que la liaison des membres est si délicate, qu'elle ne peut soutenir l'effort de ces douleurs aiguës; mais alors l'âme sera tellement unie au corps, et le corps, doué d'organes, tels que le nœud qui les rassemble ne pourra ni être délié par aucun espace de temps, ni rompu par aucune souffrance. La mort règne dans cet affreux séjour; mais non telle que celle qui sépare notre âme d'avec le corps. Là, mort éternelle, parce que l'âme séparée de Dieu est privée de son principe

de vie, et qu'elle ne pourra être délivrée, par la mort, des douleurs du corps. La première mort chasse l'âme du corps malgré elle, et la seconde l'y retient malgré elle; ou plutôt, quand nous souffrons ici-bas, c'est l'âme qui souffre, et non pas le corps, alors même que sa douleur lui vient du corps; elle peut donc souffrir indépendamment du corps : pour le corps, il ne souffre point s'il n'est animé, et il ne peut être animé s'il n'a une âme. Si donc la conséquence de la douleur à la mort étoit valable, ce seroit plutôt à l'âme à mourir, puisque c'est principalement elle qui souffre. Puisque celle qui souffre davantage ne peut mourir, pourquoi concluroit-on que les corps des damnés mourront, parce qu'ils doivent être tourmentés? Pourquoi donc seroit-il incroyable que ce feu puisse causer de la douleur aux corps des damnés sans leur donner la mort, puisque nous voyons que les corps mêmes font souffrir les âmes sans les tuer?

Nous avons sous les yeux une foule de phénomènes qui prouvent la possibilité physique que des corps habitent la flamme sans être dévorés par elle. Pag. 620.

Ici le saint docteur défie la science humaine de rendre raison de ces miracles journaliers de la nature, aussi impossibles à nier qu'à expliquer (tels que les phénomènes de l'aimant, de la chaux vive, qui s'allume par l'eau, etc.)

Pag. 623. et seq. Connoissons-nous bien toutes les forces de la nature, pour en déterminer les bornes ? Tout ce qui semble excéder l'ordre commun, nous le jugeons hors de la nature, et ne l'est pas, mais tient à l'ordre général établi par la volonté toute puissante du Créateur souverain... Certes, voilà de grands philosophes, de pouvoir rendre raison de tout ce qu'il y a de merveilleux dans le monde! Qu'ils rendent donc raison de ce peu que je viens de rapporter. Car je ne fais point de doute que s'ils n'en avoient jamais ouï parler, et que nous leur dissions que ces choses extrordinaires doivent arriver un jour, ils ne les crussent encore bien moins que celles que nous leur proposons; et cependant aujourd'hui, tout cela se passe sous nos yeux, sans que nous puissions les comprendre. Est-ce donc pour cela un motif légitime de les nier? Ce sont des prodiges; mais les prodiges sont bien moins contre la nature que contre la connoissance que nous en avons. Nous avouerons donc que si l'intelligence humaine est trop bornée pour pénétrer dans les causes de ces merveilleux ouvrages de Dieu, nous n'en sommes pas moins assurés que Dieu ne fait jamais rien sans raison; que rien de ce qu'il veut ne lui est impossible. Et nous croyons tout ce qu'il nous annonce, parce que nous ne pouvons croire qu'il soit ni menteur, ni impuissant.

Pag. 628. La nature du corps de l'homme, avant le péché,

étoit de ne pouvoir mourir. A la résurrection des morts, il sera rétabli dans son premier état. Les païens eux-mêmes sont tombés d'accord, qu'une chose peut être, dans la suite des temps, tout autre qu'elle n'étoit dans son état naturel. La terre de Sodome n'a pas toujours été ce qu'elle est. Autrefois elle ne se faisoit remarquer que par sa fertilité; aujourd'hui qu'elle a été frappée des feux du ciel, elle ne subsiste que pour effrayer, par son lugubre aspect, les yeux qui la contemplent. Puisque les âmes des hommes, qui sont incorporelles, peuvent être maintenant enfermées dans des corps, et qu'elles y seront alors unies par des liens indissolubles; pourquoi les Démons ne pourront-ils pas être tourmentés par un feu corporel, d'une manière très réelle, mais merveilleuse et ineffable? Pag. 629.

Examen des paroles d'Isaie: *Leur ver ne mourra point, et leur feu ne s'éteindra point*, paroles depuis appliquées par Jésus-Christ lui-même à la double peine dont les réprouvés sont châtiés dans leur âme et dans leur corps. Faut-il les prendre à la lettre ou les entendre dans un sens métaphorique, comme exprimant le déchirement continu de l'âme rongée sans relâche par les remords de la conscience? Saint Augustin ne prononce pas sur la question, d'une manière absolue. Il se contente de s'écrier: Isa. 66. 24. Marc. IX. 42. 48.

Qui ne seroit épouvanté d'une aussi formidable menace sortie de la bouche d'un Dieu, et répétée Pag. 630.

par lui jusqu'à trois fois ? Sur tout le reste, nous le connoîtrons mieux un jour, lorsque la science des saints sera si parfaite, qu'ils n'auront point besoin d'éprouver ces peines pour les connoître.

« Quoiqu'il en soit de la nature de ce ver et de ce feu, toujours est-il incontestable, d'après la sentence de Jésus-Christ : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le Démon et pour ses anges*, qu'il n'y a nulle comparaison entre ce genre de supplice, et tous ceux qu'a jamais pu concevoir la pensée humaine. Les autres feux s'épuisent par leur dévorante activité : celui-là s'attise sans cesse par son inépuisable énergie. Loin d'épargner les corps, il agit même sur les âmes, d'une manière inconcevable, il est vrai, mais trop réelle et trop effective : *Miris, sed veris modis* (1).» Après tout, Dieu, qui est le souverain de toutes les créatures, et qui sait en tirer tels services qu'il lui plaît, fait de cet élément le ministre de sa justice, et trouve aussi-bien le secret de faire agir le feu sur les esprits, quand il veut punir les coupables, comme il sait l'empêcher d'agir sur les corps, quand il veut conserver les innocents.

Matth. XXV. 42.

Pag. 631.

Mais quelle proportion y a-t-il entre un péché, quelque grave qu'on le suppose, et une éternité de supplices ? Et comment une peine éternelle peut-elle s'accorder avec la justice et la bonté de Dieu ? « Ce qui nous trompe,

Pag. 632.

(1) Segaud, *sur l'enfer*, *Carême*, tom. I, pag. 510 ; Bourdaloue : « En vain je voudrois vous représenter ce feu qui, d'une manière non moins véritable qu'elle est surprenante, exercera sur les esprits et sur les corps toute son activité, ainsi que parle saint Augustin : *Miris, sed veris modis.* » (*Carême*, tom. II, pag. 63.)

c'est de vouloir mesurer la durée de la satisfaction que la justice de Dieu ordonne, par la durée de l'action criminelle dont le pécheur s'est rendu coupable. Faux principe, dit saint Augustin; et pour en voir sensiblement l'illusion, il n'y a qu'à considérer ce qui se passe tous les jours dans la justice même des hommes. Qu'est-ce que l'ignominie d'un supplice infâme, et que la tache en imprime, laquelle ne s'effacera jamais? qu'est-ce qu'un état de servitude et qu'un esclavage perpétuel? qu'est-ce que l'ennui d'un bannissement, d'un exil, d'une captivité aussi longue que la vie? Tout cela n'est-ce pas, autant qu'il le peut-être, une espèce d'éternité? Or, nous voyons néanmoins que la justice humaine emploie tout cela contre un attentat presqu'aussitôt commis et achevé qu'entrepris et commencé; et quand, pour venger cet attentat si peu médité quelquefois et si promptement exécuté, elle fait servir tout cela, nous ne trouvons rien dans la peine qui excède le crime; elle va plus loin; et qu'est-ce que la mort, demande encore saint Augustin: Cette mort, de toutes les choses terribles selon la nature, la plus terrible; cette mort qui, de tous les biens temporels, enlève à l'homme, en le détruisant, le plus précieux qui est la vie; cette mort, dont le coup est irrémédiable, et dont les suites par là même sont comme éternelles; toutefois que ce soit le châtiment de certains crimes, quelque subits d'ailleurs et quelque passagers qu'ils aient été, c'est ce que nous approuvons, c'est en quoi nous admirons et la sagesse et l'équité des lois du monde. Il est vrai, continue le même père, que le sentiment de cette mort passe; mais l'effet ne passe point, et c'est surtout ce que se propose la loi; car prenez garde que la première et la plus directe intention de la loi n'est pas de tourmenter pour quelque

temps le criminel sur lequel elle lance son arrêt; mais que, par cet arrêt irrévocable, elle pénètre jusque dans l'avenir, et que sa vue principale est de le retrancher pour jamais du commerce et de la société des vivants, dont elle l'a jugé indigne. D'où il s'ensuit que, pour mesurer la proportion de la peine et de l'offense, ce n'est donc pas une règle toujours à prendre que la durée de l'un et de l'autre, et que dans un supplice qui ne finit jamais pour un péché qui finit si vîte, et dont le plaisir est si court, la justice divine peut être à couvert de tout reproche (1) »

Pag. 637. Il condamne hautement l'opinion d'Origène qui sembloit limiter à un certain temps la durée des peines de l'enfer : indulgence réfutée par les expressions précises de Jésus-Christ, et par la doctrine constante de l'Eglise (2). Il relève les contradictions où il s'étoit engagé par suite de son système, exposé et réfuté lumineusement par Bourdaloue, d'après saint Augustin, dans son beau discours *sur l'éternité malheureuse*, pag. 135.

Que cette source de bonté s'étende, disoient les partisans d'Origène, jusqu'aux anges réprouvés, pour faire cesser leur supplice, au moins après plu-

(1) Bourdaloue, *Eternité malheureuse*, *Dominic.*, t. IV, p. 139—141.

(2) « Origène a combattu l'éternité de l'enfer. C'étoit un des plus beaux génies qui aient été dans le christianisme; et de toutes les erreurs, celle qu'il vouloit établir étoit la plus flatteuse et la plus intéressante. Cependant cette erreur, qui devoit s'étendre et durer plus qu'une autre, a été l'hérésie de peu d'hommes et de peu de jours; tant on a toujours été convaincu qu'ici la révélation est évidente, qu'elle ne laisse aucune réponse à la chicane, et que rien n'est établi dans l'Eglise, si ce point ne l'est pas. » (M. l'abbé Champion de Pontarlier, *Trésor du chrétien*, tom. I, pag. 220.) Voy. plus haut, p. 177.

sieurs siècles de tortures. Leur pitié pourtant n'ose aller plus loin, ni passer jusqu'à délivrer Satan. Cependant, si quelqu'un vouloit aller jusque là, sa bonté en seroit encore plus grande, mais son erreur n'en seroit que plus pernicieuse... S'il en étoit ainsi, les conjectures des hommes l'emporteroient donc sur la parole de Dieu. Mais comme la chose est impossible, ceux qui veulent être garantis du supplice éternel ne se doivent pas occuper de disputer contre Dieu, mais accomplir ses commandements, tandis qu'il en est temps encore. D'ailleurs quelle apparence y a-t-il d'entendre le supplice *éternel* d'un feu qui doit durer long-temps, et la vie éternelle, d'une vie qui doit durer toujours; vu que Jésus-Christ, au même lieu, et dans une même période, comprenant l'une et l'autre, dit : *Ceux-ci iront au supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle.* Puisque Jésus-Christ déclare l'un et l'autre éternels, certainement on doit entendre, ou que l'un et l'autre dureront long-temps, mais pourront finir, ou que tous deux dureront éternellement, pour ne finir jamais. Car ces deux états sont mis en parallèle : d'un côté le supplice éternel, de l'autre la vie éternelle; de sorte qu'on ne peut prétendre, sans absurdité, que, dans une seule expression, la vie éternelle n'ait point de fin, et le supplice éternel en ait une.

Pag. 648.

Math. xxv. 31. 34.

Il ne restoit plus à traiter que de la vie bienheureuse, Pag. 655.

à proprement parler, *royaume éternel de Jésus-Christ.* C'est là l'objet du dernier livre de la Cité de Dieu. Le saint docteur y prélude par la résurrection des corps.

Pag. 658. *Livre vingt-deuxième.* Jésus-Christ mort est ressuscité, il est monté au ciel; la résurrection des corps n'est donc pas impossible. Je veux que cela ait été autrefois incroyable. Voilà le monde qui croit maintenant que le corps de Jésus-Christ, tout terrestre qu'il étoit, a été enlevé au ciel. Voilà les doctes et les ignorants qui croient que la chair ressuscitera, qu'elle montera au ciel; et il y en a très peu qui demeurent incrédules. S'ils ont cru une chose incroyable, que ceux qui ne la croient pas considèrent combien ils sont téméraires de n'y pas croire; car enfin comment s'est-il fait que l'univers tout entier ait fini par croire une chose incroyable? Le même Dieu a prédit ces deux choses incroyables: que les corps ressusciteroient, et que le monde le croiroit, et les a prédites toutes deux long-temps avant qu'elles n'arrivassent. De ces deux choses incroyables, nous en voyons une déjà arrivée, qui est que le monde croiroit une chose incroyable; pourquoi donc désespèrerions-nous de voir l'autre, puisque celle qui est arri-
Pag. 659. vée n'est pas moins difficile à croire? Que si nous considérons la manière dont le monde a cru, elle paroîtra encore plus incroyable. Jésus-Christ a en-

voyé un petit nombre d'hommes grossiers et ignorants, de pauvres pêcheurs. Il les a envoyés à la mer de ce siècle avec les seuls filets de la foi, et ils ont pris une infinité de poissons de toute sorte, et entre autres des philosophes mêmes, quoique bien plus difficiles à prendre. A ces deux choses incroyables, ajoutons cette troisième, qui ne l'est pas moins. Voilà donc déjà trois choses incroyables, qui néanmoins sont arrivées. Il est incroyable que Jésus-Christ soit ressuscité dans sa chair, et qu'avec cette même chair il soit monté au ciel; il est incroyable que le monde ait cru à une chose si incroyable; il est incroyable qu'un petit nombre d'hommes vils, inconnus, ignorants, ait pu persuader une chose incroyable au monde et aux doctes du monde. De ces trois choses incroyables, nos adversaires ne veulent pas croire la première, ils sont contraints de voir la seconde; et ils ne sauroient la comprendre, à moins de croire la troisième. Pour la résurrection de Jésus-Christ et son ascension au ciel dans la chair, où il est ressuscité, elle est déjà prêchée, et crue dans tout l'univers. Si elle n'est pas croyable, d'où vient qu'on l'a crue par toute la terre; et qu'on l'a crue sur le témoignage, non de savants et illustres personnages, mais sur la foi de témoins ignorants, en apparence méprisables; et pourquoi? parce que la majesté de Dieu s'est fait voir en eux avec bien plus d'éclat; car l'éloquence qu'ils ont employée pour persuader le

monde, ce n'étoient pas des paroles, mais des miracles; en sorte que ceux qui n'avoient pas vu Jésus-Christ ressusciter et monter au ciel avec son corps n'ont pas eu de peine à le croire, lorsque ceux qui leur disoient l'avoir vu confirmoient leur témoignage par des prodiges sans nombre. En effet, ils voyoient des hommes qui ne pouvoient savoir au plus
Act. II. 8. que deux langues, parler tout d'un coup toutes les langues du monde; un boiteux dès le ventre de sa mère marcher droit à leur parole et au nom de Jé-
Ibid. III. 7. v. 15. sus-Christ, après quarante ans d'infirmité; les linges qu'ils avoient touchés guérir les malades; leur ombre seule chasser les maladies. Que si nos adversaires tombent d'accord que tout cela est arrivé comme nous le lisons, voilà bien des choses incroyables que nous ajoutons aux trois premières; et il faudra donc qu'ils soient bien opiniâtres pour ne pas croire une
Pag. 660. chose incroyable, telle qu'est la résurrection du corps de Jésus-Christ, et son ascension au ciel, puisque nous la confirmons par tant d'autres choses qui ne sont pas moins incroyables, et qui pourtant sont arrivées. Que si, au contraire, ils ne croient pas que les Apôtres aient fait ces miracles pour établir la créance de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ, ce seul miracle nous suffit : que toute la terre l'ait cru sans miracles (1).

(1) Cette suite de raisonnements, et la conséquence invincible que le saint docteur en déduit, a été bien souvent transportée dans la chaire

Vainement l'on objecteroit que d'autres, Romulus par exemple, ont été mis au rang des dieux. Mais ces prétendues divinités avoient-elles eu des prophètes pour prédire leur ascension dans le ciel, des apôtres et des martyrs, tels que les nôtres, pour sceller leur foi de leur sang?

A qui a-t-on jamais défendu de dire que Romulus, Hercule, ou autres semblables, étoient des dieux, et qui a mieux aimé mourir que de ne le pas dire? ou plutôt y auroit-il jamais eu une seule nation qui eût adoré Romulus sans la crainte du nom romain? Et cependant, qui pourroit seulement compter tous ceux qui ont mieux aimé perdre la vie par les plus

française, non-seulement par nos prédicateurs catholiques, mais par les protestants. Voyez Massillon, *sur la résurrection de N. S. J.-C.*, *Mystères*, pag. 185; Ch. de Neuville, *Carême*, t. III, pag. 182; Molinier, *Serm. chois.*, tom. IV, pag. 218 et suiv.; Cambacérès, tom. II, pag. 457, etc; Superville, dans *Morc. chois. des protest.*, p. 178; tous citant saint Augustin. M. l'abbé Mérault fonde sur ce seul raisonnement la certitude des preuves du christianisme. *Introduct. à l'Instruct. sur la première commun.*, pag. 63; Fénelon, *Lettres au chevalier de Ramsay*, p. 298, édit. Paris, 1802. Bossuet: « Que pouvoit avoir vu le monde, pour se rendre si promptement à Jésus-Christ? S'il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement dans cet ouvrage; et s'il se pouvoit faire qu'il n'en eût pas vu, ne seroit-ce pas un nouveau miracle plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracle, d'avoir fait entrer tant d'ignorants dans des mystères si hauts; d'avoir inspiré à tant de savants une humble soumission, et d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules? » (*Disc. sur l'Hist. univ.*, tom. VIII, Collect. in-4°, pag. 195.)

cruels tourments que de nier la divinité de Jésus-Christ? Ainsi la crainte d'une légère indignation des Romains obligeoit quelques états, sujets de leur empire, d'adorer Romulus comme un Dieu; et la crainte des plus horribles supplices, et de la mort même n'a pu empêcher tant de martyrs répandus par toute la terre, non-seulement d'adorer Jésus-Christ comme Dieu, mais même de le confesser publiquement. On n'a point vu la cité de Dieu combattre contre ses persécuteurs pour la conservation d'une vie temporelle, bien qu'elle comptât dans son sein des peuples nombreux : elle n'a su répandre que son sang. On a vu ses citoyens chargés de chaînes, jetés dans les cachots, battus, tourmentés, dévorés par les flammes, déchirés, égorgés; et tout cela ne servoit qu'à en accroître le nombre. Ils ne croyoient pas combattre pour leur salut, s'ils ne le méprisoient pour l'amour de Jésus-Christ... ; et pourtant, malgré tant de persécutions, on a cru, on a prêché hautement la résurrection et l'immortalité de la chair, qui a précédé en Jésus-Christ, et qui doit s'accomplir un jour dans tous les autres; et cette créance a été semée par toute la terre pour croître et se fortifier de plus en plus par le sang des martyrs. Car les prophéties se joignant aux miracles, la vérité trouva entrée dans les esprits; et l'on reconnut qu'elle étoit plutôt contraire à la coutume qu'à la raison, jusqu'à ce que le monde, qui per-

Pag. 661.

Pag. 662.

sécutoit les chrétiens avec fureur, se rangeât de leur côté.

Pourquoi donc, nous objectera-t-on, ne se fait-il plus aujourd'hui de ces miracles dont nous parlions tout à l'heure? Je pourrois répondre qu'ils étoient nécessaires avant que le monde crût, pour le porter à croire. « Celui qui demande encore des prodiges pour croire, après tous les miracles qui ont converti le monde entier, est lui-même un grand prodige, en refusant de croire ce que le monde croit (1). » Mais ils ne nous font cette objection que pour empêcher qu'on ne croie que les miracles soient véritablement arrivés. D'où vient donc qu'on publie hautement et partout que Jésus-Christ est monté au ciel avec son corps? D'où vient qu'en des siècles polis, où l'on rejetoit tout ce qu'on croyoit impossible, le monde a cru sans miracles des choses tout-à-fait incroyables? Diront-ils qu'elles ont été crues parce qu'elles étoient croyables? Pourquoi donc, eux-mêmes, ne les croient-ils pas? Voici donc à quoi se réduit tout notre raisonnement : Ou des choses incroyables qui se voient ont persuadé une chose incroyable qu'on ne voyoit pas; ou cette chose étoit tellement croyable, qu'elle n'avoit pas besoin de miracle pour être crue; et, en ce cas, vit-on jamais une plus grande opiniâtreté que celle de nos

Pag. 663.

(1) Traduit par D. Jamin, *Pensées théolog.*, p. 298.

adversaires? Voilà ce qu'on peut répondre aux plus entêtés. Car que plusieurs miracles ne se soient faits pour attester ce grand et salutaire miracle par lequel Jésus-Christ est ressuscité et monté au ciel avec sa propre chair, c'est ce qu'on ne peut nier. En effet, les livres sacrés ne rapportent pas seulement ces merveilles, mais déclarent pourquoi elles ont été faites. Ces choses ont été connues pour donner la foi aux hommes, et la foi qu'elles leur ont donnée les fait encore bien plus connoître. Car on les lit aux peuples, afin qu'ils croient; et, néanmoins, on ne les leur liroit pas, si elles n'avoient pas été crues.

Cependant (ajoute le saint évêque) il se fait encore aujourd'hui des miracles au nom de Jésus-Christ, soit par ses sacrements, soit par les prières et les reliques de ses saints.

Il en rapporte un très grand nombre opérés de son temps, et sous ses yeux, circonstanciant avec la plus rigoureuse exactitude les faits qu'il rapporte, nommant les lieux où ils sont arrivés, les personnes qui y ont eu part, les témoins qui ont été présents.

Pag. 664 — 670.

Remarquons-en quelques-uns des principaux qu'il attribue à l'intercession du glorieux martyr saint Etienne. On y voit une femme aveugle recouvrer subitement la vue, pour avoir porté sur ses yeux des fleurs qui avoient touché aux reliques du saint. Un païen, ayant la plus étrange aversion pour la religion chrétienne, fut changé

tout à coup, au lit de la mort, par une grâce spéciale accordée à la foi de son gendre, qui étoit allé faire sa prière au tombeau du saint martyr, et en avoit rapporté des fleurs, qu'il mit pendant la nuit sous le chevet du malade. Lucile, évêque de Synic, fut guéri d'un mal très douloureux, pour avoir porté les reliques du saint en procession. La confiance aux reliques et aux prières du même saint obtint la guérison de la pierre à un prêtre espagnol, nommé Eucaire, qui demeuroit à Calame. Six morts ressuscitèrent. Un enfant, sur lequel avoient passé les roues d'un charriot, et deux autres enfants enlevés par la maladie, qu'on apporta auprès de la châsse du saint, une religieuse, et la fille d'un nommé Bassus, que l'on couvrit de robes qui avoient touché la même châsse; enfin le jeune fils d'un collecteur de tailles, nommé Irénée, qu'on frotta avec l'huile du martyr: tous ces morts se trouvèrent pleins de vie et de santé, par la protection de saint Etienne (1).

Il n'y a pas encore cent ans que cette relique est à Hyppone; et quoiqu'on n'ait pas dressé des relations de tous les miracles qui se sont faits depuis, il ne laisse pas d'y en avoir déjà près de soixante-dix, lorsque j'écris ceci. Mais à Calame, où les reliques de ce saint martyr sont depuis bien plus de temps, et où l'on a beaucoup plus de soin de rédiger ces relations, le nombre en monte incomparablement plus haut. Pag. 671.

(1) *Trésor du chrétien*, t. III, p. 303. Arnaud répond d'une manière victorieuse à ceux qui voudroient nier ces miracles; *Logique de Port-Royal*, IVe part., chap. XIV, pag. 415, édit. 1752.

Pag. 676. La résurrection des corps suffisamment établie, comment se fera-t-elle? Sera-ce avec les mêmes corps que chacun de nous avoit apportés sur la terre? Sans nous arrêter aux objections minutieuses dans lesquelles l'incrédulité se retranche aujourd'hui comme au temps de saint Augustin, concluons avec lui, que :

Pag. 681. Si un artisan, qui avoit laissé à dessein des défauts à une statue sortie de ses mains, la peut tellement refondre, qu'il en conserve toutes les parties, sans néanmoins y laisser ce qu'elle avoit de défectueux; que ne faut-il point attendre du suprême ouvrier? Ne pourra-t-il pas ôter aux corps les imperfections qui les déparent, et qui sont les peines du péché, sans leur faire rien perdre de leur substance? Ainsi la difformité qui résulte de la disproportion des parties dans les corps matériels disparoîtra, lorsque le Créateur aura achevé son ébauche, en les transformant dans une chair spirituelle, incorruptible, en leur imprimant et un nouveau principe de vie, et ces couleurs vives et brillantes comme les rayons du soleil, auxquels Jésus-Christ lui-même compare ses élus, quand il dit que les
Matth. XIII. 43. *justes brilleront de tout l'éclat de cet astre dans le royaume de leur Père.*

Pag. 682. C'est encore pour rendre plus sensible, par les oppositions, le tableau de la félicité du ciel, qu'il revient sur celui des misères de la vie présente.

A peine l'homme entre dans le monde, qu'il pré- Pag. 684.
lude, par des cris et par des larmes, aux maux qui l'attendent pour tout le reste de sa carrière, et, par son premier acte dans la vie, il a déjà donné, par ses premiers pleurs, le témoignage qu'il n'est qu'un coupable livré au châtiment, et que toute la race des hommes est condamnée dans sa première origine. N'en est-ce pas, en effet, une assez authentique démonstration, que cette profonde ignorance où naissent tous les enfants d'Adam, laquelle est la source de toutes leurs erreurs, et dont on ne triomphe, si imparfaitement encore, qu'à force de peines et de travaux? N'en est-ce pas une assez authentique démonstration, que cet amour de tant de choses vaines et pernicieuses d'où naissent les soucis rongeurs, les sollicitudes, les ennuis, les tristesses, les craintes, les fausses joies, les querelles, les procès, les guerres, les trahisons, les colères, les inimitiés, les fourberies, les larcins, les rapines, la perfidie, l'orgueil, l'ambition, l'envie, les meurtres, les parricides, la débauche, l'insolence, l'impudicité, avec cette escorte épouvantable de crimes, qu'on n'ose même pas nommer, les sacriléges, les Pag. 685.
hérésies, les blasphèmes, les parjures, les calomnies, les prévarications, les faux témoignages, les jugements injustes, les violences, les brigandages, et cette foule de calamités qui composent l'histoire du genre humain? Cette malheureuse in-

clination, qui nous porte au mal, et qui, se décelant dès le premier âge de la vie, nous poursuit jusqu'au tombeau, ne prouve-t-elle pas dans quel abîme de corruption nous sommes tombés, et de quels secours nous avons besoin pour nous relever? Pour échapper à l'ignorance, combien de soins, de fatigues et de punitions! La paresse et la négligence combattent le travail, tandis que le travail même, qui est utile, est une peine. Sauvés des périls de l'enfance, et parvenus à l'âge de la maturité, nouveau cercle de misères. C'est la mort de nos proches, qui nous jette dans les alarmes et les douleurs; c'est la perte de nos biens, les tromperies de tout ce qui nous entoure, les faux soupçons, les violences; ce sont mille hasards divers, la captivité, les fers, la prison, l'exil, les tortures, qui nous assiègent. Ce sont des maux réels qui ne dépendent pas des
Pag. 686. hommes; les ardeurs brûlantes de l'été, ou les froids rigoureux des hivers, les orages, les débordements, les foudres, les grêles, les tremblements de terre, les chutes des maisons, les poisons des herbes, des eaux, de l'air ou des animaux. Parlerai-je des traverses auxquelles sont exposés ceux qui voyagent sur mer ou sur le continent?... Que dirai-je des maladies, qui sont en si grand nombre, que même les plus savants ouvrages de nos médecins n'en offrent pas la nomenclature complète? La plupart des remèdes par lesquels on les combat sont autant de

supplices nouveaux, en sorte qu'on n'échappe à une douleur que par une autre... Il n'y a que la grâce du Sauveur Jésus-Christ qui nous puisse délivrer de l'enfer de cette misérable vie; et encore, après cela, pouvons-nous retomber dans une autre pire encore, laquelle n'est pas tant une vie qu'une mort. Ah! c'est de celle-là surtout que nous devons lui demander d'être délivrés.

Cependant, au milieu même de ces misères qui affligent le genre humain, quels augustes restes de notre grandeur primitive! que de témoignages éclatants de la bonté d'un juge miséricordieux, qui, en nous châtiant, n'a pas voulu toutefois nous anéantir! Car, indépendamment de tant de secours qu'il nous a prodigués pour nous apprendre à bien vivre et à mériter la félicité immortelle; quel riche fonds de connoissances il a bien voulu mêler à notre ignorance naturelle! Jetons les yeux sur les productions de l'industrie et des arts qui nous environnent: quel empire le génie de l'homme ne s'est-il pas donné sur les animaux, pour les rendre tributaires de ses besoins ou de ses plaisirs! combien de secours et de remèdes pour conserver ou rétablir la santé! combien de découvertes dans les sciences, et de chefs-d'œuvre de tous genres! quelle variété dans les discours, soit pour établir la vérité, soit pour la combattre, et simplement pour délasser l'esprit! Et sans porter si loin nos regards, que de merveilles au-dedans de

Pag. 688.

Pag. 689.

Pag. 690. nous ! quel admirable spectacle l'économie du corps humain n'offre-t-elle pas à nos yeux ! Comment expliquer tant de magnificences au milieu de tant de ruines? Et peut-on douter qu'une nature si excellente, ouvrage d'un Dieu également juste et puissant, ne fût jamais tombée dans ces misères, si ces misères n'avoient été précédées dans le premier homme de quelque grand et énorme péché?

Saint Augustin s'étend encore sur les spectacles que nous présentent la nature et le monde physique. On peut bien croire que sa brillante imagination se livre avec complaisance à des tableaux cent fois reproduits, mais jamais épuisés. Bossuet (dans la seconde partie de son *sermon sur la mort et l'immortalité*) semble traduire trait pour trait cet éloquent chapitre de saint Augustin, pour conclure avec lui :

Qui peut tout dire? et si je voulois même étendre un peu ce que je viens de ramasser, combien me faudroit-il de temps pour cela, puisqu'il n'y a pas une de ces merveilles qui n'en comprenne plusieurs!
Pag. 692. Et si toutes ces choses ne sont que les consolations de misérables condamnés, et non pas encore les récompenses des bienheureux, quelles seront donc les récompenses si les soulagements sont tels! Qu'est-ce que Dieu réserve à ceux qu'il a prédestinés à la vie, s'il donne ces choses à ceux qu'il a prédestinés à la mort! De quels biens ne comblera-t-il pas en la bienheu-

reuse vie, ceux pour qui il a voulu que son Fils unique ait souffert tant de maux en cette vie mortelle et périssable, comme le dit saint Paul (1)? Quand cette promesse sera accomplie, que ne ferons-nous point, et quels biens ne recevrons-nous point dans ce royaume céleste, après que dans notre vallée de larmes, nous avons déjà reçu pour gage la mort d'un Dieu? Quelle sera la félicité de l'homme, alors qu'il n'aura plus de passions à combattre; qu'il connoîtra certainement toutes choses sans effort et sans erreur; qu'il puisera la sagesse de Dieu dans la source même... Car c'est là que le corps et l'âme recevront du Créateur, de toutes les manières, toutes les perfections dont la leur est capable; l'âme étant guérie par la sagesse, et le corps renouvelé par la résurrection. C'est là que les âmes vertueuses n'auront plus de vices à combattre, ni de maux à supporter, mais qu'elles posséderont, pour prix de leur victoire, une paix éternelle, dont rien ne pourra jamais altérer l'ineffable douceur (2)

Rom. VIII. 52.

Pag 700.

Quelle sera donc cette félicité qui ne sera troublée par aucun mal! Le psalmiste l'a dit : *Heureux ceux qui habitent dans votre maison, ô mon Dieu! ils vous loueront éternellement.* L'éternelle occupation

Ps LXXXIII. 5.

(1) Voyez Nicolle, traduisant saint Augustin, *Essais*, tom. IV, pag. 234; Bourdaloue, *Récompense des saints*, *Avent*, p. 10 et suiv.

(2) Tous les sermons où il est traité du bonheur du ciel; La Colombière, tom. IV, pag. 72; l'abbé Clément, *Carême*, t. I, p. 405.

des bienheureux sera donc de louer le Seigneur. Toutes les parties de notre corps, aujourd'hui destinées à certains usages nécessaires à la vie, n'auront point alors d'autre usage que de concourir aux louanges de Dieu; car toute cette harmonie du corps qui nous est maintenant cachée, se découvrant alors à nos yeux tout entière, nous échauffera d'une sainte ardeur pour louer hautement un si grand ouvrier... C'est là que la gloire n'est plus un vain nom; là que réside le véritable honneur, puisqu'il ne sera ni refusé à aucun de ceux qui l'auront mérité, ni déféré à personne qui n'en aura pas été digne. C'est là que se trouvera la véritable paix, où l'on n'aura à se plaindre d'aucune contrariété, ni de la part de soi-même, ni de la part des autres. Celui-là même qui est l'auteur de la vertu en sera la récompense, parce qu'il n'y a rien de meilleur que lui, et qu'il l'a promis. Car que signifie autre chose ce qu'il a dit par son prophète : *Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple :* sinon, je serai l'objet qui remplira tous leurs souhaits, je serai tout ce que les hommes peuvent légitimement désirer, vie, santé, nourriture, richesses, gloire, honneur, paix, en un mot, toutes sortes de biens, afin que, comme le dit l'Apôtre, *Dieu soit tout en tous.* Celui-là sera la fin de nos désirs qu'on verra sans fin, qu'on aimera sans dégoût, qu'on louera sans lassitude : *Videre te, laudare te, amare te non desinet.*

Levit. xxx. 12.

I. Cor. xv. 28.

Saint Augustin termine la Cité de Dieu par ce court épilogue :

Je crois m'être acquitté de ma promesse... Que ceux qui trouvent que j'en ai trop ou trop peu dit me le pardonnent ; et que ceux qui pensent que j'ai dit tout ce qu'il falloit en rendent grâces à Dieu avec moi. Pag. 702.

II. *De la divination, ou des prédictions faites par les Démons.*

« Qu'il y ait dans le monde un certain genre d'esprits malfaisants, que nous appelons des Démons : outre le témoignage évident des Ecritures divines, c'est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de tous les peuples. Ce qui les a portés à cette créance, ce sont certains effets extraordinaires et prodigieux qui ne pouvoient être rapportés qu'à quelque mauvais principe et à quelque secrète vertu, dont l'opération fût maligne et pernicieuse. Les histoires nous parlent en divers endroits de voix inopinément entendues, et de plusieurs apparitions funèbres arrivées à des personnes très graves, et dans des circonstances qui les rendent très-assurées ; et cela se confirme encore par cette noire science de la magie, à laquelle plusieurs personnes très curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre. Les Chaldéens et les sages d'Egypte, et surtout cette secte de philosophes indiens, que les Grecs appellent gymnosophistes, étonnoient les peuples par diverses illusions et par des prédictions trop précises pour venir purement par la connoissance des astres. Ajoutons-y encore certaines agitations, et des es- T. VI, p. 505.

prits et des corps, que les païens mêmes attribuoient à la vertu des Démons. Ces oracles trompeurs, et ces mouvements terribles des idoles, et les prodiges qui arrivoient dans les entrailles des animaux, et tant d'autres accidents monstrueux des sacrifices des idolâtres, si célèbres dans les auteurs profanes, à quoi les attribuerons-nous, sinon à quelque cause occulte qui, se plaisant à entretenir les hommes dans une religion sacrilége, par des miracles pleins d'illusion, ne pouvoit être que malicieuse (1) ?»

L'occasion de ce traité fut une prédiction faite par un païen de la démolition du temple de Sérapis à Alexandrie, vers 389. On en arguoit que le culte des Démons n'étoit donc pas si condamnable, puisque Dieu, loin de l'empêcher, sembloit l'autoriser par le pouvoir où il les laissoit. Saint Augustin répond : Mais Dieu ne souffre-t-il pas aussi les homicides, les adultères, les rapines et beaucoup d'autres actions notoirement criminelles? Dira-t-on qu'il les approuve? S'il les tolère, il ne laisse pas de les défendre et de les punir.

L'on s'étonne qu'ils prédisent l'avenir.

Pag. 507. Esprits subtils, incorporels, répandus dans l'air, doués d'une agilité et d'une pénétration extraordinaire, en qui tout est actif, tout est nerveux, par la haine qui les anime contre nous, tout est entier, excepté leur justice et leur sainteté primitives, et conséquemment leur béa-

(1) Bossuet, *Serm.* I *sur les Démons*, tom. IV, pag. 167—169. Voyez Bullet, *Etabliss. de la relig. chrét.*, où cette question est démontrée par les témoignages accumulés des monuments, contre les assertions de Vandale et de Fontenelle, pag. 308—339, où le savant écrivain justifie, par les plus imposantes autorités, sa proposition, ainsi énoncée à la page 49 de son ouvrage : « C'est ainsi que le ciel et la terre, les dieux et les hommes concouroient à affermir l'idolatrie. »

titude. Ils prédisent les choses qu'ils doivent exécuter eux-mêmes, recevant souvent de Dieu le pouvoir d'envoyer des maladies, de corrompre l'air, de persuader le mal aux méchants, en agissant sur leur imagination.

Au reste, que l'on se garde bien de confondre leurs prédictions avec celles de nos prophètes : celles-ci sont toujours vraies ; les autres souvent fausses. Pag. 509.

S'ils ont annoncé à l'avance des événements qui, par la suite, se sont vérifiés, comme la ruine des temples et le renversement des idoles, c'est qu'ils avoient appris eux-mêmes des prophètes que le culte du vrai Dieu prendroit la place du culte des Démons. Ce qui se trouvoit confirmé par une expérience journalière. Pag. 512.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

Livres sur l'ancien et le nouveau Testament.

On a dit en général des travaux de saint Augustin sur la sainte Ecriture, que tous les sceaux du Livre mystérieux sembloient levés pour ce judicieux interprète : qu'il est le seul des Pères de l'Eglise qui nous donne dans ses écrits un corps entier de religion (1). Si l'on accusoit ici l'enthousiasme du panégyrique, nous pourrions invoquer le jugement d'un évêque traitant la matière avec le sang-froid réfléchi de la discussion, et concluant en ces termes : Que de tous les Pères, c'est celui qui a donné plus de principes pour entendre la sainte Ecriture, et pour y trouver la saine doctrine dont elle est

(1) Le cardinal Maury, *Panégyr. de saint Augustin*, tom. II de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, pag. 416.

le trésor (1). Proposition qu'il développe avec la sagacité et l'énergie qui lui sont ordinaires. Nous y pourrions ajouter le témoignage d'un écrivain moderne, qui, dans la vie du saint docteur, nous a donné une analyse judicieuse de ses principaux écrits (2).

Cependant cette partie de l'éloge de saint Augustin n'a pas manqué de contradicteurs. Dupin affirme qu'ils ne sont point écrits avec art ni avec méthode (3), et Fénelon lui-même paroît disposé à se ranger à cet avis, quoiqu'il y mette de sages restrictions (4). L'auteur de la Bibliothèque des écrivains ecclésiastiques ne s'en tient pas à ce début sévère; il poursuit en ces termes : « Ce ne » sont point des oraisons composées de toutes leurs par- » ties, ce sont des discours familiers prononcés sans beau- » coup de préparation; ils sont presque tous fort courts, » et ne sont composés que de sentences et de phrases cou- » pées : il n'y traite pas à fond certains points de morale » ou de doctrine, comme font les pères grecs; il se con- » tente d'en parler succinctement, et en peu de mots. Les » interrogations et les jeux de mots sont presque les seules » figures dont il orne ses discours. Il n'y pousse point les » vérités avec force, et d'une manière touchante et pathé- » tique; il se contente de les proposer d'une manière » agréable, et de les faire sentir par quelque pensée spi- » rituelle. Ce genre d'éloquence est beaucoup au-dessous

(1) Bossuet, *Défense de la tradit. et des saints Pères*, tom. III des Œuvres posthumes, pag. 155.

(2) Butler, *Vies des Saints*, traduct. de Godescard, tom. VII, p. 80 et 131; Bérault-Bercastel, *Hist. ecclés.*, tom. III, pag. 7.

(3) *Biblioth des auteurs ecclés.*, ve siècle, part. II, pag. 719.

(4) *Dialogues sur l'éloquence*, *lettre à l'Académie*, pag. 303.

» de celui des orateurs grecs; mais peut-être qu'il étoit » du goût du siècle de saint Augustin, et du génie des » Africains, qui, non-seulement admiroient ses sermons, » mais en étoient touchés. Il n'en seroit pas de même » à présent. Il faut avouer néanmoins qu'il y a peu » de prédicateurs qu'on lui puisse comparer. » Le correctif qui termine cette censure en sauve-t-il l'amertume? Certes, ce n'est pas ainsi qu'en ont parlé les écrivains sortis de la même école que Dupin (1). Au reste, cette critique, déjà réfutée par ses contradictions mêmes, l'est d'une manière encore plus décisive par le fréquent usage que tous les prédicateurs ont fait de ces mêmes ouvrages, tous excellents pour le ministère de la prédication, avoit dit le cardinal Hippolyte d'Est (2). Et Dupin lui-même en convient : « S'il n'est, dit-il, » pas d'un grand usage à ceux qui s'appliquent à recher- » cher le sens littéral de l'Ecriture, il sera néanmoins » d'une utilité merveilleuse à ceux qui, s'adonnant à la » prédication, cherchent à remplir leur esprit des pensées » et des maximes nécessaires pour se bien acquitter de » ce ministère. » Le défaut le plus réel qu'on puisse peut-être leur reprocher, c'est l'emploi trop continuel de l'allégorie (3). Non pas qu'il faille blâmer absolument cette manière d'interpréter l'Ecriture; au contraire, c'en

(1) Voyez Racine, *Hist. ecclés.*, tom. II, édit. in-12, pag 341; Ant. Arnaud, *Préface de la traduction des Psaumes;* Nicolle, Duguet, *passim.*

(2) *Questo e buono per la predica.*

(3) « Il est vrai que, dans ses discours de morale, il explique souvent l'Ecriture dans un sens allégorique, qui est toujours arbitraire, et qui sert plutôt à éclaircir les vérités qu'à les prouver. Saint Augustin donna dans les interprétations allégoriques, par la facilité qu'il y

est là, selon saint Jérôme, l'esprit essentiel (1). Origène, saint Grégoire de Nysse, saint Ambroise, saint Jérôme, n'avoient pas cru devoir l'expliquer autrement. Nos prédicateurs les plus estimables sont bien loin de la dédaigner. Il n'y a pas jusqu'aux protestants eux-mêmes, qui, après avoir fait retentir le plus haut ce reproche contre les pères, n'aient fondé à leur exemple plusieurs de leurs prédications sur l'allégorie, et ce ne sont pas les moins intéressantes (2). Ce n'est pas l'usage, mais l'abus de l'allégorie qui la rend blâmable.

Le but que saint Augustin se proposoit dans ses instructions sur l'Ecriture, familières pour la plupart, étoit moins l'éclaircissement des textes que la victoire des passions et la conversion des mœurs; en quoi il a parfaitement réussi. Lui-même, parlant de ce divin Livre, dit que l'homme doit s'y considérer ainsi que dans un miroir, pour connoître quel il est, et quelle est sa foi (3)? Il est impossible d'y méconnoître, dans le commentaire qu'il nous en a laissé, le caractère d'un génie libre et naturel, animé et gouverné par le zèle le plus ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Toujours proportionnées à la portée de ses auditeurs, simples mariniers ou commerçants de

trouvoit d'appuyer les instructions qu'il jugeoit nécessaires à son peuple. » (Butler, *Vie de saint Augustin*, tom. VII des *Vies des Saints* de Godescard, pag. 80.)

(1) *Scripturæ sanctæ sic intelligendæ ut scriptæ sunt.* (*Epist. ad Ocean. et comment. in Epist. ad Galat.*, t. IV, p. 280.)

(2) Le ministre Claude explique la parabole des noces par l'Eglise, par la prédication des Apôtres, par la vocation des gentils. La robe nuptiale, c'est la foi, etc.

(3) Tom. VIII, pag. 396.

la ville et des environs d'Hyppone, elles étoient écoutées avidement, et prononcées le plus souvent sans nulle préparation. Saint Augustin réservoit, pour les savantes controverses avec les hérétiques, les discussions approfondies et les traités dogmatiques, qu'il enrichissoit de tous les trésors de la dialectique et de l'imagination. Pour celles-ci, il s'abandonnoit à l'inspiration. Ce n'est plus son esprit, mais son cœur qui s'épanche tout entier : c'est Elisée se rappetissant avec les petits, mais qui ne cesse point d'être prophète. Nous en avons dans l'histoire de sa vie un exemple des plus mémorables, raconté par lui-même. Il avoit marqué au lecteur un psaume fort court pour être chanté et expliqué selon la coutume, et sur lequel le saint évêque avoit préparé son sermon. Par négligence ou par oubli, le lecteur entonna le psaume 138, qui est fort long, *Domine probasti me.* Tout autre orateur eût rappelé le lecteur au psaume marqué ; mais le saint reconnoissant dans la faute du lecteur la disposition de la Providence, aima mieux s'abandonner à la volonté de Dieu, que de persister dans la sienne (1) ; et Dieu, favorable à son courage et à sa fidélité, fit couler de sa bouche à pleins flots les torrents de sa sagesse. Il y a peu de ses sermons sur l'Ecriture, qui renferment plus de doctrine, une plus grande abondance de passages et de sentiments. Le P. de la Rue, après avoir raconté divers traits semblables, qu'il appuie d'exemples tirés des sermons sur les psaumes, pour établir la supériorité de cette méthode d'improvisation sur nos compositions étudiées, et péniblement apprises de mémoire, conclut

(1) *Maluimus nos in errore lectoris sequi voluntatem Dei quam nostram in nostro proposito.* (S. August., *Epist.*)

ainsi : « On m'avouera que tous nos discours sont de glace en comparaison du feu, de l'énergie et de l'onction qui règnent dans ces morceaux. On en trouve cent pareils dans ses ouvrages (1). »

Les livres sur l'Ecriture sainte remplissent les tomes III, IV et V in-fol. de l'édition des Bénédictins, indépendamment des traités et des sermons attribués au saint docteur, et dont l'authenticité n'est pas bien prouvée. Un assez grand nombre est restitué à leurs vrais auteurs, tels que saint Césaire d'Arles, saint Ambroise, saint Maxime et autres.

Tous les interprètes de nos Livres sacrés ont puisé à ce réservoir, formé en quelque sorte des pluies du ciel. On juge bien qu'il est impossible d'analyser de semblables ouvrages. Mais, à part le commentaire qui nous est étranger, et qui a été reconnu si utile par tous ceux qui, depuis saint Augustin, se sont exercés dans ce genre, la prédication évangélique a bien su extraire de ce riche fonds une foule de pensées et de maximes les plus importantes. Indiquons celles qui nous ont paru les plus remarquables, en les rangeant dans l'ordre des Livres saints auxquelles elles appartiennent.

1. *Du livre imparfait de la Genèse, expliquée selon la lettre.*

T. III, p. 93. Parce qu'il s'est rencontré des hérétiques (les manichéens) qui ont prétendu expliquer l'Ecriture arbitrairement, dans un sens contraire à ceux que l'Eglise catholique a déterminés, commençons

(1) Préface de son *Avent*, n° x.

par bien fixer les articles de foi reçus et professés dans cette Eglise.

Déclaration de foi sur nos principaux mystères. Dieu créateur et ordonnateur souverain de tout ce qui existe. Trinité consubstantielle.

Nulle créature qui soit consubstantielle et coéternelle à Dieu. Dieu n'a rien créé que de bon. Ce que nous appelons mal est péché, ou la peine du péché. Le péché n'est autre chose que le consentement libre donné à toute action qui blesse la justice (1).

Saint Augustin indique les règles pour l'intelligence et l'interprétation des Livres saints, distinguant quatre sens dans l'Ecriture : l'*historique*, qui nous représente les faits comme ils se sont passés ; l'*allégorique*, qui explique ce qui est dit en figures ; l'*analogique*, où l'on compare ensemble l'ancien et le nouveau Testament, pour en montrer le parfait accord ; et l'*étiologique*, par lequel on rend raison des faits et discours rapportés dans le texte sacré. A ces quatre sens, quelques modernes ajoutent un cinquième qu'ils nomment *anagogique*, par lequel les paroles du même texte sacré sont appliquées au royaume du ciel auquel il nous conduit. A la suite de ces préliminaires, il entre dans l'explication littérale de la Genèse, qu'il commente par versets. Pag. 94.

Sur ces mots : *Et Dieu vit que la lumière étoit bonne*. (Gen. 1. 4.) Quelles expressions plus dignes de Pag. 100.

(1) Neuville, *Carême*, tom. III, pag. 207.

la majesté de Dieu, que celles où l'on nous découvre avec une si vive énergie son empire souverain à qui il suffit d'ordonner pour exécuter sa puissance ; par la docilité avec laquelle les choses lui obéissent, la bonté qui préside à ses commandements, et qui résulte de ses bienfaits?

A l'occasion de ces paroles : *Faisons l'homme à notre image.* (Gen. I. 26.)

La sagesse éternelle est le principe de toutes les créatures capables d'intelligence ; et cette sagesse, demeurant toujours la même, ne cesse jamais de parler à ses créatures dans le secret de leur raison, afin qu'elles se tournent vers leur principe; parce qu'il n'y a que la vue de la sagesse éternelle qui donne l'être aux esprits, qui puisse, pour ainsi dire, les achever, et leur donner la dernière perfection dont ils sont capables...

Pag. 114. « Le péché du premier homme a tellement affoibli l'union de notre esprit avec Dieu, qu'elle ne se fait sentir qu'à ceux dont le cœur est purifié, et l'esprit éclairé : car cette union paroît imaginaire à tous ceux qui suivent aveuglément les jugements des sens et les mouvements des passions. Au contraire, il a tellement fortifié l'union de notre âme avec notre corps, qu'il nous semble que ces deux parties de nous-mêmes ne soient plus qu'une même substance ; ou plutôt il nous a de telle sorte assujettis à nos

sens et à nos passions, que nous sommes portés à croire que notre corps est la principale des deux parties dont nous sommes composés (1). »

II. *Douze livres sur la Genèse à la lettre.* Pag. 117.

Même plan, développé avec plus d'étendue et de doctrine. C'est le recueil le plus complet des connoissances que l'antiquité avoit recueillies sur la physique. Saint Augustin y disserte sur la nature de la lumière et de ses propriétés, sur la matière et sur Pag. 120.
le temps, qui n'existoient pas antérieurement à la création, sur le ciel et les Anges qui l'habitent, sur Pag. 126.
le firmament, les constellations, les globes lumi- Pag. 127.
neux et les étoiles, qui en sont la magnifique pa- Pag. 140.
rure, sur les révolutions que parcourent le soleil et la lune, la différence de l'éclat qu'ils répandent; sur la terre et ses productions, les animaux qui l'ha- Pag. 143.
bitent, les phénomènes et les agents secrets qui les produisent par les ordres du Tout-Puissant; sur les Pag. 151.
espèces d'animaux divers nageant dans les eaux, répandus dans l'air, vivant avec l'homme, soit comme ennemis, soit attachés à son service, et tributaires Pag. 153.
de ses besoins, jusqu'aux insectes qui échappent à notre vue; et s'arrête avec complaisance sur l'homme. Rassemblant dans un seul tableau toutes les œuvres produites par le souverain Créateur,

(1) Traduit par Mallebranche, *Recherche de la vérité* (Préface).

il applique à chacune d'elles le témoignage rendu, par leur sublime auteur, à l'universalité des êtres.

Joli, évêque d'Agen, fait une allusion heureuse à la pensée du saint docteur. Voulant prouver que, si la prière individuelle est bonne, la prière collective est meilleure encore : il établit cette vérité sur les paroles de saint Augustin. « Dieu ayant vu la lumière qu'il
Gen. 1. 4. avoit créée, dit *qu'elle étoit bonne :* il rendit le même témoignage du firmament, du ciel, de l'eau, de la terre ; mais quand il considéra toutes les créatures ramassées
Ibid. 31. ensemble, il y trouva comme un surcroît de bonté : *Dieu jeta les yeux sur tout ce qu'il avoit créé, et il le trouva très bon.* D'où vient cela, demande saint Augustin ? C'est, répond-il, pour nous apprendre que si les actions que nous faisons en particulier sont bonnes, elles sont encore meilleures quand nous les faisons en commun ; et que, s'il est bon de rendre en particulier ses hommages à Dieu, et de s'acquitter en secret des devoirs de la religion, il est encore meilleur de se joindre à ses frères, et
Ps. XXXIII. 4. de le dire : *Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus in idipsum.* Rendez gloire au Seigneur avec moi, et publions tous ensemble la grandeur de son nom (1). »

Pag. 165. Saint Augustin poursuit ses savantes méditations sur les sept jours de la création, sur le repos de Dieu. Dans
Pag. 168. quel sens doivent être entendues ces paroles que *Dieu se reposa le septième jour.* (Gen. II. 2.)

Il n'en est pas du monde comme d'un bâtiment

(1) *Dominic.*, t. III, p. 161, 162.

qui subsiste, quoique l'architecte n'y fasse plus rien. Si Dieu cessoit de gouverner ce monde, il ne dureroit pas un seul instant. La Providence divine est une création journalière. Toutes les créatures étoient connues de Dieu, même avant qu'il les eût faites; mais elles n'existoient que dans sa prescience, et non en elles-mêmes. Toutes commencèrent à exister avec les qualités qui constituent le perfectionnement relatif à chacune d'elles. Tous les temps futurs, toutes les générations successives étoient présentes à la vaste compréhension de Dieu, dès leur premier commencement, et avant tout commencement.

Pag. 179.

Pag. 182.

Il ne pense pas qu'on doive regarder les jours de la création comme semblables aux nôtres, c'est-à-dire mesurés par le cours du soleil. Son sentiment est que tout ce qui existe dans l'univers a été créé d'un seul jet. Il ne le propose toutefois que comme simple conjecture, et sans prétendre gêner en rien la liberté des opinions à cet égard.

Pag. 193.

Discussions sur le paradis terrestre, sur la formation du premier homme, sur l'âme humaine. De quoi elle a été formée. Son excellence.

Pag. 201. et seq.

Autant Dieu est élevé au-dessus des créatures, autant l'âme surpasse en dignité les choses corporelles... Elle fait tellement partie de l'homme, qu'elle ne sauroit passer de lui dans les bêtes, quoique l'homme, par la corruption de ses mœurs,

Pag. 219.

puisse leur devenir semblable en quelque manière, comme parle l'Ecriture.

Pag. 229. De l'arbre de la science du bien et du mal. A ceux qui regardoient le paradis terrestre comme une allégorie, il répond que s'ils ont du respect pour l'Eglise et pour les Livres saints, ils devroient bien considérer jusqu'où les pourroient mener, sans qu'ils s'en aperçussent, les conséquences d'une opinion si dangereuse.

Quant au lieu même où étoit situé le paradis terrestre, je ne prétends pas décider rien à ce sujet : car il vaut mieux douter des choses obscures que
Pag. 230. de disputer de celles qui sont incertaines (1). Il étoit naturel que l'homme, né sujet de Dieu, reçût du souverain législateur un commandement qui, en lui imposant le devoir de l'obéissance, lui ménageât le moyen de mériter s'il demeuroit fidèle, comme de démériter s'il s'abandonnoit au mouvement d'une volonté dépravée.

Pag. 231. Des fleuves qui arrosoient le jardin de délices. La culture des plantes et des arbres devoit faire la plus douce occupation de l'homme innocent.

Pourquoi Moïse répète-t-il si souvent dans ses récits le nom du Seigneur? Afin de rappeler sans cesse aux hommes, pour qui il écrivoit, qu'ils sont sous la dépendance de Dieu, leur seigneur et leur maître ;

(1) *Melius est dubitare de occultis, quam litigare de incertis.*

qu'il n'a nul besoin de nous; que c'est nous qui ne pouvons un seul moment nous passer de son assistance toute puissante.

Création de la femme. Tous ces événements, bien qu'ils soient historiques, étoient autant de figures de l'avenir. Pag. 251.

« Voulez-vous que nous rapportions quelques traits de l'histoire ancienne, et vous verrez combien elle est insipide, si nous n'y entendons le Sauveur. Nous en dirons quelques-uns des plus remarquables avec le docte saint Augustin; car de raconter en détail tout ce qui nous parle de notre Sauveur, les années n'y suffiroient pas. Voyez dans le paradis terrestre, voyez cet homme nouveau que Dieu a fait à son plaisir. Il lui envoie un profond sommeil pour former d'une de ses côtes la compagne qu'il lui destinoit. Dites-moi, dit saint Augustin, qu'étoit-il nécessaire de l'endormir pour lui tirer cette côte? Etoit-ce point peut-être pour lui diminuer la douleur? Ah! que cette raison seroit ridicule, mais que cette histoire est peu agréable, que cette eau est fade, si Jésus ne la change en vin! Ajoutez-y le sens spirituel, vous verrez le Sauveur dont la mort fait naître l'Eglise, mort qui est semblable au sommeil, à cause de sa résurrection et de la tranquillité avec laquelle il la subit volontairement. Sa mort fait donc naître l'Eglise. On tire une côte au premier Adam, pour former sa femme d'un sommeil tout mystérieux, et pendant le sommeil du premier Adam, après qu'il a fermé les yeux avec la même paix que les hommes sont gagnés du sommeil; on lui ouvre son côté avec une lance, et incontinent les sacrements par lesquels l'Eglise est régénérée. Que dirai-je ici de Noé,

qui seul rétablit le monde enseveli dans les eaux du déluge, qui repeuple le genre humain avec le petit nombre d'hommes qui restoit dans sa famille? N'étoit-ce pas le Sauveur, l'unique réparateur des hommes, qui, par le moyen de douze hommes qu'il envoie par toute la terre, peuple le royaume de Dieu, et remplit le monde d'une race nouvelle? Que dirai-je du petit Isaac, qui porte lui-même le bois sur lequel il doit être immolé, pendant que son propre père se prépare, selon l'ordre de Dieu, de le sacrifier sur la montagne. O spectacle d'inhumanité! Mais, si je considère le Sauveur Jésus, il devient un spectacle de miséricorde. C'est Jésus qui porte sa croix pour être immolé sur le Calvaire, livré par son propre père ès mains de ses ennemis, afin d'être une hostie vivante pour l'expiation de nos crimes. Et le chaste Joseph, vendu par ses frères et emprisonné par les Egyptiens, devenu par cette disgrâce le sauveur de ses frères et des Egyptiens, c'est-à-dire par les idolâtres, et devenu par sa mort sauveur des Juifs et des idolâtres? Si je passe la mer rouge avec les Israélites, si je demeure dans le désert avec eux, combien de fois y verrai-je le fils de Dieu, seul guide de son peuple dans les déserts de ce monde, qui, les retirant de l'Egypte par l'eau du baptême, les conduit à la terre promise. Cette manne si délicieuse; qu'est-ce qu'une viande corporelle, si je n'y goûte le Sauveur? elle est fade, elle est insipide; peu s'en faut que je ne dise avec
Num. xxi. 5. les Juifs : Notre cœur se soulève sur cette viande légère. Mais quand j'y considère le Sauveur Jésus, vrai pain des Anges, vraie nourriture des âmes fidèles, dont nous nous repaissons à la sainte table, ah! qu'elle est douce, qu'elle est savoureuse! Voyez le pavé du temple, voyez les habits sacerdotaux, voyez l'autel et le sanctuaire, tout

trempé du sang des victimes, et le peuple israélite lavé tant de fois de ce même sang : que tout cela est froid, si la foi ne m'y montre le sang de l'Agneau répandu pour la rémission de nos crimes, ce sang du nouveau Testament que nous offrons à Dieu sur ces terribles autels, et dont nous nous rassasions pour la vie éternelle ! En un mot, dit saint Augustin, si nous ne regardons Jésus-Christ, toutes les Ecritures prophétiques n'ont pas de goût ; elles sont apparemment pleines de folie, du moins en quelques endroits. Que nous y goûtions le Sauveur, tout y est lumière, tout y est intelligence, tout y est raison (1). »

« Saint Augustin ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a fait justes ; mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui, ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours : c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer ensuite par lui-même; mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi, l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant, de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là ; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement, et comme au rayon de sa grâce (2). » Pag. 234.

Sur l'envie qui porta le Démon à tenter l'homme, Pag. 281.

(1) Traduit, mais avec plus d'extension, par Bossuet, *sur les caractères des deux alliances*, *Serm.*, tom. III, pag. 237—241.

(2) Bossuet, *Serm. de profession de madame de La Vallière*, t. VIII, Collect. in-4°, pag. 575.

et l'orgueil qui fit pécher Adam. « Encore que l'envie naisse ordinairement entre égaux; cependant comme son objet est la prospérité d'autrui, par rapport à nos propres avantages, elle s'attache, en général, à tous ceux qui peuvent nous causer cette sorte de chagrins; égaux, supérieurs, inférieurs. Elle s'attache aux égaux, parce qu'ils nous sont égaux, et qu'ils ont les mêmes avantages que nous voulons avoir seuls : *Paribus, quod ei coœquentur.* Elle s'attache aux supérieurs, parce que nous ne leur sommes pas égaux, et que nous prétendons l'être : *Superioribus, quod eis non coœquentur.* Elle s'attache aux inférieurs, enfin, parce qu'avec le temps ils peuvent nous être égaux, et que nous voulons l'empêcher : *Inferioribus, ne sibi coœquentur.* Au milieu de tant d'aliments propres à nourrir l'envie, comment son feu s'éteindra-t-il jamais (1)? »

L'Ecriture a donc eu raison de dire que le *principe de tout péché, c'est l'orgueil.* C'est lui qui engendre le désir coupable de posséder ce que l'on n'a pas. De là la passion des richesses. On se croit valoir d'autant mieux que l'on est plus riche. Maladie de l'âme que combat la charité, peu envieuse de ce qui lui manque. De cette différence naissent les deux sortes d'amour qui règnent parmi les hommes :

Eccli. x. 15

Pag. 282.

(1) Traduit par La Rue, *Serm. sur l'envie*, *Avent*, pag. 321.

l'un chaste, innocent, qui rapporte tout à autrui, l'autre personnel, altier, jaloux de domination, qui rapporte tout à soi ; l'un soumis à Dieu, l'autre en révolte contre lui ; l'un calme, pacifique, affectueux, empressé de faire aux autres ce qu'il voudroit qu'on lui fît à lui-même ; l'autre inquiet, avide de troubles et de séditions. Le ciel en fut le premier théâtre. Ces deux amours ont dès lors commencé à partager les Anges fidèles et les réprouvés. Ils ont établi sur la terre les deux cités, l'une du ciel, l'autre de la terre, composées, l'une des bons, l'autre des méchants, mêlés, confondus ensemble, jusque au jour du dernier jugement, où les premiers, réunis aux Esprits bienheureux, jouiront de la vie éternelle au sein du monarque qu'ils s'étoient choisi ici-bas ; les seconds seront condamnés, avec leur prince de ténèbres, au feu qu'ont mérité les Anges prévaricateurs.

La question du paradis terrestre amène le saint docteur à rechercher quel étoit celui dont parle l'Apôtre dans son Epître aux Corinthiens, et à traiter des extases ou visions en général, dont il rapporte un assez grand nombre d'exemples. Il s'étend particulièrement sur la félicité des bienheureux. Pag. 297. II. Cor. XII. 2.

« Dans le ciel, l'unique vertu est d'aimer ce que l'on voit, et la souveraine félicité, d'avoir ce que l'on aime. C'est là que l'on goûte dans leur propre source les douceurs de cette vie bienheureuse ; dou-

ceurs dont on ne reçoit ici que quelques gouttes, afin de vivre avec tempérance, avec force, avec justice et avec prudence dans les tentations de ce monde (1). »

III. *Des questions sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, Josué et les Juges.*

Pag. 325. et suiv.

Suite du commentaire précédent. Le saint docteur s'attache particulièrement à expliquer certaines locutions obscures, répandues dans les livres de Moïse, par d'autres plus claires. C'est une concordance entre les textes hébraïque et grec avec la version latine; ce qui ne l'empêche pas de mêler à ses interprétations grammaticales, des sens moraux.

Pag. 426. 432.

« Quand on parle d'un endurci, Pharaon vient aussitôt en pensée. Son endurcissement, tout affreux qu'il nous semble, paroît à saint Augustin non-seulement juste, mais même évidemment juste : *Pœna non solum justa, sed evidenter justa.* Pour quelle raison? La voici : Quels biens (dit saint Augustin) Joseph, ses frères, ses descendants, tout le peuple d'Israël, n'avoit-il pas faits à l'Egypte? Ils l'avoient cultivée et enrichie durant plus de deux cents ans. Pharaon ne l'ignoroit pas; et c'étoit ce qui l'empêchoit de leur permettre d'en sortir.

(1) Traduit par Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. I, pag. 390.

Cette connoissance qu'il avoit des services de ce peuple étoit une vraie vocation de Dieu, une inspiration suffisante pour l'obliger à traiter humainement ceux qui le servoient si fidèlement. Cependant il les traitoit chaque jour avec plus d'inhumanité : *Quod autem exercuit crudelitatem in eos quibus misericordia debebatur, et huic vocationi obtemperari noluit.* Or, parce qu'il étouffa ce sentiment commun d'humanité, cette espèce de vocation et d'inspiration divine : Pour cela, dit saint Augustin, il mérita la rigueur terrible que Dieu exerça contre lui; et ce cœur qui s'étoit endurci volontairement aux sentiments d'humanité, fut endurci, par châtiment, aux sentiments du salut : *Meruit pœnam ut induraretur illi cor* (1). »

L'histoire du même prince fournit à l'évêque d'Agen une belle allusion à une autre pensée ingénieuse du saint évêque d'Hippone. « A l'aspect de chaque plaie dont l'Egypte se trouvoit frappée, Pharaon et tout son peuple jetoit, dit l'Ecriture, de grands cris; mais, remarque saint Augustin, elle dit bien qu'il cria, non qu'il se convertit : *Dicit clamasse, non obsecrasse et conversum esse.* Etrange figure d'un pécheur mourant (2). »

Même méthode pour le commentaire des livres suivants. L'explication du *Livre de Job*, qui vient après, Pag. 625.

(1) Traduit par le P. La Rue, *sur la grâce*, *Carême*, t. II, p. 305.

(2) Joli, *de l'oubli de la mort*, *Dominic.*, tom. II, pag. 437. Le même prédicateur donne un pathétique développement à ce fait dans les pages qui précèdent, pag. 484, 485.

n'est qu'un recueil de notes. L'ouvrage intitulé *Miroir de l'Ecriture*, fournit cette observation : que saint Augustin, qui s'étoit déclaré d'abord si fort prévenu en faveur de l'ancienne version italique, après de légères oppositions, a été enfin le premier à profiter du travail de saint Jérôme sur les Ecritures, ce qui a donné l'exemple à toute l'Eglise de préférer à toutes les autres la version qu'il en a faite. C'est ce qu'on voit particulièrement dans ses *Miroirs* sur l'Ecriture (1), ou recueil de passages de l'ancien et du nouveau Testament, qu'il a tous extraits de la docte traduction de ce Père, qui fait aujourd'hui notre Vulgate. Ces passages y sont rangés, non par ordre de matières, mais suivant l'ordre des Livres de l'Ecriture, tant de l'ancien que du nouveau Testament.

Pag 682.

IV. *Questions sur quelques endroits de l'Evangile*, particulièrement de saint Matthieu et de saint Luc.

T.III, part.II. Pag 241.

Comme dans les livres que nous venons de parcourir, saint Augustin établit ici les plus belles règles que nous ayons pour discerner le sens littéral d'avec le mystique et l'allégorique; enseignant par son exemple les règles de la véritable critique, pour profiter des langues originales et des versions. On trouve parmi ses sermons un grand nombre, où il explique des passages des mêmes évangélistes.

(1) Nous disons *miroirs* au pluriel, parce qu'il existe sous le nom de saint Augustin plusieurs recueils de même genre, entre autres celui que le P. Viguier a fait imprimer sur un manuscrit de la main de Théodulphe d'Orléans, c'est-à-dire de plus de huit cents ans. Celui-là est rédigé par ordre de matière; mais on doute qu'il soit l'ouvrage de l'évêque d'Hyppone. Ce qu'il y a de certain, c'est que Possidius ne parle que d'un seul ouvrage, sous ce titre, publié par saint Augustin.

v. *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean ; sous le nom de Traités* ou *Conférences*, au nombre de cent vingt-quatre.

Au commencement étoit le Verbe, etc. (Ch. I, v. 1.) Pag. 289.
De telles paroles sont au-dessus de nos intelligences ; elles échappent à nos sens. Faut-il pour cela les passer sous silence? Mais ne les lisons-nous que pour n'en plus parler? A quoi bon cette attention de votre part à les écouter, si l'on ne vous les explique pas? Peut-être qu'avec la miséricorde de Dieu, je satisferai votre attente : du moins, vous me saurez gré de dire ce que je pourrai, plutôt que ce qu'il seroit convenable de dire. Car est-il un homme capable de bien expliquer un si profond mystère? Peut-être pas même le saint évangéliste que nous traitons. Il n'en parle que comme il a pu. Tout homme parlant de Dieu n'en peut faire d'avantage, et, bien que Jean fût inspiré, c'étoit toujours un homme.

Dans son essor sublime, le saint évangéliste s'est Pag. 290.
élancé par-delà les sommets des montagnes, par-delà les vastes espaces de l'air, par-delà les constellations, les chœurs des Anges. A moins de s'élever, ainsi qu'il l'a fait, au-dessus de toutes les choses créées, comment auroit-il pu parvenir jusqu'à celui par lequel tout a été créé?... Pouvez-vous apercevoir le terme de sa course, sans penser à son point de départ?

Pag. 292. Quand vous entendez le mot Dieu, quelle impression enfin a-t-il éveillée dans vous? Vous avez imaginé quelque chose de grand, d'immense, qui passe tout ce qui fut créé, une intelligence pleine de vie, sans commencement et sans terme, souverainement puissante, infinie, présente partout, partout tout entière, et que rien ne sauroit limiter. Appliquez cette idée au Verbe de Dieu.

Pag. 293. *Sur le Verbe de Dieu.* Qu'un homme élève à grands frais un vaste monument, on admire son ouvrage; mais les yeux ne pénètrent pas jusqu'à la pensée qui l'a conçu. Voulez-vous connoître combien est grande la pensée de Dieu, qui est Jésus-Christ, son Verbe? promenez vos regards sur cette immense structure de l'univers, qui est la production du Verbe. Essayez de décrire les beautés diverses qu'il y a répandues avec tant de magnificence, pour ne parler que de celles qui sont visibles à vos yeux. Après cela, mesurez dans votre pensée la grandeur de la puissance du Verbe.

Pag. 294. *Tout a été fait par lui.* (V. 3.) Quoi! tout ce qui existe? Oui; tout, sans nulle exception. Embrassez la chaîne des êtres, depuis l'Ange jusqu'à l'insecte, qui naît de la corruption; tout est l'ouvrage de ce Créateur souverain, universel, tout puissant, de
Sap. XI. 21. qui il a été dit : *Seigneur, vous avez réglé toutes choses avec mesure, avec nombre et avec poids.*

Après avoir doctement établi que le relâchement sur

certains points estimés peu nécessaires, est un des piéges les plus dangereux pour nous surprendre et pour nous faire tomber dans les plus grands désordres, Bourdaloue justifie sa doctrine par des autorités. « En voulez-vous, dit-il, des exemples par rapport à la religion, souvenez-vous, mes chers auditeurs, de ce qui est rapporté par saint Augustin, et de la fameuse dispute émue entre un manichéen et un catholique au sujet d'une mouche qui, par hasard, servit d'occasion à la plus célèbre des controverses qui partageoit alors les esprits. Est-il croyable, disoit au catholique le manichéen, qu'un si petit insecte, et d'ailleurs si importun à l'homme, ait été créé de Dieu? Non, lui répondit celui-ci avec simplicité, je ne puis le croire. Prenez garde, dit saint Augustin, il étoit catholique de profession, bien intentionné pour la vraie créance, et fort éloigné de cet esprit superbe et présomptueux qui conduit au libertinage et à l'impiété; mais il étoit ignorant, et il ne concevoit pas que la production d'une mouche fût quelque chose dont son adversaire pût se prévaloir, et prendre avantage sur lui. Que fit le manichéen? On vous l'a dit cent fois : de la mouche, il lui persuada d'accorder le même pour l'abeille; de l'abeille, il le poussa jusqu'à l'oiseau; de l'oiseau à la brebis; de la brebis à l'éléphant; enfin, il lui fit avouer que Dieu n'étoit pas le créateur de l'homme. D'où procéda une si grossière erreur? De l'aveuglement d'esprit qui, séduisant le catholique, lui fit négliger et compter pour peu ce qui néanmoins étoit un point fondamental (1). »

Pourquoi donc avons-nous tant à souffrir de la Pag. 295.

(1) Traduit par Bourdaloue, *de la parf. observ. de la loi*, *Carême*, tom. II, pag. 179, 180.

part des créatures sorties des mains de Dieu ? C'est là un châtiment que nous avons encouru par notre révolte envers Dieu. Les Anges n'y sont pas exposés ; comme nous ils n'ont pas été pécheurs. Vous êtes puni : Accusez votre péché, non la sentence du Juge. C'est pour châtier votre orgueil que Dieu a permis que ce misérable insecte, que vous foulez sous vos pieds, fût pour vous un instrument de torture. Quand vous vous abandonnez aux mouvements de l'orgueil, jusqu'à vous élever contre Dieu ; pensez qu'un être condamné comme vous à la mort est pour vous un sujet d'épouvante. Lorsque, oubliant que vous êtes homme, vous méconnoissez l'homme, votre prochain, Dieu, pour vous rappeler à votre néant, vous livre à la morsure d'un puceron. O orgueil humain ! quelle raison a-tu de t'enfler comme tu le fais ? Un homme, votre semblable, s'est emporté contre vous ; votre orgueil s'irrite. Essayez de protéger votre sommeil contre les attaques des insectes ; et apprenez ce que vous êtes. Dieu pouvoit, s'il l'eût voulu, réprimer l'orgueil du peuple égyptien en lâchant contre lui les ours, les lions et les serpents ; il a mieux aimé en faire la proie des moucherons et des grenouilles.

« Quoi de plus beau, de plus charmant que les astres, que le soleil ? Vous les admirez : ce sont des corps lumineux, mais matériels en eux-mêmes. Ad-

mirez-les en Dieu, leur ouvrier; c'est là qu'ils sont esprit et vie (1). »

La vie est la lumière des hommes; c'est Jésus-Christ. Il est des âmes livrées à l'égarement, lesquelles ne sauroient apercevoir cette lumière. Leurs yeux, appesantis par les ténèbres du péché, n'en soutiennent pas les rayons. C'est l'aveugle qui ne voit point la lumière du soleil, bien qu'elle l'environne de toutes parts. Ce n'est pas elle qui est loin de lui; c'est lui qui est loin d'elle. « Il est au pouvoir des hommes de consentir et de se joindre à cette lumière, et à cette lumière de sagesse, qui les presse et les sollicite de se convertir (2). » Pag. 297.

Le moyen d'y parvenir? Vous voyez à l'entour de vous toutes les créatures sujettes à changement. Où est le point d'appui, ailleurs que là où réside celui devant qui toutes les créatures sont comme si elles n'étoient pas? Voyageur égaré loin de la patrie, vous en êtes séparé par une vaste mer: la voilà devant vous; comment la franchir? Vous demandez qui vous portera sur ses flots orageux. Jésus-Christ est venu lui-même de cette patrie céleste pour vous Pag. 298.

(1) Traduit par le P. de La Rue, *Amour de Dieu*, *Carême*, tom. I, pag. 123.

(2) Traduit par Nicolle, *Essais*, tom. IX, pag. 296. Mallebranche: « Sa lumière luit dans les ténèbres, mais elle ne les dissipe pas toujours; de même que la lumière du soleil environne les aveugles, et ceux qui ferment les yeux, quoi qu'elle n'éclaire ni les uns ni les autres. » (*Recherche de la vérité*, *Préface*.)

diriger dans la route qui y conduit. « Mes frères, voici le conseil que je vous donne : Si vous voulez vivre chrétiennement, attachez-vous à Jésus-Christ, afin que vous parveniez à ce qu'il est par sa nature divine. Que les esprits qui ne sont pas encore capables de concevoir sa divinité s'attachent à la croix, à la passion, à la résurrection de Jésus-Christ, et s'en servent comme d'un navire, qui les conduira à ce qu'ils ne sauroient encore voir (1). »

Pag. 299. L'erreur des philosophes d'autrefois fut de prétendre connoître Dieu par le seul effort de leur intelligence. Ils voyoient bien à quel terme il falloit aboutir ; mais ne voulant pas reconnoître à qui ils en pouvoient être redevables, ils voulurent rapporter à eux seuls l'honneur de la découverte, et, déchus de ce qui s'étoit montré à leurs regards, ils se précipitèrent dans tous les égarements de l'idolatrie. Ils voyoient la vérité, mais de loin; ils n'ont pas voulu de l'humilité de Jésus-Christ, qui eût été pour eux une sorte de navire, à la faveur duquel ils auroient navigué heureusement. O sagesse orgueilleuse du siècle ! vous êtes engagés sur les flots d'une mer battue par les tempêtes, et vous repoussez ce qui vous amèneroit au port! Pour y aborder, pas d'autre ressource que de croire au Dieu crucifié. Crucifié ! Pourquoi ? Pour vous apprendre à être humble. Ah ! s'il eût conservé la pompe éclatante de sa divinité,

(1) Traduit par Nicolle, *Essais*, tom. IV, pag. 309.

ce n'étoit plus là le Messie que je pouvois reconnoître ; avec elle, il ne seroit pas arrivé jusqu'à ces foibles humains, incapables de soutenir la présence d'un Dieu ; car ce n'est point comme Dieu qu'il est né, qu'il est mort. Comment donc? En se faisant voir dans son humanité.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appeloit Jean. Il n'étoit pas la lumière. (V. 6.) « Quelle merveille (dit saint Augustin) ! Saint Jean n'étoit pas la lumière : *Non erat ille lux ;* mais il étoit envoyé pour rendre témoignage à la lumière : *Sed ut testimonium perhiberet de lumine.* (V. 8.) La lumière a-t-elle besoin qu'on lui rende témoignage? Faut-il que quelqu'un nous dise : voilà le soleil? Ce bel astre n'attire-t-il pas assez les regards, sans qu'on nous le montre au doigt? Il est ainsi toutefois, dit saint Augustin. Jésus-Christ étoit le soleil, et saint Jean Joan. v. 35.
un petit flambeau ardent et luisant, comme l'appelle le Sauveur. Et voilà que nous allons chercher le Sauveur par le ministère de Jean, et nous cherchons le jour avec un flambeau. La foiblesse de notre vue en est la cause. Le grand jour nous éblouiroit, si nous n'y étions préparés et accoutumés par une lumière plus proportionnée à notre infirmité. Le monde est trop affoibli par son péché, pour soutenir, dans toute sa force, le bonheur que Dieu lui envoie (1). »

(1) Bossuet, *Elévat. sur les mystères*, xie semaine. tom. x, Collect. génér. in-4°, pag. 178.

Pag. 302. *Sur l'excellence du baptême.* « Lorsque la nature donne un fils unique à un père, il ne s'avise pas de recourir à l'adoption pour lui donner des frères, il borne tout son amour à ce fils. Quand un fils se trouve seul dans une famille, il cherche encore moins à s'appeler des frères pour les admettre à recueillir leur part de l'héritage de son père. Cependant, ô mon Dieu, cette chose inouie parmi les hommes, vous l'avez faite pour les hommes (1). »

« L'homme est toujours heureux, lorsque la raison commande aux passions : malheureux, lorsque celles-ci prennent le dessus, et qu'elles occupent une place qui ne leur appartient pas. Dans une maison où celle qui est faite pour servir prétend dominer, tout est en désordre (2). »

Pour élever les hommes à la dignité d'enfants de Dieu, Jésus-Christ a voulu prendre naissance au sein de la condition humaine. Des hommes, de simples mortels devenir les enfants de Dieu ! Une aussi auguste filiation nous eût paru impossible à croire. C'est pour animer notre confiance, que l'évangéliste a commencé par déclarer que *le Verbe s'est fait chair*, et qu'il *a habité parmi nous*. (V. 14.) Cessez de vous étonner que des hommes puissent *naître de Dieu*, quand vous voyez un Dieu naître de l'homme.

(1) Traduit par Montargon, *Dictionn. apostol.*, t. 1, p. 376.

(2) Traduit par Joli, *Mortification*, *Dominic.*, t. 1, p. 172.

La loi a été donnée par Moïse ; c'est Jésus-Christ qui a apporté la grâce et la vérité. (Joan. I. 17.) «C'est autre chose d'être sans la loi ; autre chose d'être avec la loi. Car la loi, par son équité, a deux grands effets : ou elle dirige ceux qui lui obéissent, ou elle rend punissables ceux qui se révoltent. Ceux qui rejettent la loi sont sous la loi, parce qu'encore qu'ils fassent de vains efforts pour se soustraire de son domaine, elle les condamne, elle les tient pressés sous la rigueur de ses ordonnances ; et, par conséquent, ils sont sous la loi, et la loi les tue. Au contraire, ceux qui accomplissent la loi, ils sont ses amis, ils vont avec elle, parce qu'ils l'embrassent, qu'ils la suivent, qu'ils l'aiment (1). » Pag. 304.

Jésus-Christ est venu, se livrant aux insultes de ses persécuteurs, consentant à mourir dans l'ignominie du supplice de la croix, non pour en faire le théâtre de sa puissance, mais le témoignage de sa patience et de son humilité. C'est là qu'en mourant, il vous délivre de la mort. Qui est-ce qui meurt, de lui ou de la mort ? Oh ! quelle étrange mort que celle qui tue la mort elle-même ? Pag. 305.

Nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce. (Joan. I. 16.) Quelle grâce avons-nous reçue ? En premier lieu, la foi, sentier qui nous ouvre la voie Pag. 307.

(1) Traduit par Bossuet, *Véritable esprit du christianisme*, *Serm.*, t. IX, p. 38.

de la grâce. Qu'avions-nous mérité? Que chacun de nous s'interroge soi-même, et sonde les replis de sa conscience. A quelle récompense avions-nous droit? Demandons-le à la justice divine; nous ne méritions que ses rigueurs. Consultons sa miséricorde; c'est elle qui nous a fait grâce. Elle s'y étoit engagée par ses prophètes. En acquittant sa promesse, non-seulement elle nous a prévenus par sa grace, mais elle a justifié sa vérité. Qui dit grâce, dit faveur toute
I. Tim. I. 13. gratuite. Ecoutez l'Apôtre : *Moi qui étois auparavant un blasphémateur, la grâce de Notre Seigneur*
II. Tim. IV. 3. *a été surabondante en moi;* maintenant que *ma course est achevée; il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée.* Il reconnoît à la fois et la grâce par laquelle la miséricorde s'est signalée à son égard, et la récompense qu'il attend de la justice... « Que fait Dieu, quand il nous récompense? Je l'avoue, il couronne nos mérites, mais parce que nos mérites sont ses dons; en couronnant nos mérites, il couronne dans nos personnes ses propres dons (1).»

Pag. 311. Ce qui nous est promis, c'est la vie éternelle. « Une seule chose, ô mon Dieu, disoit David, une seule attire tous mes désirs au mépris de tout le reste : *Unam petii à Domino; hanc requiram :* c'est que je sois assez heureux pour trouver place en

(1) Traduit par Bourdaloue, *Ascension*, *Mystères*, t. I, p. 312.

votre maison, pour en goûter les délices et couler avec vous les jours de cette longue éternité, qui n'aura point de fin que vous-même : *Ut inhabitem*, etc. Celui qui formoit cette prière eût eu bien d'autres prières et d'autres vœux à former, s'il eût suivi le penchant naturel où l'ambition porte les rois, et la volupté tous les hommes. Mais toute joie qui passe, et toute grandeur qui périt disparoissent à ses yeux, à la vue du seul bien qui ne passe point, à la vue de ce bonheur éternel, comme nous et comme Dieu. C'est à ce seul bien qu'il aspire (1). »

Chers frères, d'où viennent ces cris, ces transports d'allégresse, ces élans affectueux? Que décellent-ils? sinon que la flamme de la charité brûle encore au fond de vos âmes. Quel est, dites-moi, l'objet de vos vœux? Est-ce quelque chose que vous puissiez apercevoir de vos yeux, toucher de vos mains? est-ce une beauté accessible aux sens? Au seul nom de nos saints confesseurs, vous êtes enflammés, pénétrés des plus vives ardeurs. Qui est-ce qui les excite? Qu'y a-t-il donc qui nous charme dans leurs personnes? Des membres mutilés par les lions de l'amphithéâtre? Est-il aspect plus repoussant, pour qui n'y apporte que les yeux du corps? Il n'en est point de plus intéressant pour qui les Pag. 312.

(1) Traduit par La Rue, *sur la prière*, *Carême*, t. 1, p. 305.

contemple avec ceux de l'âme. Ce vieillard courbé sous le poids des ans, de qui la marche chancelante peut à peine se soutenir, et dont le visage est sillonné par des rides, vous aimez à le contempler : pourquoi? Parce que l'on vante sa justice; vous vous attachez à ses pas, vous le pressez avec joie sur votre cœur. Voilà, mes frères, les récompenses qui nous sont promises. Voilà les biens et la patrie qu'il nous faut demander au Seigneur, si nous voulons obtenir notre part de grâce et de vérité que notre divin Sauveur est venu apporter sur la terre. Si vous n'avez à lui demander que des biens temporels, vous êtes encore sous le joug de la loi, encore infidèle à la loi. Quand vous les voyez avec peine, ces biens temporels, se prodiguer à des hommes sans religion et sans mœurs, alors votre foi chancelle; vous vous dites à vous-mêmes : Il y a si long-temps que je sers Dieu, que j'accomplis ses commandements, et que je m'acquitte de tous les devoirs de la religion; pas un jour où l'on ne me voie à l'église, prosterné sur le pavé du temple, assidu à la prière; et cependant mon sort est toujours le même; mes affaires n'en vont pas mieux; et il semble, au contraire, que Dieu prenne à tâche de les arrêter et de les renverser. Ma vie se consume tout entière dans la souffrance; tandis que ces hommes vivent dans le crime, sans règle, sans retenue, sans piété; et avec cela, ils ne laissent pas de jouir d'une santé floris-

sante, d'accumuler biens sur biens, d'être honorés et distingués. Quoi ! c'étoit donc là ce que vous cherchiez : c'étoit donc pour la santé du corps, pour les biens du monde, pour les honneurs du siècle, que vous vouliez plaire à Dieu! Or voilà justement pourquoi il étoit convenable que Dieu vous en privât, afin que vous apprissiez à l'aimer, non pour ce qu'il donne aux hommes, mais pour ce qu'il est en lui-même. Car, souvenez-vous-en : si vous êtes juste, vous vivrez dans l'état de grâce et dans l'ordre de la grâce. Comme donc cette grâce est toute gratuite de la part de Dieu, elle vous engage à aimer Dieu d'un amour tout gratuit : et vous ne devez pas l'aimer pour une autre récompense que lui-même, puisqu'il veut être lui-même toute votre récompense. Les biens de la terre rendroient votre amour mercenaire; et si vous vous plaignez quand Dieu vous les refuse, ou qu'il vous les enlève, vous faites voir par là que ces biens vous sont plus chers que Dieu même, et, par conséquent, que vous ne méritez pas de le posséder (1). »

Sur le bonheur du ciel. Ne craignez pas les dégoûts de la satiété. Dans ce séjour de la béatitude, vous aimerez la beauté souveraine d'un amour toujours heureux, toujours affamé, toujours rassasié.

(1) Traduit par Bourdaloue, *sur les afflictions des justes et la prospérité des méchants*, *Dominic.*, t. 1, p. 152, 153.

Comment l'exprimer? Je n'en sais rien. Dieu saura bien suppléer à ce qui manque à nos paroles, et combler les vœux de ceux qui croient à la sienne.

Pag. 313. *Sur le saint précurseur.* Les prophètes d'avant Jésus-Christ avoient annoncé pour les temps futurs la venue du Messie ; Jean-Baptiste le montre du doigt.

Jésus-Christ vient dans un état d'humilité qui le dérobe aux regards. L'orgueil empêche de le reconnoître, et le peuple ingrat crucifie son Sauveur pour en faire son accusateur et son juge. Mais un
Ps. XLIX. 3. jour viendra où, comme parle le divin psalmite, *il se montrera, et ne demeurera plus dans le silence.* Il se taisoit alors qu'on le jugeoit; il ne se taira plus alors qu'il viendra juger les hommes.

Pag. 317. *Baptême de Jésus-Christ.* Quel besoin avoit-il de se faire baptiser? Je demanderai à mon tour : Quel besoin avoit-il de naître, de se laisser conduire à la mort, d'être mis dans le tombeau? A quoi bon descendre à cet excès d'humilité? pour vous apprendre à ne pas rougir de son baptême. Jésus-Christ savoit bien qu'un jour son Eglise recevroit dans son sein des catéchumènes assez détachés des choses de la terre, pour distribuer leurs biens aux pauvres, mais
Pag. 318. disposés à se demander à eux-mêmes : Qu'ai-je besoin de plus? à quoi bon me mêler à ce peuple de fidèles? Moi, qui vaut mieux qu'eux, n'en fais-je pas assez pour être dispensé de cette laborieuse cé-

rémonie? Non, ô mon frère, car avec toutes vos vertus, vous n'en êtes pas moins sous le joug du péché; et si vous ne recevez le baptême, qui seul peut vous le remettre, il ne vous est pas possible d'entrer dans le royaume des cieux. Jésus-Christ, en se courbant, comme le dernier du peuple, sous la main qui le baptise, semble vous dire : Quelque grâce que vous ayez reçue, quel que soit votre mérite, êtes-vous plus saint et plus parfait que moi? Or, si je n'ai pas dédaigné, moi, de le recevoir des mains de mon serviteur, pourquoi refuseriez-vous de le recevoir des mains de votre Seigneur?

Ne craignez pas : l'ennemi ne vous tentera pas au- Pag. 344.
delà de ce qu'il lui est permis de faire. Soyez-en bien assuré : vous ne souffrez qu'autant que Dieu le veut. Cette souffrance est un aiguillon dont il se sert pour vous exciter, non un châtiment par lequel il vous réprouve. Nous sommes appelés à mériter un héritage impérissable, et nous nous révoltons contre la main qui nous exerce. Mes frères, que diriez-vous d'un enfant qui ne voudroit pas permettre que son père fît usage sur sa personne de son autorité? ne l'accuseriez-vous pas d'orgueil, d'ingratitude et d'endurcissement? Et quelle est l'intention de ce père en châtiant son fils? de le destiner à un héritage temporel et périssable, qu'il ne peut posséder qu'en perdant celui qui le lui procure : et nous, celui qui nous est promis n'a point à redouter, ni les sépara-

tions, ni les ravages du temps, ni les atteintes des vicissitudes. Souffrons donc que notre Père nous apprenne comment nous y pouvons arriver. Quoi! je n'ai pu réussir encore à persuader à des chrétiens qu'ils doivent mettre leur espérance en Jésus-Christ?

Pag. 346. Quand vous avez quelque grâce à demander au prince, vous rédigez avec soin la demande que vous avez à lui présenter. Notre Dieu vous a fourni la formule de vos prières : pardonnez-moi, parce que je pardonne. Agissez comme vous dites; car où en seriez-vous si vous menticz dans vos prières? Demandez-lui la santé du corps, nous ne nous y opposons pas; car c'est lui qui en est l'arbitre. Si elle doit vous profiter, il vous l'accordera; s'il vous la refuse, c'est qu'elle vous auroit été nuisible. Combien de malades qui, s'ils étoient bien portants, ne penseroient qu'à commettre le crime! Le voleur qui est sorti de sa maison pour attendre le voyageur sur le grand chemin auroit bien plus gagné à être détenu par la souffrance. Dieu sait bien ce qui nous est le plus avantageux.

Pag. 361. Toutes les prophéties, depuis l'origine du monde et durant la succession des siècles, avoient eu Jésus-Christ pour objet. Détachez Jésus-Christ de nos Ecritures; elles sont sans goût. « Que nous y goûtions le Sauveur, tout y est lumière, tout y est intelligence, tout y est raison. Voyez ces deux disciples

qui vont en Emmaüs, ils s'entretenoient de la rédemption d'Israël : c'est le sujet de toute la loi ancienne ; mais ils n'y entendoient pas le mystère du Rédempteur. C'étoit une eau sans force et sans goût : aussi, sont-ils froids et languissants. Nous espérions : disoient-ils, qu'il rachetteroit Israël. Nous espérions; oh la froide parole! Jésus approche d'eux, il parcourt toutes les prophéties, il les introduit au secret, au sens profond et mystérieux, il change l'eau en vin, les figures en vérité, et les obscurités en lumières. Les voilà incontinent transportés : *Notre cœur n'étoit-il pas tout brûlant au-dedans de nous-mêmes?* C'est qu'ils avoient commencé à boire le vin nouveau de Jésus, c'est-à-dire la doctrine de l'Evangile (1). »

Luc. xxiv. 21.

Ibid. 32.

Chacun des membres de la famille chrétienne devroit être comme le prophète, comme Jésus-Christ lui-même, dévoré du zèle de la maison du Seigneur. Qu'est-ce, mes frères, qu'être dévoré du zèle de la maison de Dieu? c'est brûler du désir de voir disparoître les désordres qui peuvent s'y être introduits, en demander la réforme, ne pas se lasser de l'implorer; et si l'on voit ses efforts inutiles, tolérer et gémir. Le grain ne se laisse pas emporter hors de l'aire; il supporte la paille, et attend pour entrer dans le grenier que la paille ait été séparée. Si vous

Pag. 372.

Joan. ii. 17.

(1) Traduit par Bossuet, *des deux alliances*, *Serm.*, tom. iii, pag. 241.

êtes le vrai froment du Seigneur, ne devancez pas l'heure où le grenier s'ouvrira, pour sortir de l'aire : vous courriez le risque d'être la proie des oiseaux, avant de pouvoir être recueilli pour le grenier. Laissez-vous dévorer par le zèle de la maison du Seigneur. Vous appartenez tous à cette maison ; chacun de vous est un de ses membres ; et la maison où vous logez temporairement ne vous est pas plus propre que celle qui vous garantit l'espérance d'une habitation éternelle. Si, dans la première, vous employez tous vos soins à ce que rien n'en trouble l'ordre, seriez-vous indifférent sur les désordres qui peuvent se rencontrer dans l'autre? Par exemple : Vous voyez votre frère courir au théâtre : si vous êtes dévoré du zèle de la maison de Dieu, empêchez-le de s'y rendre par vos charitables avertissements ; employez, selon vos moyens, l'autorité, la défense, la menace, les caresses ; ne vous donnez point de relâche ; ne ménagez rien de tout ce qui est en votre pouvoir. Si, au contraire, vous êtes froid, pusillanime, spectateur indifférent du désordre, occupé de vos seuls intérêts, vous disant à vous-même : A quoi bon m'inquiéter de ce que font les autres? n'ai-je pas assez du soin de mon propre salut? Rappelez-vous le méchant serviteur de l'Evangile, qui enfouit son talent, et qui fut condamné non pour l'avoir dissipé, mais seulement pour avoir négligé de le faire valoir.

Matth. xxv. 25.

Et vous aussi, est-ce que vous voulez me quitter? Pag. 377.
répond Jésus-Christ à ses Apôtres. Par là, il leur Joan. VI. 68.
témoignoit que c'étoit lui qui leur étoit nécessaire, mais qu'il n'avoit nullement besoin d'eux. Quand nous vous pressons d'embrasser la vie chrétienne, avons-nous peur pour Jésus-Christ que vous ne le fassiez pas? En sera-t-il plus heureux, parce que vous lui donnerez un chrétien de plus? C'est vous qui y gagnez; lui, pas du tout. *Vous êtes mon Dieu,* Ps. XV. 2.
s'écrie le prophète, *parce que vous n'avez nul besoin de rien de ce qui est à moi.* Que vous soyez sans Dieu, vous n'êtes rien : que vous soyez avec Dieu, Dieu n'en sera pas plus grand. Près de lui, loin de lui, Dieu est toujours tout ce qu'il est.

On s'étonne de voir les puissances chrétiennes Pag. 382.
déployer leur autorité contre les perfides agitateurs de l'Eglise! Quoi donc! Les verroient-elles d'un œil indifférent? Mais comment pourroient-elles rendre à Dieu compte de l'administration qui leur a été confiée? J'appelle ici, mes frères, toute votre attention : il y va d'un intérêt où il s'agit du devoir imposé aux princes de la terre, s'ils sont chrétiens, de maintenir la paix au sein de l'Eglise, dont ils sont les enfants, puisque c'est d'elle qu'ils ont reçu la naissance spirituelle. Ouvrons nos Livres sacrés à l'endroit des prophéties de Daniel : nous y lisons que le roi Nabuchodonosor, étonné du miracle qui conservoit au milieu des flammes les

trois jeunes hébreux sans les endommager, rendit une ordonnance en ces termes. Observez auparavant que Nabuchodonosor n'étoit pas même Juif ou circoncis; que c'étoit ce même prince qui, s'étant érigé une statue, avoit commandé à tous ses sujets de l'adorer. Tout païen qu'il étoit, surpris d'entendre les cantiques que les trois captifs chantoient à la gloire du Seigneur, forcé de reconnoître sa toute-puissance, dans quels termes s'explique-t-il? que porte
Dan. III. 96. son ordonnance : « Que tout homme, de quelque tribu qu'il puisse être, qui aura proféré un blasphème contre le Dieu de Sidrach, de Misach et d'Abdénago, soit mis en pièces, et que sa maison devienne un lieu destiné aux immondices. » Voilà jusqu'où un roi étranger porte la sévérité contre les blasphémateurs du Dieu d'Israël, qui a sauvé trois jeunes hommes de la fournaise; et l'on trouve mauvais que des princes chrétiens fassent respecter le Dieu dont la puissance arracha aux feux de l'enfer, non pas seulement quelques particuliers, mais le monde tout entier avec les rois qui le gouvernent! Le même Dieu qui avoit manifesté sa puissance en sauvant Daniel et ses compagnons, enflamma le courage des Machabées : ceux-ci moururent au milieu des supplices, fidèles à la loi de leurs pères, et ils ont obtenu les palmes du martyre. Et quand de nouveaux Antiochus (les Donatistes) viennent dire
Pag. 383. à un chrétien : Renonce à ta religion; ils se plai-

gnent de la puissance qui réprime de semblables excès (1) !

Accusez les mauvaises œuvres que vous avez faites. Pag. 389.
Qui confesse ses péchés, qui les accuse, traite avec Dieu. (Vos péchés mettent entre Dieu et vous un mur de séparation.) Accusez-vous-en en présence du Dieu qui les accuse, et vous vous rapprocherez de Dieu. Il y a deux êtres en vous ; l'homme que Dieu a fait, le pécheur, et c'est là votre ouvrage. Anéantissez votre ouvrage, pour que Dieu sauve le sien. Concevez haine pour ce que vous avez fait, amour pour ce qui est l'œuvre de Dieu. Quand vous aurez commencé par haïr ce que vous avez fait, c'est alors que vous commencerez à faire de bonnes œuvres, en accusant les mauvaises. Préludez aux bonnes œuvres par la confession des mauvaises (2). Ne vous épar- Pag. 390.
gnez pas vous-même, si vous voulez que Dieu vous épargne. Ne ménagez pas les fautes, même les plus

(1) Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de citer, dans le cours de cet article, le *Panégyrique de saint Augustin*, par M. le cardinal Maury. Nous engageons nos lecteurs à lire dans ce même ouvrage les belles pages qui s'y rencontrent sur l'esprit de zèle et de charité que le saint Apôtre de l'Afrique manifesta à l'égard des hérétiques de son temps (p. 438—444) Et si sa conduite avoit besoin d'apologie, qu'on lise le discours de Bourdaloue, *sur le zèle pour la défense des intérêts de Dieu*, parmi ses *Dominicales*, tom. II, pag. 193 et suiv.

(2) Autres textes de saint Augustin sur le précepte de la confession, recueillis par Bourdaloue, sermon à ce sujet, *Dominic.*, tom. III, pag. 294—300, et Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. I, pag. 576.

légères : celles-là donnent la mort à l'âme. Ce sont les gouttes d'eau qui font les grandes rivières; les grains de sable, accumulés l'un sur l'autre, qui forment les bancs de sable où le navire vient échouer.

Pag. 393. Point de termes que nous ne puissions employer en parlant de la nature divine ; comme il n'en est point d'équivalents pour bien parler de cette même nature. Cette impuissance d'en parler dignement nous ouvre la plus vaste carrière. Vous demandez un nom qui réponde à tant de majesté : il n'en existe dans aucune langue. Vous voulez en parler : n'importe comment ; vous ne tarissez plus.

Quel rapport y a-t-il entre un agneau et un lion. Jésus-Christ unit ces deux contrastes ; car il est
Joan. I. 29. l'*agneau de Dieu*. Et c'est de lui qu'il a été dit : *Le*
Apoc. V. 15. *lion de la tribu de Juda a vaincu.*

Pag. 415. « N'allez pas chercher bien loin le lieu d'oraison. Voulez-vous prier dans un temple : Recueillez-vous en vous-même ; priez en vous-même (1). »

Pag. 422. Que Jésus-Christ ait fait des miracles, il n'y a point là de quoi nous surprendre : il étoit Dieu. Ce qu'il y auroit de surprenant, c'est qu'il en eût fait s'il n'eût été qu'un homme. Ce qui doit exciter notre allégresse plus encore que notre admiration, c'est que Jésus-Christ, notre Seigneur, ait daigné se faire homme. Avoir guéri les âmes de leurs péchés,

(1) Traduit par Bossuet, *Serm.*, tom. VIII, pag. 139.

est un miracle plus grand que de guérir les corps de leurs infirmités.

Nous nous devons à vous, non pas seulement dans telle ou telle circonstance, mais à tous les moments de notre vie; car nous ne vivons que pour vous (1). Enchaînés à ce cercle d'infirmités, de périls et de tribulations, qui s'appelle la vie humaine; nous avons besoin d'être consolés par nos bonnes œuvres. Ne portez donc pas l'amertume dans nos cœurs; ne les accablez pas par des mœurs déréglées. Que nous venions à nous décourager, que repoussés par vos infidélités, nous nous séparions de vous, n'auriez-vous pas droit de vous en plaindre? Vous diriez : Nous étions des malades, il falloit venir à notre secours; des infirmes, il falloit nous visiter. C'est là ce que nous faisons. Nous voici vous prodiguant nos secours : plaise au Ciel que nous n'en soyons pas réduits à dire avec l'apôtre : J'appréhende pour vous que je n'aie peut-être travaillé en vain parmi vous (2)! Pag. 436. Gal. IV. 11.

En vérité, en vérité, je vous le dis : L'heure vient, Pag. 440.

(1) Ailleurs, le même cri est échappé de ce cœur évangélique en d'autres termes : *Quod christiani sumus, propter nos; quod præpositi, propter vos.* Et de là les magnifiques élans de Fénelon, de Massillon, dans ses belles *Conférences*, de Bourdaloue, *Carême*, t. I, p. 430.

(2) Bossuet : « Nous devons souhaiter pour votre bien que vous approuviez nos discours; car quel fruit peut-on espérer si vous n'approuvez pas ce que nous disons? C'est donc ce que nous devons approuver le plus, et c'est ce que nous avons le plus à craindre. Mais

et elle est déjà venue. (Joan. v. 25.) Nous nous attendions à la résurrection des morts pour la consommation des siècles : c'est là un des dogmes de notre foi chrétienne. Ce n'est point là une simple espérance, mais un point de foi certain, incontestable. Ici, Jésus-Christ nous révèle une résurrection qui précèdera la résurrection générale, non du genre de celles de Lazare, du fils de la veuve de Naïm, qui ne ressuscitèrent que pour mourir après, et dont le retour à la vie présageoit la future renaissance de tous les morts; mais celle-là dont le divin Sauveur venoit de parler, en disant : *Celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, possède la vie éternelle, et il ne tombe point dans la condamnation, mais il est déjà passé de la mort à la vie.* (Joan. v. 24.) Vous l'entendez : A quelle vie? A la vie éternelle; à une vie différente de celle à laquelle Lazare va être rendu; vie qui, de la mort du sépulcre, le ramène à la vie temporelle, et ne l'affranchit point de la mort. Celle que nous annonce notre Seigneur Jésus-Christ, le Verbe de Dieu son père, l'oracle même de la vérité, c'est une résurrection spirituelle, anticipée sur la dernière résurrection, qui nous ouvrira les portes de l'éternité. *L'heure vient*, dit-il, et pour ne point confondre celle ci avec l'heure du jugement uni-

cessons de vous parler de nous-mêmes : venons à la conclusion de saint Augustin : Consolez-nous en bien vivant; ne nous accablez pas par vos mœurs déréglées. » (*Vaines excuses*, *Serm.*, t. VI, p. 44.)

versel, il ajoute : *L'heure est déjà venue*. Ce n'est donc pas cette heure ajournée au dernier des jours, où « aussitôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange, et par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui seront morts en Jésus-Christ, ressusciteront d'abord, puis nous autres qui serons vivants, et qui aurons été réservés, nous serons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur Jésus au milieu de l'air, et ainsi nous serons pour jamais avec le Seigneur. » Elle viendra donc cette heure ; mais elle n'est pas encore venue. Celle dont il est ici question, nous y sommes : *L'heure vient, et elle est déjà venue.*

I. Thess. IV. 16. 17.

Comment donc faut-il entendre cette double résurrection? Est-ce à dire que ceux qui ressusciteront maintenant n'auront plus à ressusciter comme le commun des morts? Non, ce n'est point là le sens des paroles de Jésus-Christ. Car la première s'est déjà opérée pour chacun de nous, si notre foi a été sincère ; nous comptons bien ressusciter un jour à la fin des siècles, et notre résurrection nous donne droit à l'héritage de la vie éternelle, si nous méritons, par nos bonnes œuvres, de jouir de cette bienheureuse éternité qui nous associera à la nature des Anges. Allons à l'école de Jésus-Christ, apprendre le secret de cette distinction : comment il s'opère une résurrection antérieure à la résurrec-

Pag. 411.

tion ; non différente pour les uns et pour les autres, mais la même pour ; tous non telle que celle de Lazare, mais gage de la vie éternelle. Prêtez l'oreille à ses leçons, ouvrez les yeux aux rayons de sa lumière : *En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts* (*les morts*, vous l'entendez) *entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront vivront.* Pourquoi *Ceux qui l'entendront, vivront?* Pourquoi ne pas s'en tenir à ces premières paroles, les *morts* rendus à la vie *entendront*, mais ajouter, *et ceux qui l'entendront vivront?* C'est qu'il ne suffit pas de vivre pour entendre ; il n'est donné de revivre qu'à ceux qui auront *entendu*, c'est-à-dire qui auront été dociles à la voix qui aura frappé leurs oreilles.

Arrêtons-nous un moment sur les paroles qui suivent : *Comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-même.* (*Ibid.* 26.) Qu'est-ce à dire : *Le Père a la vie en lui-même?*... « Dieu est le principe de la vie ; il en est la source et l'essence.. » Certes, Dieu est une vie immuable ; il est toujours ce qu'il est, toujours en soi, toujours à soi (1). Il n'en est pas ainsi de l'âme : durant son séjour sur la terre, assujettie à de continuels changements, elle a vécu dans les liens de l'iniquité, de l'inconstance, de la mort. Enfantée désormais à

(1) Bossuet, *sur la résurrection*, *Serm.*, t. VIII, p. 36.

la justice, elle participe à cette autre, à une vie qu'elle puise à la source féconde de la vie ; car s'élevant jusqu'à l'Être souverain, elle en reçoit le principe d'une existence nouvelle; de froide et de languissante qu'elle étoit, unie au centre de chaleur et de lumière qui l'absorbe. Pag. 442.

Notre Eglise catholique, toujours dirigée et soutenue par l'Esprit Saint, nous apprend que le Père et le Fils sont indivisibles, que leurs opérations sont absolument les mêmes, ainsi que Jésus-Christ l'a déclaré par ces paroles : Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. Pag. 449.

« Le Fils de Dieu ne fait rien de lui-même, parce qu'il n'est pas de lui-même. Celui qui lui communique son essence, lui communique aussi son opération ; et encore qu'il reçoive tout de son Père, il ne laisse pas d'être égal à son Père, parce que le Père, qui lui donne tout, lui donne aussi son égalité. Le Père lui donne tout ce qu'il est, et l'engendre aussi grand que lui, parce qu'il lui donne sa propre grandeur (1). » Pag. 450.

Parmi ces auditeurs, ne se rencontre-t-il pas un assez grand nombre de morts? Il n'est que trop vrai. Ceux qui ont la foi, et une foi justifiée par les œuvres, ceux-là vivent, ceux-là ne sont pas morts; mais ceux, ou qui n'ont pas la foi, ou qui n'ont que Pag. 468. et suiv.

(1) Traduit par Bossuet, *Mystère de la Trinité*, *Serm.*, tom. IX, pag. 160.

Jac. II. 19. celle des Démons, qui croient au Fils de Dieu, mais qui sont vides de charité et de bonnes œuvres, ceux-là, nous sommes réduits à les ranger parmi les morts. Ah ! qu'ils s'éveillent enfin, qu'ils sortent donc de ce tombeau du péché pour naître à la vie spirituelle. Lazare, mort depuis quatre jours, a entendu la voix du Seigneur, qui lui com-
Joan. XI. 44. mande de sortir du tombeau; à l'instant ce mort s'est levé, la pierre qui le couvroit cède à l'ordre de Jésus-Christ. Et vous, ô mon frère, votre cœur, plus dur que la pierre, résiste à cette voix souveraine! « Cette voix de majesté qui, selon le témoignage de Jésus-Christ même, pénètre jusque dans le creux des tombeaux; c'est cette voix qui frappe Lazare, et qui le rappelle du séjour de la mort. Tandis qu'il étoit caché dans ce lieu de ténèbres, la vertu de Jésus-Christ demeuroit comme suspendue; il faut qu'il sorte dehors, qu'il se produise, qu'il se montre au jour, pour être parfaite-
Ibid. 43. ment ressuscité : *Lazare, veni foras.* Or voilà, mon frère, sur quoi vous devez vous former, et ce que vous devez vous appliquer. Car tandis que vous fuyez la lumière, tandis que vous vous tenez enveloppé dans les ténèbres d'une conscience criminelle, tandis que vous ne découvrez pas le fond de votre âme, cette grâce qui ranime les morts, n'a dans vous, ni pour vous, nul effet de vie. Il faut que vous vous fassiez connoître, et que, par une confession

sincère de vos désordres, vous sortiez, comme un autre Lazare, hors du tombeau. Cela vous trouble, dites-vous, et à peine y pouvez-vous penser sans frémir; mais la chose n'en est pour vous ni moins salutaire, ni moins nécessaire; et le trouble même qu'elle vous cause est une preuve de sa nécessité. Car pourquoi le Fils de Dieu s'est-il troublé en ressuscitant Lazare? sinon pour vous apprendre ce qui devoit vous troubler vous-même. Il se troubla, *Ibid.* 38. parce qu'il le voulut, et nous devons nous troubler, parce qu'il le faut, et que ce trouble nous convient. Son trouble fut un témoignage de sa charité et de sa miséricorde; et le nôtre doit être l'effet de notre contrition. Non, mon cher auditeur, ne craignez pas de vous troubler vous-même, quand vous êtes dans l'état du péché; craignez plutôt de ne pas vous troubler assez, puisqu'il n'y a que le seul trouble de la pénitence chrétienne qui vous puisse sauver; troublez-vous, afin que Dieu, selon l'oracle de David, Ps. LIX. 4. guérisse les plaies de votre âme, et qu'ému de votre douleur et de vos larmes, il en fasse un remède à vos maux. Si c'est trop peu de vous troubler, frémissez à l'exemple de Jésus-Christ; mais frémissez en esprit, et dans les vues de la foi. Ne vous contentez pas d'une simple horreur, qui passe et qui n'est que dans le sentiment. Car l'homme doit frémir contre lui-même: comment? En confessant ses iniquités; et pourquoi? Afin que l'habitude du péché

cede à la violence et à l'efficace du repentir. Après cela, que restera-t-il, sinon que les prêtres, représentés par les Apôtres, ou plutôt représentant les Apôtres et Jésus-Christ même, vous délient comme
Ibid. 44. Lazare : *Solvite eum et sinite abire.* C'est là qu'ils commenceront à exercer en votre faveur leur ministère, et qu'en vertu de cette absolution juridique, dont la grâce leur a été confiée, ils seront autorisés de Dieu pour vous dégager des liens de votre péché... O mes frères (conclut saint Augustin, dans la paraphrase de notre Evangile), quel bonheur et quel avantage pour nous, si nous pouvions, en suivant ces règles, ressusciter les pécheurs et nous ressusciter nous-mêmes avec eux ! *O si possemus excitare homines mortuos, et cum ipsis pariter excitari !* En sorte (ajoutoit cet incomparable docteur) que nous fussions aussi touchés de l'amour de cette vie bienheureuse, qui ne doit jamais finir, que le sont les gens du siècle de cette vie mortelle qui leur échappe à tous les moments : *Ut tales essemus amatores vitæ permanentis, quales sunt amatores hujus vitæ fugientis.* Si l'état de ce pécheur est un état de mort, cette mort passagère (reprend saint Augustin) n'ira pas jusqu'à une mort éternelle, mais elle servira à faire paroître et à faire admirer la vertu toute puissante de Dieu : *Mors ista non erit ad mortem, sed ad miraculum* (1). »

(1) Bourdaloue, *sur l'éloignement de Dieu et le retour à Dieu*, Ca-

C'est un bien plus grand miracle de gouverner le monde, que de rassasier tout un peuple avec quelques pains; et l'on ne donne nulle attention au premier; on oublie cette longue suite de miracles que suppose la formation d'un seul grain de blé; parce qu'on l'a sous les yeux, on la dédaigne. Il faut, pour appeler notre admiration, que Dieu fasse, de temps à autre, de ces œuvres extraordinaires qui renversent les lois de la nature. On s'étonne, non pas de ce qu'il y a, en effet, de plus prodigieux, mais de plus rare. Pag. 481.

Sur le miracle de la multiplication des pains. « Que croyons-nous dans cet événement? et que nous représente notre Evangile? Tout un peuple qui s'abandonne à la conduite de Jésus-Christ, des milliers d'hommes qui, sans provision, sans subsistance, quittent leurs maisons pour le suivre; un Dieu touché de compassion pour eux, un Dieu qui, lui-même, leur distribue ses soins libéralement, amplement, magnifiquement; et cette nombreuse multitude enfin, nourrie et rassasiée, au milieu d'une solitude, tout cela ne vous prêche-t-il pas hautement la Providence divine, et l'obligation indispensable de Pag. 482.

rême, t. II, p. 405—418. L'éloquent prédicateur unit ici, selon son usage, divers textes du saint docteur, empruntés à d'autres livres; par exemple, au sermon LXVII, tom. V, pag. 374. L'abbé Clément: « Saint Augustin, qui me fournit l'idée de ce discours, etc. » (*Sur la résurrection de Lazare*, *Carême*, t. II, p. 411 et suiv.)

nous reposer sur ses soins et de nous confier en elle? Interrogeons (ce sont les paroles de saint Augustin) les miracles de Jésus-Christ, et rendons-nous y attentifs; car comme Jésus-Christ est substantiellement le Verbe de Dieu, il n'y a rien dans lui qui ne parle, et ses actions mêmes ont pour nous leur langage et leur expression (1). »

Pag. 488. Combien il en est qui ne cherchent Jésus-Christ que dans l'espérance d'en obtenir des biens temporels! Combien peu cherchent Jésus-Christ pour Jésus-Christ lui-même!

Pag. 490. « Pour vivre de l'esprit de Jésus-Christ, il faut devenir le corps de Jésus-Christ. Il n'y a que le corps de Jésus-Christ qui puisse vivre de l'esprit de Jésus-Christ, comme il n'y a que notre corps qui vive de notre esprit. Voulez-vous donc vivre de l'esprit de Jésus-Christ? Demeurez dans le corps de Jésus-Christ. Le corps de Jésus-Christ ne peut vivre d'un autre esprit que de l'esprit de Jésus-Christ. C'est pourquoi l'Apôtre voulant marquer quel est l'effet de ce pain mystérieux, dit qu'en y participant, nous devenons un même pain et un même corps. Celui qui désire de vivre trouve donc en Jésus-Christ, et où il doit vivre, et de quoi il doit vivre. Qu'il approche, qu'il croie, qu'il soit incorporé, afin d'être vivifié. Qu'il s'unisse à ce corps,

I. Cor. XI. 17.

(1) Bourdaloue, *sur la Providence*, *Carême*, t. II, p. 251.

qu'il en soit un membre sain, qu'il vive de Dieu et pour Dieu (1). »

Le principe de toutes les maladies de l'âme, c'est l'orgueil. Voulez-vous les guérir : remontez à la source. C'est là ce qu'a fait Jésus-Christ. Pour attaquer toutes nos maladies dans leur principe, qui est l'orgueil, il s'est fait humble. Vous répugneriez à imiter un homme, votre semblable, quand il s'humilie, quand un Dieu vous donne l'exemple de l'humilité : rougiriez-vous de lui ressembler? Tout ce que l'on vous demande, c'est d'être humble, non de vous ravaler au rang des animaux. Toute l'humilité du chrétien consiste à se connoître lui-même. L'orgueil ne veut faire que ce qui lui plaît; l'humilité, que ce qui plaît à Dieu. Pag. 491.

Les Juifs murmuroient entre eux sur ce qu'il avoit dit : *Je suis le pain vivant descendu du ciel.* A quoi Jésus-Christ répond à ces murmurateurs : *Cela vous scandalise-t-il?* Il semble leur dire : Je sais bien pourquoi vous n'êtes pas affamés de ce pain spirituel; pourquoi vous ne comprenez pas ces paroles, et que vous ne cherchez pas à en connoître le sens : *Cessez de murmurer; personne ne peut venir à moi qu'il ne soit attiré par mon Père, qui m'a envoyé.* C'est là l'efficace et la vertu de la grâce. On ne vient Pag. 494. Joan. VI. 54. 62.

(1) Traduit par M. de Rastignac (archev. de Tours) *Instruct. pastor., sur la justice chrétienne*, pag. 264, 265. Paris, 1749.

point, à moins d'être attiré : Quel est celui qui est attiré, et celui qui ne l'est pas? Pourquoi celui-ci plutôt que celui-là? Ne vous embarrassez point de ces questions. Vous n'êtes pas encore attiré, priez pour obtenir la grâce d'être attiré. On peut entrer dans une église, se présenter à l'autel, participer à l'auguste sacrement par contrainte et par violence; mais croire, non. On ne croit que quand on veut.
Rom. x. 10. On croit de cœur, dit l'Apôtre, non de corps. On confesse de bouche, ajoute-t-il, pour être sauvé. De la conviction du cœur sort naturellement la profession de foi. L'une doit marcher avec l'autre. Professer la foi, c'est déclarer hautement, et par ses œuvres, l'intime conviction du cœur. Si votre cœur dément votre langage, ce ne sont que des mots, non une profession de foi.

Personne ne vient à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire. (VI. 44.) Il y a donc violence? Détrompez-vous. On est attiré par le sentiment et par l'amour. Il ne suffit pas même que la volonté cède, il faut que le charme du plaisir vous attire et vous entraîne, c'est-à-dire que l'on trouve des délices à aimer le Seigneur. On ne sent pas son lien, quand on suit volontairement celui qui entraîne (1). « Donnez-moi un cœur qui aime, et le sentiment lui donnera l'intelligence de ce que je dis. Donnez-moi un cœur

(1) Pascal, *Pensées*, pag. 215.

qui brûle de désirs et d'amour, qui se regarde comme étranger dans le désert du monde, qui soit altéré des sources des délices éternelles, et qui soupire sans cesse après le repos de la patrie céleste. Donnez-moi un cœur de ce caractère, et son propre sentiment lui expliquera mes pensées; mais si je parle à un cœur froid, il n'entendra pas mon langage (1). »

Sur les paroles : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang*, etc. (VI, 55.) La plupart de ceux qui étoient présents à ce discours n'en comprirent point le sens; ils n'y voyoient qu'une chair matérielle. Si les disciples s'en scandalisèrent, combien plus les ennemis? « Les secrets de Dieu doivent nous rendre plus attentifs à les considérer, doivent nous exciter à en faire la recherche, autant que l'humilité de la foi nous le permet, jamais ne trouver d'opposition dans nos esprits; et il ne nous appartient pas d'en vouloir juger, ni d'entreprendre de les contredire (2). » Pag. 502.

La science enfle, a dit l'Apôtre. La science seule,

(1) L'abbé Clément, *Carême*, tom. 1, pag. 372; P. de Neuville, *Serm.*, tom. 1, pag. 197; La Rue, *sur l'amour de Dieu*, etc., etc.

(2) *Secretum Dei intentos nos habere debet, non adversos.* Traduit par Bourdaloue, *sur les afflict. des justes*, *Dominic.*, t. 1, p. 139; Massillon : « Si tout étoit clair hors la religion, vous pourriez avoir quelque apparence de raison, vous défier de ces ténèbres; mais puisque au dehors même tout est obscurité pour vous, le secret, dit saint Augustin, doit vous rendre plus respectueux et attentifs, mais non pas incrédules. » (*Vérité de la religion*, *Carême*, tom. 1, pag. 106.)

qui n'est pas accompagnée de la charité. Aussi saint
I.Cor.VIII.1. Paul ajoute-t-il : *Mais la charité édifie.* Unissez donc la charité à la science ; et celle-ci devient une source de bienfaits, non par elle-même, mais par la charité.

Pag. 506. Imaginez-vous crime plus monstrueux que celui de Judas? Comblé de faveurs privilégiées de son maître, il oublie les bienfaits qu'il en a reçus; il renonce à tout sentiment de justice, et livre à ses bourreaux celui-là qui est le principe de la vie. Son inimitié implacable poursuit le Dieu dont il étoit le disciple. Voilà le crime de Judas. La Providence divine sait le faire tourner au profit de tout le genre humain. Jésus-Christ permet qu'un de ses Apôtres le trahisse pour faire de ce crime l'occasion du rachat de tous les hommes... De ce que l'homme pèche (dit excellemment saint Augustin), il se nuit à soi-même, mais il n'arrête pas l'effet de la bonté divine. Car Dieu, qui est un admirable ouvrier, se sert avantageusement des défauts de son ouvrage, et il ne les permet que parce qu'il sait bien s'en prévaloir (1).

Sur combien de martyrs le Démon n'a-t-il pas épuisé sa rage impuissante ! S'il avoit suspendu sa persécution, exposerions-nous aujourd'hui à vos regards la brillante couronne qu'a gagnée le martyr

(1) Bourdaloue, *sur les afflict. des justes*, *Dominic.*, tom. 1, pag. 209.

saint Laurent. Il a persévéré jusqu'à la fin. Sa fidé- Pag. 507.
lité se soutient ferme, inébranlable dans les épreuves, en présence du tyran et des bourreaux, à l'aspect menaçant des supplices imaginés contre lui, sur les charbons ardents qui le dévorent lentement. Dans cette mort de détail, sous le poids de ces tortures, le héros chrétien reste insensible à la douleur, fortifié qu'il étoit par celui qui a dit : *C'est l'esprit qui* Joan. VI. 54.
vivifie. Il n'échappe à la souffrance que pour prendre possession du royaume céleste (1). Le saint martyr Sixte, dont nous célébrons aussi la fête cinq jours avant la sienne, précédant au martyr, son diacre, lui avoit dit : Cesse de t'affliger, ô mon fils ; tu me suivras dans trois jours. Il ne lui dit pas : Cesse de t'affliger, la persécution finira, et tu jouiras du repos : Non. Mais, toi-même, tu iras là où je vais. Encore trois jours seulement, et tu seras avec moi.

(1) Le texte porte : *Quia bene manducaverat, et bene biberat, tanquam illa esca saginatus et illo calice ebrius, tormenta non sensit.* Un prédicateur moderne lui a donné cette extension : « Saint Augustin n'attribue la cause de l'insigne victoire que saint Laurent a remportée sur ses bourreaux, qu'à l'effet de la divine nourriture de la chair vivifiante, et du précieux sang de Notre Seigneur Jesus-Christ, s'étant engraissé de l'un, et comme enivré de l'autre, ainsi que parle ce grand docteur de l'Eglise ; ce qui lui avoit ôté tous les sentiments des cuisantes douleurs dont le corps de cet illustre martyr étoit accablé, sans toutefois y succomber, par la force qui lui avoit été communiquée par la participation du corps et du sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. » (Laur. Chesnard, *de la sainte communion*, *Serm.*, tom. IV, pag. 139, 140.)

Laurent a saisi le sens de l'oracle ; il court affronter le Démon et marche à la victoire.

Pag. 515. L'intelligence devient la récompense de la foi (1).

Pag. 522. Voulez-vous connoître la puissance de Jésus-Christ? Allez le voir au Calvaire : contemplez-le sur sa croix, au moment où il s'apprête à rendre le dernier soupir. Du haut de sa croix, il s'est écrié : *J'ai soif.* « Les Juifs entendant ces paroles, comme il y avoit là un vase plein de vinaigre, les soldats y trempent une éponge, et, l'entourant d'hyssope, ils la lui présentèrent à la bouche. Jésus ayant donc pris de ce vinaigre, dit : Tout est accompli, et baissant la tête, il rendit l'esprit. » Jésus-Christ attendoit que toutes les circonstances prédites pour sa passion fussent accomplies. Il attendoit que le moment fût venu d'exécuter l'oracle de la prophétie : *Ils m'ont donné à boire du vinaigre dans ma soif*; et ce moment arrivé, il a dit : *Tout est accompli*; et il quitte par sa seule puissance la vie qu'il avoit prise volontairement. Aussi, les Juifs qui l'entourent admirent-ils la puissance qu'il fait éclater au moment de sa mort, plus qu'ils n'avoient fait celle qu'attestoient ses miracles (2).

Joan. XIX. 28. 30.

Ps. LXVIII. 22.

(1) Bossuet traduit : « La foi est le chemin de l'intelligence : *Intellectus enim est merces fidei.* » (*Serm.*, tom. III, pag. 350.)

(2) Bourdaloue recueille, d'après saint Augustin, la dernière circonstance de la passion du Sauveur, pour faire ressortir le miracle de la divine toute-puissance plus éclatante encore à ce moment que dans tout le reste de sa vie. (*Carême*, tom. III, pag. 255 et suiv.)

Jésus-Christ voyoit du haut de sa croix quelques- Pag. 523.
uns de ceux qui lui appartenoient, parmi le grand nombre de ceux qui ne lui appartenoient pas. Il demandoit pour ceux-ci pardon à Dieu son père, dans le temps même qu'il en recevoit une si sanglante injure, ne considérant pas qu'ils le faisoient mourir, mais seulement qu'il mouroit pour eux. Ce fut un grand avantage qu'il leur obtînt de son père la rémission de leurs péchés, afin que désormais personne ne désespérât du pardon des siens, en voyant que ceux mêmes qui firent mourir Jésus-Christ ont obtenu le pardon d'un si grand crime.

La croix, faites-y bien attention, est un tribunal Pag. 525.
où Jésus-Christ, faisant l'office de juge, prélude à son dernier jugement : il y siège entre deux voleurs, dont l'un est absous, l'autre condamné. L'un des deux, comme il arrivera à ce terrible jour, est placé à sa droite, et l'autre à sa gauche (1).

« Autant qu'un homme aime l'Eglise, autant a-t-il le Saint-Esprit (2). »

« Ne vous plaignez pas s'il y a des dons qui vous manquent. Aimez seulement l'unité, et les autres ne les auront que pour vous. Ainsi, ne nous regardons

(1) Duguet, *Explication de la Passion*, *Portement de la croix*, pag. 110.

(2) Traduit par Nicolle, *Essais*, tom. XIII, pag. 118.

pas en nous-mêmes; aimons l'unité du corps de l'Eglise. Aimons-nous nous-mêmes en cette unité : les richesses de la charité chrétienne suppléeront le défaut de notre indigence ; et ce que nous n'avons pas en nous-mêmes, nous le trouverons très abondamment dans cette unité merveilleuse. Otez l'envie : ce que j'ai, est à vous ; ce que vous avez est à moi ; tout est à vous par la charité (1). »

Pag. 533. S'il ne faut pas désespérer de son salut, on ne doit pas non plus différer à se convertir sur l'espérance qu'on se convertira un jour ; car si Dieu a proposé le port de son indulgence en faveur de ceux qui se trouvent submergés par la tempête du désespoir, il a laissé dans l'incertitude de la mort ceux qu'un trop facile espoir de salut met en péril, et qui se laissent tromper par l'attente d'une conversion qu'ils diffèrent de jour en jour. Vous ne savez pas quand viendra votre dernier jour. Ingrat! le jour présent vous est donné ; profitez-en.

Pag. 538. Dieu dit : *Je suis celui qui est.* Qui pourra dignement exprimer la vertu de ce mot : *Je suis?* Il ne dit pas : Je suis le Seigneur Dieu, le Créateur du monde, le Libérateur de ce peuple, le Dieu de vos pères, mais simplement : Je suis celui qui est. De même, Jésus-Christ parlant aux Juifs : *Si vous*

(1) Traduit par Bossuet, *Esprit du christianisme*, *Serm.*, tom. IX, pag. 94, 95.

ne croyez que je suis, vous mourrez dans votre péché (VIII. 24.) Essaierai-je de pénétrer le sens de ces paroles : Si vous ne croyez *que je suis?* Oserai-je, comme Moïse, le demander à mon Dieu? J'interroge et ne discute point; je cherche et ne présume rien; j'écoute, je n'enseigne point. Que le Dieu qui remplit tout de son immensité daigne échauffer mon cœur, éclairer mon intelligence! Mais où trouver des paroles, et quelles expressions donner à ma pensée? Je parlerai seulement à mon Dieu, mon Seigneur Jésus-Christ, et il daignera m'écouter. Je le crois près de moi, je n'en doute nullement; car il a dit : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*. Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, que vous avez dit par cette parole : Si vous ne croyez pas *que je suis?* Vous êtes; mais est-ce qu'il n'y a d'être que pour vous? Quoi donc! et le ciel et la terre, et l'homme et les Anges ne sont-ils pas, puisqu'ils sont votre ouvrage? L'être vous est-il tellement propre que, hors de vous, il n'y en ait pas? C'est que tout ce qui existe hors de vous, quelle qu'en puisse être l'excellence, étant sujet à changement, n'a point d'existence réelle. Etre véritablement, c'est être d'une manière stable, qui ne soit point susceptible de changer. Tout change dans l'homme; tout ce qui eut vie, la perd par la mort; tout ce qui avoit commencé, finit. Toute l'histoire de l'homme se réduit à ces deux mots : Il vit aujourd'hui, il mourra de-

Exod. III. 14.

Math. XXVIII. 20.

main ; il fut, il sera : il fut, donc il n'est plus ; il sera, donc il n'est pas encore ; et ce qu'on appelle le présent, échappe à l'instant même qu'on le saisit. Ce que je dis, pendant que je le dis, déjà n'est plus. Il n'en est pas ainsi de mon Dieu. En lui, point de passé ni d'avenir : en lui, rien ne dure, parce que rien ne passe ; tout est fixe, tout est à la fois, tout est immobile. En Dieu, rien n'a été, rien ne sera, mais tout est. Il *est*. Il *est*, et il ne cesse point d'être. Il *est*, et il n'y a pour lui ni degré, ni mesure ; il *est*, et rien n'est que par lui (1). Il est *vérité*, *principe*,
Pag. 560. rendu palpable et sensible par l'humanité dont il s'est revêtu. Autrement, comment auroit-il pu en instruire les hommes, s'il n'avoit pris un corps semblable au leur? Principe tout aussi-bien que Dieu son père. Quoi donc? reconnoîtrons-nous deux principes : pas plus que deux dieux.

Pag. 562. « En Dieu, il y a nombre. En Dieu, il n'y a point de nombre. Quand vous comptez les trois personnes, vous voyez un nombre ; quand vous demandez ce que c'est, il n'y a plus de nombre ; on répond que c'est un seul Dieu. Parce qu'elles sont trois, voilà comme un nombre. Quand vous recherchez ce qu'elles sont, le nombre s'échappe ; vous ne trouvez plus que l'unité simple. Ne nous imaginons pas que lorsque

(1) M. l'abbé de La Menais, *Doctr. chrét.*, tom. 1, pag. 17 ; Fénelon, *Existence de Dieu*, pag. 300 et 370.

le Père *enseigne* le Fils, il lui communique sa science comme une perfection de son être. Comme il l'engendre parfait, il lui donne tout en l'engendrant. Bien plus, si nous le savons bien entendre; l'engendrer et l'enseigner, c'est une seule et même chose (1). »

La foi ne marche pas sans l'humilité. C'est quelque chose de grand que ce qui commence par la foi; mais on le dédaigne. C'est là pourtant le fondement: pour l'asseoir, on creuse en terre; on entasse les pierres pêle-mêle; rien pour la montre; et c'est là ce qui assure l'édifice. Ainsi, cette racine qui s'enfonce dans la terre ne plaît pas aux regards, qui ne l'y découvrent pas: l'arbre qui en sort excite seul votre admiration. Insensé, sans cette racine il n'y auroit point d'arbre; point d'édifice sans fondement... Nous croyons pour connoître, nous ne connoissons pas pour croire: ce que nous apprendrons un jour à connoître, c'est ce que ni l'œil ne peut apercevoir, ni l'oreille entendre, ni le cœur et l'intelligence humaine concevoir. Car, qu'est-ce que la foi, sinon croire ce que l'on ne voit pas (2)? Pag. 578. I. Cor. II. 9.

(1) Traduit par Bossuet, *Mystère de la Trinité*, *Serm.*, tom. IX, pag. 157—162.

(2) « Je ne comprends pas cette décision, cette censure, cette condamnation; et c'est parce que je ne la comprends pas, dit saint Augustin, que je trouve du mérite à la croire: *Quid est enim fides, nisi credere quod non vides?* » (Segaud, *sur la foi*, *Carême*, tom. I, pag. 70.)

Pag. 569. *Seigneur, vous avez imprimé sur nous la lumière*
Ps. IV. 7. *de votre visage* (a dit le divin psalmiste); comme l'effigie du prince est gravée sur la monnaie qui fait partie de son trésor. Cette empreinte auguste a été dégradée par nos vices. Celui qui nous marque à son coin, nous ayant faits à son image, est venu réparer son ouvrage. Il a dit : *Rendez à César ce qui*
Marc. XII. 17. *est à César, à Dieu ce qui est à Dieu*; à César son argent, vous à Dieu. C'est alors que l'expression de la vérité se reproduira en vous.

Pag. 572. *Qui commet le péché, en devient l'esclave.* (Joann. VIII. 34.) O la déplorable servitude! quand vous avez à vous plaindre d'un maître dur, vous en changez, non pour être libre, mais pour être moins esclave. Mais celui qui est devenu l'esclave du péché, quelle ressource lui reste-t-il? de se vendre encore? A qui? Il traîne en tous lieux la chaîne dont il s'est garrotté; sa conscience ne sauroit échapper à elle-même; partout elle le suit, elle l'accompagne. Son tyran est au fond de son cœur. Il s'est livré à la trompeuse amorce de ce péché : le voilà commis. Fatale erreur! le plaisir a fui; le péché reste.

Pag. 574. Dieu ne condamne point tels péchés, et n'absout ni n'approuve tels autres : il les condamne tous.

Pag. 575. «Tant que vous ne faites bien que par un sentiment de crainte, ce n'est pas l'amour de Dieu qui vous dirige; vous n'êtes qu'un esclave. Agissez par amour, et vous serez libre. Cessez de redouter le châtiment,

et aimez la justice. Vous n'êtes point encore en état d'aimer la justice : en vous abstenant de faire mal par la crainte, vous apprendrez à vous en abstenir par amour (1). »

« Le Démon voulant combattre le premier homme dans le paradis terrestre, s'arma d'une langue de serpent ; ce qui ne lui réussit que trop bien. D'où vient que le Fils de Dieu dans l'Evangile, parlant de cet ancien ennemi du genre humain, dit que dès le commencement du monde il fut homicide. Or, il est évident que le Démon ne commit pas cet homicide avec le fer, mais avec la langue (2). » Pag. 380. Gen. III. 1. Joann. VIII. 44.

Les Juifs croyoient bien n'avoir pas les yeux fermés à la lumière. Jésus-Christ a voulu confondre la vanité et l'orgueil de leurs prétentions, par l'histoire de l'aveugle-né, laquelle est pour nous une instruction salutaire. Il en est parmi vous un grand nombre qui vivent avec la réputation d'être fidèles observateurs de tous les devoirs d'époux, de citoyens, de chrétiens même, et ne voient rien à changer à leur conduite. A les entendre, ils mènent une vie réglée; et sur les observations que nous leur faisons, ils nous répondent : *Nous prenez-vous pour des aveugles?* Ibid. IX.

(1) Traduit par M. de Rastignac, *Instruct. pastor. sur la justice chrétienne*, pag. 51. Il cite à l'appui d'autres textes de saint Augustin, de saint Thomas et de Bossuet, tant dans ses *Méditations sur les évangiles* que dans ses *écrits contre les faux mystiques*.

(2) Traduit par Bourdaloue, *sur la médisance*, *Dominic.*, tom. III, pag. 202.

« Saint Augustin se plaignoit autrefois que certains païens de son temps refusoient de se convertir à la foi, parce qu'ils menoient une vie réglée selon le monde. Lorsqu'on les exhortoit, dit ce père, à passer du côté des chrétiens; il est question de bien vivre, répondoient-ils : *Bene vivere opus est.* Que m'ordonnera Jésus-Christ que vous me prêchez ? *Quid mihi Præcepturus est Christus ?* Que je mène une vie exempte de blâme ? *Ut bene vivam ?* Je la mène depuis long-temps. Je ne fais tort à personne; je ne souille pas le lit de mon prochain, je ne lui ravis pas son bien par des voies d'intérêt : *Jam bene vivo, nullo adulterio contaminor, nullam rapinam facio.* Qu'est-il besoin de changer et d'embrasser une religion nouvelle? Si ma vie étoit criminelle, vous auriez raison de me proposer une loi qui règle les mœurs, et qui défend les excès; mais si, sans la loi de Jésus-Christ, je les évite, Jésus-Christ ne m'est donc plus nécessaire : *Quid mihi necessarius est Christus ?* Voilà précisément la situation de ces chrétiens voluptueux et indolents, de ces vertueux du siècle, de ces personnages irréprochables selon le monde, dont je parle. » Mais écoutez ce qu'ajoute ce père : Leur conduite est irréprochable selon le monde; ils sont hommes de probité, femmes régulières; ils sont fidèles dans leurs promesses; ils ne font pas d'injustice, mais ils ne sont pas chrétiens : *Christiani non sunt.* Pourquoi cela? Les chrétiens ont crucifié leur chair avec ses désirs, et vous nourrissez sans cesse ces ennemis domestiques; les chrétiens ne sont pas de ce monde, et vous en êtes l'esclave, le partisan et l'apôtre, etc (1).

(1) Massillon, *Mauvais riche*, *Carême*, tom. II, pag. 178, traduisant saint Augustin, tant dans cet endroit que dans son commen-

« *Des épines peuvent-elles porter des raisins?* Des prédicateurs corrompus peuvent-ils porter la parole de la vie éternelle? peuvent-ils engendrer un fruit qui n'est pas de leur espèce? Il est vrai (répond saint Augustin) qu'un buisson ne produit pas de raisins; mais il les soutient quelquefois. On plante une haie auprès d'une vigne : la vigne étendant ses branches, en pousse quelques-unes à travers la haie; et quand le temps de la vendange approche, vous voyez une grappe suspendue au milieu des épines. Le buisson porte un fruit qui ne lui appartient pas, mais qui n'en est pas moins le fruit de la vigne, quoiqu'il soit appuyé sur le buisson (1). » Pag. 605. Math. VII. 16.

Résurrection de Lazare. Il n'est parlé dans l'Evangile que de trois morts ressuscités. « Peut-être Jésus-Christ en a-t-il ressuscité davantage, et alors Pag. 619.

taire sur les psaumes, où le saint évêque exprime souvent la même pensée.

(1) Traduit par Bossuet, *Vaines excuses des pécheurs*, *Serm.*, t. VI, p. 36, 37. « Ainsi, ajoute l'évêque de Meaux, la chaire de Jésus-Christ et des Apôtres, que nous remplissons dans l'Eglise, c'est une vigne sacrée; la doctrine enseignée par les mauvais, c'est la branche de cette vigne qui produit son fruit sur le buisson. Ne dédaignez pas ce raisin, sous prétexte que vous le voyez parmi des épines; ne rejetez pas cette doctrine, parce qu'elle est environnée de mauvaises mœurs; elle ne laisse pas de venir de Dieu, et vous devez regarder de quelle racine elle est née, et non pas sur quel appui elle est soutenue; seulement, prenez garde (dit ailleurs le saint docteur) que vous ne déchiriez votre main en la cueillant, c'est-à-dire, recevez les bonnes doctrines, gardez-vous du mauvais exemple. » (*Ibid.*)

ce silence lui-même seroit un mystère. Mais ces trois résurrections connues sont trois grands mystères qui nous marquent, selon saint Augustin, les divers degrés de la malice et de la corruption du pécheur, les différents degrés de la grâce dont les pécheurs ont besoin pour se convertir à Dieu. La première est celle de la fille du prince de la synagogue, morte dans la maison de son père et dans son lit; image d'une âme qui a eu le malheur de pécher; mais qui, après une première démarche dans le mal, s'est arrêtée dans le mal : la seconde est celle du fils de la veuve de Naïm, mort depuis un jour, déjà emporté hors de la maison ; image de ces pécheurs qui ont vécu depuis un certain temps dans l'iniquité, mais qui ne sont pas encore précipités dans cette terre d'oubli et de perdition dont parle le prophète. La troisième est celle de Lazare, mort depuis quatre jours, exhalant déjà l'infection; image de l'âme pécheresse, ensevelie déjà dans les ténèbres du tombeau (1). »

Ps. LXXXVII. 13.

« Notre maladie est que nous redoutons tellement la mort, que nous la craignons même plus que le péché, ou plutôt que nous aimons le péché, pendant que nous avons la mort en horreur. Voilà un

(1) Application par Molinier, *Homélie sur Lazare*, *Carême*, t. IV, p. 63—67; l'abbé Clément, *sur la résurrection du Lazare :* « Saint Augustin, qui me fournit toute l'idée de ce discours, etc. » (*Carême*, tom. II, pag. 441 et suiv.) Voyez plus haut, pag. 356.

désordre étrange, un extrême déréglement : que nous courions au péché que nous pouvons fuir si nous le voulons, et que nous travaillions avec tant de soin à échapper des mains de la mort, dont les coups sont inévitables. Aveuglement de l'homme, qui choisit le pire, et qui veut toujours l'impossible (1)! » Oh ! s'il nous étoit donné d'arracher les hommes à ce fatal assoupissement, et à leur inspirer pour la vie éternelle la même ardeur qu'ils en mettent à conserver cette vie périssable! Que ne fait pas cet homme pour prolonger quelques misérables instants de vie ! Parlez-lui d'entreprendre de longs voyages : il y court ; de se livrer à des travaux pénibles : rien ne lui coûte : et quand Dieu nous commande si peu de choses pour acquérir une vie immortelle au sein de la béatitude, nous refusons de lui obéir.

Quand au péché se joint la malheureuse habitude du péché, ah! c'est alors qu'il faut à Jésus-Christ toute la vertu de sa grâce pour arracher cette âme du sein de la mort ; c'est alors, et en vue d'une résurrection si miraculeuse, que cet Homme-Dieu ressent les mêmes mouvements dont il fut agité à la vue du tombeau de Lazare ; c'est alors qu'il a de quoi pleurer, de quoi frémir, de quoi se troubler ; car qu'y a-t-il (dit saint Augustin) de plus digne des larmes

Pag. 620.

Pag. 627.

Pag. 628.

(1) Traduit par Bossuet, *Serm.*, tom. IV, p. 10, 11.

d'un Dieu, qu'une âme créée à l'image de Dieu, et devenue l'esclave du Démon et du péché? quel sujet plus capable de troubler un Dieu sauveur, que de voir dans l'habitude du crime, et dans le centre de la perdition, ce qu'il a sauvé (1)?

Je veux (qu'à l'exemple de Jésus-Christ) un pécheur soit troublé : je veux qu'il frémisse contre lui-même : je veux qu'il s'irrite contre ses foiblesses, qu'il se plaigne de sa langueur, qu'il se fâche de sa lâcheté. Si je le voyois troublé de la sorte, ébranlé jusqu'aux fondements, je croirois que ses habitudes corrompues seroient peut-être déracinées par ce bienheureux renversement de lui-même, et que, comme dit saint Augustin, la tyrannie de l'habitude pourroit être enfin surmontée par les efforts violents de la pénitence (2).

Pag. 635. A l'approche de Jésus, qui vient faire son entrée dans Jérusalem, le peuple en foule s'avance à sa rencontre, en criant : *Hosanna, béni soit le roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur.* (XII. 13.) Ils étendent sous ses pieds des branches de palmier en signe de la victoire que le Seigneur alloit bientôt remporter sur la mort, et du trophée de sa croix, qui

(1) Traduit par Bourdaloue, *sur l'éloignement de Dieu*, *Carême*, tom. II, pag. 395. Bossuet : « Lorsque Jésus frémit, c'est qu'il est indigné contre nos péchés ; lorsqu'il est troublé, c'est qu'il est ému de nos maux. » (*Contre l'ambition*, *Serm.*, tom. V, pag. 338.)

(2) Bossuet, *sur les rechutes*, *Serm.*, t. V, p. 156, et t. VI, p. 81.

alloit triompher du Démon, père de la mort. Quel déplaisir amer pour ces orgueilleux pharisiens, dévorés d'envie, d'entendre tout ce peuple proclamer la royauté de Jésus-Christ! « Ne nous imaginons pas que ce fût un avantage pour le roi des Anges, d'être fait aussi le prince des hommes... Le règne qu'il lui plaît d'établir sur nous, c'est la paix, c'est la liberté, c'est la vie et le salut de son peuple. Il n'est pas roi, ni pour exiger des tributs, ni pour lever de grandes armées; mais il est roi, parce qu'il gouverne les âmes, parce qu'il nous procure les biens éternels, parce qu'il fait régner avec lui ceux que la charité soumet à ses ordres (1). »

L'on me dit : *Qui haît son âme dans ce monde, la gardera dans la vie éternelle.* (XII. 25.) Cette morale n'est pas seulement proposée à mon admiration : on m'ordonne d'y conformer ma vie. A la suite de ces paroles, en voici d'autres non moins impératives : Si quelqu'un me sert, qu'il vienne après moi, et il me servira partout où je serai. (*Ibid.* 26.) On me presse de laisser là le monde : j'obéis, je renonce au monde, je ne vois plus dans tous les objets qui s'offrent à mes regards, qu'une vapeur d'un moment. Enflammé de l'amour des biens éternels, je foule sous les pieds tous les biens de la terre : lorsqu'une voix accou- Pag. 639.

(1) Traduit par le même, *sur la Circoncision*, *Serm.*, tom. III, pag. 81.

tumée à triompher de ma foiblesse, pour m'élever à sa force, vient encore se faire entendre à mon
Joan. XII. 27. oreille; elle me crie : *Maintenant mon âme est dans le trouble*. Qu'est-ce à dire? comment puis-je marcher après vous, quand vous vous arrêtez de défaillance? comment supporter des épreuves sous lesquelles succombe la force elle-même? sur quel fondement m'appuyer, quand la pierre ferme manque? Mais je crois entendre cette même voix, la voix de mon Seigneur, me répondre au-dedans de moi-même, et me dire : Tu ne m'en suivras que mieux, alors que je me place au-devant de toi pour t'aider. Dans cet état de foiblesse où tu me vois, reconnois-toi toi-même. Je m'abaisse pour t'élever. Oui, ô divin Médiateur! Dieu pour nous commander, homme pour nous apprendre à souffrir, ce trouble auquel votre charité pour nous consent à descendre, cette foiblesse que vous vous êtes imposée à vous-même, vous ne les endurez que pour moi, que pour me consoler dans celle contre qui j'aurai trop souvent la nécessité de combattre. Chrétien, te voilà peut-être au moment terrible où tu auras à choisir dans l'alternative d'un péché à commettre, ou d'une épreuve douloureuse à braver. Ta pauvre âme est dans le trouble : arme-toi de la volonté de ton Dieu. Prends exemple sur lui : il n'a pris tes infirmités que pour montrer comment
Ibid. 23. tu dois supporter les tiennes. *Mon père, glorifiez*

votre nom. Par ce mot il t'enseigne quel est celui vers qui se doivent diriger tes pensées, tes prières, tes espérances; abandonne-toi tout entier à la volonté du Seigneur.

« Le premier mouvement, le premier degré, la première disposition pour arriver à la justice, est de s'attacher avec soumission à toutes les vérités que Dieu nous a révélées, et à tous les biens qu'il nous a promis, et de s'appuyer uniquement à Jésus-Christ, auteur et consommateur de la justice, de croire (comme s'exprime saint Augustin) en celui qui justifie l'impie, de croire au Médiateur sans l'entremise duquel on n'est point réconcilié avec Dieu, de croire au Sauveur, qui est venu pour chercher et pour sauver ce qui étoit perdu, de croire en celui qui déclare que sans lui nous ne pouvons rien faire (1). » Pag. 647.

« C'est autre chose de passer avec le monde, autre chose de passer du monde pour aller ailleurs (2). » Pag. 653.

La passion que Jésus-Christ a subie est tout en- Pag. 664.

(1) Traduit par M. de Rastignac, *Instruct. pastor. sur la justice chrétienne*, pag. 21.

(2) Traduit par Bossuet, *Mépris du monde*, *Serm.*, t. VIII, pag. 342. Il explique la pensée du saint docteur : « Le premier, c'est le partage des pécheurs; malheureux partage qui ne leur demeure pas, puisque, si le monde passe, ils passent aussi avec lui. Le second, c'est le partage des enfants de Dieu, qui, de peur de passer toujours, ainsi que le monde, sortent du monde en esprit, et passent pour aller à Dieu. »

Joan. XIII. 4. tière la purification des chrétiens. La veille du jour où il devoit l'endurer, au moment où il va laver les pieds de ses Apôtres, Jésus-Christ commence par se dépouiller de ses habits, pour être plus disposé à exécuter ce grand acte d'humilité. Parce qu'il va mourir, il prélude à ses obsèques, le linge dont il s'entoure représente le linceul qui va l'envelopper.

Pag. 664. *Jésus, ayant dit ces choses, se troubla en son esprit* (Joann. XIII. 21.) « Il est vrai que Jésus-Christ paroît troublé au mont des Oliviers, mais c'est un trouble volontaire (dit saint Augustin), qu'il lui plaisoit d'exciter en lui-même. Pour quelle raison? C'est qu'il se considéroit comme la victime... Mais aussitôt qu'il est à l'autel, et qu'il commence à faire la fonction de prêtre, aussitôt qu'il a eu élevé ses mains innocentes pour présenter la victime au ciel irrité, il ne veut plus sentir aucun trouble; il ne fait plus paroître de crainte, parce qu'elle semble marquer quelque répugnance; et encore que ses mouvements dépendent tellement de sa volonté, que la paix de son âme n'en est point troublée, il ne veut plus souffrir la moindre apparence de trouble, afin que vous entendiez que c'est un pontife miséricordieux, qui, sans force et sans violence, d'un esprit tranquille et d'un sens rassis, s'immole lui-même volontairement, poussé par l'amour de notre salut. De là cette action remise et paisible, qui fait qu'au milieu de tant de douleurs, il meurt

plus doucement (dit saint Augustin) que nous n'avons coutume de nous endormir (1).

Heureux ceux qui sans avoir vu ont cru (Joan. XX. 29.)! Le mot de foi peut-il s'appliquer à ce que l'on voit? Ce n'est point là la définition qu'en donne l'Apôtre, dans son épître aux Hébreux. Pourquoi donc Jésus-Christ dit-il à ses Apôtres : *Je vous ai dit ces choses avant qu'elles n'arrivent, afin que quand elles seront arrivées, vous y croyiez?* (Joan. XIV. 29.) Ne falloit-il pas mieux dire : Afin que vous croyiez avant l'événement plutôt qu'après? Thomas, lui-même, à qui il fut dit : *Parce que tu as vu, tu as cru,* n'étoit pas sans foi. A la vue de Jésus ressuscité, il s'écrie : Seigneur, mon Dieu. (*Ibid.* XX, 28.) Qui est-ce qui lui indique sa divinité? Ses yeux n'ont vu qu'une chair qui étoit morte auparavant, maintenant rappelée à la vie. Sa foi seule a découvert la divinité cachée sous cette chair : *Vidit hominem, credidit Deum.* Pag. 700.

Le mystère de la grâce se découvre aux humbles, et reste caché aux superbes. Pag. 706.

(1) Analyse de tout le traité LX sur saint Jean. Bossuet, *Passion de N. S. J.-C.*, *Serm.*, tom. VI, pag. 291, 292. Cette pensée, que l'évêque de Meaux développe avec tant de magnificence dans ses sermons du Vendredi saint, Bourdaloue l'exprime par ce seul mot, également pris du même Père : « D'où saint Augustin concluoit que Jésus-Christ, par l'effet le plus merveilleux, avoit été tout ensemble et le prêtre et l'hostie de son sacrifice : *Idem sacerdos et hostia.* » (*Carême*, tom. III, pag. 255.)

Pag. 716. « Pouvez-vous aimer votre prochain comme vous-même, si vous ne lui voulez tout le bien que vous devez vous vouloir à vous-même? c'est-à-dire la vertu et le salut. Si vous n'aimez pas ce vrai bien pour votre ami et pour vous-même, vous n'aimez pas votre ami comme vous vous aimez vous-même, mais comme vous vous haïssez (1). »

Pag. 721. « Les hommes qui ne veulent pas être justes, souhaitent qu'il n'y ait point de vérité, et, par conséquent, point de loi qui condamne les injustes (2). »

Pag. 741. La croix de Jésus-Christ n'est pas le lait des enfants; elle est aussi la viande solide de ceux qui avancent dans la vie spirituelle.

Pag. 755. « *Mon Père vous a aimés, dit le Fils de Dieu, parce que vous m'avez aimé.* (Joan. XVI. 27.) « Cet amour du Père éternel suit nos œuvres; mais il y a un autre amour qui le prévient. Car, comme remarque saint Augustin, c'est Dieu qui fait en nous cet amour par lequel nous aimons son Fils, et il l'aime

(1) La Rue, *Amour du prochain*, *Carême*, tom. I, pag. 97

(2) Bossuet, *Nécessité de la pénitence*, *Serm.*, tom. II, pag. 296. Ailleurs : « Les pécheurs haïssent la loi de Dieu et sa vérité. Qui doute qu'ils ne la haïssent, puisqu'ils ne lui veulent donner aucune place dans leurs mœurs? Mais l'ayant ainsi détruite en eux-mêmes, ils voudroient la pouvoir détruire jusque dans sa source. Comme ils ne veulent point être justes, ils voudroient qu'il n'y eût au monde ni justice ni vérité pour condamner les criminels. » (*Respect dû à la vérité*, *Serm.*, tom. VI, pag. 56—92; et Nicolle, *de la connoissance de soi-même*, *Essais*, tom. III, pag. 47.)

parce qu'il le fait, mais il ne feroit pas en nous ce qu'il aime, si, avant que de le faire, il ne nous aimoit (1). »

Les discours et la vie de Jésus-Christ n'ont pas eu d'autre vue que de nous exciter à la paix. C'est pour cela que nous sommes chrétiens; c'est pour y arriver que nous sommes vivifiés par les sacrements de son Eglise, nourris de sa doctrine, pour cela que nous avons reçu le gage de son Esprit Saint; que nous croyons et espérons en lui, que nous l'aimons de l'amour que lui seul peut allumer dans nos cœurs. Paix ineffable qui nous console dans nos tribulations, nous délivre de tous nos maux, en nous aidant à les supporter, qui nous fait traverser toutes les épreuves de la vie, et nous fait régner avec lui au sein des immortelles félicités. Pag. 758.

Qui cherchez-vous; et ils lui dirent : Jésus de Nazareth. Dès que Jésus leur eut dit, c'est moi, ils reculèrent quelques pas, et ils tombèrent par terre. (Joann. XVIII. 4. 6.) Où sont à ce moment ces fiers soldats, qui servoient si bien la haine des prêtres et des pharisiens? où sont ces armes menaçantes? Il n'a fallu qu'un mot sorti de cette bouche sacrée pour désarmer cette cohorte furieuse, pour la repousser Pag. 784.

(1) Bossuet, *Réfut. du Catéch. de P. Ferry*, tom. v, Collect. in-4°, pag. 439. Il ajoute : « D'où il s'ensuit que les bonnes œuvres ne peuvent pas être tout le motif pour lequel Dieu nous favorise, puisqu'il y a en Dieu un amour qui est le principe des bonnes œuvres. »

et l'abattre à ses pieds. Que fera-t-il donc au jour où il viendra juger les hommes, quand vous le voyez si puissant devant les hommes qui le jugent? Que ne pourra-t-il pas sur son trône, lui qui se montre si fort au moment où il va mourir? Comment donc ces ennemis ne se sont ils pas aussitôt emparés de sa personne? pourquoi reculent-ils, et sont-ils renversés? Sinon parce qu'il l'a voulu ainsi, lui qui peut tout ce qu'il veut? Mais si Jésus-Christ n'eût pas consenti à se laisser prendre par eux, à la vérité ces soldats n'auroient pas rempli leur mission; mais lui-même il n'auroit pas rempli l'objet de sa venue sur la terre. Ils cherchoient, dans leur fureur, à le faire mourir; lui, dans sa bonté, il vouloit nous sauver en mourant pour nous. Maintenant qu'il leur a manifesté sa puissance : qu'ils exécutent leur complot, qu'ils se saisissent de lui et l'emmènent à la mort; ils ne feront, sans le savoir, qu'obéir à l'ordre de sa volonté.

Pag. 786. Il y a deux vies, l'une du corps, et l'autre de l'âme; et comme l'âme est la vie du corps, Dieu aussi est la vie de l'âme; le corps meurt quand l'âme s'en sépare; l'âme meurt quand elle se sépare de Dieu (1). »

(1) Traduit par Nicolle, *Essais*, tom. VI, pag. 253. Il ajoute : « Point ici de métaphore; c'est un langage propre et exact; l'âme étant spirituelle ne vit que par sa connoissance et par son amour. Ainsi, quand elle connoît Dieu, et qu'elle aime Dieu, elle trouve en Dieu sa vie, etc. »

Ils menèrent donc Jésus de chez Caïphe au prétoire. Mais, pour eux, ils n'entrèrent point dans le prétoire, afin de ne pas se souiller. (Joan. XVIII. 28.) « Voilà des gens d'une conscience bien délicate; ils regardent comme une espèce d'impureté de paroître dans le prétoire d'un juge païen, et ils ne se font pas un crime de verser le sang d'un innocent (1)! » Pag. 789.

VI. *Commentaire sur l'Epître de saint Jean.*

Ces fautes légères en apparence, gardez-vous de les compter pour rien. Vous les regardez comme de peu de valeur, quand vous les pesez : comptez en le nombre, vous en serez effrayé. De petites fautes, accumulées l'une sur l'autre, forment un seul péché, mais considérable. Les grains entassés font masse; ce fleuve qui remplit la campagne, c'est un amas de gouttes d'eau. Pag. 830.

L'humilité ne craint pas la confession de ses fautes. Je parle de l'humilité vraie, non de celle qui ne consiste qu'en paroles, qui s'accuse, mais seulement pour ne pas déplaire aux hommes, par une vaine ostentation de justice. Que je me vante

(1) Traduit par Bourdaloue, *Sévérité évangélique*, *Avent*, pag. 384. « N'est-ce pas là une peinture bien naturelle de la piété de notre siècle, etc. » Et sermon *sur la vraie et fausse piété*, *Dominic.*, tom. II, pag. 355.

d'être juste, qui pourroit m'entendre de sang-froid? Accusez-vous en présence de Dieu; ne rougissez pas de vous reconnoître pécheur. Si vous refusez de déclarer à Dieu ce que vous êtes, Dieu ne vous pardonnera pas ce que ses yeux perçants auront découvert en vous. Vous voulez n'être pas condamné par lui : commencez par vous condamner vous-même. Vous lui demandez de vous pardonner; humiliez-vous en sa présence par la confession de vos fautes, afin d'être en droit de lui dire avec le prophète:
Ps. L. 11. *Seigneur, détournez vos regards de mes péchés* (1). Que vous osiez lui dire : Moi, je ne suis point un pécheur. Vous faites mentir son oracle; car il a dit:
Rom. III. 4. Que tout homme est sujet à péché, et qu'il n'y a que lui seul qui soit véritable.

Pag. 834. Qui aime son frère, souffre tout pour l'unité.

Pag. 836. Il y a dans l'Ecriture bien des pages et bien des
Luc. XXIV. 46. livres; tout vient s'y réduire à ce mot : Il falloit que Jésus-Christ souffrît, et qu'il ressuscitât le troisième jour.

Pag. 838. *Je vous écris, mes petits enfants, parce que vos péchés vous sont remis par le nom de Jésus-Christ.* (II. Joann. II. 12.) Mes petits enfants, parce que la rémission de vos péchés vous a fait renaître à la vie. Au nom de qui? d'Augustin? de Donat? pas davantage. Qu'est-ce qu'Augustin? qu'est-ce que Donat? Pas plus qu'au nom de Pierre ou de Paul. Quand le

(1) Voyez plus haut, pag. 349.

schisme divise l'Eglise, cette mère tendre (1) les rappelle à la tige de l'unité. *Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous*, crie-t-elle à ses enfants égarés? Est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés? Paul vous répondroit : Je vous récuse ; nous sommes, vous et moi, à celui-là seul qui a été crucifié pour jour. I. Cor. 1. 13.

« Dieu vous a permis non-seulement de posséder cette immense étendue de biens, de les employer à votre usage, et d'en disposer à votre gré ; mais encore d'y porter (dit saint Augustin) vos soins, votre estime et votre affection, par rapport à l'usage et à la fin légitime que vous vous y proposez. Vous aimez la santé, l'honneur, la réputation, la vie, les biens qui, par conséquent, vous y peuvent servir. Tous ces amours particuliers sont justes, selon cet ordre, et dans cette modération. Dieu, l'auteur de ces biens, les approuve et les permet. Mais parce qu'il en est l'auteur, et qu'il en renferme, comme auteur, les plus éminentes qualités, il exige de nos cœurs la plénitude de notre amour ; que comme nous aimons le sommeil, les viandes, l'or et l'argent, non pas précisément en eux-mêmes, ni pour eux-mêmes, mais par rapport à notre vie, à notre Pag. 841.

(1) « C'est pourquoi saint Augustin dit souvent que la charité est une mère : *Caritas mater est.* » (Bossuet, *Mystère de l'Incarnation*, tom. VII, pag. 107.)

fortune et à notre honneur, qui sont des fins légitimes; aussi nous n'aimions notre vie, notre fortune, notre honneur, que par rapport à Dieu, premier auteur et fin dernière de l'homme et de tous ces biens. Est-ce trop exiger de l'homme? et n'est-il pas inexcusable, s'il ne se rend pas avec joie à un si juste devoir?.. Quelle folie de tourner notre amour vers nous et les biens mortels! La même folie, que seroit celle d'une épouse qui porteroit l'amour qu'elle doit à son époux, à l'anneau qu'il lui a donné pour gage de son amour, qui aimeroit l'anneau jusqu'à négliger son époux (1). »

Pag. 843. Il ne vous est pas possible d'unir l'amour du monde et l'amour de Dieu. Attachez-vous à Dieu, si vous voulez être associés à son éternité; car il n'est rien qui identifie comme l'amour.

Pag. 874. « Trois principes de la mort de Notre Seigneur. Il a été livré à la mort par trois sortes de personnes; il a été livré par Dieu, son Père. Saint Paul : *Il n'a point épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous.* Il a été livré par ses ennemis. Judas l'a livré aux Juifs, les Juifs l'ont livré à Pilate, Pilate aux soldats, pour le mettre en croix. Non-seulement il a été livré par Dieu, son Père, et livré par ses ennemis, mais encore, livré par lui-

Rom. VIII. 32.

(1) Traduit par La Rue, *Amour de Dieu, Carême*, tom. I, pag. 125—133.

même. *Le Fils de Dieu m'a aimé*, dit encore l'Apôtre, *et s'est livré lui-même pour moi.* Voilà donc le Fils de Dieu livré à la mort par différentes personnes et par des motifs bien opposés. Son Père l'a livré pour satisfaire à sa justice irritée : Judas l'a livré par avarice, les Juifs par envie, Pilate par lâcheté, et lui-même par obéissance. Dans ces volontés si diverses, il nous faut rechercher ce qui a pu faire la paix des hommes, et pour cela il est nécessaire d'en examiner les différences. Chose étrange! nous trouvons dans un même fait le Père et le Fils, Judas et Pilate, et les Juifs. Tous livrent le Fils de Dieu au supplice, tous le livrent par leur volonté; et, néanmoins, la volonté des uns est très bonne, et celle des autres très criminelle. Ce sont les motifs qui les distinguent. Le Père et le Fils y ont concouru par une bonne volonté; ç'a été par l'amour de la justice. Judas, au contraire, et les Juifs, par une volonté très méchante; ç'a été pour contenter leurs désirs pervers. Tout s'explique, tout se concilie par la charité avec laquelle Dieu a aimé les hommes (1).» Gal. II, 20.

Rassurez-vous, malades, qui que vous soyez. Quoi! avec un médecin comme le nôtre, s'abandonner au désespoir! Avant lui, quelle maladie pesoit sur tout le genre humain! quelle vive et profonde Pag. 884.

(1) Voyez le magnifique commentaire ajouté par Bossuet à ces paroles, *Serm.*, t. VIII, p. 252.

blessure! le mal sembloit incurable. Vous calculez avec effroi la grandeur du mal; vous oubliez quelle vertu toute puissante dans le médecin; vous êtes désespéré; mais il a, lui, une puissance sans bornes.

Pag. 885. « Toute philosophie païenne et chrétienne à part, il n'y a point de grand qui, se consultant lui-même, et son propre état, ne trouve l'écueil de la fierté dans sa grandeur même et dans son propre nom de maître et de souverain. La servitude est réciproque entre ses serviteurs et lui, puisque la dépendance est commune entre eux et lui. Que feroient les serviteurs sans l'appui et la protection de leur maître? Il est vrai, le serviteur a besoin du maître, et c'est là ce qui fait la servitude du serviteur. Mais aussi que seroit le maître sans le ministère du serviteur; et c'est là la servitude du maître. Vous vous croyez fort élevés au-dessus de vos serviteurs, parce qu'ils tirent de vous leur subsistance et leur vie: ils ont de quoi vous reprocher que vous tirez d'eux les mêmes secours. Abandonnez-les à leur pauvreté, à leur foiblesse, ils sont perdus; mais qu'ils vous abandonnent à votre force prétendue, à votre or, à votre argent; qu'ils vous laissent faire par vos bras ce que leurs bras font pour vous: Que deviendrez-vous vous-même, avec toutes les qualités qui vous portent à les mépriser (1)? »

(1) Traduit par La Rue, *Usage de l'autorité*, *Carême*, t. 1, p. 453.

Qu'est-ce qu'*attendre avec confiance le dernier jugement?* (I. Joann. IV. 3.) Il est des hommes qui ne croient pas au dernier jugement. Ceux-là, comment peuvent-ils attendre avec confiance le dernier jugement? ils n'y croient pas. N'en parlons point. Prions pour eux le Seigneur qu'il veuille bien les rendre à la vie : ils sont morts. Donnez-moi un homme bien convaincu de la vérité de ce redoutable jour : sitôt qu'il a commencé à le croire, il a commencé à le craindre. Mais ce n'est encore que de la crainte ; il y manque le sentiment qui fait attendre ce jour avec confiance ; il y manque le caractère dont parle l'Apôtre saint Jean, celui de la parfaite charité. Faut-il pour cela se désespérer ? à Dieu ne plaise ! c'est là toujours un bon commencement, cette crainte elle-même dont l'Ecriture a dit : Que le commencement de la sagesse consiste dans la crainte du Seigneur. Parce qu'il est pénétré du sentiment de cette crainte, il se fait un devoir de travailler à se réformer, à se prémunir contre les ennemis du salut, à mortifier ses sens ; car, à mesure que la chair s'affoiblit par la pénitence, l'âme s'élève par les affections saintes et la pratique des bonnes œuvres. Progressivement, le désir fait place à la crainte. Ce futur avènement de Jésus-Christ que d'abord il n'envisageoit qu'avec effroi par la pensée qu'il n'avoit à offrir aux regards de son Juge qu'un coupable digne du châtiment, il désire désormais de le voir s'accomplir, dans l'espé-

Pag. 886.

Eccli. I. 16.

rance de se présenter à lui avec des mérites qui
Pag. 887. appelleront les couronnes. C'est là ce qui s'appelle attendre avec confiance le dernier jugement, désirer d'être uni au céleste époux par de chastes embrassements, abandonner son cœur à la foi, à l'espérance, à la charité, être d'accord avec soi-même, quand on lui demande que son règne arrive. Quoi! vous lui dites : Que votre règne arrive; et vous tremblez d'être exaucé! Mais si votre prière avoit la confiance que donne la charité, vous diriez avec le prophète :
Ps. VI. 4. *Revenez, Seigneur, délivrer mon âme, et sauvez-moi.* Vous gémiriez du retard. S'il est des hommes qui supportent la mort avec patience, il en est aussi auxquels il n'en faut pas moins pour supporter la
Phil. I. 23. vie. Qui désire comme l'Apôtre se voir dégagé des liens du corps pour être avec Jésus-Christ, pour celui-là, la vie est un fardeau, et la mort un délice.

Pag. 888. La crainte dispose à la charité : quand celle-ci domine, elle bannit la crainte. La crainte décroît à mesure que la charité augmente. Ouvrez donc votre âme à la crainte, qui bientôt amènera la charité. Tant que vous n'aimez que par la crainte du châtiment, vous n'aimez pas. Ce n'est pas le bien que vous désirez; vous craignez le mal. Ame pusillanime! vous craignez la présence de l'époux : est-ce là aimer? Ame chaste, vraiment chrétienne! la seule chose qui vous inquiète, c'est de ne pas le voir à vos côtés : vous aimez.

VII. *Commentaire sur l'Epître aux Galates.*

Quand vous reprenez les autres, sachez le faire à propos. Choisissez bien le moment : autrement vous aigrissez le mal au lieu de le guérir. Si les médecins du corps observent le moment où ils doivent appliquer leurs remèdes ; à plus forte raison celui qui entreprend de guérir les maladies spirituelles. Cette parole que vous avez exprimée à propos, germe dans le cœur qui l'a entendue ; elle se retrace à sa pensée, et souvent elle le porte à s'exécuter soi-même avec plus de sévérité. Avant de reprendre les autres, commencez par vous bien assurer qu'il n'y a dans votre cœur aucun levain d'aigreur et de ressentiment personnel. Pouvez-vous vous répondre devant Dieu, que vous êtes animé du pur sentiment de la charité? S'il n'en est pas ainsi, commencez par vous guérir vous-même, avant d'entreprendre la guérison d'autrui, de peur de ne faire que rendre mal pour mal, et injure pour injure. Tout ce que vous pourriez dire avec un cœur troublé par la passion seroit plutôt l'effet de l'animosité que le zèle de la correction, plutôt de la colère que de la miséricorde.

Pag. 975. Pag. 976.

Ceux qui nous louent ne diminuent pas le poids des fardeaux qui chargent notre conscience, et plaise à Dieu qu'ils ne les augmentent pas ; car il

arrive d'ordinaire que nous nous abstenons de reprendre ceux qui font mal, de crainte qu'en les offensant, nous ne perdions les louanges qu'ils nous donnoient.

« Voyez, dit saint Augustin, deux hommes occupés à porter un même fardeau : s'ils sont bien d'accord, s'ils sont amis, ils ne seront point embarrassés. Non-seulement ils s'aideront l'un et l'autre à se rendre le poids léger ; mais ils s'empresseront à prendre chacun en soi la plus grande part de la charge. Rien, dit saint Augustin, ne marque mieux l'amitié que cette émulation secourable à qui se fera plus d'efforts pour soulager son ami ; et celui qui s'en fait le plus, c'est celui qui aime le plus (1). »

« Philosophes insensés (je parle à quelque philosophe de ce monde que ce soit), ce que vous cherchez n'est rien ; et tout ce qui mérite d'être cherché est dans celui que vous ne cherchez point. Que vous sert la soif qui vous dévore, si vous passez par-dessus la source sans vous en apercevoir? Vous méprisez sa bassesse apparente, parce que vous n'avez pas d'idée de la majesté qu'il cache. C'est ce qui est arrivé aux Juifs : *S'ils eussent connu la majesté du Roi de gloire*, dit saint Paul, *ils ne l'auroient jamais crucifié*. Ce que les philosophes orgueilleux ne veulent point entendre, que les véritables sages l'entendent. Je vous le répète encore : Ce qui nous est

I. Cor. II. 8.

(1) Traduit par le P. de La Rue, *Amour du prochain*, *Carême*, tom. I, pag. 85, 86, tiré du commentaire apocryphe sur l'Apocalypse.

ordonné de croire en Jésus-Christ et en Jésus-Christ crucifié, c'est cela même (1). »

VIII. *Des quatre-vingt-trois questions.*

Consulté de toutes parts, saint Augustin avoit à repondre à la fois à une foule de questions diverses sur des points de morale, de dogme, de métaphysique. Il ne laissoit aucune demande sans réponse. Elles ont été recueillies par lui-même dans cet opuscule, au nombre de quatre-vingt-trois, dont un assez grand nombre donne des explications de divers passages de l'Ecriture. Nous allons extraire de ce recueil ce qu'il nous a présenté de plus intéressant.

Dieu en créant l'homme, en a fait le plus excellent de ses ouvrages : il ne l'a pas fait tel qu'il est lui-même... Il y a certainement plus de mérite à être bon par choix que par nécessité. L'homme a donc dû être créé libre. T. VI, p. 1.

L'animal, dépourvu de raison, l'est également de science : il ne peut par conséquent être heureux. Pag. 3.

Tout homme qui sent en soi une volonté, sent aussi que l'âme se meut ; car si nous voulons, ce n'est pas un autre qui veut pour nous.

L'esprit de l'homme se comprend soi-même ; il ne souhaite pas même d'être infini : il est donc fini. Pag. 4.

(1) Traduit par M. l'abbé de La Menais, *Doctr. chrét.*, tom II, pag. 127, comme étant tiré d'un commentaire sur la 1re épître aux Corinthiens, qui n'existe point dans les œuvres de saint Augustin. Voyez plus haut, pag. 328 (note.)

Dieu est le principe de tout ce qui est. Il est donc le principe de sa propre sagesse ; et jamais il n'a été sans sa sagesse. Il est donc le principe éternel de sa propre sagesse. Si c'est une qualité inhérente à sa nature d'être Père éternel, il n'a donc jamais été un moment sans fils. Jésus-Christ, fils de Dieu, est donc éternel comme son père.

Ce qui est passé n'est plus : ce qui est futur n'est pas encore. Il n'y a donc, à proprement parler, ni passé ni futur. Tout est présent. Rien ne manque à la nature de Dieu : il n'y a donc en lui, ni passé ni avenir; tout chez lui est présent.

Pag. 7. Il y a péchés de foiblesse, péchés d'ignorance, péchés de malice : les premiers sont opposés à la force, les seconds à la sagesse, les derniers à la bonté. Pour apprécier justement les péchés véniels, pesez-les dans les balances de la force, de la sagesse de Dieu, et de la bonté de Dieu.

Pag. 9. La parfaite raison de l'homme, qui s'appelle vertu, se sert premièrement d'elle-même pour connoître Dieu, afin de jouir de celui qui l'a formée ; puis elle use de toutes les autres créatures raisonnables par rapport à la société, et des êtres irrationnels par le droit de supériorité qui lui a été donné au-dessus d'elles. Elle rapporte sa vie à Dieu pour en jouir ; seul moyen de parvenir au bonheur. Dans l'usage qu'elle fait d'elle-même, si elle rapporte ses mouvements à soi plutôt qu'à

Dieu, elle trouve dans son orgueil le commencement de sa misère.

La cupidité, c'est-à-dire l'amour des choses passagères, ne va pas sans la crainte. Ce que l'on aime, on a peur ou de le perdre, ou de ne le point avoir. Ce qui doit finir ne peut mener au bonheur. Il n'y a de vie bienheureuse que la vie éternelle, par cela seul qu'elle ne finira jamais. Pag. 11. Pag. 12. Pag. 13.

La charité doit repousser, comme un poison mortel, l'espérance d'acquérir, et le désir de conserver les biens temporels. L'aliment de la charité, c'est le retranchement de la cupidité; sa perfection, l'absence de toute cupidité.

Vous avez dompté votre chair : gardez-vous bien du désir de plaire aux hommes, soit par des œuvres extraordinaires, soit par l'ostentation de la pénitence, de l'aumône, de la sagesse, de l'éloquence. Pour vous en guérir ou vous en préserver, méditez bien sur ce que nos oracles sacrés nous disent des caractères de la charité, du vide de l'amour-propre; et apprenez à rougir de la foiblesse de vouloir plaire à ceux que l'on ne voudroit pas prendre pour modèles. Pag. 14.

Sur les idées. Saint Augustin établit que cette question est de la dernière conséquence. « En effet (comme l'observe le père Mallebranche) il n'y a point de sentiment de philosophie dont il ait tiré plus de conséquences avantageuses à la religion, que celui qu'il a eu Pag. 17.

sur leur nature. Aussi, n'y a-t-il point de principe plus fécond. Elles ont, dit-il, tant de force que, sans elles, on ne peut être sage. Selon ce saint docteur, les idées sont éternelles et immuables ; elles sont les exemplaires ou les contretypes des créatures. Les idées sont en Dieu; car c'est une impiété de croire qu'en créant le monde, il regardât hors de lui-même le modèle sur lequel il l'avoit formé. Et si Platon n'avoit point cru que les idées étoient séparées de l'essence divine, comme on s'en amusoit même dans les écoles païennes, saint Augustin en cela seroit platonicien. Au reste, la multiplicité infinie des idées qui sont en Dieu, n'est nullement contraire à la simplicité de son essence (1). »

Pag. 30. C'est particulièrement dans les dernières pages que saint Augustin s'étend sur diverses paraboles et faits du nouveau Testament, qu'il explique dans le sens allégorique.

IX. *Commentaire sur le Livre des psaumes.*

(Extraits.)

PREMIÈRE PARTIE.

Bossuet a épuisé, dans sa belle *Dissertation préliminaire des psaumes*, tout ce que l'on peut dire et penser de ces divins cantiques. Il n'est pas dans toute la sainte Ecriture, excepté toutefois le nouveau Testament, de livre qui profite mieux à notre ministère (2); mais c'est moins

(1) Mallebranche éclaircit ces pensées par d'autres textes analogues du saint docteur. (*Entretiens métaphysiques*, tom. 1, *Préface.*)

(2) Le privilége particulier de David, a dit un des plus savants interprètes des psaumes, privilége qui n'est communiqué à aucun autre des écrivains sacrés, est de changer en prière tout ce qu'il traite.

encore dans les livres étrangers qu'il faut apprendre à les connoître, que dans eux-mêmes et dans leur propre cœur. De courtes notes peuvent suffire, lorsqu'on se contente de fixer l'interprétation d'un texte obscur et douteux, de marquer l'occasion et le sujet du psaume, d'éclaircir quelques difficultés de chronologie et d'histoire; mais c'est un fruit bien médiocre que de se borner à si peu de chose. Les psaumes, qui paroissent clairs quand on ne les examine pas d'une manière sérieuse, deviennent difficiles quand on veut les approfondir. Leur difficulté la plus ordinaire consiste dans la liaison des pensées, dans les motifs des sentiments, dans les rapports d'une prophétie à une autre; ce qu'on ne peut montrer ni faire sentir par des notes éparses, indépendantes, détachées; ni même par des observations suivies, quand elles sont trop courtes et trop destituées de ce suc particulier aux divines Ecritures, qui nous sont données pour nous instruire, nous édifier, nous toucher. Ce n'est pas, ce semble, les expliquer comme il faut, que de ne point mettre en évidence ce qu'il a plu au

Histoire, nature, miracles, événements, mystères, prophéties, tout devient prière en sa bouche. Il n'est pas seulement comme les autres historiens, figure, prophète : il ne se contente pas de raconter les faits, ou d'annoncer des vérités; il forme les sentiments mêmes dans lesquels il faut entrer. Les autres nous marquent ce que nous devons croire, ce que nous devons admirer, ce que nous devons pratiquer : celui-ci, comment nous devons prier; les autres fournissent les matériaux : celui-ci les met en œuvre; les autres éclairent l'esprit : celui-ci touche le cœur. Enfin toute sa fonction, tout son but est de nous apprendre à prier, non par des préceptes, mais par des exemples; et dans l'école de ce divin chantre, c'est le cœur qui instruit le cœur; c'est l'amour qui parle à l'amour. » (L'abbé Duguet, *Explicat. du Livre des psaumes*, Avertissement, pag. VI.)

Saint-Esprit d'y cacher. Or, qui a plus d'intérêt à connoître cette manne céleste, que celui qui est chargé de la répandre ? Les psaumes sont notre bien et nous appartiennent ; ils n'ont été donnés que pour nous enrichir. Nous n'avons rien fait, si nous ne sommes que les admirateurs des richesses de David, et si nous ne nous les sommes pas rendus propres. Il faut s'en nourrir, les transformer dans sa propre substance, y trouver sa consolation, ses ressources, ses délices, son éloquence.

Le commentaire des psaumes par notre saint docteur a servi de guide à tous ceux qui ont voulu les expliquer après lui. L'abbé Duguet, les PP. Morel et Bertier, Massillon et Bossuet, n'ont fait que le traduire et le développer ou l'analyser. L'auteur du livre des *Effusions* déclare que la méthode qu'il s'est proposé de suivre, c'a été d'entrer, autant qu'il l'a pu, dans l'esprit du prophète, se fondant sur la lettre même du psaume, et sur les explications que saint Augustin, entre autres, en a données (1).

Nous en avons deux traductions françaises estimées : l'une, par Dubois, de l'Académie française (2) ; l'autre, par le célèbre docteur Arnaud (3).

La paraphrase des psaumes par saint Augustin est tantôt un commentaire littéral, plus souvent figuré ;

(1) *Effusions du cœur*, ou *Paraphrase des psaumes*, par le P. Morel, Bénédictin, 4 vol. in-12. (Préface.)

(2) « M. Dubois, de l'Académie française, a mis à la tête de sa belle traduction des Sermons de saint Augustin une longue préface, assez bien écrite à la vérité, mais très mal pensée, comme le montre évidemment M. Arnaud, dans la judicieuse critique qu'il en a faite. » (Trublet, *Essais de littérat.*, 1re partie, pag. 112.) Le P. de La Rue en porte le même jugement dans la *Préface* de son *Avent*, n° IV.

(3) Celle-ci n'est qu'une réimpression de la précédente, 7 vol. in-8.

tantôt une explication oratoire. Le savant interprète s'y montre toujours moraliste profond, apôtre zélé, catéchiste simple et populaire. Elle comprend tout le quatrième volume in-folio de l'édition des Bénédictins, où elle se trouve distribuée en deux parties.

Seigneur, la lumière de votre visage est imprimée en nous. (IV. 7.) C'est cette divine lumière qui est l'unique bien de l'homme, le seul bien véritable; elle ne se découvre point par les yeux, mais par le cœur. Elle est imprimée en nous comme l'image du prince sur une pièce de monnoie. Le péché a pu altérer cette empreinte auguste; il ne l'a point effacée totalement; elle peut se reproduire par la pénitence. Homme fait à l'image de Dieu, rendez à César ce qui est à César, rendez aussi à Dieu ce qui est à Dieu. Vous donnez à César cette pièce de monnoie dont il a droit de réclamer le tribut comme étant marquée à son image. Donnez à Dieu cette âme marquée de son sceau, imprimé sur elle par sa main divine. T. IV, part. I. Pag. 15.

Il n'y a que deux sortes de mensonges qui ne soient pas de grands péchés, mais qui, néanmoins, ne sont pas sans péché; l'une, lorsque l'on ment seulement pour rire, l'autre, quand c'est pour rendre service. Les premiers ne tirent pas à de sérieuses conséquences, parce qu'ils ne trompent pas, et que les personnes à qui ils s'adressent savent bien qu'on n'a d'autre intention que celle de plaisanter. Les Pag. 18.

autres sont plus susceptibles d'indulgence, parce qu'ils supposent une intention bienfaisante. Pour ce qui se dit sans duplicité de cœur, il ne mérite pas même le nom de mensonge. Il est même des circonstances où il devient permis de taire la vérité ; mais de la trahir par un mensonge, jamais.

Pag. 20 Rendre le mal pour le mal est réputé acte de
Matth. v. 43. justice, mais non devant celui *qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants*. Car lors même que Dieu punit les pécheurs, il ne leur fait pas souffrir un mal qui vienne de lui : il ne fait que les abandonner aux maux qu'ils se font à eux-mêmes : « Voyez, nous dit l'Ecriture, celui qui travaille à faire éclore des desseins injustes, *il a conçu l'affliction, et il a enfanté l'iniquité. Il a ouvert une fosse, et il l'a creusée, et il est tombé lui-même dans la*
Ps. VII. 15. *fosse qu'il a faite*. Le mal qu'il a voulu faire retournera contre lui, et son iniquité retombera sur sa tête. Dieu donc, lorsqu'il punit les hommes, le fait comme un juge qui décerne le châtiment contre les violateurs de la loi, non en leur faisant aucun mal par lui-même, mais les poussant seulement dans celui qu'ils ont choisi de leur propre gré, au risque d'en faire l'instrument de leur supplice. Mais l'homme qui rend le mal pour le mal, ne le fait que par esprit de vengeance ; et par là il se rend méchant lui-même en voulant punir un méchant.

Mes yeux ont été troublés de colère, dit le prophète. (VI. 7.) Est-ce de sa colère propre que ses yeux ont été troublés, ou de la colère de Dieu, qu'il supplie le Seigneur de détourner de lui? Mais si l'éclat de cette colère divine est réservé au jour du dernier jugement, comment peut-elle s'entendre dès cette vie? Seroit-ce que déjà le pécheur éprouve le commencement de cette colère, par la perte de la vérité, par l'obscurcissement où il tombe, lorsqu'il plaît à Dieu de le livrer à l'égarement d'un esprit corrompu et d'un sens dépravé? car c'est en cela proprement que saint Paul fait consister l'aveuglement spirituel. Celui qui est frappé de cette plaie est séparé de la lumière intérieure et invisible de Dieu, bien qu'il n'en soit pas encore tout-à-fait exclu, tant qu'il est en ce monde(1). Car il y a une autre sorte de ténèbres qui l'attendent: ces ténèbres extérieures réservées au jour du jugement, où tomberont ceux qui auront négligé de se corriger ici-bas, quand le temps leur en étoit donné, pour être entièrement séparés de Dieu. Or être ainsi séparé de Dieu, ce sera le comble de l'aveuglement... Le commencement donc de cette colère consommée est l'aveuglement dont les pécheurs sont atteints dès cette vie.

Pag. 26.

Rom. I. 28.

« Il semble que le comble de tous les crimes

Pag. 34.

(1) Voyez le sermon de Bourdaloue, *sur l'aveugle-né*, *Dominic.*, t. IV, p. 398; Neuville, *Car.*, t. I, p. 53; et Nicolle, *Essais*, t. XIII, p. 204, expliquant la doctrine de l'Apôtre et de saint Augustin.

soit d'avoir crucifié Jésus-Christ; mais ceux-là en commettent un plus grand, qui, non-seulement ne veulent pas mener une vie chrétienne, mais qui haïssent encore les préceptes de la vérité pour lesquels le Fils de Dieu a été crucifié (1). »

Pag. 37. « Voilà le juste supplice, un homme tout pénétré, tout environné de ses crimes; et en effet, dit saint Augustin, il ne faut pas se persuader que cette lumière infinie et cette souveraine bonté de Dieu tire d'elle-même, et de son propre sein, de quoi punir les pécheurs. Dieu est le souverain bien, et, de lui-même, il ne produit que du bien aux hommes. Ainsi pour trouver les armes par lesquelles il détruira ses ennemis, il se servira de leurs péchés mêmes, qu'il ordonnera de cette sorte : que ce qui a fait le plaisir de l'homme coupable deviendra l'instrument d'un Dieu juste (2). »

Pag 50. *Que ceux qui connoissent votre nom espèrent en vous*, dit le psalmiste (IX. 11); et non plus dans les richesses de la terre, et dans les vanités mondaines.

(1) Traduit par Nicolle, *Essais*, tom. XI, pag. 182. Massillon : « Vous croyez que la malice de ceux qui vont attacher Jésus-Christ à la croix est consommée, vous vous trompez : c'est la vôtre, si vous anéantissez le fruit de sa croix par vos infidélités; si vous méprisez dans sa gloire celui que les Juifs n'ont méprisé que dans sa bassesse; si vous crucifiez de nouveau, après sa résurrection, celui qui étoit ressuscité pour ne plus mourir. » (*Vendredi saint*, *Carême*, tom. IV, pag. 338.)

(2) Traduit par Bossuet, *Serm.*, tom. II, pag. 273.

La connoissance du nom de Dieu n'appartient qu'à ceux qui, désabusés de la vanité du monde et de ses faux biens, cherchent un plus solide fondement à leurs espérances. Ce n'est pas que le nom de Dieu ne se rencontre sur toutes les bouches; mais connoître réellement ce nom, c'est connoître celui qu'il désigne. Car ce qui intéresse dans un nom, ce n'est pas le mot lui-même, mais ce qu'il signifie. Or il est dit de Dieu : *Son nom est le Seigneur*. Celui donc qui est soumis à Dieu comme à son seigneur et à son maître, peut dire qu'il connoît son nom... *Que ceux-là donc espèrent en vous, ô mon Dieu, qui connoissent votre nom*, qui n'espèrent en aucune des choses de ce monde, lesquelles passent et s'écoulent avec le temps, et n'ont rien de présent, et n'ont que le passé ou l'avenir, pas même l'avenir, puisque ce qui est encore futur est passé aussitôt qu'il est présent. Avant qu'il ne soit venu, on l'attend avec impatience; à peine il est venu qu'il s'échappe, en laissant un douloureux sentiment de sa perte. Mais dans Dieu, il n'y aura rien qui n'y soit déjà, comme il n'y a rien qui n'y soit encore. Il fut, il sera toujours ce qu'il est présentement; et c'est là l'éternité.

Jere. XXXIII. 2.

Quel est le châtiment réservé à ceux par qui le saint nom de Dieu est blasphémé? Ecoutez le prophète : *Le feu, le souffre et la tempête seront leur partage et leur calice*. (x. 6.) C'est-à-dire, qu'ils soient

Pag. 64.

premièrement brûlés dans eux-mêmes par le feu de leurs passions emportées; qu'ils soient, en second lieu, repoussés de la société du salut par l'infection que leurs bouches exhalent comme le souffre; qu'enfin, entraînés comme par le tourbillon impétueux de la tempête, jusqu'au fond de l'abîme, ils y demeurent ensevelis, en proie à des tortures, telles que l'imagination elle-même ne les sauroit comprendre.

Pag. 79. *Dieu a établi sa tente dans le soleil. Il a été comme un époux qui sort de sa chambre nuptiale.* (XVIII. 6.) Cet époux céleste, vous le reconnoissez, vous savez quel il est. C'est lui qui, comme un époux sortant de sa chambre nuptiale, a paru plein de vigueur, tel que le géant, pour courir dans sa voie. Il est né, il a crû par la succession des âges, il a ensuite prêché sa parole, il a souffert, il est ressuscité, et il est remonté au ciel. Ainsi a-t-il *couru dans la voie*, et ne s'est point arrêté. Le même époux donc qui a fait cela est celui qui a établi sa tente, c'est-à-dire son Eglise, dans le soleil, c'est-à-dire, à la vue de tout le monde.

Pag. 94. Dans le psaume vingt-unième, la passion de Jésus-Christ se trouve marquée aussi distinctement que si on en lisoit le récit dans l'Evangile; et ce psaume a été composé je ne sais combien de siècles avant la naissance de Jésus-Christ.

Pag. 106 *Memento mei, Domine, secundum misericordiam*

tuam. Souvenez-vous de moi, non pas selon la colère que j'ai méritée, mais selon votre miséricorde, celle qui convient à votre Essence souveraine.

Votre prochain, quel est-il? Tout homme né comme vous d'Adam et d'Eve. Nous sommes tous le prochain les uns des autres par une commune descendance du même père; nous sommes frères par un droit égal au céleste héritage. Vous devez donc voir votre prochain dans tout homme, quel qu'il soit, même non chrétien; car vous ne connoissez pas les dispositions où Dieu peut être à son égard. Tel, dont l'erreur vous fait pitié, parce qu'il adore une vile matière, que savez-vous s'il n'ouvrira pas les yeux, s'il ne deviendra pas un plus fervent adorateur du vrai Dieu que vous-même peut-être, qui jusque là insultiez à son ignorance? Notre prochain, c'est cet homme encore étranger à l'Eglise, dont peut-être il est plus près que tel autre qui en est membre, et qui n'ose pas se montrer pour en être. Pag. 109.

Vous voyez les méchants dans la prospérité, et les bons dans l'affliction et dans la disgrâce. C'est une tentation, c'est un flot qui s'élève; et de vous écrier alors aussitôt : O mon Dieu! est-ce là votre justice? A quoi Dieu vous répond : Est-ce là votre foi? est-ce là ce que je vous ai promis? n'êtes-vous chrétien qu'à la condition d'être heureux dans ce monde? Vous vous étonnez que les méchants soient heureux ici-bas, quand ils seront éternellement Pag. 110.

tourmentés dans les enfers. Ces prospérités qui les enivrent, elles leur échappent peut-être dès la vie présente, assurément à la mort. Mais ce qui vous est promis à vous, demeurera éternellement. Ce bonheur temporel qui leur est accordé, passe en un moment. Renoncez donc à ce qui passe et qui tombe, et embrassez ce qui subsistera toujours.

Pag. 111. « Que le pécheur ne se figure pas que tous lui ressemblent; mais qu'aussi le vertueux ne se croie pas seul vertueux (1). »

Pag. 116. *Je vous bénirai, Seigneur, dans les assemblées des peuples.* (XXV. 12.) Bénir Dieu dans les assemblées des peuples, c'est vivre de telle sorte que Dieu soit honoré par la bonne vie de chacun de nous. Celui qui bénit Dieu de bouche, et qui le déshonore par ses actions, ne le bénit pas. Presque tous bénissent Dieu par les paroles, mais tous ne le bénissent pas par leurs mœurs. Ceux-là sont cause que Dieu, loin d'être béni, est blasphêmé par ceux qui, n'étant pas dans l'Eglise, justifient ou du moins excusent leur éloignement par ce prétexte : Pourquoi vouloir que je me fasse chrétien? Tel qui fait profession de l'être m'a trompé : moi, je n'ai jamais trompé personne. Tel m'a fait un faux serment : moi, jamais. Ce raisonnement, pour manquer de justesse, ne manque

(1) Traduit par La Rue, *Apolog. de la dévot., Carême*, tom. III, pag. 27.

pas d'autorité. Le païen qui nous l'objecte n'en est pas meilleur, parce que le chrétien est infidèle. Car, comme il ne sert de rien d'ouvrir les yeux, lorsque l'on est dans les ténèbres; ainsi, il est inutile d'être dans la lumière, lorsque l'on a les yeux fermés. Ce païen, en lui supposant les vertus dont il se vante, a les yeux ouverts au milieu des ténèbres, parce qu'il ne connoît pas Dieu, qui est sa lumière : et le chrétien qui vit mal, est, il est vrai, dans la lumière, et dans la lumière de la vérité, mais il a les yeux fermés.

« Que mes ennemis me persécutent tant qu'ils voudront : il ne peut mourir en moi que ce qu'il y a de mortel; il y restera toujours quelque chose où la fureur des persécuteurs ne peut atteindre; et c'est là où mon Dieu habite (1). » Pag. 119.

« Quelle apparence qu'un prince, se voyant assisté par des soldats mortels, soit en assurance; et qu'étant protégé par le bras d'un Dieu immortel, il n'y soit pas (2)? »

J'ai demandé une seule chose au Seigneur, et ne cesserai de la lui demander. (XXVI. 4.) Quelle est-elle, cette unique chose que je désire? *C'est d'habiter tous les jours de ma vie dans la maison du Seigneur.* Ah! la maison du Seigneur mérite proprement le nom de Pag. 120.

(1) Traduit par Nicolle, *Essais*, tom. XI, pag. 130.

(2) Traduit par Fromentières, *Carême*, tom. II, p. 302.

maison, parce qu'elle est éternelle. Celles d'ici-bas, appelez-les des tentes plutôt que des maisons, parce qu'on n'y demeure qu'en passant, comme le voyageur ou le soldat. Celle-là, habitation permanente, que l'on ne quitte pas, comme l'on fait des autres, pour aller chercher ailleurs les plaisirs que l'on n'y trouve plus. La maison du Seigneur, séjour de dé-
Ps. LXXXIII. 5. lices immuables. *O mon Dieu, ceux qui demeurent dans votre maison, ils vous loueront dans les siècles des siècles.* Seigneur, exaucez ma demande, *écoutez ma voix.* Gémissons donc maintenant, élevons des voix suppliantes. Il n'y a que ceux qui sont dans la misère qui gémissent : il n'y a que ceux qui sont dans l'indigence qui prient. Le temps de prier passera, celui de louer Dieu lui succèdera : le temps de gémir finira, et celui de se réjouir arrivera.

Pag. 121. « Le premier degré de misère, c'est d'aimer les choses mauvaises ; et le comble du malheur, c'est de les avoir (1). »

Il est des hommes qui souhaiteroient d'être heureux en ce monde, et d'y être immortels dans la jouissance des plaisirs terrestres qu'ils y goûtent. Ils ne servent peut-être Dieu, et ils ne prient qu'afin

(1) Traduit par Bossuet, *Serm.*, tom. III, pag. 428. Ce qu'il explique par cette comparaison : « Ce pauvre malade, tourmenté d'une fièvre ardente, il avale du vin à longs trais, il pense prendre du rafraîchissement, et il boit la peste et la mort. Ne vous semble-t-il pas d'autant plus à plaindre qu'il y ressent plus de délices ? »

qu'il les laisse vivre long-temps ici-bas dans la tranquille possession de leurs délices; et c'est là ce qu'ils demandent à Dieu, en sorte que si Dieu leur disoit : Je vous rends immortels en ce monde, et vous y jouirez toujours de ces prospérités terrestres qui sont l'objet de votre affection, ils seroient au comble de leurs vœux. Ce n'est pas là ce que désire celui qui ne fait qu'une demande au Seigneur, celle de *voir son visage* dans sa maison, de le louer, de le bénir dans les siècles des siècles. Celui-là, si Dieu lui disoit : Je vous assure à jamais la possession des biens de la terre; ce n'est pas là ce que je demande, s'écrieroit aussitôt cet ami chaste et désintéressé. Tout ce qui n'est point Dieu ne peut me plaire. Qu'il m'ôte tout ce qu'il m'offre de me donner ici-bas, et qu'il se donne à moi lui-même.

« Si vous trouvez tant de plaisirs dans ce que vous appelez des biens, dans ces biens, dis-je, qui ne sont pas biens par eux-mêmes, parce qu'ils sont muables, et que rien de muable ne peut être bien par soi-même; quel plaisir n'y aura-t-il point dans la contemplation du bien immuable et éternel qui demeure toujours dans le même état, puisque toutes ces choses que vous appelez des biens ne vous pourroient plaire si elles n'étoient des biens; et qu'elles ne sauroient être des biens qu'en empruntant leur bonté de celui qui l'est par lui-même (1)! Pag. 122.

(1) Traduit par Nicolle, *Essais*, tom. IV, pag. 202.

Hélas! pour avoir seulement proféré ce mot de ciel, séjour de toutes les béatitudes, vous soupirez tous, et vous vous êtes récriés par le violent désir d'une certaine beauté que vous ne voyez pas encore. Elevez vos cœurs au-dessus de tout ce que vous avez coutume de voir; élevez vos esprits au-dessus de toutes ces pensées qui sont formées par les sens, et qui se représentent je ne sais par quels fantômes. Repoussez de votre esprit et de votre cœur toute image, toute comparaison humaine, et dites de tout ce que vous concevez : A cause de cela seul qu'il s'est présenté à vous, ce n'est point cela; car si c'étoit là le bonheur qui m'est promis, il ne se seroit pas présenté à mon esprit. Ainsi, en rejetant ces fantômes, vous soupirez vers un bien ineffable. Mais, hélas! quel bien? un bien souverain d'où découlent tous les autres biens; un bien, le bien par excellence.

Pag. 124. Jetez les yeux sur cette vaste scène de l'univers; interrogez toutes les créatures; elles vous répondront toutes à la fois : c'est Dieu qui nous a faites. Tout ce que vous voyez de beau dans ses ouvrages est un hymne à la gloire de l'ouvrier; et vous sentez votre admiration croître à proportion de vos découvertes. Vos regards s'abaissent sur la terre. C'est Dieu qui a répandu sur elle ces prodigieuses diversités de semences et de plantes, ces familles innombrables d'animaux de toute espèce. Parcourez tout cet immense tableau de la création, depuis le point le plus

élevé du ciel jusqu'au plus profond de la terre, et dans les moindres détails. Rien qui ne vous parle de Dieu; rien qui ne publie sa gloire et ne célèbre sa toute-puissance. Quelles louanges pouvez-vous donner à ces magnifiques ouvrages qui ne soient au-dessous de leur valeur? Pourtant, ce ne sont là que des objets visibles et palpables à vos sens. Que si vous sortez de la sphère accessible à ces mêmes sens, pour vous élever jusqu'aux substances invisibles, telles que les Anges et les Dominations, quelle carrière nouvelle vient s'ouvrir à votre surprise et à votre admiration! Sans sortir de vous-même, pouvez-vous assez admirer ce principe secret qui est en vous sans que vous l'aperceviez, ce puissant moteur de votre action et de vos sens, qui renferme tant de choses dans le vaste sein de la mémoire, et à quoi vous devez la faculté de comparer et de juger tant d'objets différents? Que si les paroles nous manquent pour louer de simples créatures, où en trouverons-nous pour louer celui qui les a produites? Et pouvons-nous à son égard nous exprimer autrement que par cet élan de joie qui n'a pour langage que des acclamations confuses?

O vanité! ô aveuglement des hommes! N'est il pas visible que vous aimez plus les faux biens pour lesquels vous honorez les Démons; qu'ainsi vous leur rendez plus ou moins autant de culte qu'à Dieu même? Cependant Dieu ne peut souffrir que l'on Pag. 127.

partage son culte avec celui des Démons, quand bien même on lui donneroit la meilleure part dans le partage, et que l'honneur qu'on lui rendroit l'emporteroit sur celui que l'on accorderoit au Démon.

Pag. 128. « O biens du Ciel, biens du Seigneur ! dont la plénitude exclut toute vanité ! biens du Seigneur, dont la douceur exclut toute difficulté : *O bona Domini dulcia, immortalia, interminabilia.* Quand vous verrai-je? Je crois vous voir, mais par la foi. Je ne vois ici, de mes yeux, que des biens superficiels, des biens pénibles et fragiles.... Ce ne sont point là les biens du Seigneur, capables de remplir les vains désirs de mon âme (1). »

Pag. 150. Je me trouve quelquefois dans le péril, et je pense à fuir. Mais où aller ? où trouver un asile ? sur quelle montagne ? dans quel antre me cacher ? quelle place assez forte, quels remparts, quelles murailles, quels boulevards me pourront défendre ? Partout où je porte mes pas, je me retrouve avec moi-même ; car il n'y a rien à quoi vous ne puissiez échapper, excepté à votre conscience. Entrez donc dans votre maison, reposez-vous sur votre lit, rentrez au fond de votre cœur. Vous ne pouvez trouver rien de plus secret ni de plus intérieur pour y fuir votre con-

(1) Traduit par La Rue, *Bonheur du ciel, Carême*, tom. 1, pag. 395, 396.

science, si elle est dévorée intérieurement par les remords de votre conscience ; mais là, encore, vous n'êtes pas seul. Vous n'avez pu vous soustraire à la présence du Seigneur. Il vous poursuit dans sa colère. Où irez-vous? L'unique ressource qui vous reste, c'est de fuir vers lui ; mais le fuir lui-même? Non ! Le serviteur qui fuit son maître a pu aller dans un lieu où il n'est pas; mais Dieu, quel est le lieu où il ne soit pas? Pour échapper à Dieu, fuyez donc vers lui (1). Tout est nu, tout est à découvert à l'œil de ce maître tout puissant. *Soyez-moi, ô mon* Ps. xxx. 3.
Dieu, dit le prophète, *un lieu de refuge* (xxx. 3); mais si je n'ai la force d'y aller, comment pourrai-je fuir? Guérissez-moi, et je courrai vers vous ; autrement, bien loin de courir, je ne peux pas même marcher. Où pourroit aller ; où pourroit fuir, cet homme à demi-mort, que les voleurs avoient percé de tant de Luc. x. 30.
coups dans le chemin, réduit à l'impuissance de marcher. Cet homme que le prêtre et le lévite, qui passoient, avoient négligé de secourir, Jésus-Christ s'en est approché, il en a eu compassion ; il a bandé ses plaies, il l'a conduit à l'hôtellerie; il a fait à son égard tout ce que la plus tendre charité pouvoit exécuter. Ce malade, enfin, peut marcher, il peut fuir maintenant ; et où fuiroit-il? sinon à Dieu, qu'il a pris pour son asile et pour son lieu de repos.

(1) Imité par Bourdaloue, *Carême*, tom. 1, pag. 235.

Pag. 152. *Vous haïssez ceux qui s'attachent à la vanité.* (*Ib.* 7.) Quel est celui qui s'attache à la vanité ? Celui qui meurt par la crainte même qu'il a de mourir. En craignant la mort, celui-là se ment à lui-même ; et il meurt avant même que de mourir, lui qui ne mentoit qu'afin de vivre. En cherchant à éviter une mort que vous pouvez tout au plus différer de quelques moments, mais à laquelle vous ne viendrez pas à bout d'échapper, vous tombez dans une double mort, celle de l'âme et celle du corps. D'où vous vient ce malheur, sinon de ce que vous vous êtes attaché à la vanité, parce que ce temps qui passe, et que ces jours qui fuient vous paroissent agréables, sans néanmoins que vous en puissiez rien retenir, et que, pour comble de malheur, vous vous laissez prendre par eux ?

Vous avez sauvé mon âme des nécessités où elle étoit engagée. (*Ib.* 9.) Les nécessités dont parle le prophète, et auxquelles nous voudrions bien échapper, quelles sont-elles? Mais qui pourroit en faire le dénombrement ou en tracer le caractère? qui pourroit peindre avec assez d'énergie, combien, en effet, on doit travailler à s'y dérober? Quelle dure nécessité, par exemple, de vivre parmi les hommes, sans pouvoir être assuré jamais de ce qui se passe dans leur cœur, d'avoir souvent des sentiments désavantageux d'un ami fidèle, d'en avoir, au contraire, de favorables d'un ami infidèle? O malheureuse, ô

déplorable nécessité! car que ferez-vous pour percer dans cet abîme du cœur humain? La chose est impossible. Vous-même, vous ne pouvez savoir quel sera demain votre propre cœur. Que dirai-je Pag. 153.
des autres nécessités où nous engage la fragilité d'une chair mortelle? Il faut nécessairement mourir, et personne ne veut mourir, personne ne veut une chose à laquelle il ne sauroit échapper. La dure nécessité que celle de ne vouloir pas ce qu'il est impossible qui n'arrive pas! S'il dépendoit de nous, nous voudrions passer tout d'un coup à l'état des Anges, sans l'intermédiaire de la mort. Nous savons bien pourtant que nous avons ailleurs une maison II. Cor. v. 1.
qui n'est point faite par la main des hommes, et dont la durée sera immortelle, et que nous n'y pouvons arriver que par la mort. Les autres nécessités qui pèsent sur vous, quelles sont-elles encore? C'est de vous combattre, de vous vaincre vous-même, de lutter contre ces habitudes enracinées profondément dans votre cœur. Vous voyez que vous faites mal; vous gémissez, et vous persistez toujours. Ce que vous avez fait hier, vous le ferez encore aujourd'hui.

Qui sont les ennemis de l'Eglise? les païens, les Pag. 157.
Juifs? Les mauvais chrétiens le sont bien davantage. En voulez-vous la preuve? C'est de ceux-là que parloit le prophète Ezéchiel, par sa comparaison Ezech. xv. 2.
avec des sarments, qui ne sont plus bons à rien. Les païens sont des arbres d'une forêt hors de

l'Eglise; ces arbres, au moins, peuvent être employés à des usages utiles. Ils seront pleins de nœuds, si vous voulez : toujours peut-on les travailler, les applanir, en tirer parti. Mais les sarments, une fois retranchés de la vigne, l'ouvrier n'en fait rien, ils ne sont plus bons que pour le feu. Les mauvais chrétiens, dit l'Eglise, vivent plus mal dans la participation de mes sacrements, que ceux qui n'en ont jamais approché. Ce sont, dit l'Apôtre saint Pierre, des humeurs dépravées, qui pressent le corps de l'Eglise et l'étouffent.

II. Petr. II. 22.

A la vue de leurs désordres, combien de personnes jugent de tous les chrétiens par ceux-là. Voyez, dit-on, cet homme qui passe pour dévot! Quels mœurs! quels scandales! Tous ne valent pas mieux. Que si vous n'êtes pas soutenu par le témoignage de votre propre conscience, il deviendroit facile, pour peu que vous soyez homme de bien, de vous livrer à la pensée qu'il n'y a plus personne qui vous ressemble. Prenez garde que ce secret orgueil ne vous rende pis encore que celui dont vous blâmez la conduite. L'unique remède parmi tous ces scandales, est que vous n'ayez pas de mauvais sentiments de votre frère (1). Soyez humblement ce que vous voulez qu'il soit, et vous ne croirez plus qu'il soit ce que vous n'êtes pas vous-même.

Pag. 158.

(1) Voy. l'application que fait le P. de La Rue de ces paroles, dans son *Apologie de la dévotion*, *Carême*, tom. III, pag. 46.

Je vous ai invoqué, ô mon Dieu! que je ne sois pas confondu. (xxx. 18.) Permettriez-vous, Seigneur, que celui qui vous a invoqué fût confondu? Voudriez-vous qu'il fût dit : *Où est le Dieu en qui il a mis sa confiance.* Mais qui est-ce, même parmi les impies, qui est-ce qui n'invoque pas le Seigneur? Toute manière d'invoquer Dieu est-elle donc également bonne? S'il suffisoit de lui adresser des vœux pour en être exaucé, où seroit sa justice? Tel prie le Seigneur; pourquoi? Parce qu'il désire hériter par la mort de cette personne; parce qu'il voudroit voir réussir cette intrigue criminelle que son cœur a conçue. Il demande que Dieu soit le complice de son iniquité. Est-ce là invoquer le Seigneur? Prier Dieu, c'est l'inviter à prendre possession de votre cœur. Quelle demeure lui avez-vous préparée? Un repaire infect d'avarice et d'adultère, de rapine et de blasphème! Avare, vous invoquez Dieu; dites plutôt que vous invoquez tel gain usuraire. Vous avilissez Dieu; vous ne l'invoquez pas. Pag. 163.

Il n'est que trop ordinaire à l'esprit humain de tomber dans un abîme, en voulant en éviter un autre. D'un côté, l'humble confession de sa foiblesse, de l'autre, l'orgueilleuse présomption de ses forces peuvent le pousser vers des écueils contraires et non moins dangereux. On dit : Quoi que je fasse, quelques péchés que je commette, Dieu me délivrera par sa miséricorde, parce que je crois en lui. Par ce Pag. 170.

criminel espoir de l'impunité, l'on outrage à la fois la miséricorde et la justice de Dieu (1). D'autre part, on se rassure sur ses propres forces et sur sa propre justice; on se promet d'être tellement fidèle à la loi, que l'on ne pèche contre aucun de ses commandements; on se regarde comme tellement maître de sa vie, que l'on se flatte de pouvoir s'empêcher de tomber ou de s'affoiblir, d'être ébranlé le moins du monde, ou de souffrir dans l'esprit le moindre obscurcissement, plein de confiance dans la force de sa volonté. Présomption coupable, orgueil pharisaïque, que Dieu ne condamnera pas moins sévèrement, en supposant même que l'on réglât si bien sa vie, que rien n'y paroisse repréhensible aux yeux des hommes. Que fait donc l'homme qui se justifie lui-même, et qui présume de sa justice? Il
Pag. 171. tombe. Que fait celui qui, tout en reconnoissant sa foiblesse, présume de la miséricorde divine pour s'abandonner au péché, et négliger la pénitence? Il ne tombe pas moins. L'oracle de la vérité éternelle
Prov. IV. 28. nous dit à tous : *Ne vous détournez ni à droite ni à gauche.* Ne présumez point de votre justice pour croire arriver au salut. Ne présumez point de la bonté de Dieu pour pécher. Que chacun interroge donc sa conscience; et selon le témoignage qu'elle

(1) Voyez l'abbé Clément, *Avent*, pag. 78, 79, raisonnant d'après saint Augustin.

lui rendra, si elle lui répond qu'il marche dans l'égarement : qu'il retourne en arrière, afin de se remettre dans la voie ; et que s'il y marche déjà, il continue, afin d'arriver où il tend. Que personne ne soit superbe hors de la voie, que personne ne soit paresseux dans la voie.

Il y en a beaucoup qui tirent vanité de leurs œuvres. Combien, dans le paganisme, ne refusent de se faire chrétiens, que parce qu'ils se glorifient de leur justice, et de l'apparente régularité de leur conduite ! L'important, disent-ils, est de mener une bonne vie. Qu'est-ce que l'Evangile m'apprendroit de plus? A bien régler ma vie? Elle l'est déjà. Qu'ai-je besoin de Jésus-Christ? Je ne commets point d'homicide; je ne fais ni vol, ni rapine; je ne convoite point le bien d'autrui ; je respecte la sainteté du lien conjugal. Que l'on cherche dans toute ma vie quelque chose de répréhensible; et si on l'y trouve, je m'engage à me faire chrétien (1). Un tel homme peut se glorifier dans sa justice, mais non devant Dieu. Abraham ne fut point justifié pour ses œuvres, mais par sa foi. Par sa foi? dites-vous. La foi suffit donc toute seule, indépendamment des œuvres. Je n'ai donc qu'à vivre comme il me plaira pour être glorifié comme Abraham. Autre illusion que combat l'exemple du même patriarche. D'où

Pag. 172.

Rom. II. 3.

(1) Voyez plus haut, pag. 374.

venoit l'héroïque sacrifice avec lequel il étoit prêt, s'il l'eût fallu, à immoler au Seigneur son fils unique? c'étoit là une œuvre admirable, sans doute ; d'où provenoit-elle? De sa foi. L'œuvre est l'édifice : le fondement, c'est la foi. J'admire la beauté du fruit ; mais je vois que c'est la foi qui en est la racine. Si Abraham n'avoit pas eu pour mobile une foi droite et sincère; quelque excellente que l'action fût en soi, elle ne lui eût servi de rien. Si, au contraire, Abraham, avec de la foi, eût répondu au commandement du Seigneur: Je n'en ferai rien ; et qu'avec cela, il eût compté pouvoir être sauvé en désobéissant ; ce n'eût été là qu'une foi morte, stérile en œuvres; racine sans fruit.

Les plus belles actions, détachées de la foi, doivent donc être regardées comme dépourvues de mérite. Vous courez, et bien fort, mais hors de la voie ; vous courez en pure perte. Tout le bien qui est fait hors de la foi est donc vide. C'est l'intention qui détermine la valeur de l'œuvre, et c'est la foi qui règle l'intention. Arrêtez-vous à considérer moins l'action en elle-même que la fin que l'on s'y propose. Vous me vantez cet homme pour être un excellent pilote : personne n'est plus habile à manier le gouvernail, à commander la manœuvre : le voilà en pleine mer : vous lui demandez où il veut aller ; s'il vous répond : Je n'en sais rien, ou bien qu'en vous répondant : Je veux aborder à tel endroit, et

que, cependant, au lieu de se diriger de ce côté, il aille droit se briser contre des écueils, n'est-il pas évident que toute son habileté ne le sauve pas du naufrage, et ne fait même que l'y pousser avec plus de force? Ne lui voudriez-vous pas moins de science, et plus de sagesse?

Pour revenir à Abraham, je dirai que si les œuvres n'avoient pas précédé dans lui la foi, elles l'ont suivie. Votre foi produit des fruits : elle n'étoit donc pas stérile. Vous alliez à votre foi quelque chose de mauvais : ce mal est comme un feu qui consume la racine de votre foi. Mais gardez-vous de vous glorifier de toutes les œuvres qui ont précédé la foi. Souvenez-vous que la foi vous a trouvé pécheur, et que si Dieu, en la répandant en vous, vous a fait juste, elle n'auroit pu vous rendre juste, si d'abord elle ne vous eût trouvé impie. *Si quelqu'un croit en celui qui justifie l'impie*, dit saint Paul, *sa foi lui est imputée à justice*. Si l'impie est justifié, c'est donc que d'impie qu'il étoit, il a été fait juste. Et si, avant que d'être juste, il étoit impie, quelles peuvent être les bonnes œuvres des impies?

Pag. 173.

Rom. IV. 5.

Qu'un impie vienne donc relever ses œuvres; qu'il dise : Je donne l'aumône aux pauvres; je ne prends rien à personne; je ne désire point la femme d'autrui; je ne suis point homicide ni voleur; je ne fais tort à qui que ce soit; je rends les dépôts qui m'avoient été confiés, même sans qu'il y eût de

Pag. 174.

témoins ; qu'il me dise tout cela, je lui demanderai s'il est juste ou impie? Comment puis-je être impie, me répondra-t-il, en vivant comme je fais? — Vous pouvez l'être comme l'ont été ceux de qui il est dit :
Ibid. 1. 25. *Ils ont rendu à la créature l'adoration et le culte souverain, au lieu de le rendre au Créateur, qui est béni dans tous les siècles.* Moi, impie, me dites-vous? Oui, vous-même, si, dans toutes ces bonnes œuvres dont vous vous glorifiez, vous en espérez la récompense d'un autre que de celui de qui seul vous pouvez l'attendre ; ou bien encore si, en fondant votre espérance sur celui de qui seul vous pouvez attendre la vie éternelle, vous espérez en obtenir autre chose que ce qu'il vous est commandé de lui demander. Vous attendez pour récompense de vos bonnes œuvres une félicité terrestre et passagère : vous êtes donc un impie. Ce n'est point là la récompense de la foi. La foi est quelque chose de bien plus précieux ; vous la mettez à trop bas prix. Quelque force que vous témoigniez, et avec quelque vitesse que vous conduisiez votre vaisseau, c'est contre un écueil que vous le poussez.

Pag. 176. Jésus-Christ ayant rencontré un figuier qui n'a-
Marc. XI. 21. voit pas de fruit, le maudit, et il sécha aussitôt. Je ne vois que des feuilles, c'est-à-dire que des paroles sans fruits; que l'arbre se sèche et qu'il n'ait pas même des feuilles! Image des pharisiens : ils avoient des paroles, mais leurs œuvres étoient stériles. La malé-

diction de Jésus-Christ les a condamnés à une éternelle sécheresse.

Sur les paroles : *Dans le débordement de plusieurs eaux.* (XXXI. 6.) Par cette multitude d'eaux différentes, le prophète entend cette diversité de doctrines dont nous sommes inondés. La doctrine de Dieu est une : elle n'est point une multitude d'eaux. C'est une eau seule et unique, soit dans l'unité du baptême, soit dans l'unité de la doctrine du salut. C'est de cette doctrine de vie qu'il est dit dans l'Ecriture : *Buvez de l'eau de vos vases, et des sources de vos puits.* Les impies n'approchent point de ces sources. Pag. 181. Prov. v. 15.

O vous qui êtes ma joie, délivrez-moi. (XXXI. 7.) Mais si vous êtes dans la joie, pourquoi demandez-vous à être délivré? Oui, à la fois dans la joie et dans la tristesse : dans la joie, parce que j'espère ; dans la tristesse, parce que je souffre. Et certes nous gémissons et gémissons en nous-mêmes (comme dit l'Apôtre), en attendant l'effet de la divine adoption et de la délivrance de nos corps qui nous retiennent éloignés de l'objet de nos désirs. Pag. 182. II.Cor. v. 2.

Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur. (XXXII. 1.) Qu'ils se réjouissent dans le siècle, ceux-là qui s'éloignent des voies de la justice ; leur joie finira avec le siècle. Mais la joie des justes sera éternelle comme le Dieu qui en est l'objet et le principe. Pour goûter cette joie dans le Seigneur, que faut-il faire? Con- Pag. 188.

former sa volonté tout entière à la sienne ; car tous les devoirs de la vie chrétienne se peuvent réduire à ce seul mot : Celui-là plaît à Dieu, qui ne trouve en Dieu rien qui ne lui plaise.

Il se rencontre tous les jours des hommes qui murmurent contre Dieu, et trouvent à redire à toutes ses œuvres. Fait-il quelque chose qui contrarie leur humeur. Bien loin de savoir se plier à sa volonté souveraine, ils voudroient courber celle de Dieu sous la leur. Ils préféreront, faut-il le dire? et pourquoi non? puisqu'il n'est que trop vrai, ils préféreront, dis-je, un spectacle frivole à la loi qui le défend, un comédien à Dieu.

Pag. 189. Que personne ne dise : Que suis-je, hélas! pour aspirer à être juste, et quand puis-je espérer de le devenir? Ne vous découragez pas, mes frères, ne désespérez pas de vous-mêmes. Vous êtes hommes, vous avez été faits à l'image et à la ressemblance de Dieu. Celui qui vous a faits hommes, s'est fait lui-même homme pour vous. Et afin que Dieu adoptât un grand nombre d'enfants pour avoir part à son héritage éternel, le sang de son Fils unique même a été versé pour tous les hommes. Si la foiblesse de ce corps de terre fait que vous vous méprisez vous-mêmes, estimez-vous par le prix dont vous avez été rachetés (1). Pensez sé-

(1) « Prends courage, âme raisonnable, et considère ce que tu

rieusement quelle est la nourriture que vous mangez, quel est le breuvage que vous buvez, et quelles sont les magnifiques espérances à quoi vous êtes appelés. A Dieu ne plaise qu'en vous parlant ainsi, je cherche à vous inspirer l'orgueil de vous croire quelque perfection! Non, mais vous ne devez pas vous croire sans quelque justice. Que si je vous demandois si vous êtes justes, personne n'auroit la hardiesse de me répondre : Je le suis. Je vous demande quelle est votre foi, personne n'hésite à me répondre : Je suis chrétien. Mais l'Apôtre dit : *Le juste vit de la foi.* Votre foi est donc votre justice. Rom. I. 17.

En qui pourriez-vous trouver autant de délices Pag. 192.
que dans celui qui a fait tout ce qui cause vos délices?

Qui ne s'abstient du mal que par crainte, ne demanderoit qu'à le commettre, s'il pouvoit le commettre impunément. Il n'y a que la main qui ne soit

veux; si tu parois vile et misérable à cause de la mortalité qui t'environne, apprends aujourd'hui à t'estimer par le prix auquel te met la sagesse même. » (Traduit par Bossuet, *Serm.*, tom. VII, pag. 389.) Il joint ici un autre texte, tiré du ps. CII, pag. 1116.

De même Bourdaloue : « Saint Augustin disoit : Voyez ce que votre âme, ou plutôt ce que le salut de votre âme a coûté au Dieu Sauveur, qui s'en est fait la victime; et, par le sang qu'il a versé, vous apprendrez quel bien il a prétendu acheter : *Vide quanto emit, et videbis quid emit.* Mais je dis, moi : Voyez en combien de rencontres vous l'avez sacrifié ce salut, etc. » (*Circoncision*, *Mystères*, tom. I, pag. 51, 52.)

pas coupable, parce qu'elle est comprimée; c'est la volonté qui l'est. — Je ne fais point de mal, dites-vous. — Pourquoi? — parce que je crains. — Vous n'aimez pas encore la justice; vous n'êtes encore qu'un esclave. Entrez au rang des enfants : d'un bon serviteur, on peut devenir un bon fils. C'est la crainte qui vous a éloigné du mal : l'amour vous fixera dans le bien. La justice n'a-t-elle pas aussi ses charmes et sa beauté? quand on l'aime, ce n'est qu'avec transports. Voyez nos martyrs. Pour renoncer, comme ils faisoient, à tous les biens du monde, leur cœur restoit-il froid et insensible? On n'aime point tant qu'on n'a que le sentiment de la crainte.

Pag. 194. Nous voici maintenant dans les jours de la miséricorde. Les jours de la justice viendront à leur tour. Comment est-ce ici le temps de la miséricorde? Parce que Dieu ne cesse d'y rappeler à lui ceux qui s'en éloignent, toujours prêt à pardonner à ceux qui reviennent à lui, qu'il attend les pécheurs avec patience, qu'il nous excite par la promesse des récompenses à venir, qu'il ranime nos langueurs, qu'il nous console dans nos afflictions, qu'il nous prodigue son enseignement, qu'il nous prête des armes pour le combat, qu'il exauce nos prières, qu'il nous donne lui-même ce que nous lui pouvons offrir en sacrifice, et qu'il nous met dans les mains de quoi appaiser sa justice. Viendra à son tour le règne de la justice; temps où il y aura des

regrets et des repentirs, mais sans fruit; temps où l'on dira : *A quoi nous a servi notre orgueil, et quel fruit avons-nous recueilli du faste de nos richesses?* Tout cela a passé comme un songe. Disons-le dès maintenant; disons utilement : Tout passe, de peur que nous ne soyons alors réduits à dire, mais inutilement : Tout est passé (1).

Il y a en Dieu miséricorde et justice. Il semble que ces qualités s'excluent réciproquement. Elles s'accordent par la souveraine toute-puissance dans Dieu; sans que l'équité de ses jugements nuise à l'exercice de la miséricorde, ni que la miséricorde compromette les droits de la justice. Sa miséricorde s'exerce à notre égard par la compassion qu'il nous donne comme étant son image, et parce qu'il connoît notre foiblesse, nos erreurs, notre aveuglement, par sa tendre sollicitude à nous rappeler à lui, par la bonté compatissante avec laquelle il pardonne au pécheur qui se convertit. Mais le pécheur opiniâtre dans ses déréglements, est-ce à son égard que la miséricorde doit avoir lieu? La miséricorde a-t-elle donc aliéné les droits de la justice? n'y a-t-il pas un discernement nécessaire à établir entre les uns et les autres? Pag. 195.

(1) « Evitons des regrets tardifs, et, selon la belle pensée de saint Augustin, disons utilement : Toutes choses passent, de peur de dire infructueusement : Toutes choses sont passées. » (M. l'abbé Mérault, *Instruct. pour la première communion*, pag. 117; Nicolle, *Essais*, tom. IV, pag. 53.)

Vous-même, trouveriez-vous de la justice à les confondre? L'équité souveraine pouvoit-elle voir du même œil celui qui s'est humilié dans la confession de ses péchés, et celui qui fut constamment livré à l'esprit d'orgueil et de mensonge? La justice de Dieu s'exerce alors même qu'il fait miséricorde, comme sa miséricorde, dans le temps même qu'il prononce
Matth. VI. les arrêts de la justice. *Pardonnez*, dit-il, *et l'on vous pardonnera; donnez, et il vous sera donné.* Remettre, donner, sont des actes de miséricorde, mais qui supposent la justice; autrement, il n'auroit
Marc. IV. 24. pas dit: *On vous rendra avec la même mesure que vous aurez mesuré les autres.*

Exercez-vous aussi, mes frères, exercez la justice et la miséricorde; car ces attributs essentiels à la Divinité peuvent aussi bien se rencontrer dans l'homme. Autrement, Jésus-Christ n'auroit pas dit
Matth. XXIII. 23. aux pharisiens: *Vous avez laissé le plus important de la loi, la miséricorde et la justice.* Ne croyez pas qu'il n'y ait que la miséricorde qu'il faille exercer, et que vous ne soyez pas tenus aussi d'exercer la justice.

Que vous soyez pris pour arbitre d'un différend entre un riche et un pauvre. Je suppose la cause du premier bonne en soi: Croirez-vous avoir jugé équitablement en lui donnant gain de cause, sous le prétexte qu'étant pauvre, il a droit à votre miséricorde? Est-il donc permis d'être miséricordieux aux

dépens de la vérité et de la justice? — Mais c'étoit un pauvre incapable de payer cette somme, ou qui n'auroit pu l'acquitter qu'en s'enlevant à lui-même tout moyen d'existence. — Vous oubliez cette parole : *Quand vous jugez, n'ayez point égard à la personne du pauvre.* L'Esprit Saint ne fait pas la même recommandation à l'égard du riche : il n'en avoit pas besoin. On n'est que trop porté à faire pencher la balance en sa faveur ; et plût à Dieu qu'on voulût la tenir égale entre les deux ! Mais la passion abuse : on croira même avoir fait une œuvre agréable au Seigneur, en jugeant contre le riche en faveur du pauvre, et commettant une injustice pour en exercer un acte de miséricorde. Mais que ne gardiez-vous tout ensemble la miséricorde et la justice? Vous épargnez la bourse de ce pauvre, et vous blessez son âme. Il demeurera attaché à son injustice, dont il se croit absous par le témoignage d'un homme qui a une réputation de justice. Quelle étrange miséricorde que celle qui provoque l'iniquité! Appelez cela cruauté plutôt que miséricorde. Mais que falloit-il faire? Commencer par juger selon la règle de la justice; condamner le pauvre puisqu'il le méritoit ; ensuite fléchir le riche, qui n'auroit pas manqué de s'adoucir en considération et de votre justice et de vos prières.

Exod. XXIII. 3.

Est-il de nos jours un seul lieu du monde où l'Evangile ne soit annoncé? Que l'on nous cite un

Pag. 197.

coin de terre où la divine parole n'ait été portée, et avec elle l'espérance du salut? Tout ce qui vous est demandé, c'est que vous veuilliez bien recevoir ce froment céleste. Les greniers en sont remplis. Cette abondance dont ils regorgent n'a pas même attendu que vous y vinssiez puiser; elle est venue d'elle-même s'offrir à vous, durant que vous étiez endormis. On n'a point dit : Que tous les peuples de la terre se lèvent, et qu'ils aillent en un tel lieu; mais on a annoncé ces choses aux peuples dans chacune des contrées qu'ils habitoient, ainsi qu'il avoit été publié par l'oracle du prophète : *Chacun l'adorera dans le lieu où il se trouve.*

Sophon. II. 11.

C'est par les afflictions qui nous frappent comme autant de marteaux avec quoi l'airain est battu, que l'âme chrétienne s'étend et se polit.

Dieu tient les abîmes dans ses trésors (XXXII. 7); c'est-à-dire, les cœurs des hommes impénétrables dans leurs profondeurs, il les tient dans le secret de ses conseils. Il en perce les ténèbres; il connoît les moments où il doit agir, et les moyens nécessaires à l'exécution de ses desseins; jusqu'où doit aller le pouvoir qu'il donne aux méchants sur les bons, pour la condamnation des méchants, pour la correction des bons. Il ne permet pas qu'on s'élève d'une joie orgueilleuse et téméraire, en disant : Qui peut désormais entreprendre de me nuire? Ignorez-vous que Dieu tient les abîmes dans ses tré-

sors? Ignorez-vous que votre Père céleste saura bien, quand il le jugera à propos, trouver les moyens de vous châtier. Il a encore dans sa main les trésors de l'abîme, afin de vous corriger et de vous rendre digne des trésors du ciel. Loin donc de votre cœur cette vaine assurance; et qu'au contraire, il se pénètre d'une sainte crainte. *Que la terre se réjouisse*, dit son prophète, *mais aussi qu'elle craigne*. (*Ibid.* 8.) Quelle se réjouisse, parce qu'elle est pleine de la miséricorde du Seigneur. Qu'elle craigne; pourquoi? Parce que Dieu, *qui a rassemblé les eaux de la mer dans un vase* (*ibid.* 8), tient les abîmes au fond de ses trésors. C'est donc lui, et lui seul qu'il faut craindre. Une bête féroce s'apprête à s'élancer sur vous, menaçant de vous Dévorer: craignez le Seigneur. Votre ennemi veut vous perdre: craignez le Seigneur. Le démon vous attaque: craignez le Seigneur. Car toutes les créatures sont soumises à celui qu'on vous commande de craindre. *Il a parlé, et elles ont été faites; il a commandé, et elles ont été créées*. (*Ibid.* 9.) Quand celui à la parole de qui tout a été fait, quand il a parlé, ses créatures se remuent; il commande, elles rentrent dans le repos. Toute la malice des hommes peut bien les porter à vouloir nuire, elle n'y réussira qu'autant que Dieu le voudra. *Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi*, répond Jésus-Christ à Pilate, *s'il ne vous eût été donné d'en haut*. Pilate jugeoit le Sauveur, et le Sauveur nous

Joan XIX. 11.

Pag. 201.

donnoit une leçon. Le Démon lui-même n'a sur nous aucun pouvoir que Dieu ne le lui permette. Il n'auroit pu réussir, par sa volonté seule, à ravir une
Job. I. 11. brebis à Job, tant que Dieu ne lui eut pas dit : *Etendez votre main sur cet homme.* Le Démon étoit donc sans pouvoir ; c'est Dieu qui l'a permis. Aussi le
Ibid. 21. saint patriarche dira-t-il : *Le Seigneur me l'avoit donné, le Seigneur me l'a ôté, que son saint nom soit béni.* Il ne dit pas : Le Démon me l'a ôté.

Les tyrans ont cessé de persécuter l'Eglise. Ils sont devenus disciples de la croix, et ils en portent sur le front l'image, plus précieuse que les pierreries de leur diadème. Ils disoient auparavant : Exterminons les chrétiens. Ils le disoient ; et l'Eglise n'en étoit que plus prompte à se répandre.

Pag. 202. *Heureux le peuple.* (XXXII. 12.) A ce mot, l'attention se réveille au fond de toutes les âmes. Car il n'est personne au monde qui n'aspire à être heureux. Le méchant, lui-même, n'est tel que parce qu'il veut n'être pas malheureux. Je m'explique. Un homme commet un larcin. Pourquoi ? c'est la faim, c'est le besoin qui le presse. Parce qu'il craint d'être misérable, il devient méchant, et n'en est que plus misérable (1). C'est pour échapper au malheur, et parvenir à être heureux, que les hommes se portent au mal comme au bien. Tous y réussissent-ils ? Non, assu-

(1) Nicolle, *Essais*, tom. IV, pag. 212, citant saint Augustin.

rément. Il n'y a de bonheur que dans la vertu (1). On cherche le bonheur dans les richesses, dans l'acquisition d'une grande quantité d'or, d'argent, de terres et d'héritages ; on veut des maisons, un nombreux domestique, de la pompe, des distinctions, des honneurs qui ne brillent qu'un moment. Mais est-il possible que ce qui vaut moins que vous vous rende heureux? Homme, ne valez-vous pas mieux que tout cela? Oui, quelque chose que vous recherchiez sur la terre, vous valez mieux. Quels sont les vœux que l'on fait communément pour ses amis? Puissiez-vous, leur dit-on, aller toujours de mieux en mieux? Ce qu'on souhaite à d'autres, on le souhaite à soi-même : on veut être plus heureux qu'on n'est. Nul doute à cela. Pour y arriver, cherchez donc quelque chose qui vaille mieux que vous, afin qu'en le possédant, vous soyez plus que vous n'êtes. Vous êtes un composé d'une âme et d'un corps. Lequel vaut mieux? Vous n'hésitez pas à me répondre que c'est votre âme. Par elle, votre corps espère devenir un jour plus heureux qu'il n'est. A la glorification que la justice lui méri-

(1) C'est là toute la morale chrétienne, le grand objet de la prédication évangélique. Saint Augustin ne tarit pas sur la démonstration de cette vérité; aussi le nom et les textes de cet admirable docteur viennent-ils à tous moments se produire dans la bouche de tous nos orateurs chrétiens. Bourdaloue ne cesse d'en faire le plus heureux emploi. Voyez dans son *Carême*, tom. I, pag. 291, et t. II, p. 93; dans ses *Dominicales*, tom. I, pag. 138. Partout

tera, est attachée la promesse de l'incorruptibilité et de l'immortalité pour le corps lui-même. Telle est
Pag. 203. la doctrine de l'Apôtre, la doctrine de la foi chrétienne. Créée à l'image de Dieu, bien qu'elle soit dégradée par le péché, mais réparée par le Verbe divin, votre âme ne sauroit être heureuse en s'attachant à ce qui est au-dessous d'elle. Elle ne peut l'être que par la possession d'un bien qui soit au-dessus d'elle. Eh ! que peut-il être que Dieu ? Elevez donc vers lui vos pensées et vos affections. N'allez pas me dire qu'il vous en coûtera beaucoup ; que vous n'êtes pas capable d'un aussi généreux effort. Il vous est peut être plus difficile d'avoir cette fortune que vous désirez. Peut-être, avec tous vos efforts, n'arriverez-vous pas à l'acquérir. Mais pour posséder Dieu, il vous suffit de le vouloir. Avant même que vous n'en exprimiez le désir, c'étoit lui qui le faisoit naître dans votre cœur. Vous ne pensiez pas à lui : déjà il s'occupoit de vous. C'étoit lui qui vous rappeloit du sein de vos égarements, lui qui jetoit dans votre âme ces frayeurs salutaires auxquelles vous avez dû votre conversion, lui qui, au moment où vous reconnûtes vos foiblesses, vous consola. Ce Dieu, dont la bonté s'est manifestée par tant de bienfaits, vous réserve quelque chose qu'il ne donnera qu'à vous seul. Eh ! quoi donc ? Lui-même. Désirez quelque chose de plus grand, si vous le pouvez. Avare, pourquoi regardez-vous si avide-

ment, dans le ciel et dans la terre, de quoi vous satisfaire? Celui qui a fait le ciel et la terre ne vaut-il pas mieux que son ouvrage. C'est lui que vous verrez, lui que vous possèderez (1).

Dieu voit tout; il connoît tout; il pénètre ce qu'il y a de plus secret et de plus intérieur. Non-seulement il entend la prière qui lui est adressée à haute voix; il la voit au fond du cœur, où elle commence à se former. L'homme voit l'action de son semblable par le mouvement de son corps; Dieu la voit dans la pensée qui l'a conçue. De deux hommes faisant l'aumône, dont l'un, qui n'attend sa récompense que du Ciel, la fait sans témoin, l'autre ne la fait que pour s'attirer des applaudissements, vous ne voyez que le second: Dieu les voit tous les deux, il voit le premier pour l'en récompenser, l'autre pour le condamner. Pag. 205.

C'est à cette charité que nous vous exhortons principalement, mes frères, non-seulement à l'égard de vous tous, qui êtes fidèles, mais à l'égard même de ceux qui sont au-dehors; n'importe qu'ils soient encore dans les ténèbres du paganisme, et, refusant de croire à Jésus-Christ, qu'ils soient séparés et divisés d'avec nous; confessant avec nous le même chef, mais se désunissant de son corps. Plaignons- Pag. 207.

(1) Voyez Joli, *Dominic.*, tom. II, pag. 89, d'après saint Augustin; Massillon, *Paraphr.*, pag. 520; Cambacérès, *sur le bonheur.*, etc.

les; ils n'en sont pas moins nos frères, qu'ils le veuillent ou non. Ils ne cesseront de l'être que lorsqu'ils auront cessé de dire comme nous : *Notre Père*. A ceux qui disent : Vous n'êtes pas nos frères, répondez-leur avec le prophète : Vous êtes nos frères. Et de qui s'agissoit-il? De païens? Non, puisque, dans le langage ordinaire de l'Ecriture et de l'Eglise, nous ne donnons point à ceux-là le nom de frères. Peut-être des Juifs, qui n'ont point cru en Jésus-Christ? Pas davantage. Remarquez que toutes les fois que l'Apôtre se sert du nom de frères, sans y rien ajouter, il ne veut pas que l'on entende autre chose que des chrétiens. Ecrivant aux Corinthiens :
I. Cor. VI. 8. *Vous commettez des injustices et des tromperies, et cela, à l'égard de vos frères.* Ceux donc qui disent, vous n'êtes pas nos frères, ils nous traitent comme si nous étions des païens; et c'est pour cela qu'ils veulent nous rebaptiser (les Donatistes), soutenant que nous n'avons pas ce qu'ils donnent. Mais pourquoi le prophète nous commande-t-il de leur dire : Vous êtes nos frères, sinon parce que nous reconnoissons en eux un caractère tellement ineffaçable, que nous ne songeons pas à l'imprimer dans eux de nouveau, lorsqu'ils viennent à nous? Qu'ils nous disent : Pourquoi nous cherchez-vous? Pourquoi vous mettez-vous en peine de nous? Répondons-leur : Vous êtes nos frères. Qu'ils nous disent : Retirez-vous de nous; nous n'avons rien de commun avec vous. Mais pour nous,

nous avons bien des choses communes avec vous. Nous confessons un même Jésus-Christ; nous devons être dans un même corps, sous un même chef. — Mais si je suis déjà perdu, dites-vous, pourquoi me cherchez-vous? — O folie! ô extravagance! — Si je suis déjà perdu, pourquoi me cherchez-vous? — Pourquoi vous chercherois-je, sinon parce que vous êtes perdu? — Si je suis déjà perdu, comment suis-je encore votre frère? — Comment? C'est afin qu'on dise: Votre frère est mort, et il est ressuscité; il étoit perdu, et il a été retrouvé. Nous vous conjurons donc, mes frères, par les entrailles mêmes de la charité, qui nous nourrit de son lait et nous fortifie de son pain; nous vous conjurons, par Jésus-Christ Notre Seigneur, et par son infinie miséricorde, d'avoir pour eux une charité tendre, une abondance de miséricorde qui nous porte à prier pour eux le Seigneur, à lui demander qu'il leur donne enfin l'esprit de sagesse et un sens droit, pour qu'ils reviennent à nous. Avec une plus sérieuse attention, ils finiront par reconnoître qu'ils n'ont rien à opposer à la vérité. Luc. xv. 32.

Quand je vous parle de Jésus-Christ, son nom seul vous rappelle le devoir de l'humilité. C'est par l'humilité qu'il nous a ouvert la voie pour arriver à Dieu. Comme l'orgueil nous en avoit éloignés, l'humilité seule pouvoit nous y ramener, « afin (dit saint Augustin) que l'homme, qui méprise l'humi- Pag. 210.

lité, qui s'appelle simplicité et bassesse, quand il la voit dans les autres hommes, ne dédaignât plus de la pratiquer en la voyant dans un Dieu (1). »

Pag. 214. Qu'est-ce que ce Jésus qui a vaincu le Démon? C'est l'humilité qui a dompté l'orgueil.

Nous lisons dans nos livres saints cette parole étrange: *Il* (David) *se portoit de ses propres mains.* Comment est-il possible de se porter soi-même de ses propres mains? On peut bien être porté par les mains d'un autre; mais par les siennes, la chose n'est pas possible. Ce que nous ne pouvons appliquer à David, dans le sens littéral, devient rigoureusement vrai de la personne de Jésus-Christ, au jour de l'institution eucharistique.

Pag. 221. *Ce pauvre a crié, et le Seigneur l'a exaucé.* Il faut être pauvre pour être exaucé. C'est parce que vous êtes riche que Dieu ne vous a pas exaucé. Eh! que ferai-je pour être pauvre? Reconnoître qu'avec toutes vos richesses, vous êtes dans l'indigence; bien comprendre que vous serez toujours pauvre, tant que vous ne possèderez point celui qui, seul, peut vous rendre riche.

Le Seigneur a exaucé les pauvres. Il ne les exauceroit pas s'ils n'étoient pauvres. Voulez-vous que Dieu écoute votre prière : soyez pauvre ; criez vers Dieu, avec ces

(1) Traduit par Bossuet, *Mystère de l'incarn.*, *Serm.*, tom. VII, pag. 17; Nicolle, *Essais*, tom. IX, pag. 164; Bourdaloue, *Dominic.*, tom. I, pag. 379.

cris plaintifs que pousse la faim et la douleur de l'indigent, et non avec le dégoût et l'indifférence d'un riche : *car le Seigneur a exaucé les pauvres.* (*In ps.* LXVIII, *ad vers.* 34.) La Rue : « David attribuoit l'efficace de la prière à cet esprit de mendicité ! Donc, ajoute saint Augustin, ce qui vous empêche d'être exaucé, c'est que vous êtes riche. Riche, non pas toujours par l'abondance des biens, mais par la présomption que vous avez de vous-mêmes, et par l'ignorance ou vous êtes de votre vraie pauvreté. » (*Respect dans les églises*, *Carême*, tom. I, pag. 220.)

Venez, mes enfants, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur. (XXXIII. 12.) Qui est-ce qui parle ainsi? Est-ce moi? est-ce David? est-ce saint Paul? Oui, nous tous à la fois; ou, plutôt, c'est Jésus-Christ lui-même, Notre Seigneur, qui vous dit : *Venez mes enfants, écoutez-moi.* Ecoutons-le tous ensemble, écoutez-le parler par ma bouche; car c'est lui, le véritable David, qui veut vous instruire : Et que nous dit-il? *Venez mes enfants, écoutez-moi, je vous apprendrai la crainte du Seigneur.* Qu'il nous instruise donc. Prêtons-lui l'oreille, l'oreille du cœur, celle-là dont il a dit : *Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.* Eh ! qui pourroit ne pas vouloir entendre Jésus-Christ, qui nous instruit par son prophète? Pag. 223. Math. XI. 15.

Qui est l'homme qui désire la vie, et qui souhaite de voir les jours heureux? (*Ibid.* 13.) A cette demande,

vous avez déjà répondu au fond de votre cœur : Est-il personne au monde qui ne désire la vie, et qui ne souhaite de voir les jours heureux? N'est-ce pas là votre langage familier, à quoi vous mêlez des plaintes éternelles sur les misères de la vie présente? Il n'en alloit pas ainsi autrefois, dites-vous; du temps de nos pères, on vivoit bien mieux. Mais eux-mêmes, si leurs voix pouvoient se faire entendre du fond de leurs tombes, ils diroient la même chose du temps où ils vivoient, comparé avec celui qui les avoit précédés. Qui est l'homme qui désire la vie, et qui souhaite de voir des jours heureux? Qu'il ne les cherche point ici-bas. Il cherche un bien, mais il ne le cherche pas au lieu où il doit le chercher. Nos pères, dites-vous, étoient plus heureux. Vous vous trompez. Pas un temps où l'on n'ait eu à souffrir. Parcourez les Livres saints. Au temps d'Elie, vous voyez une famine horrible ravager la contrée, au point que des mères furent réduites à manger la chair de leurs enfants. Abraham fut chassé de son pays par la famine. Les saints de tous les temps ont souffert persécution. Saint Paul a-t-il eu sur la terre des jours heureux, lui qui sans cesse eut à combattre la faim, la soif, la nudité? Les serviteurs auroient-ils droit de s'en plaindre, quand le maître lui-même a épuisé le calice de la souffrance (1).

III. Reg. XVIII. 2.

Gen. XII. 10.

(1) L'abbé Clément, *sur les souffrances*, sermon pris tout entier de saint Augustin, *Carême*, tom. 1, pag. 293 et suiv.

Que désirez-vous donc? la vie et les heureux jours? Ecoutez :

Empêchez votre langue de dire le mal. (*Ibid.* 14.) Conformez-vous à ce précepte, et vous serez heureux. Moi, s'écrie un malheureux plongé dans l'indigence, contenir ma langue, et l'empêcher de se plaindre de ma condition! Moi, s'écrie tel autre, je veux être un blasphémateur, un impudique, colère, vindicatif; et, avec tout cela, je demande des jours heureux. Que répondriez-vous à un ouvrier qui vous diroit : Vous m'avez loué pour travailler à votre vigne, eh bien! je vais la ravager, après quoi, vous me paierez de ma peine. Ne le regarderiez-vous pas comme un insensé, que vous chasseriez de votre présence? C'est là l'image fidèle de ceux qui veulent faire le mal avec liberté; et demandent, néanmoins, qu'il leur soit donné des jours heureux. Vous ne pouvez pas, leur dit-on, en faisant le mal, vous attendre à de bonnes récompenses. Si vous êtes injuste, Dieu le sera-t-il aussi? *Détournez-vous du mal, faites bien, et comptez sur la vie, sur les jours heureux* (*ibid.* 15); non point encore dans la vie présente; car remarquez bien ce qui suit : *Cherchez la paix.* Le prophète ne dit pas que vous l'aurez; il vous dit : Cherchez-la. Où? là où elle est allée par avance; cherchez-la à la suite de Jésus-Christ, dans le seul lieu où elle réside.

Dieu a voulu distinguer les temps de l'ancien et Pag. 201.

du nouveau Testament. On ne promet, dans l'ancienne alliance, que les biens de la terre, et, dans la nouvelle, que le royaume des cieux. Ces deux Testaments ont presque les mêmes lois et les mêmes ordonnances pour ce qui regarde le culte de Dieu et la règle des mœurs. Mais quoique les promesses y paroissent différentes, on voit bien que l'autorité du Maître qui commande est la même. Les promesses faites aux enfants du siècle sont terrestres, mais elles étoient figuratives.

Pag. 233 Parmi les châtiments réservés aux impies, l'un des plus effrayants est celui-ci : *Que leur voie*, dit le prophète, *soit ténébreuse et glissante.* (XXXIV. 6.) O chemin horrible! quand il n'y auroit rien à craindre que son obscurité, qui n'en seroit épouvanté? Mais ce n'est pas tout. David l'appelle encore *une voie glissante.* Par où marcher, et où arrivera-t-on? Par là sont indiqués l'aveuglement et les emportements de la concupiscence qui accompagnent les pécheurs, c'est-à-dire les deux plus grandes plaies dont la colère divine puisse les frapper. Qu'un homme soit engagé, durant les ténèbres de la nuit, dans un chemin glissant, en danger de tomber au premier pas qu'il fera, sans voir où il pourra mettre le pied, il a du moins la ressource d'attendre que le jour soit venu. Ici, il y a l'Ange du Seigneur qui les poursuit et qui les presse.

Pag. 234. *Qu'ils soient pris dans le piége qu'ils ne voient*

pas. (*Ibid.* 8.) Vengeance désolante, mais bien légitime. C'est celle qui est arrivée au peuple juif. *Chacun est pris et enveloppé dans ses péchés, comme dans un filet.* Les méchants sont trompés par où ils ont voulu tromper les autres. Les efforts qu'ils font pour perdre les autres retombent sur eux-mêmes, comme si quelqu'un ayant préparé du poison à un autre, l'oublioit et le buvoit lui-même, ou qu'après avoir creusé sous la terre un piége, dans l'espérance d'y amener son ennemi, à la faveur des ténèbres, on vienne, sans défiance, à s'y précipiter soi-même. C'est là, mes frères, une vérité d'expérience. Point de méchant qui ne se nuise à soi-même tout le premier. La malice est une torche qui ne brûle qu'en se consumant elle-même. La malice sort donc de vous; mais qui consume-t-elle d'abord, sinon vous-même? Quoi, elle blesseroit les branches qui y poussent, et elle ne blesseroit point sa racine? Je dis plus : il se pourroit faire que votre malice ne nuisît à personne, mais non pas qu'elle ne vous nuise point à vous-même.

Seigneur, que pouviez-vous ignorer? y avoit-il quelque chose qui pût vous être caché? Ne connoissiez-vous pas le cœur de ceux qui vous interrogeoient? ne prévoyiez-vous pas tous leurs piéges? ne vous livriez-vous pas volontairement entre leurs mains? que pouviez-vous donc ignorer? c'étoit le Pag. 238.

péché. C'étoit le péché qu'il ignoroit, et qu'il ignoroit, non pour ne le pas juger, mais pour ne le pas commettre. C'est là un langage dont nous usons tous les jours. Cet homme, dit-on, ne sait ce que c'est que de se tenir en place, pour dire qu'il n'est jamais en place. Cet homme ne sait ce que c'est que de bien faire, pour dire qu'il ne fait jamais de bien. Ce qui est loin de l'action, l'est également de la conscience, et réciproquement. Ainsi dit-on que Dieu ne connoît pas une chose, comme on dit d'un homme habile dans tel art, qu'il n'en connoît pas les défauts, bien que ce soit par cet art même qu'il en juge et qu'il les connoît. Au jour de son dernier jugement, Jésus-Christ dira aux méchants : *Je ne vous connois pas, retirez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité.* Ne connoîtra-t-il pas ceux qu'il condamne? Ou bien pourroit-il les condamner justement, s'il ne les connoissoit à fond?

Matth. VII. 23.

Pag. 244. *Seigneur, levez-vous, rendez-vous attentif à mon jugement.* (*Ibid.* 23.) A quel jugement? est-ce parce que vous aurez été dans l'affliction et dans les gémissements? N'y a-t-il pas aussi beaucoup de méchants qui soient dans l'affliction? n'êtes-vous du nombre des justes, que parce que vous êtes au nombre de ceux qui souffrent? Ce n'est pas là ce que dit le prophète : *Mon Dieu, mon Seigneur, jugez ma cause.* (*Ibid.*) Ma cause, l'entendez-vous, non ma peine; car il est dit : *Heureux ceux qui souffrent*

Matth. V 10.

persécution pour la justice! il faut donc faire un grand discernement entre les souffrances. Et les bons et les méchants, tous y sont condamnés également. Ce ne sont point les tourments par eux-mêmes qui ont fait les martyrs, mais la cause pour laquelle ils les ont endurés. Autrement, tous ceux qui meurent dans les cachots ou sous le glaive seroient martyrs. Que personne ne dise : Je suis juste, parce que je souffre.

Les méchants seront exterminés. (XXXVI. 9.) Cependant je les vois heureux, dites-vous. Croyez Dieu, lorsqu'il vous dit qu'ils seront exterminés : il voit mieux les choses que vous ne les voyez vous-même, puisque son œil ne peut être troublé par la colère. Car *les méchants seront exterminés : mais ceux qui attendent le Seigneur*, qui n'est point trompeur, mais la vérité même, qui n'est point foible, mais tout-puissant, pour donner ce qu'il promet ; *ceux donc qui attendent le Seigneur, posséderont la terre comme leur héritage.* (*Ibid.*) Quelle est cette terre, sinon cette divine Jérusalem après laquelle celui qui soupire, jouira enfin de la paix? Mais jusqu'à quand, dites-vous, le pécheur fleurira-t-il ? jusqu'à quand serai-je obligé d'attendre? Vous vous impatientez : ce qui vous semble long, vous paroîtra bientôt court (1). Vos empres-

Pag. 262.

Pag. 263.

(1) Bossuet, *Serm.*, tom. IV, pag. 405 ; Nicolle, *Essais*, tom. IV, pag. 233.

sements ressemblent à ceux du malade. Rien ne lui paroît si long que le temps que l'on met à le servir. On se hâte, on s'empresse autour de lui : on ne va jamais assez vite au gré de son impatience. Que ces serviteurs sont lents et paresseux ! quand donc auront-ils fini ? Ce n'est point lenteur de leur part : c'est votre maladie qui vous fait paroître le temps long. Ecoutez donc ici votre médecin céleste, qui console son malade qui lui demande : Combien souffrirai-je encore ? combien cela durera-t-il ?

Attendez encore un peu, et le méchant ne sera plus. (*Ibid.* 10.) Vous gémissez de vous voir au milieu des méchants. C'est ce méchant qui vous fait gémir. Attendez encore un peu ; et il ne sera plus. Encore un peu donc, encore un moment. Jetez les yeux sur toutes les années qui se sont écoulées depuis Adam jusqu'aujourd'hui ; parcourez les Ecritures : ce n'est presque que d'hier qu'Adam a été chassé du paradis. Il s'est assurément passé depuis cela bien des siècles ; mais où est ce nombre d'années successivement écoulées depuis ce temps ? Le peu qui reste encore passera de même. Si vous aviez vécu depuis qu'Adam a été chassé du paradis jusqu'à ce jour, votre vie, qui auroit passé si vite, ne vous paroîtroit pas longue. Que doit donc être l'espace de la vie d'un homme ? Qu'il vive aussi longtemps que vous voudrez ; qu'il pousse sa vieillesse jusqu'à l'âge le plus avancé ; qu'est-ce que cela ?

n'est-ce pas comme le point du jour d'un matin. Que le jour du jugement où les bons et les méchants recevront leur récompense soit donc encore éloigné, si vous voulez; votre dernier jour au moins ne peut pas l'être beaucoup. C'est à ce jour que vous devez vous préparer; car, tel que vous sortirez de cette vie, tel vous serez rendu à cette autre vie. Eh! quel est donc cet espace qui vous paroît si long ici-bas, et qui vous fait dire: Que ce temps est long! quand donc finira-t-il? Nos enfants en diront autant après nous; ceux qui viendront après le diront de même. Et, lorsqu'en se succédant ainsi les uns les autres, ils parleront ainsi; ce peu qui reste passera avec la même vitesse que ce grand nombre de siècles qui se sont déjà écoulés. O malade! donc *attendez encore un peu, et le méchant ne sera plus.*

Vous chercherez le lieu où il étoit, et vous ne le trouverez point. (*Ibid.*) Non qu'il cesse d'être tout-à-fait; mais parce qu'il ne sera bon à aucun usage; car, s'il n'étoit plus du tout, il ne pourroit rien souffrir. Ainsi, il vivroit en assurance, et il diroit: Je n'ai qu'à faire ce que je voudrai pendant que je suis en vie: après ma mort je ne serai plus. Il n'y aura plus, après la vie, dites-vous, personne qui souffre? personne qui soit tourmenté? Que deviendra donc cette parole: *Allez au feu éternel, qui a été préparé pour le Démon et pour ses Anges.* Mais peut-être que, lorsque les méchants auront été jetés dans ce feu, Matth. xxv. 41.

ils cesseront d'être, et qu'ils y seront consumés? On ne leur diroit donc point : Allez au feu éternel, puisqu'il ne seroit point éternel à l'égard de ceux qui ne seroient plus. Cependant Jésus-Christ ne nous a point laissés en suspens, et il a lui-même déterminé quel seroit l'effet de ce feu, s'il consumeroit tout d'un coup les méchants, ou s'il les tourmenteroit par ses cuisantes ardeurs. *C'est là*, a-t-il ajouté, *qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents*. Comment pleureroient-ils? comment grinceroient-ils les dents, s'ils n'étoient plus?

Vous chercherez sa place, et vous ne la trouverez plus. Que veut dire ce mot *sa place?* c'est-à-dire l'usage que Dieu avoit tiré de lui. Mais le méchant, à quoi est-il bon? — Oui, il peut servir. — A quoi? — Dieu s'en sert pour éprouver le juste, comme il se servit autrefois du Démon pour éprouver Job, de Judas pour trahir Jésus-Christ. Il a ici sa place, comme la paille dans le fourneau de l'ouvrier : elle brûle afin de purifier l'or.

Pag. 264. Que l'impie soit donc ici comblé de joie; tant qu'il voudra, dans l'abondance de son or, dans la multitude de ses richesses, dans le grand nombre de ses serviteurs, dans la beauté de ses maisons de campagne, dans la magnificence et la délicatesse de ses festins : est-ce là la puissance à quoi vous portez envie? est-ce là l'éclat de l'herbe qui vous plaît? Quand cet homme pourroit jouir éternellement de

ce bonheur, ne seroit-il pas toujours à plaindre? Mais vous, quelles seront vos délices?

Et ils seront comblés de délices dans l'abondance de la paix. (*Ibid.* 11.) Votre or, à vous, ce sera la paix; votre orgueil, vos terres, ce sera la paix; votre vie, la paix; votre Dieu, la paix. La paix comblera tous les désirs que vous formez ici-bas. Dieu tout entier pour tous vos besoins; breuvage, nourriture, lumière, soutien, Dieu tout entier vous possèdera tout entier. Mettez-vous donc en sûreté: gardez seulement l'innocence, qui est le plus précieux de tous les trésors. Vous désirez ce qui n'est pas à vous: c'est apparemment afin de devenir plus riche; mais voyez d'un côté ce que vous acquérez, et de l'autre ce que vous perdez. Vous acquérez d'une part, et vous perdez de l'autre. Vous acquérez de l'argent, et vous perdez l'innocence. Pag. 264.

C'est une grande partie de la science que de s'attacher à Dieu, qui sait tout sa connoissance est l'œil qui l'éclaire; que votre foi soit l'œil qui vous conduise. Pag. 266.

Commencez-vous à vous sentir affoibli au milieu des adversités, on vous propose pour relever votre courage les souffrances du Sauveur, considérez ce qu'à souffert pour vous le Dieu qui n'avoit point mérité de souffrir. Quoique vous puissiez souffrir, vos souffrances n'iront jamais jusqu'à ces insultes, ces fouets, ce vêtement dérisoire, cette couronne Pag. 267.

d'épines, cette croix enfin qu'il a subie, et dont vous n'avez plus aujourd'hui à redouter l'ignominie ni les tortures, puisqu'elle n'est plus maintenant un instrument de supplice. Elle a passé du lieu des supplices sur le front des têtes couronnés.

Pag. 268. *Le Seigneur connoît les voies de ceux qui sont purs.* (*Ibid.* 18.) Il sait quel est le droit chemin par où il doit faire marcher ceux qui le servent dans la
Luc. XVI. 20. docilité et la douceur. Ce pauvre rongé d'ulcères, que l'on voyoit couché à terre devant la porte du mauvais riche, que de jugements divers sur son compte! que d'injurieuses préventions! quelle horreur sa vue seule inspiroit! Dieu savoit bien lui garder son paradis. Les mêmes personnes qui insultoient à sa misère portoient envie à ce riche opulent : combien ne désiroient pas lui ressembler! Pour lui aussi Dieu voyoit le dénoûment; il savoit quels tourments affreux, éternels, alloient bientôt remplacer cette gloire d'un moment.

Et leur héritage subsistera éternellement. (*Ibid.*) Nous ne le voyons encore que par l'œil de la foi. Un jour viendra où nous le verrons réellement... Nous, c'est à des joies ineffables que nous sommes appelés.
Pag. 269. Etonnez-vous, après cela, qu'il faille nous y préparer par de laborieuses épreuves. La gloire qui nous est promise, quelle sera-t-elle? Celle des Esprits bienheureux, celle de Dieu même. Imaginez-un aveugle à qui l'on rend la vue : quelle que

puisse être sa reconnoissance envers celui qui lui a procuré le bienfait de la lumière, croira-t-il s'être acquitté avec de l'or? Où est la proportion entre de l'or et la lumière? Pour mieux comprendre qu'il ne donne rien en comparaison de ce qu'il a reçu, qu'il essaie de voir dans les ténèbres ce que c'est que l'or qu'il donne. Et nous, qu'avons-nous à offrir au médecin céleste, qui guérit les yeux de notre âme, en échange d'un aussi magnifique don que celui de voir la lumière éternelle, qui est Dieu même?

Et ils seront rassassiés dans les jours de la faim. (*Ibid.* 19.) Ces *jours de la faim* sont tous les jours de la vie présente, où, lorsque les autres sont dans l'indigence, les justes sont rassasiés..... Que devient au contraire le méchant dans les jours de l'affliction? il n'a plus rien ni au dehors ni au dedans. Rien dans sa conscience qui le console. Rien au dehors, parce que tout est plein de misères; vous ne l'entendrez pas celui-là s'écrier : *Dieu me l'avoit donné, Dieu me l'a ôté, que son saint nom soit béni.* Job. 1. 21. Rien au dedans; comment pourroit-il être bien avec lui-même? puisqu'on ne sauroit être heureux avec un méchant? Ainsi « le pécheur Pag. 270. a-t-il mérité par son crime d'être livré aux mains de trois sortes d'ennemis : le premier ennemi, c'est lui-même; son premier bourreau, c'est sa conscience. Il est nécessaire (dit saint Augustin) que le pécheur soit tourmenté en se servant à lui-même de bour-

reau (1). » Il peut fuir devant un ennemi ; où ira-t-il pour se fuir lui-même ?

Pag. 271 *Mais les ennemis du Seigneur, aussitôt qu'ils s'élèveront dans la gloire, s'évanouiront comme une fumée.* (*Ibid.* 20.) Comprenez cette vérité par la comparaison même qu'emploie le prophète. La fumée, sortie du lieu où est le feu, s'élève en haut, et en s'élevant, elle grossit en un épais tourbillon ; mais plus ce tourbillon est gros, plus il est vide ; rien de solide ni de ferme ; ce n'est qu'une vapeur sans consistance ; plus elle monte et s'étend, plus elle s'affoiblit pour se dissiper bientôt, et ne laisser nulle trace.

Le méchant donc est pauvre ; c'est le juste qui est vraiment riche. Le premier *a reçu à intérêt, mais il ne paie point.* (*Ibid.* 21.) Il oublie celui de qui il tient les avantages dont il jouit ; il ne lui rend point d'action de grâces ; l'autre *fait miséricorde, et prête.* (*Ibid.*) A qui quand il n'a rien ? — Alors même il peut prêter, car il est riche. Ouvrez les yeux de la foi, et vous verrez ses richesses. Vous vous arrêtez à voir ses coffres qui sont vides ; et vous ne considérez pas cette conscience, qui est pleine de Dieu même. Point de biens au dehors ; au dedans, il est riche par la charité. Et quels aumônes ne fait-il

(1) Traduit par Bossuet, *Serm.*, tom. VII, pag. 318. Les deux autres ennemis : Dieu qui se venge, et le monde toujours ingrat, toujours perfide à l'égard de ceux qui l'ont servi.

point de cette charité, sans qu'elle s'épuise? car si elle a de l'argent au-dehors, la charité en donne; si elle n'en a point, elle donne sa bonne volonté. Elle donne un bon conseil, si elle peut; elle donne du secours, si elle en est capable. Enfin, à défaut de conseils et de secours, il lui reste au moins des vœux à faire; elle prie pour les affligés; et peut-être que ces prières sont mieux écoutées que les prières de celui qui n'a que du pain à donner. Pag. 272.

Lorsque vous marchez dans la voie de Jésus-Christ, ne vous y promettez pas le bonheur et les prospérités du monde. Jésus-Christ a marché par des chemins âpres, mais il vous a promis de grands biens. Suivez-le. Ne considérez pas seulement la voie où vous marchez; mais voyez où elle aboutit... Ne cherchez point d'autre voie que celle par où Jésus-Christ a marché. Elle paroît dure, mais elle est sûre. L'autre a peut-être plus de délices, mais elle est pleine de voleurs. Pag. 273.

Sur la résurrection de Jésus-Christ. De faux témoins ont déposé contre Jésus-Christ, non-seulement avant sa mort, mais même après sa résurrection. Ils avoient réussi à le faire condamner par des juges complices : ils avoient aposté des soldats, également vendus à leur haine, pour garder le sépulcre où il avoit été mis. Jésus-Christ n'en ressuscita pas moins avec le plus grand éclat. Les gardes, effrayés par le tremblement de terre qui Pag. 274. Math. XXVIII. 60.

eut lieu au moment où il ressuscita, vinrent dire aux Juifs ce qui venoit de se passer sous leurs yeux : ceux-ci leur donnèrent de l'argent pour
Ibid. 12. les engager à dire que, pendant qu'ils dormoient, les disciples de Jésus étoient venus enlever son corps. Pendant qu'ils dormoient! Grossière imposture qui les met hautement en contradiction avec eux-mêmes! Car enfin, si vous veilliez, comment avez-vous pu, les yeux ouverts, souffrir l'enlèvement de ce corps; et si vous dormiez, comment avez-vous pu distinguer, les yeux fermés, s'il a été enlevé, ou s'il est ressuscité (1)?

Pag. 287. Jésus-Christ vous a dit : *Faites-vous un trésor qui n'ait point à craindre l'insulte des voleurs.* N'oubliez pas cette parole, quand vous aurez eu quelque perte à subir. Quoi! vous voilà tout en larmes! Insensé! vous avez perdu cet argent, pourquoi? sinon parce que vous ne l'aviez point mis en dépôt. Qui vous l'a
Math. VI 20 pris? un voleur, dites-vous. N'étiez-vous pas averti par Jésus-Christ lui-même? Ah! si vous êtes affligé, que ce soit de n'avoir pas plutôt serré votre argent dans un lieu où il n'auroit pu vous échapper.

Pag. 277. O peuple de Dieu! choisissez-vous un prêtre qui

(1) Voyez le magnifique prélude que le P. de La Rue donne à ces paroles du saint évêque. (*Serm. sur la résurrection de Jésus-Christ*, *Carême*, tom. III, pag. 409, 410; et Bourdaloue, *Mystères*, tom. I, pag. 259. Ce dilemne, en effet irrésistible, a été rappelé par tous les prédicateurs et les apologistes.

soit tel que vous ne soyez point contraint de prier pour lui : mais sur qui, au contraire, vous puissiez vous reposer dans les prières qu'il fera pour vous. — Nous l'avons : c'est Jésus-Christ, Notre Seigneur, seul prêtre, seul médiateur entre Dieu et les hommes.

Aumône. Dieu défend l'usure : l'usurier lui-même n'ignore pas combien ce crime est détestable, combien il est odieux et en horreur à tout le monde. Cependant moi qui vous parle, ou plutôt Dieu lui-même qui vous parle par ma bouche, vous la commande par ces paroles : *Prêtez au Seigneur à intérêt.* Quoi! vous comptez gagner en prêtant à usure à un homme, et vous craignez de perdre en prêtant au Seigneur? Que fait l'usurier? il veut donner peu sans doute, pour recevoir beaucoup. Faites-en autant, donnez peu, vous recevrez beaucoup : donnez des choses temporelles, vous en recevrez d'éternelles : donnez la terre, et vous recevrez le ciel. — A qui donnerai-je, dites-vous? — Dieu même se présente à vous, afin que vous lui prêtiez. Non qu'il ait besoin de vous, ce n'est pas lui, mais un autre : c'est pour celui-là qu'il vous demande. Ce pauvre n'aura rien à vous rendre; que dis-je? il priera pour vous, il dira au Seigneur : Seigneur, j'ai reçu à intérêt, répondez pour moi. Vous avez pour garant la parole de Jésus-Christ lui-même. O avare! ô usurier! voyez ce que vous avez donné, et voyez ce que vous recevez. Si vous n'aviez

Pag. 286.

Prov. XIX. 17.

donné à cet homme que peu d'argent, et qu'en échange on vous donnât une terre considérable, quelles seroient votre reconnoissance et votre allégresse! Il vous sera dit : *Venez, ô les bien-aimés de mon père, recevez* : Quoi, ce que vous m'avez prêté? Vous ne m'avez donné que des biens terrestres; et si vous ne me les aviez donnés, qu'en auriez-vous fait? Ce qui eût péri sur la terre a été conservé dans le ciel; moi, je l'ai gardé en dépôt; moi, je vous rends à la place un royaume.

Matth. xxv. 35.

Pag. 291. Je bénis Dieu, mes frères, de ce qu'enfin, grâces à la miséricorde de Jésus-Christ, je me suis acquitté de ma dette, bien que la charité me tienne toujours redevable à votre égard, puisque c'est là une dette dont on ne s'acquitte jamais, alors même qu'on la paie. Nous avons beaucoup parlé des donatistes; nous avons réfuté leurs erreurs, produit des faits, mentionné des actes et des témoignages qui les confondent. Peut-être ils s'offenseront de ce que nous les avons rendus publics; mais il étoit important que vous fussiez instruits de la vérité. Avec l'Apôtre, je leur dirai : *Si j'ai fait une folie, c'est vous-même qui m'y avez contraint.* Après tout, mes frères, conservez avant toutes choses notre héritage, dont nous sommes assurés par le testament de notre Père, non par l'acte frivole émané d'une main mortelle, mais par le testament de notre père même. Celui de qui nous vient ce testament, il est toujours vivant.

II. Cor. xii. 11.

Qu'ils disent donc contre nous tout ce qu'ils vou- Pag. 292.
dront : peu nous importe; quant à nous, ne laissons pas de les aimer, même malgré eux. Nous n'ignorons pas quels bruits ils affectent de répandre contre nous. Supportez-les aussi-bien que moi. Parce qu'ils n'ont plus rien à nous répondre sur le fond de la question, ils se retranchent dans les accusations personnelles, débitant ce qu'ils savent et ce qu'ils ne savent pas. Ce qu'ils savent, concerne notre vie passée, et je ne m'en défends pas. Ce que l'Apôtre disoit de lui-même, qu'il avoit été autrefois Tit. III. 3.
un insensé, un incrédule, incapable d'aucune bonne œuvre, je le dis avec la même franchise : Nous avons été engagé dans une erreur pernicieuse ; nous étions dans une véritable folie. Bien loin de la désavouer, je reconnois mes égarements passés, pour bénir et remercier Dieu, qui me les a pardonnés. Mais pourquoi, ô hérétiques, vous écartez-vous de la cause dont il s'agit, et vous en prendre à la personne? Qui suis-je, moi? Suis-je, moi seul, l'Eglise catholique? suis-je, moi seul, l'héritage de Jésus-Christ, lequel est répandu par toute la terre? Vous accusez mes anciens désordres; je les condamne plus sévèrement encore que vous-mêmes. Ce que vous me reprochez aujourd'hui, j'ai été le premier à m'en reconnoître coupable. Plût au Ciel que vous en fissiez autant, et que l'erreur où vous êtes aujourd'hui devînt pour vous, quelque jour, une erreur pas-

sée ! Ce que vous m'imputez, ce sont des fautes passées, celles surtout que j'ai commises dans cette ville, où elles ont été trop notoires ; ce que je confesse. Et plus je me réjouis de la grâce que Dieu m'a faite, plus ma première vie me fait... Que dirai-je ? Dirai-je qu'elle me fait beaucoup de douleur ? J'en aurois beaucoup si j'y étois encore engagé. Dirai-je qu'elle me donne de la joie? Non ; je ne saurois le dire ; car plût à Dieu que je n'eusse jamais été ce que j'ai été ! mais quel que j'aie pu être, maintenant, Dieu merci, je ne le suis plus, cela est passé. Voilà ce qu'ils savent ; pour ce qu'ils ne savent pas, et qu'ils ne peuvent savoir, c'est la vérité des reproches particuliers qu'ils m'adressent. Je sais trop que j'ai encore des défauts dont l'on peut me blâmer ; mais d'où leur viendroit la prétention de les connoître ? Lisent-ils dans le secret de mes pensées? Sont-ils témoins de mes combats intérieurs ; de cette lutte continuelle que j'ai à soutenir contre l'ennemi du salut ? Car je me connois bien mieux qu'ils ne peuvent me connoître ; et Dieu, surtout, bien mieux que moi... Nous allons nous séparer, et je ne doute point que les mêmes hommes n'aillent dire encore bien des choses. Quelle fin mettront-ils à leurs discours ? Quoi qu'il en soit, méprisez tout ce qui n'a rapport qu'à ma personne : ne leur répondez autre chose, sinon : Mes frères, répondez à la cause. L'évêque Augustin est dans l'Eglise catho-

lique ; il est chargé de sa conscience ; il rendra compte à Dieu de ce qu'il a fait. Moi, je ne vois que du bien en lui. S'il y a du mal, il le sait bien ; mais quand il seroit meilleur, ce n'est point lui qui est mon espérance. La première instruction que j'aie reçue dans l'Eglise catholique est de ne mettre mon espérance dans aucun homme.

Seigneur, faites-moi connoître ma fin (XXXVIII. 5), Pag. 312.
ce qui doit terminer ma course, non ce qui l'a commencée. Le prophète, par ce mot de fin, entend celle que l'Apôtre avoit en vue, quand il disoit : *Je* Phil. III. 12.
ne crois pas être encore arrivé là où je tends. Et pour 13.
ne point vous donner prétexte de dire : Si l'Apôtre ne l'a pas encore atteint, comment, moi, pourrai-je l'atteindre ? Si un saint Paul n'étoit point parfait, puis-je aspirer à l'être? Ecoutez ce qu'il ajoute : Que me dites-vous donc, ô grand Apôtre : que vous n'a- Pag. 313.
vez pas encore atteint votre fin ; que vous n'êtes point encore parfait ? Que me proposez-vous à imiter et à poursuivre? Tout ce que je fais, dit-il ; c'est *Ibid.* 14.
qu'oubliant tout ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant, je cours incessamment vers le but de la carrière, pour remporter le prix de la félicité du ciel. Je cours, je ne suis pas arrivé, je ne suis pas au bout de la course.

Ne retombons donc point dans ce que nous avons déjà passé ; ne demeurons point à ce que nous avons déjà atteint. Courons, efforçons-nous, nous sommes

dans la voie. Ne vous tenez pas tant en sûreté pour ce que vous avez déjà passé, que vous ne soyez dans l'inquiétude pour ce que vous n'avez pas encore atteint (1)? Que l'âme fidèle sente moins de joie de ce qu'elle a déjà acquis, que de désir de ce qui lui reste à acquérir; qu'elle ne s'arrête pas en chemin; mais que l'ardeur de ses désirs l'emporte vers le ciel, jusqu'à ce qu'après avoir passé quelque chose, elle passe au-dessus de tout, et qu'au lieu de ces gouttes
Ps. XLI. 50. de rosée qu'elle reçoit, elle vienne, comme le cerf altéré, puiser à la source même de la vie; qu'elle aille contempler la lumière dans la lumière même, et qu'elle puisse dire : Je suis bien ici, je ne désire plus rien, j'aime ici tout le monde, je n'y crains personne.

Dans le psaume d'après (XXXIX), saint Augustin exprime la même pensée avec un peu plus de développement :
Pag. 328. Tout ce que je fais maintenant, c'est que j'oublie ce ce qui est derrière moi. Mais qu'a-t-il laissé derrière lui? C'est ce lac de misère, cet abîme de boue, ces désirs déréglés de la chair, ces ténèbres du péché. J'oublie ce qui est derrière moi, et je m'étends vers ce qui est devant. Il ne diroit pas qu'il s'étend pour avancer, s'il

(1) Ailleurs : « Ne pas avancer, c'est reculer : *Nostrum non progredi, regredi est.* » Sur quoi Segaud : « Dans la carrière du salut, comme dans celle de la sainteté, il faut, dit saint Augustin, ou périr ou vaincre; et, quelque route qu'on prenne pour aller au ciel, entre avancer ou reculer, monter ou descendre, se sauver ou se perdre, il n'y a point de milieu. » (*Avent*, pag. 50.)

étoit déjà arrivé. L'âme s'étend en quelque sorte par le désir de ce qu'elle aime, et non par la joie de le posséder déjà. Il avoit de quoi rendre grâces à Dieu; il avoit aussi quelque chose à lui demander; d'une part, il lui témoigne sa reconnoissance pour ce qu'il en a reçu; de l'autre, il le prie de lui tenir ses promesses.

Faites-moi connoître, ô mon Dieu, quel est le nombre de mes jours, qui est et qui subsiste. (*Ibid.* 13.) Je cherche ce nombre de jours, qui est et qui subsiste toujours. Je comprends un nombre sans nombre, comme il y a des années sans années. Car qui dit des années, dit assurément un nombre; et, néanmoins, il est dit : *Vous êtes toujours le même, Seigneur, et vos années ne finiront point.* Faites-moi donc connoître le nombre de mes années; mais ce nombre, qui est et qui subsiste toujours. Pag. 314. Ps. CI. 28.

Eh quoi, lui pourroit-on dire : Est-ce que le nombre de vos années d'à présent n'est pas un nombre? Non, si je considère bien les choses, il ne l'est pas. Il me paroîtra l'être, si je m'arrête, mais il ne le sera plus, si je m'avance. Si je me dégage de toutes les bassesses de la terre, pour contempler les choses célestes; si je compare ce qui se passe avec ce qui subsiste toujours : puis-je dire de ces jours d'à présent qu'ils sont? puis-je raisonnablement donner ce nom à ce qui s'échappe avec une telle rapidité?

Je ne suis pas moi-même si près du néant, que

je puisse avoir oublié quel est celui qui a dit : *C'est moi qui suis*. Y a-t-il donc quelque nombre de jours? Oui, il y en a, et un nombre qui n'a point de fin. Pour ces jours d'à présent, je demeurerai d'accord qu'il y a quelque chose de stable, qui est et qui subsiste, si je puis, en parlant de ce jour même où vous me demandez cela, dire qu'il est. Et même vous, qui m'interrogez, retenez, si vous pouvez, le moment où vous me parlez. Cela est-il en votre pouvoir? Si vous avez retenu ce jour d'hier, vous retiendrez celui d'aujourd'hui. Mais je ne puis, dites-vous, retenir le jour d'hier, parce qu'il n'est plus : je retiens celui d'aujourd'hui où je suis, et qui est aussi avec moi. Avez-vous déjà oublié combien il s'en est passé depuis les premières heures du matin? Le jour n'a-t-il pas commencé à la première heure? Montrez-m'en cette première heure, maintenant ; montrez-m'en la seconde. Elle est passée, dites-vous, mais je vous en donnerai la troisième ; car c'est peut-être celle dans laquelle nous sommes. Remarquez que nous comptions par jours ; nous parlions d'un troisième jour ; et si vous ne montrez cette troisième heure, ce ne sera plus un jour que vous me montrerez, mais une heure. Ça, donnez-moi donc cette troisième heure, je veux dire cette heure présente dans laquelle vous êtes ; car s'il en est déjà passé quelque chose, ou qu'il en reste encore à passer, vous ne pouvez me donner ni

ce qui est passé, puisqu'il n'est plus, ni ce qui reste, puisqu'il n'est pas encore : que me donnerez-vous donc de cette heure qui se passe? Quelle partie m'en donnerez-vous dont je puisse hasarder ce mot : Qu'*elle est*. Quand vous dites ce seul mot, *elle est*, il n'y a là qu'une seule syllabe ; ce n'est qu'un moment, une seule syllabe composé de trois lettres (*est*). Cependant, en commençant à la vouloir prononcer, vous ne passez point à la seconde lettre du mot que la première ne soit finie, et la troisième ne se fera point entendre que la seconde ne soit passée. Que me donnerez-vous donc de cette seule syllabe? Et vous dites que vous retenez les jours, vous qui ne pouvez retenir une syllabe. Le torrent du monde s'écoule, et tout est emporté par une suite rapide de moments qui passent. Vous voyez donc que ces jours ne sont point, qu'ils sont presque plus tôt passés qu'ils ne sont venus, et que lorsqu'ils sont venus, ils ne peuvent subsister. Ils se touchent, ils se suivent, mais ils ne se retiennent pas. On ne peut rien rappeler de ce qui est passé ; on attend ce qui doit venir, et qui passera de même. On ne l'a pas lorsqu'il n'est pas encore venu, et lorsqu'il est venu, on ne le peut retenir. *Faites-moi donc connoître, ô mon Dieu, le nombre de mes jours, qui est et qui subsiste*; non pas celui-ci, qui n'est point, ou plutôt qui est tout ensemble, et qui n'est pas. Car nous ne pouvons dire qu'une chose soit, lorsqu'elle ne sub-

siste pas, et nous ne pouvons dire aussi qu'elle n'est point, puisqu'elle vient, et qu'elle passe. Je cherche cet être simple, je cherche cet être véritable, cet être purement être; cet être qui est dans la sainte Jérusalem, la sainte épouse de mon Seigneur, où il n'y aura plus de mort, où il n'y aura plus de défaillance, où il n'y aura plus de jour qui passe, mais un seul jour, qui subsistera toujours, qui ne sera point précédé par le jour d'hier, ni chassé par le jour de demain.

Pag. 317. *Il amasse de grandes richesses, et il ne sait pour qui il les amasse.* (*Ibid.*) O folie! ô vanité! *Heureux l'homme de qui le Seigneur est l'espérance, et qui n'a point jeté les yeux sur les vanités, ni sur des folies pleines de mensonges.* (XXXIX. 5.) Hommes avides de richesses, vous prenez nos paroles pour des rêveries; vous souriez de pitié à ce que nous vous disons. Doués, comme vous l'êtes, de tout l'esprit et de toute la prudence imaginables, vous enfantez tous les jours des spéculations nouvelles pour amasser de l'argent, soit par les affaires, soit par l'agriculture ou le commerce, soit par l'éloquence, par les exercices du barreau, par la guerre, peut-être par des trafics usuraires. Sages et prévoyants, vous n'êtes pas moins habiles à conserver qu'à acquérir. C'est donc à cette même prudence que j'en appelle. Voilà du bien et en quantité: vous avez si bien pris vos précautions que vous n'avez pas à craindre qu'il

vous échappe. Dites-moi seulement pour qui vous le conservez. Je ne vous dis point : Prenez garde qu'en voulant amasser, et prendre sur les autres, les autres ne prennent sur vous; et qu'en voulant dévorer les autres, quelqu'un ne vienne à vous dévorer vous-même. Non, je ne vous parle point de tout ce qu'il en coûte pour se procurer cet argent : vous l'avez, vous êtes assurés de l'avoir toujours. Mais, enfin, pour qui thésaurisez-vous ? Je sais ce que vous m'allez répondre : le prophète n'ignoroit pas davantage ce que vous alliez lui dire à lui-même : que c'est pour vos enfants. Vous qui passez, vous amassez du bien pour d'autres hommes qui passeront comme vous. Je vous demanderai d'abord si vous êtes bien assuré que ce sera ce fils à qui vous gardez ces richesses, qui les possèdera. S'il n'est pas encore né, savez-vous s'il viendra au monde ? Croyez-moi, mettez-le en dépôt quelque part où vous le puissiez bien mieux conserver. Dieu qui vous l'a donné ne veut pas que vous le perdiez. Ne l'amassez point sur la terre, où vous ne savez pour qui vous l'amassez, ni comment le dissipera celui qui en deviendra le maître. Pourquoi le mettre dans un lieu où vous pouvez le perdre, et où, quand vous ne le perdriez pas, vous ne pouvez pas vous-même demeurer toujours? Il y a un autre lieu où vous devez bientôt arriver. Envoyez-y par avance ce que vous avez : ne craignez point de le perdre. Vous avez je ne sais quels trésors

cachés en terre. Quand vous marchez, vous ne les emportez pas avec vous. Vous venez pour entendre ici le sermon, pour recueillir des richesses intérieures : vous pensez à vos richesses extérieures ; mais les avez-vous apportées avec vous ? Vous croyez avoir chez vous ce que vous y avez bien fermé ; mais êtes-vous bien sûr qu'il y soit encore? Combien de personnes, en retournant dans leurs maisons, n'y ont pas retrouvé ce qu'elles y avoient laissé ? A ce mot, je vois nos avares pâlir : O notre évêque, se disent-ils en eux-mêmes, loin de nous un tel malheur ! priez Dieu de nous en préserver. Je crois en Dieu, et j'espère bien retrouver chez moi ce que j'y ai laissé. — Vous croyez en Dieu, ô avare, et vous ne vous confiez pas à lui ! Vous voulez, en croyant en Dieu, être assuré de ne rien perdre de ce que vous avez chez vous. Vous en serez encore bien plus assuré en le confiant à Jésus-Christ, pour le déposer là où il vous conseille de le mettre. Vous vous fiez à votre domestique ; et vous vous défieriez de votre maître! Pourriez-vous être sans crainte quand votre argent est chez vous, et trembler quand il est passé dans le ciel?... « Je vois ce que vous m'allez opposer. Vous dites que vous avez une famille et des enfants à pourvoir ; d'où vous concluez que vous pouvez donc garder votre superflu. Mais je vous réponds que sous une apparence de piété, cette parole n'est qu'une foible excuse de votre iniquité. Non, ce

Math. VI. 20.

prétexte, tout spécieux qu'il est, ne vous justifiera jamais devant Dieu (1). »

Donnez-moi quelque rafraîchissement, afin que j'aie quelque rafraîchissement avant que je m'en aille, et alors je ne serai plus. (*Ibid.* 14.) Que veut dire : *Je ne serai plus?* Si le mauvais riche n'étoit plus après sa mort, qui est celui qui brûloit dans les enfers, implorant une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue dévorée par la soif, priant Abraham de lui envoyer Lazare? Il étoit donc, puisqu'il brûloit, puisqu'il prioit; puisqu'il ressuscitera à la fin des siècles, pour être condamné à des flammes éternelles. Pag. 325.

L'ancien ennemi de la vérité et du salut de nos âmes, le Démon, travaille toujours à corrompre la pureté, non du corps, mais du cœur. En quelque manière que ce soit, lion ou serpent, il persécute les membres de l'Eglise, plus formidable encore quand il les attaque par artifice que par violence. Lion déchaîné contre l'Eglise, il la combattoit autrefois par la persécution, en contraignant les fidèles à renoncer à Jésus-Christ : aujourd'hui, serpent tortueux, il leur apprend à le renoncer, avec adresse et sans scrupule. Il les forçoit alors : il les instruit maintenant. Alors, il se montroit à découvert : aujourd'hui, à peine se laisse-t-il apercevoir, habile à dé- Pag. 326.

(1) Traduit par Bourdaloue, *sur l'aumône*, *Carême*, tom. 1, pag. 146. Voyez Massillon, Cambacérès, Le Chapelain, etc., tous les sermons sur l'aumône; Montargon, *Dictionn. apostol.*, t. 1, p. 239.

guiser sa marche en rampant. Il ne dit plus : Renoncez à Jésus-Christ ; car qui l'écouteroit, après ce grand nombre de martyrs qui ont été couronnés (1)?

Pag. 317. Nous les voyons, nous les souffrons (les pécheurs et les hérétiques), et nous les réprimons autant qu'il est en nous, en leur parlant, en les convainquant, les prévenant, soit par les instructions que nous leur donnons, soit par les menaces que nous leur faisons entendre, mais surtout en les aimant. Et lorsque, malgré tous nos efforts, ils sont opiniâtres dans le mal, et que notre cœur sèche de douleur sur la perte de nos frères, pleurant sur ceux qui sont dehors, tremblant sur ceux qui sont dedans, qu'avons-nous à faire au milieu de cette multitude d'afflictions qui nous oppressent, et de ces épreuves sans relâche dont cette vie est toujours pleine? Pas autre chose que ce que le Seigneur lui-

(1) Massillon : « La malignité de l'ennemi dresse depuis longtemps deux piéges dangereux à la foiblesse des hommes, un piége de séduction et un piége de terreur : un piége de séduction, en les attirant par de fausses espérances, et un piége de terreur, en les décourageant par des frayeurs insensées. Il se sert du premier quand il veut corrompre l'innocence, et l'engager dans les voies funestes des passions; mais il a recours à l'autre quand il s'agit d'intimider le pécheur déjà à demi touché, et d'étouffer dans leur naissance tous les foibles désirs de pénitence et de salut. » (*Respect humain*, *Carême*, tom. II, pag. 85.) Bossuet : « Que désire ce vieil adultère, *serpens iste adulter antiquus*, sinon de corrompre l'intégrité des âmes innocentes? etc. » (*Sur les Démons*, *Serm.*, tom. IV, pag. 234.)

même nous commande par ces paroles du psalmiste : *J'ai attendu le Seigneur avec patience.* (XXXIX. 1.) J'ai attendu, non un homme qui ait fait quelque promesse, un homme sujet à errer, qu'il trompe ou qu'il soit trompé; non un homme qui ait besoin lui-même de consolation, et qui succombe sous le poids de sa propre misère. Celui-là, qu'il pleure avec moi, qu'il prie, qu'il attende avec moi le Seigneur. Et que devons-nous attendre, sinon le Seigneur, qui ne nous trompera point dans ses promesses, lors même que l'exécution en est différée? Il les accomplira, oui, mes frères, parce qu'il en a déjà accompli une partie. Et quand même nous ne le verrions pas nous-mêmes, nous n'en devons pas moins nous reposer sur sa vérité. *J'ai attendu le Seigneur avec patience;* et Ps. XXXIX. 1.
que fait le Seigneur? a-t-il détourné sa face de vous? vous a-t-il méprisé, lorsque vous l'attendiez de la sorte? Lors même que vous viviez mal, que vous blasphémiez, il vous voyoit, etc.

Ceux mêmes qui sont le plus avancés dans les Pag. 330.
voies de la perfection, et qui n'ont plus personne qu'ils puissent imiter sur la terre, parce qu'ils ont devancé tous les autres par leurs progrès dans la vertu, ont encore dans Jésus-Christ un modèle à imiter, et qu'ils auront à suivre jusqu'à la fin.

Vous voyez toute cette foule qui court par la voie Pag. 331.
large où vous vouliez marcher. Parce qu'elle est large et spacieuse, on commence à y marcher à

l'aise : bientôt elle se rétrécit, et finit par arriver à la mort et à des maux qui ne finiront jamais. Cependant la foule y marche, elle s'y presse ; c'est à qui fera le plus de bruit. Ce ne sont que divertissements : on y accourt, on s'y rend de toutes parts. Gardez-vous de vous mêler à cette foule. Ne quittez pas la voie étroite où vous êtes. Ses plaisirs à elle ne sont que vanités et mensonges.

Vous croyez que ce que vous voyez sont des biens. Erreur. L'excès de votre fièvre vous a rendu frénétique. Que puis-je faire à un malade ainsi transporté par la fièvre? Pour peu, mes frères, que vous ayez de sensibilité, priez pour ce malade. A qui de ces insensés adresserai-je la parole? Qui, d'entre eux, voudra m'écouter? Parce que nous n'aimons pas les mêmes folies qu'ils aiment ; c'est nous qu'ils accusent de nous rendre misérables. Le moyen de guérir ce malade qui ne veut pas l'être! comment le forcer à prendre ce breuvage qui lui rendroit la vie? Je l'exhorte à prendre ce remède salutaire ; il se courrouce contre moi, il fait éclater sa colère contre son propre médecin, il voudroit décharger sa fureur contre lui. N'importe, quand il me frapperoit, ne laissons pas de l'aimer. Quand il me couvriroit d'injures, ne l'abandonnons point. Revenu à lui, il rendra grâces au médecin.

Pag. 332. Qui a fait tout ce qu'il y a de beau, est encore plus beau lui-même. Celui qui a fait tout ce qu'il y a

de fort, est encore plus fort. Celui qui a fait tout ce qu'il y a de grand, est encore plus grand lui-même. C'est lui qui vous tiendra lieu de tout ce que vous pourriez aimer.

Donnez-moi des spectacles, nous dit-on? Et bien, oui, nous avons de quoi vous en fournir. Grâces à Dieu, le prophète nous appelle à contempler des spectacles d'un ordre bien supérieur à toutes vos vanités de la terre. *Seigneur, mon Dieu, vous avez fait un grand nombre de merveilles.* (*Ib.* 6.) Vous aimez à voir dans l'amphithéâtre l'homme qui conduit des chevaux avec habileté. Devenez acteur vous-même : mettez vos passions sous le frein, domptez ces emportements, ces intempérances qui causent tous vos désordres, rendez-vous maître de vous-même. Spectateur du combat, vous y deviendrez spectacle vous-même. Ce n'est point la cupidité, mais la charité qui fait l'attrait de ces combats. Pag. 333

Vous n'avez point voulu de l'holocauste pour le péché (qu'il demandoit auparavant). *Alors j'ai dit : me voici, je viens.* (*Ibid.* 8.) Que le peuple juif me fasse voir maintenant un seul prêtre dans son sein. Que sont devenus ses sacrifices? ne sont-ils pas abolis ? Les aurions-nous abolis, si nous eussions vécu alors? Nous les rejetons aujourd'hui, parce que les promesses qui nous avoient été faites sont accomplies. O Juifs ! vous promettez encore ; nous, nous tenons la promesse. Il est encore resté à ce Pag. 335.

peuple quelque chose qu'il observe, afin qu'il ne soit pas sans signe qui le fasse reconnoître. Semblable au fratricide, il porte sur le front le signe de
Gen. IV 19. la réprobation. Caïn n'a point été tué, ni le peuple juif n'est point exterminé : il a son signe.

Pag. 336. *On croit de cœur pour être juste ; mais on confesse*
Rom. X. 13. *de bouche pour être sauvé.* C'est ce que fit le bon larron qui fut crucifié avec Jésus-Christ, et qui reconnut Jésus-Christ en croix. Les Juifs ne le connoissoient pas, lorsqu'il faisoit une infinité de miracles, et ce larron le connut pendant qu'il étoit attaché à la croix. Le corps de ce voleur était enchaîné par tous ses membres à son gibet. Ses mains y étoient clouées, ses pieds étoient tout percés, tout son corps étoit collé à ce bois. Il n'avoit plus rien de libre dans tous ses membres, que son cœur et sa
Luc. XXIII. 40. langue. *Il crut de cœur, et il confessa de bouche. Seigneur*, disoit-il, *souvenez-vous de moi, lorsque vous viendrez en votre royaume.* Il n'attendoit son salut que de loin : il se fût tenu trop heureux de le pouvoir obtenir après un long temps; et on ne le lui diffère pas d'un jour : *Aujourd'hui, vous serez avec moi dans le paradis.* Le paradis a des arbres heureux. Vous êtes aujourd'hui avec moi sur le bois de la croix, vous serez aujourd'hui avec moi dans le jardin de vie (1).

Pag. 339. Quel orgueil de dire : Que je commence par

(1) Voyez plus haut, pag. 48 et suiv.

voir, et je croirai après! De qui vient un pareil langage? Je veux vous montrer la lumière, ou plutôt c'est la lumière qui veut se montrer elle-même. Mais si vous voyiez, vous n'auriez plus besoin de voir. La lumière ne se fait point voir à un aveugle : il est incapable de l'apercevoir.

Mes iniquités, dit le prophète, *sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête* (*ibid.* 13, 14), pour dire qu'elles sont innombrables. Vous auriez évité les péchés grossiers : vous ne commettez point d'adultère, ni d'homicide; vous ne ravissez point le bien d'autrui, vous ne blasphémez point contre le nom du Seigneur, vous ne rendez point de faux témoignage : Ces sortes de péchés sont autant de rochers énormes qui écrasent de leur poids; vous les avez évités; mais tant d'autres péchés qui vous semblent foibles, vous ne les évitez pas. Vous ne craignez point que cette roche vous écrase sous sa chute : Prenez garde qu'un monceau de sable ne vous accable. Pag. 345.

Quand les païens étoient déchaînés contre le christianisme, leur intention étoit de le faire disparoître de dessus la terre. Ne pouvant plus faire mourir Jésus-Christ dans sa personne, ils essayoient de le faire mourir dans ses martyrs. Qu'est-ce que la rage des enfers a pu exécuter contre l'Eglise. Pas autre chose, sinon que l'étendre et la multiplier. Et quand le Démon n'a pu persuader aux hommes que Jésus- Pag. 346.

Christ n'étoit rien, qu'il a vu toute la terre, à l'envi, embrasser sa foi, l'idolatrie s'écrouler de toutes parts au nom du crucifié; il a commencé à accuser sa religion d'une trop haute perfection. Cette loi, a-t-on dit, est puissante, elle est divine, elle est ineffable; mais qui peut l'exécuter (1)?

Le païen a bien pu me faire voir des yeux du corps
Pag. 357. le soleil, qui est son Dieu; mais de quels yeux lui pourrai-je faire voir le créateur du soleil? J'ai enfin cherché aussi moi-même mon Dieu, afin d'essayer si je ne pourrois, non plus seulement croire, mais encore voir quelque chose; car je vois bien ce que mon Dieu a fait, mais je ne vois pas mon Dieu qui, lui-même, a fait ces choses (2).

Que ferai-je pour trouver mon Dieu? Je consi-
Pag. 358. dèrerai la terre: la terre a été créée; j'y vois une beauté admirable, mais elle ne s'est pas faite elle-même; c'est quelqu'un qui l'a faite. Je vois dans les plantes et dans les animaux un nombre infini de merveilles; mais toutes ces plantes et ces animaux ont un créateur. Je me tourne vers la vaste étendue des mers; elle m'épouvante, je l'admire; mais je cherche celui dont elle est l'ou-

(1) Voyez Bourdaloue, *sagesse et douceur de la foi chrétienne*, *Carême*, tom. I, pag. 373; et *Sainteté*, etc., *Dominic.*, tom. I, pag. 244; La Rue, *sur l'aveuglement*, *Carême*, tom. II, pag. 488.

(2) Molinier, *sur le bonheur du ciel*, *Serm. chois.*, tom. I, pag. 11; Neuville, *Carême*, tom. I, pag. 138.

vrage. Je regarde le ciel et la beauté des étoiles ; je vois avec admiration l'éclat du soleil, qui suffit pour nous éclairer le jour, et la beauté de la lune, qui nous console des ténèbres de la nuit ; tous ces objets sont grands, ils sont admirables, ils sont dignes de louanges, ils remplissent d'étonnement ; car ce ne sont plus des beautés terrestres, mais des beautés célestes. Néanmoins, ce n'est pas encore là que ma soif s'arrête, j'admire ces beaux ouvrages, je les loue ; mais je suis encore altéré de connoître celui qui les a faits. Je rentre ensuite en moi-même ; j'examine ce que je suis moi-même qui recherche et qui approfondis toutes ces choses. Je trouve que j'ai un corps et une âme, un corps que je dois conduire, et une âme qui le conduit ; un corps pour obéir, une âme pour commander. Je discerne que l'âme est une créature plus excellente que le corps ; et je comprends que c'est par l'âme, et non par le corps, que j'examine toutes ces choses. Je reconnois, néanmoins, que ce n'est que par le corps que j'ai vu toutes ces choses. J'admire la terre : c'étoit par les yeux que je l'avois vue. J'admire la mer ; c'étoit encore par les yeux que je l'avois connue. J'admire le ciel, les astres, le soleil et la lune ; c'étoit par les yeux que j'en avois connoissance. Les yeux sont des organes de mon corps, et comme les fenêtres de l'âme. Il y a au-dedans quelqu'un qui regarde par ces fenêtres, et

quand la pensée est distraite ailleurs, c'est inutilement que ces fenêtres sont ouvertes. Ce n'est point par les yeux extérieurs que je dois chercher mon Dieu, le Dieu qui a fait tout ce que je vois de mes yeux. L'âme voit donc aussi par elle-même, puisqu'il y a quelque chose que je ne vois point par les yeux, comme je vois les couleurs et la lumière. Il y a, dis-je, quelque chose que je vois au-dedans de moi. Qu'est-ce à dire, et que vois-je au-dedans de moi? J'y vois quelque chose qui n'est ni couleur, ni son, ni odeur, ni saveur; qui n'est ni chaud, ni froid; qui n'a ni dureté, ni mollesse, ni aucune qualité du corps. Qu'on me dise, par exemple, de quelle couleur est la sagesse; quand nous pensons à la justice, et que sa beauté intérieure nous remplit l'âme de plaisir, quel son a frappé alors notre oreille? quelle odeur est venue à nos narines? Notre bouche, qu'en a-t-elle goûté? Qu'est-ce que la main a pris plaisir à en toucher? Cette justice est toute renfermée au dedans; elle est belle, on la loue, on la voit; et quoique les yeux du corps soient dans les ténèbres, l'esprit ne laisse pas de jouir au dedans
Tob. IV. 2. de la lumière. Que voyoit Tobie, lorsqu'il étoit aveugle, et qu'il donnoit à son fils, qui voyoit la lumière du jour, des avis si sages pour la conduite de sa vie? Il est donc quelque chose que l'âme, habitante du corps, et qui le domine, qui le gouverne, voit par elle-même, qu'elle ne connoît point par les yeux,

ni par les oreilles, ni par aucun autre sens, mais par elle-même, et qu'elle connoît mieux par elle-même que par le corps, qui est son serviteur. Cela est indubitable; car l'âme se connoît par elle-même, et pour se connoître, elle se voit. Elle n'a point recours aux yeux pour se connoître; elle se sépare, au contraire, de tous les sens corporels, comme d'autant de choses qui lui font obstacle, qui l'embarrassent, afin de rentrer en elle-même, et de se connoître dans elle-même. Mais Dieu est-il quelque chose de semblable à ce qu'est l'âme? Il est vrai qu'on ne peut voir Dieu que par l'âme; mais on ne peut, néanmoins, le voir comme on voit l'âme. Ainsi cherchant mon Dieu dans toutes les choses visibles et corporelles, et ne le trouvant point, cherchant sa substance dans moi-même, comme si c'étoit quelque chose de semblable à ce que je suis, et ne le trouvant pas encore, je comprends enfin que Dieu est quelque chose d'élevé Pag. 359. au-dessus de moi-même; c'est pourquoi, afin de l'atteindre, je dis : *J'ai médité ces choses, et j'ai répondu moi-même au-dedans de moi.* (XLI. 5.) Car si l'âme demeuroit en elle-même, elle ne verroit qu'elle, et, se voyant seule, elle ne verroit pas son Dieu. J'ai répandu mon âme au-dessus de moi; et il ne me reste plus à atteindre et à toucher que mon Dieu. C'est là qu'est la demeure de mon Dieu, c'est au-dessus de mon âme, c'est là qu'il habite : c'est de là qu'il me regarde; c'est de là qu'il m'a créé; c'est de là qu'il

me gouverne, c'est de là qu'il veille sur moi; c'est de là qu'il m'excite, c'est de là qu'il me conduit, c'est de là qu'il me fait arriver au bout de ma course (1).

Pag. 381. Pourquoi m'arrêterai-je à l'explication de cette parole : *Pour ce qui sera changé* (*)? Tous ceux qui ont été changés comprennent le sens de cette parole. Qu'un chrétien qui entend ces mots, *pour ce qui sera changé*, voie ce qu'il étoit, et ce qu'il est maintenant. Qu'il commence par considérer le changement qui s'est opéré dans le monde. Il n'y a pas long-temps qu'il adoroit les idoles : aujourd'hui, il adore Dieu. Il étoit naguères idolâtre de l'ouvrage de ses mains : aujourd'hui, il rend son culte à celui dont il est l'ouvrage. Vous voyez pour quel temps le prophète disoit : *Pour ce qui sera changé*. Un reste de païens voit aujourd'hui avec surprise ce merveilleux changement; et ceux qui ne veulent pas être changés voient nos églises remplies d'une foule de peuples, et leurs temples tout déserts. D'un côté, de nombreuses assemblées; de l'autre une vaste solitude. Ils s'étonnent d'un aussi prodigieux change-

(1) Traduit par M. l'abbé de La Menais, *Doctrine chrétienne*, t. I, p. 11—16. Relisons les sublimes méditations de Fénelon sur l'âme (*Existence de Dieu*, chap. IV, art. II); et nous verrons combien la lecture de saint Augustin peut féconder le génie le plus heureux.

(*) *Pro his quæ commutabuntur, canticum pro dilecto.* (Titre du psaume XLIV.)

ment; mais qu'ils lisent la prédiction qui en avoit été faite; qu'ils ouvrent leurs oreilles à celui qui l'avoit faite; et qu'ils croient en celui qui l'a accomplie.

Cantique pour le Bien-Aimé. Epithalame pour l'union nuptiale du Verbe avec la chair. L'époux céleste n'a pas dédaigné l'épouse qu'il a prise, toute difforme qu'elle étoit. Il l'a prise pour changer sa laideur en beauté. Pag. 382.

A Dieu ne plaise, dit un ami de l'époux, *que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Jésus-Christ.* C'est pour que du moins vous n'en rougissiez pas, si vous n'y mettez aussi votre gloire. Gal. VI. 15.

A cause de votre beauté et de votre grâce. (XLIV. 3.) Qu'y avoit-il donc de beau en lui, lorsqu'il étoit sur la croix? Parce que *ce qui paroît folie en Dieu, est plus sage que la sagesse des hommes; et que ce qui paroît foiblesse en Dieu, est plus fort que tous les hommes,* dit son Apôtre. Il est beau comme Dieu; et comme Verbe demeurant en Dieu; il est beau dans le sein de la Vierge, où il a pris l'humanité sans perdre sa divinité. Il est beau dans sa naissance, où le Verbe est un enfant sans parole, puisque, lorsqu'il étoit enfant, qu'il suçoit les mamelles de sa mère, et qu'elle le portoit entre ses bras, les cieux ont parlé de lui, les Anges ont chanté ses louanges, une étoile a conduit les mages pour les mener à lui, et l'adorer dans sa crèche. Il est beau dans ses mira- I. Cor. I. 25.

cles, beau parmi les foucts. Il est beau, lorsqu'il nous invite à la vie; beau, lorsqu'il méprise la mort. Il est beau, lorsqu'il donne son âme, ou qu'il la reprend. Il est beau sur la croix; il est beau dans le sépulcre; et il est beau dans le ciel (1).

Pag. 383. *Dico ego opera mea Regi. Je dis*, etc. (XLIV. 1.) DIRE est en Dieu quelque chose d'éternel. Vous dites quelque chose au moment, parce qu'auparavant vous vous taisiez. Vous ne proférez pas encore votre parole, et quand vous commencerez de parler, vous rompez en quelque sorte votre silence, et vous engendrez, pour ainsi dire, une parole qui n'étoit pas auparavant. Ce n'est pas ainsi que Dieu a engendré son Verbe. La parole de Dieu n'a point de commencement : elle n'a point de fin. Cependant il n'a dit qu'une parole : qu'il en dise un autre, si la première qu'il a dite passe. Mais, lorsque celui qui parle subsiste toujours, et que ce qu'il dit subsistera toujours, et que ce qui est dit une fois ne finit point : ce qui est dit une fois n'a point de commencement; et on ne le dit pas deux fois, parce que ce qui est dit une fois ne passe point.

Tous les ouvrages de Dieu étoient dans son Verbe, et ils n'étoient pas encore ouvrages; mais le Verbe étoit, et le Verbe étoit Dieu. Il étoit en

(1) Magnifique paraphrase donnée à ces paroles par Bossuet, *Serm.*, t. III, p. 35—37.

Dieu : il étoit le Fils de Dieu, et étoit un seul Dieu avec son Père.

Les rois de la terre pourroient-ils prendre ombrage de la royauté de Jésus-Christ, comme fit autrefois le misérable Hérode, qui, pour tuer un seul enfant, fit mettre à mort tant d'innocents? Fureur insensée! O rois de la terre, pourquoi portez-vous envie à ce roi? il est celui-là bien différent des autres; car il a dit : *Mon royaume n'est pas de ce monde*. Ne craignez pas qu'il vous ôte votre royauté temporelle : bien loin de là, il vous en promet une nouvelle, il vous donne part à son propre royaume qui est dans le ciel. Pag. 418 Math. II. 3. Joan XVIII. 36.

Nous avons vu les choses comme nous les avions ouï dire. (XLVII. 9.) O Eglise sainte! il y a eu un temps que vous avez ouï dire les choses, et il y en a eu un autre ensuite auquel vous les avez vues. L'Eglise a ouï d'abord, lorsque Dieu lui faisoit des promesses : elle voit maintenant, lorsqu'il les a accomplies. Elle a ouï dans les prophéties; elle en voit l'accomplissement dans l'Evangile. Car tout ce qui se fait maintenant a été prédit autrefois. Elevez donc les yeux; jetez-les dans tous les endroits du monde; voyez cet héritage autrefois promis à Jésus-Christ, aujourd'hui étendu jusqu'aux extrémités de la terre. Voyez l'accomplissement de cet oracle : *Tous les peuples de la terre l'adoreront; tous les peuples lui seront assujettis*. Et encore : *O Dieu! élevez-vous au-* Pag. 419. Ps. LXXI. 11. Ps. LVI. 6.

dessus des cieux, et que votre gloire éclate dans toute la terre. Voyez celui dont les pieds et les mains ont été percés de clous, dont on a compté les os, lorsqu'il fut suspendu à la croix; dont
Math. XXVII. 35. on a jeté les vêtements au sort; voyez, dis-je, dans la gloire de son royaume, celui que les Juifs n'ont vu que dans la honte de son supplice; voyez assis au plus haut des cieux celui qu'ils ont méprisé, lorsqu'il vivoit sur la terre.

Pag. 419. *Ceux à qui l'on n'avoit point parlé du Messie à venir, le verront; et ceux qui n'avoient rien ouï dire*
Isa. LII. 15. *de lui, le connoîtront*, avoit dit Isaïe. Ceux à qui les prophètes n'avoient point été envoyés ont les premiers écouté et compris les prophéties. Ne les ayant point ouïes d'abord, ils les ont ouïes ensuite, et ils ont été dans l'admiration. Ceux, au contraire, à qui l'on avoit envoyé les prophètes, sont restés comme pour servir de pupîtres qui portoient les livres, mais qui n'en comprenoient pas la vérité. Ils avoient les Tables de l'alliance et du Testament, et ils n'ont pas conservé l'héritage.

Pag. 420. Durant cette vie, on compte sous le nom de peuple de Dieu tous ceux qui ont part aux sacrements de son Eglise. Mais tous n'ont pas même part à sa miséricorde. Tous ceux qui ont reçu le baptême s'appellent chrétiens, mais il s'en faut bien que tous mènent une vie digne de l'auguste sacrement auquel ils ont été admis. Tels sont ceux de qui

l'Apôtre a dit : *Qu'ils ont l'apparence de la piété, mais qu'ils en ruinent la vérité et l'esprit.* Cette apparence extérieure fait néanmoins qu'ils passent pour être le peuple de Dieu, comme pendant qu'on foule l'aire, on peut dire que la paille y a encore part comme le bon grain; mais aura-t-elle place aussi aux greniers célestes? II. Tim. III. 5.

Celui qui n'a pas reçu en vain la grâce de Dieu, en recevant le sacrement au dehors, reçoit aussi au dedans la miséricorde de Dieu. Et quel mal peut-il lui arriver de ce qu'il est au milieu d'un peuple désobéissant, jusqu'à ce que l'aire soit vannée, et que les bons soient séparés d'avec les méchants? Quel mal, dis-je, peut-il recevoir de ce qu'il est au milieu de ce peuple?

Ceux qui ont part aux sacrements de l'Eglise, mais qui sont corrompus dans leurs mœurs, sont appelés enfants de Dieu; et néanmoins ils ne sont pas enfants de Dieu. Ils sont à lui, à cause du sacrement qu'ils ont reçu; ils lui sont étrangers, à cause de leurs propres déréglements. Ainsi, le lis croît parmi les épines. Qu'il reçoive la miséricorde de Dieu; qu'il garde soigneusement son précieux germe; qu'il ne soit point ingrat envers la douce rosée qui tombe du ciel sur lui. Que les épines soient ingrates tant qu'elles voudront; qu'elles profitent même des pluies abondantes qui s'épanchent aussi sur elles; elles ne croissent que pour le feu.

O filles de Sion ! vous souffrez maintenant que vous êtes mêlées parmi cette ivraie, confondues au milieu de ces épines : mais comptez sur la parole du Dieu qui ne trompe point. Séparez-vous des méchants par votre vie : et, bien que vous soyez nées parmi ce mélange, ce n'est pas vainement que vous
Ps. xxv. 9. dites de cœur et de bouche : *Seigneur, ne perdez point mon âme avec les impies, ni ma vie avec les hommes de sang.* Seulement, prenez garde de ne pas faire maintenant des jugements et des séparations téméraires : ne travaillez qu'à ramasser, et laissez ensuite à Dieu le soin de séparer.

Pag. 421. Le nombre des élus est-il grand? Hélas ! combien il est petit? — Quoi, dites-vous, Dieu se contentera-t-il d'un si petit nombre; et perdra-t-il une si grande multitude? Est-ce un si grand mal, de jouir des plaisirs de ce monde, et de vivre au gré de ses passions? Or, combien n'y en a-t-il pas de cette sorte? Où sont les chrétiens observateurs exacts des commandements? A peine s'en rencontre-t-il quelques-uns. Il n'y aura donc que ce petit nombre de sauvé, et le reste seroit damné? Sans doute qu'à son dernier jugement, Dieu prendra en pitié cette immense multitude, et qu'il leur pardonnera.

Voilà, mes frères, l'illusion par laquelle l'ennemi du salut vous entraîne, comme il fit autrefois nos
Gen. II. 17. premiers parents. Dieu les avoit menacés de la mort, s'ils violoient son commandement. Non, vous ne

mourrez point, leur dit le Démon. Ils le crurent ; une fatale expérience leur fit bien voir qui de Dieu ou du Démon les avoit trompés.

Figurez-vous que vous êtes dans l'Eglise, comme nos pères dans le paradis terrestre. Le serpent vous tente par les mêmes promesses. Que la chute du premier homme vous serve de leçon, non de modèle.

Au reste, ne croyez pas que le nombre des justes soit si peu considérable. Il y en a beaucoup : seulement ils sont cachés sous le nombre encore plus grand des méchants. En jetant les yeux sur l'aire, on pourroit croire qu'il y a plus de paille que de grain. L'œil connoisseur ne s'y trompe pas : qu'ensuite le van sépare ce mélange ; et, vous allez voir une masse de blé que l'on n'apercevoit pas sous la paille. Voulez-vous, dès maintenant, reconnoître ceux qui sont bons ; soyez bon vous-même, et alors vous les trouverez.

Ce riche, vous le voyez vivre, mais souvenez-vous qu'il mourra (1). Vous voyez ce qu'il possède en ce monde ; mais pensez à ce qu'il en emportera. Qu'emporte-t-il avec lui ? Il a beaucoup d'or et d'argent ; il a de grandes terres, et un grand nombre d'esclaves ; il meurt, et ces grands biens demeurent à des personnes qui lui sont inconnues. Combien de fois Pag. 440.

(1) *Vides viventem, cogita morientem.* Bourdaloue ajoute à ce texte d'autres paroles du même saint, qu'il développe éloquemment. (*Préparat. à la mort*, *Carême*, tom. II, pag. 373.)

n'arrive-t-il pas que d'autres que ceux en faveur de qui il en avoit disposé, en jouissent ! Ils passent à des étrangers, le plus souvent à des inconnus ; et tel autre, à qui les siens avoient laissé un opulent héritage, vit dans la misère. — Qu'a-t-il donc emporté en mourant ? Il a emporté, m'allez-vous dire, le linceul précieux dans quoi il fut enseveli ; il emporte du moins les frais d'une magnifique sépulture, et ce qu'il en coûte pour lui dresser ce monument de marbre. — Ce qui en profite, c'est le sépulcre, et non pas lui. Parez dans son lit un homme qui dort, c'est le lit que vous ornez : pendant ce temps-là, l'homme rêve peut-être qu'il est couvert de haillons.

Eh bien ! moi aussi, je veux qu'on fasse de grandes dépenses à ma mort. Qu'ai-je affaire de laisser après moi de si riches héritiers ? ils en auront encore assez. Il est bien juste que je donne à mon corps une partie de mon bien. — Mais, hélas ! que peut posséder un corps qui n'est plus qu'un cadavre ? que peut-il rester en propre à une chair abandonnée à la pourriture et à l'insensibilité du tombeau ? Si le mauvais riche de l'Evangile avoit pu emporter avec lui quelque chose qui lui pût rafraîchir sa langue desséchée par la soif, à la bonne heure ! Mais y lisez-vous qu'il soit descendu dans les flammes de l'enfer, vêtu d'habits de soie et de lin ? A-t-il retrouvé là ses festins somptueux, et sa table splendidement servie ? Quand vous l'entendez solliciter si vivement une

Luc. XVI. 24.

goutte d'eau pour étancher cette brûlante soif qui le dévore, il n'avoit donc rien emporté avec lui. Non, mes frères, ce n'est point lui qui reçoit après sa mort ce que l'on donne à sa sépulture. Là où il n'y a plus de sentiment, l'homme n'est plus. On voit seulement, comme partout, le vase qui le contenoit, la maison qui le renfermoit; le maître du logis, son âme n'y est plus; elle est allée dans les enfers pour y subir un éternel châtiment. Que lui importe que le corps soit enveloppé de langes précieux, parfumé d'essences? C'est comme si l'on décoroit avec magnificence l'appartement, après que l'on en a fait sortir celui qui l'occupoit, pour l'envoyer en exil. Là, il est en proie à la faim, à la soif; à peine une masure pour s'y reposer; et vous dites: Cet homme est heureux, car sa maison est richement meublée. Tandis que ce corps est paré somptueusement, son âme, que devient-elle? elle est livrée au plus horrible supplice. Faites quelque chose pour le soulagement de cette âme; et ce sera alors que vous aurez été vraiment utile à son corps.

« Ne vous y trompez pas (dit saint Augustin). Le bonheur du siècle n'est pas un bonheur, c'est seulement comme un bonheur : *Quasi felicitas est sæculi* (1). »

Dieu parle ainsi dans ses saintes Ecritures : J'ai dit : Pag. 444.

(1) Le P. de La Rue, *Bonheur du ciel*, *Carême*, tom. 1, pag. 372.

Vous êtes des dieux. (XLIX. 1.) Y a-t-il d'autres dieux que lui dans le ciel? Ecoutez ce qui suit : *Vous êtes tous les enfants du Très-Haut, mais vous mourrez comme le reste des hommes.* Il est donc visible que c'est à des hommes qu'il tient ce langage, mais à des hommes qu'il appelle dieux, qu'il a rendus dieux par sa grâce, qui ne sont point nés dieux par leur propre substance. Comme c'est Dieu qui justifie, lui qui est juste par lui-même, et non par un autre, ainsi c'est Dieu qui communique son être divin à ceux dont il fait ses enfants. Que si nous sommes faits enfants de Dieu, nous avons été faits des dieux nous-mêmes, les cohéritiers de Jésus-Christ, semblables à lui, semblables, dis-je, non pas égaux. Jésus-Christ seul est égal à son Père.

Joan. XX. 28. Les Démons ont confessé Jésus-Christ; les disciples fidèles l'ont confessé de même. Pierre : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* Les Démons : *Nous savons qui vous êtes;* vous êtes le Fils de Dieu. Même langage au dehors. Au dedans, est-ce le même sentiment? Non, dans l'un il n'y a qu'amour, que crainte dans les autres. Ceux à qui Dieu est aimable, voilà ses enfants; ceux qui n'ont pour lui que de la crainte, ceux-là ne sont pas ses enfants.

Pag. 445. *Dieu a parlé, il a appelé toute la terre.* (*Ibid.*) N'a-t-il appelé que la seule Afrique? Non, il a appelé toute la terre, de l'orient à l'occident. Sa parole s'est fait entendre à l'Afrique, mais comme à tout le reste.

L'hérésie n'a donc plus de ténèbres où elle puisse se cacher; plus d'ombre où son erreur puisse s'envelopper; il n'y a personne qui échappe à la lumière et à la chaleur de ce soleil. Celui qui a appelé la terre a appelé toute la terre qu'il a créée, et dans toute l'étendue qu'il lui a donnée. Que me viennent dire ici de faux Christs et de faux prophètes? Je n'écoute point des gens qui ne me montrent qu'une partie. Le Dieu des dieux me montre le monde tout entier. Celui qui a appelé la terre depuis l'orient jusqu'à l'occident, l'a rachetée tout entière, et a condamné à jamais ceux qui la veulent diviser par le schisme et l'imposture.

Si les promesses que Dieu vous a faites, ne vous touchent pas, que ses menaces au moins vous trouvent sensible. On vous dit que Dieu vous fera voir l'ineffable beauté de son visage : vous l'entendez de sang-froid ; vous ne faites rien pour acquérir ce comble de la félicité ; plutôt la perdre que renoncer à vos péchés, aux convoitises de la chair, à ces vanités terrestres qui vous enchantent. Vous amassez un grand monceau de paille; le feu viendra : *Le feu brûlera en sa présence*, dit le prophète. (*Ib.* 3.) Ne vous figurez pas un feu semblable à celui que vous voyez sur la terre, où toutefois, si l'on vous contraignoit d'y étendre les mains, vous feriez pour éviter ce mal, tout ce que vous demanderoit celui qui vous en menaceroit. Point de sacrifice qui vous coûtât pour

Pag 447.

Pag. 448.

vous soustraire à une aussi cruelle torture, bien que la souffrance que vous en ressentiriez ne dût pas être éternelle. Ah! que votre ennemi vous menaçât d'une peine toujours bornée, vous n'hésiteriez pas à faire le mal pour l'éviter : Dieu vous menace d'un mal éternel, et vous ne faites pas le bien! Toutes les menaces du monde ne devroient pas vous porter à faire du mal : tous les maux dont on pourroit vous intimider ne devroient pas vous empêcher de faire le bien. Cependant Dieu vous menace d'un feu qui brûlera à jamais, pour vous détourner du mal et vous exciter au bien. D'où vient donc votre lâcheté pour fuir l'un et pour faire l'autre, sinon de votre peu de foi? Que chacun s'examine; que chacun interroge sa conscience; qu'il voie ce que la foi y produit. Si nous croyons un jugement à venir, mes frères, vivons bien. C'est maintenant le temps de la miséricorde; celui du jugement viendra ensuite. Personne ne pourra plus dire alors : Faites-moi revenir à mes premières années. Alors regrets cuisants, mais superflus.

Et il sera accompagné d'une effroyable tempête. C'est cette terrible tempête qui vannera l'aire du Seigneur, c'est-à-dire qu'elle séparera d'avec les saints tout ce qui est impur.

Pag. 453 Qu'est-ce que notre Dieu demande de nous? quel est le tribut auquel notre empereur et notre roi soumet ses sujets? Ecoutons ses ordonnances. Que celui

qui est dans l'indigence ne s'effraie point des ordonnances de ce divin monarque. Il est le premier à nous faire les avances de ce qu'il veut que nous payons ; seulement, donnons-lui de bon cœur ce que nous avons reçu de lui. *Je ne vous accuserai point*, nous dit-il par son prophète, *de ne me pas offrir de sacrifice*. (*Ibid.* 8.) Je ne vous dirai point : Pourquoi ne m'avez-vous pas sacrifié un taureau gras? pourquoi n'avez-vous pas choisi le meilleur bélier de votre troupeau? pourquoi vois-je cet agneau dans votre bergerie plutôt que sur mon autel? Non, ce n'est point là ce dont je vous accuserai. L'holocauste que Dieu demande, c'est un cœur tout embrasé d'amour, une âme pénétrée des feux d'une charité vive, ardente, qui s'empare de notre être tout entier, pour le consacrer à son unique service.

Eh! qu'ai-je besoin de sacrifices de béliers et de taureaux? *n'ai-je pas à commandement toutes les bêtes des forêts*? (*Ibid.* 10.) Pourquoi vous demanderai-je ce que j'ai créé moi-même. Ces animaux sont-ils plus à vous, parce que je vous en ai donné la possession, qu'ils ne sont à moi qui les ai produits? Tout est à moi, parce que c'est moi qui ai tout créé. Pag. 454.

Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, que vous commandez à vos serviteurs? et le Seigneur a répondu : Pag. 454.

Immolez à Dieu un sacrifice de louanges. (*Ibid.* 14.) Que chacun de nous le dise et le répète donc. Mon

Dieu, j'ai dans moi les vœux que je vous offre, et les louanges que je vous rendrai. Je tremblois que vous ne me commandassiez de vous offrir quelque chose qui fût hors de moi. Je ne sortirai pas de moi-même pour y trouver de quoi vous offrir un holocauste. Mon cœur sera l'autel où je vous immolerai ma victime. Ce que vous me demandez, ce n'est ni l'encens de l'Arabie, ni des trésors opulents; mais un *sacrifice de louanges*, ce qui est à la disposition du riche et du pauvre, de Zachée et de la pauvre veuve de Sarepta; bien moins encore, ce qui dispense d'un riche patrimoine, ce qui supplée à la modique mesure de farine, à un verre d'eau froide, le tribut du cœur. C'en est assez: et Zachée, pour récompense, sera assuré que le salut est entré dans sa maison; et la veuve entendra Jésus-Christ déclarer qu'elle a plus donné par ses deux pièces d'argent, que tous les riches; et celui qui n'eut qu'un verre d'eau à donner ne perdra pas non plus sa récompense; car les Anges du ciel ont annoncé la paix à la terre pour les hommes de bonne volonté.

Luc. XIX. 8.

Marc. XII. 42.

Matth. X. 42.

Luc. II. 14.

Pag. 456. *Invoquez-moi au jour de votre affliction : je vous délivrerai, et vous m'invoquerez.* (*Ib.* 15.) C'est pour cela même que j'ai permis que ce jour d'affliction vous arrivât, puisque, peut-être, si vous n'étiez pas affligé, vous ne m'invoqueriez pas. Il y a, mes frères, des afflictions que l'on voit, et qui sont connues de tout le monde. Vous savez celles dont toute la terre est

pleine. Celui-ci est frappé par la disgrâce; celui-là par une séparation douloureuse; un autre gémit de voir ses travaux anéantis par un fléau désastreux. Où est sur la terre l'homme qui soit sans chagrin? Tel est trahi par un ami devenu tout à coup son ennemi. Ce sont là des tribulations, et des plus amères. Au milieu de ces afflictions, vous invoquez le Seigneur, et vous faites bien. Invoquez-le donc; car il peut ou vous apprendre à supporter ces maux, ou les guérir. Il ne permet pas que la tentation aille I. Cor. x. 13. au-delà de nos forces. Et ce ne sont là encore que les afflictions qui viennent nous trouver, selon l'expression du prophète. Il en est d'autres que nous Ps. XLV. 2. devons aller chercher, bien loin de les éviter : à savoir, d'être heureux dans le monde, de posséder trop de richesses; le chagrin de n'être pas encore avec Dieu, d'avoir toujours à nous alarmer pour notre salut. Qui ne déplore pas son exil ne pense guères à la patrie (1). Nous faisons de bonnes œuvres; nous partageons notre pain avec celui qui n'en a pas; nous exerçons l'hospitalité : ne vaudroit-il pas mieux qu'il n'en eût pas besoin, et le spectacle seul de ses misères n'est-il pas un sujet d'affliction? Oh! quand serons-nous là où il n'y a plus de pauvres à nourrir, plus de malades à visiter, plus d'ennemis

(1) Ailleurs : *Qui non gemuit ut peregrinus, non gaudebit ut civis.* (Segaud, *Pensée du ciel*, *Carême*, tom. 1, pag. 398.

à réconcilier? ce n'est point ici-bas qu'il nous est donné de l'espérer. Mais dans cette bienheureuse patrie, tout y est la vérité, tout y est la sainteté, tout y est l'éternité. On y est rassasié du pain de la justice, abreuvé à la coupe de la sagesse, revêtu de l'immortalité. Le domicile que l'on y habite est
Pag. 457. immuable. Là, plus de maladie qui menace de ses surprises et de ses atteintes; plus de lassitude qui provoque le sommeil. La paix, le repos, la joie, y résident pour jamais. Nul ennemi n'entre dans ce lieu : nul ami n'en sort.

Dieu a dit au pécheur : Pourquoi te mêles-tu de prêcher mes commandements, et d'annoncer mon alliance? (Ps. XLIX. 16.) Vous pouvez, mes frères, vous en apercevoir : avec quel sentiment d'effroi nous prononçons ces paroles : *Dieu a dit au pécheur : Pourquoi te mêles-tu de prêcher?* Est-ce qu'il fait défense au pécheur d'exercer le ministère de la prédication? Mais que deviendroit cette parole émanée de la bouche de Jésus-Christ lui-même :
Matth. XXIII. 3. *Faites ce qu'ils disent, et ne faites pas ce qu'ils*
Phil. I. 18. *font;* et cette autre de son Apôtre : *Que m'importe, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, de quelque manière que ce soit, par occasion ou par zèle?* Cela n'est dit que pour empêcher les fidèles qui entendent prêcher la parole de Dieu, de concevoir aucune crainte, quel que puisse être celui qui la leur prêche, et non pour rassurer ceux qui, en vivant

mal, parlent bien. Pour vous, mes frères, vous n'avez nul sujet de vous alarmer. Si vous n'entendez dire que de bonnes choses, c'est Dieu même que vous écoutez parler, quel que soit celui qui en est l'organe. Il n'y a à trembler que pour nous. Dieu ne veut pas que le prétexte que nous parlons, et que nous prêchons, nous jette dans une sécurité malheureuse, et nous fasse dire : Dieu ne nous perdra pas, apparemment, lui qui s'est servi de nous pour donner tant de bonnes instructions à son peuple. « Au contraire, il leur sera reproché, avec justice (aux prédicateurs), que puisqu'ils vouloient qu'on les écoutât, ils devoient auparavant s'écouter eux-mêmes : qu'ils devoient dire avec le prophète : *J'écouterai ce que dira en moi le Seigneur, parce qu'il mettra en ma bouche des paroles de paix pour son peuple.* Ce qu'il me donne autorité de parler, je le dirai aux autres, parce que c'est ma vocation et mon ministère; mais je serai le premier des écoutants (1). » Ps. LXXXVI. 8.

(1) Traduit par Bossuet, *Serm.*, t. IV, p. 34. Il ajoute : « Et si nous manquons de le faire, je le dirai hautement, quand je devrois ici me condamner moi-même, nous trahissons lâchement notre ministère, le plus saint et le plus auguste qui soit dans l'Eglise ; nous détruisons notre propre ouvrage; et nous donnons sujet aux infirmes de croire que ce que nous enseignons est impossible, puisque nous-même, qui le prêchons, néanmoins nous ne le faisons pas. »

Explication du psaume cinquante (Miserere).

Pag. 462. Vous voyant aujourd'hui assemblés en si grand nombre, je ne dois, mes frères, ni refuser de vous parler, ni accabler aussi votre foiblesse d'un trop long discours. Je vous demande seulement le silence et l'attention, afin qu'après le travail d'hier, je puisse avoir encore aujourd'hui assez de force et de voix pour me faire entendre. Sans doute vous ne vous rencontrez ici en aussi grand nombre que pour y prier en faveur de ceux qu'une folle et malheureuse passion en éloigne. Je ne parle point des Juifs où des païens, mais d'un trop grand nombre de chrétiens, qui sont bien loin de vous ressembler.

Nous parlerons à ceux mêmes qui ne se trouvent point aujourd'hui parmi vous. Votre mémoire leur tiendra lieu de notre voix. Ne les négligez pas parce qu'ils sont malades et languissants, mais afin de les guérir plus efficacement. Demeurez fermes vous-mêmes dans la santé que vous avez reçue. Corrigez-les en les reprenant, consolez-les en leur parlant; donnez-leur de bons exemples, en vivant bien. Celui qui a eu pitié de vous aura aussi pitié d'eux.

Psaume à David même, lorsque le prophète Nathan le vint trouver après qu'il eût péché avec Betsabée. (Vers. 1, 2.) Bethsabée étoit la femme d'Urie; nous ne le disons qu'avec douleur, et en tremblant. Mais puisque Dieu a voulu que cette

histoire fût écrite, il n'a pas voulu qu'on vous la cé- II. Reg. II.
lât. Je vous dirai donc, non ce que mon inclination me porteroit à vous dire, mais ce que je suis contraint à vous déclarer, malgré ma répugnance. David, tout ensemble roi et prophète, de la race duquel Jésus-Christ est venu selon la chair, étant frappé de la beauté d'une femme qui ne lui appartenoit pas, Pag. 463.
commit un adultère avec elle. Bientôt après il ajouta l'homicide à l'adultère, et, après son double crime, Dieu lui envoya Nathan, son prophète, pour l'en reprendre.

Jusqu'ici, nous vous avons fait voir ce dont les hommes doivent se donner de garde. Voyons maintenant ce qu'ils doivent imiter, lorsqu'ils sont tombés; car plusieurs veulent bien tomber avec David, mais ils ne veulent pas se relever avec David. Cependant l'Ecriture ne vous propose pas ici un exemple de chute, mais un modèle, pour vous apprendre à vous relever, si vous tombez. Veillez donc sur vous. Que la chute des forts ne soit point un sujet de joie pour les foibles; qu'elle soit au contraire, pour eux, un sujet de crainte et de défiance (1). C'est dans cette

(1) Bossuet traduit : « Ainsi, mes frères, la chute de ceux que vous voyez au-dessus de vous, bien loin de vous porter au relâchement, vous doit inspirer de la crainte, et vous faire d'autant plus trembler, que vous voyez tomber les colonnes mêmes : *Non sit delectatio minorum lapsus majorum, sed sit casus majorum tremor minorum.*» (*Serm.*, t. VI, p. 40.)

vue que l'on propose cette histoire; c'est dans ce dessein que Dieu l'a fait écrire, pour cela que l'Eglise la fait si souvent lire et réciter à ses enfants. Que ceux qui ne sont point tombés l'écoutent, de peur qu'ils ne tombent; que ceux qui sont tombés l'écoutent encore, afin qu'ils se relèvent. On ne cèle point le péché d'un si grand homme, on le publie dans toute l'Eglise. Ceux qui l'écoutent dans une mauvaise disposition, s'en autorisent pour se confirmer dans le péché. Ils abusent de cet exemple pour soutenir un crime qu'ils ont résolu de commettre, au lieu d'en profiter, pour éviter le mal qu'ils n'ont pas encore commis. Si David, disent-ils, a commis un adultère, pourquoi ne le ferai-je pas? Mais ils deviennent, en cela même, plus injustes que lui. David ne s'étoit point proposé, comme vous, un exemple pour tomber dans l'adultère. Il y avoit été entraîné par sa concupiscence, et il ne s'y étoit point porté par l'exemple de quelqu'homme saint. Vous, au contraire, vous vous le proposez comme un saint, afin de pécher plus hardiment; vous ne l'imitez donc pas dans sa sainteté, mais vous l'imitez dans sa chute. Vous aimez en David ce que David hait dans lui. Mais il y a d'autres personnes plus sages, qui écoutant utilement cette histoire, mesurent humblement leur foiblesse dans la chute d'un homme si fort, et qui, désirant éviter ce que Dieu déteste, retiennent leurs yeux pour les empê-

cher de se répandre en des regards trop libres. Ils ne les arrêtent point pour considérer la beauté d'une chair étrangère. Ils ne s'appuient point sur une simplicité malheureuse. Ils ne disent point : Je n'ai regardé cette personne qu'avec une louable intention. Ce n'a été que par un motif de charité, que j'ai arrêté si long-temps les yeux sur elle. Ils arrêtent la liberté de leurs yeux ; ils ne se trouvent pas aisément avec des personnes du sexe. Ils ne s'entretiennent point avec elles. Ils ne jettent pas facilement leurs regards vers les maisons des autres, ni sur les terrasses de leurs voisins. David ne vit que de loin cette femme qui le fit tomber. La femme étoit loin ; mais la concupiscence étoit près. Il faut donc considérer cette foiblesse de la chair. Il faut se souvenir de ces paroles de l'Apôtre : *Que le péché ne règne point dans votre corps mortel.* Il ne dit point qu'il n'y soit pas ; mais qu'*il n'y règne point.* Le péché est dans vous, lorsque vous en sentez le plaisir ; il y règne si vous y consentez. Il faut arrêter ce plaisir charnel, principalement lorsqu'il passe jusqu'à des choses illicites. Il faut lui serrer la bride, et non la lâcher. Il faut l'assujettir, et non l'établir en puissance. Regardez tout ce qu'il vous plaira sans rien craindre, si vous n'avez rien dans vous qui puisse vous porter au péché. Vous me direz : Mais je résiste fortement à ma concupiscence. Êtes-vous donc plus fort que David ?

Rom. VI. 12.

Un autre avantage à retirer de cette histoire, c'est qu'elle nous apprend à nous défier de la prospérité.

Pag. 464. David n'est point tombé dans l'adultère lorsqu'il fuyoit la persécution de Saül. Quand ce saint prophète ne pensoit qu'à se sauver des mains de son cruel ennemi; quand il erroit de place en place, de déserts en déserts, pour se dérober à son courroux, alors il ne désiroit point la femme d'un autre, il n'attentoit point à la vie de son époux, après l'avoir séduite. Mais devenu roi paisible sur son trône, il oublia qu'il étoit homme, et devint bientôt un grand pécheur.

Que si pourtant quelqu'un est tombé, si sa conscience lui reproche quelque crime, qu'il considère les paroles de ce psaume. Qu'il voie d'un côté la grandeur de la plaie, mais qu'il ne désespère pas de la puissance du médecin. Le péché joint au désespoir est une mort certaine. Que personne ne dise : Puisque j'ai déjà fait le mal, il n'est pas possible que Dieu me pardonne; qui donc m'empêchera d'ajouter péché sur péché? Puisque j'ai perdu toute espérance de me relever, que je jouisse au moins maintenant de ce que je vois, si je ne puis avoir un jour ce que je crois. Ce psaume est un remède à un si grand mal; et comme, d'un côté, il avertit ceux qui ne sont pas encore tombés de veiller sur eux; il empêche, de l'autre, ceux qui sont déjà tombés, d'entrer dans

le désespoir. Oh ! qui que vous soyez qui avez péché, et qui ne voulez pas faire pénitence de votre péché, parce que vous désespérez de votre salut, écoutez les gémissements de David. Dieu ne vous envoie point Nathan le prophète; mais il vous envoie David même. Ecoutez ses gémissements, et gémissez avec lui.

Dieu envoya le prophète Nathan à David. Considérez l'humilité d'un si grand roi. Il ne s'irrite point contre Nathan : il oublie qu'il est son sujet, pour se souvenir seulement qu'il est prophète. Il respecte Dieu dans la personne de son ministre : il humilie sa tête royale sous la main de celui qui vient de la part de Dieu lui représenter son péché, et lui en imposer la peine. Que l'humble peuple de Jésus-Christ écoute donc Jésus-Christ. Ecoutez ce que dit David, et dites vous-même avec lui.

Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande miséricorde. (Vers. 3.) Celui qui implore une grande miséricorde se reconnoît dans une grande misère. Que ceux, dit-il, qui n'ont péché que par ignorance, n'implorent qu'une légère miséricorde. Pour moi, *mon Dieu, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde.* Venez guérir la grandeur de ma blessure, selon toute l'étendue de votre divine science : le mal qui me presse est extrême; mais j'ai recours au tout puissant médecin. Je désespèrerois de ma plaie, tant elle est mortelle, si je n'avois trouvé une main si habile qui pût la guérir.

Pag. 465. *Et selon la multitude de vos bontés, effacez mon iniquité.* Parce que votre miséricorde est grande, vous la diversifiez en une infinité de manières, comme en une multitude de bontés. Vous voyez ceux qui pèchent par un mépris formel qu'ils font de vous, pour les corriger. Vous voyez ceux qui pèchent par ignorance, pour les instruire. Vous voyez ceux qui vous confessent les péchés qu'ils ont commis, pour leur pardonner.

Lavez-moi de plus en plus de mon injustice, et purifiez-moi de mon péché. (V. 4.) Le péché est une tache qui défigure l'âme, et la rend indigne des saints et chastes embrassements de Dieu, son époux. O mon Dieu ! je ne puis me voir et me souffrir; tout plongé dans la bouc de mes crimes, je n'ose même paroître devant vous : *Lavez-moi de plus en plus.* Vous, qui m'avez lavé des péchés que j'avois commis par ignorance, lavez-moi de ceux que j'ai commis avec connoissance.

Car je reconnois mon iniquité, et mon péché m'est toujours présent. (V. 5.) Je n'ai point rejeté mon crime derrière moi; je ne considère point les autres, en m'oubliant moi-même; je n'affecte point
Math. VII. d'ôter une paille de l'œil de mon frère, lorsque j'ai une poutre dans le mien (1).

(1) « Non, mon Dieu, s'écrie notre saint roi, je ne nie pas mon crime comme Caïn, je ne l'excuse pas comme Saül, je n'en charge pas un autre comme Adam. Seigneur, je ne m'en prends qu'à moi-

J'ai péché devant vous seul; j'ai fait le mal en votre présence. (V. 6.) David sait bien que l'adultère et l'homicide dont il s'est rendu coupable sont connus des hommes; mais ce saint pénitent n'est occupé que de son Dieu; et ce seul témoin lui tient lieu de tout. *J'ai fait le mal en votre présence.* Parce que Dieu seul est sans péché, il n'y a que lui qui punit justement les coupables, puisqu'il n'y a rien qu'on puisse punir en lui. Pag. 466

Afin que vous soyez reconnu juste dans vos paroles. En me pardonnant, faites voir que vous vous accordez avec vous-même; que vous faites ce que vous avez si souvent dit : que vous aimez les âmes, et que vous ne haïssez que le péché; que vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

J'ai été conçu dans l'iniquité. (Vers. 7.) David se revêt ici en quelque sorte de la personne de tous les hommes : il considère les fers qui les tiennent tous enchaînés. Il jette les yeux sur cette source de mort, qui coule de père en fils dans chacun d'eux; et, rentrant dans cette iniquité originelle, il dit : *J'ai été conçu dans l'iniquité.*

David n'étoit pas né d'un adultère; mais d'un mariage légitime; ainsi ce péché dont il parle, est

même; j'en connois l'énormité, le nombre, les suites, le caractère, etc. » (*Paraphrase du psaume* L, par le P. Calabre (de l'Oratoire), pag. 57 et suiv.)

celui d'Adam et d'Eve. Or, nous savons que le baptême de Jésus-Christ efface les péchés, et qu'il a été institué pour nous les remettre. Si les enfants sont innocents en venant au monde, pourquoi, lorsque leurs mères les voient malades, se hâtent-elles de les apporter tout mourants à l'église? quel péché ce baptême lave-t-il? Je vois que cet innocent pleure plus qu'il ne se met en colère. Quel est donc le péché dont la grâce de ce sacrement le délie? Elle le délivre de cette transfusion du péché; car si cet enfant pouvoit parler, il vous diroit : Pourquoi vous arrêtez-vous à regarder mon enfance? il est vrai que vous ne voyez point en moi de crimes; mais *j'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère, dans son sein, m'a nourri dans le péché* (1).

Vous aimez la vérité. Vous m'avez découvert les mystères cachés de votre sagesse. (Vers. 8.) *Vous aimez la vérité*, c'est-à-dire que vous ne laissez point impunis les péchés mêmes de ceux auxquels vous pardonnez. Vous faites tellement miséricorde, que vous conservez néanmoins votre vérité. Vous pardonnez à celui qui s'accuse de ses péchés, pourvu qu'il se punisse lui-même. Ainsi vous gardez en même temps la vérité et la miséricorde; la misé-

(1) Voyez ci-après les livres de saint Augustin sur la question du péché originel, où ce dogme est victorieusement établi contre les Pélagiens.

ricorde, parce que l'homme est délivré; la vérité, parce que le péché est puni.

Vous me laverez dans l'hyssope. (V. 9.) « David fait allusion à une cérémonie de l'ancienne loi. Le prêtre trempoit une branche d'hyssope dans le sang Levit. XIV. 6. d'une victime, et en arrosoit ceux qui avoient con- Num. IX. 18. tracté une impureté légale. Or David, s'élevant au-dessus de ces cérémonies grossières, qui ne se terminoient qu'à une purgation légale, porte ses vues bien plus loin. Comme il s'agissoit d'un grand crime, il avoue qu'il a besoin d'un grand remède. Ce n'est pas, dit-il, de la main d'un prêtre de la famille d'Aaron, que je veux être purifié; c'est vous-même, mon Dieu, qui devez entreprendre et finir cet ouvrage si difficile de la conversion de mes mœurs. Sans doute que David avoit en vue le sang que Jésus-Christ devoit verser, dont le sang des victimes n'étoit que la figure; car les deux crimes d'un si grand pécheur ne pouvoient être effacés par un si foible moyen. Il falloit le sang de Jésus-Christ, reçu et considéré par une foi vive (*). »

Vous me laverez, et je serai plus blanc que la Pag. 469. *neige. — Quand vos péchés*, disoit Isaïe, *seroient aussi rouges que l'écarlate, je les rendrai blancs comme la neige.* Telle est la force de la grâce et Isa. I. 18. de la vraie pénitence. Elle rétablit l'âme dans cette

(*) Calabre, *Paraphrase*, pag. 80.

première pureté qu'elle avoit reçue dans le baptême.

Vous me ferez sentir, en vous écoutant, des transports de joie et d'allégresse; et mes os, que vous avez humiliés, seront dans des transports d'allégresse. (Vers. 10.) Je me réjouirai en vous écoutant parler dans moi, et non pas en parlant moi-même contre vous. O homme! vous avez péché : pourquoi parlez-vous pour vous défendre? Vous voulez parler. Souffrez plutôt humblement que Dieu vous parle. Ecoutez sa voix. Cédez à la force de sa parole, de peur que vous ne péchiez de plus en plus, et que vous n'augmentiez vos blessures. Avez-vous fait un péché? ne vous opiniâtrez pas à le soutenir. N'ouvrez la bouche que pour l'accuser, et non pas pour le défendre. Si vous voulez être le défenseur de votre péché, vous serez vaincu. Vous avez pris un avocat qui n'est pas innocent et irréprochable. Votre défense ne vous sera que malheureuse; car qui êtes-vous, pour vous défendre? Vous n'êtes propre qu'à vous accuser. Ne dites donc point : Je n'ai rien fait, ou, quel grand mal ai-je fait? ou, d'autres n'en ont-ils pas fait autant? Si vous dites que vous n'avez rien fait en commettant un péché, vous ne serez rien vous-même, vous ne recevrez rien de Dieu. Il est tout prêt de vous faire miséricorde; et vous le forcez de la retenir. Il est prêt de répandre sur vous ses graces; ne lui opposez point vos excuses comme

une digue qui les arrête. Ouvrez-lui plutôt votre sein par une humble confession.

Vous me ferez sentir, en vous écoutant, des transports de joie et d'allégresse. Je prie Dieu, mes frères, de me faire la grâce de vous exprimer ici ce que je pense. Ceux qui écoutent dans l'église sont plus heureux que ceux qui parlent. Celui qui apprend est humble; mais celui qui enseigne a de la peine à s'empêcher d'être superbe, et à rejeter la pensée secrète de plaire aux hommes, au risque de déplaire à Dieu. Je le dis, mes frères : ceux qui enseignent dans l'église sont dans de continuels tremblements, et je ne puis vous parler maintenant, moi-même, qu'en tremblant. Croyez, de la disposition de mon cœur, ce que je dis, et que vous ne pouvez voir vous-mêmes. Dieu, que je conjure de vous être favorable, et de me traiter dans sa miséricorde, sait, lorsque je vous parle, avec quel tremblement je me tiens soumis à lui. Mais lorsque nous l'écoutons au-dedans de nous, quand il nous avertit, quand il nous enseigne, nous sommes alors en assurance, nous l'écoutons avec joie ; car nous nous tenons alors soumis à lui comme à notre maître. Nous ne cherchons que sa gloire ; nous le louons dans les instructions qu'il nous donne. Sa vérité nous cause des transports de joie au-dedans de nous, où personne ne fait et n'entend de bruit. C'est là que David dit qu'il trouvoit sa joie. Il écoute Dieu, il trouve en lui Pag. 470.

sa joie, parce qu'il est humble. Celui qui écoute Dieu, qui l'écoute véritablement, l'écoute avec humilité, car toute sa gloire est dans celui qu'il écoute.

Détournez votre face de mes péchés, et effacez toutes mes offenses. (V. 11.) Tout péché dont Dieu ne détourne pas les yeux, est vu de lui; et tout péché qu'il voit, il le punit infailliblement. Comme tout est également présent à Dieu, il ne cesse point de tout voir. Ainsi, quand David prie Dieu qu'il ne voie plus ses péchés, c'est lui demander qu'il les efface si bien, qu'ils ne subsistent plus... Seigneur, non-seulement pardonnez-les moi, mais abolissez-les entièrement, en sorte qu'ils disparoissent à vos yeux. *Effacez-les.* Il les efface, lorsqu'il en détourne les yeux; il les écrit lorsqu'il les regarde. Vous n'avez droit de prier Dieu qu'il détourne sa face de vos péchés, que lorsque vous n'en détournez point la vôtre.

Mon Dieu, créez en moi un cœur pur. (V. 12.) D'où vient que David ne dit point à Dieu : Réformez mon cœur, guérissez-le, fortifiez-le, redressez-le? mais *créez en moi un cœur nouveau.* Ce terme nous apprend une grande vérité: que la conversion d'un pécheur est une vraie création, si admirable, que celle de l'univers n'en a été que la figure et l'ombre. La création de l'univers n'a coûté à Dieu qu'une seule parole; mais la justification du pécheur a coûté à Jésus-Christ tout son sang.

Et ne retirez pas de moi votre Esprit Saint. Vous commencez à avoir part au don du Saint-Esprit, lorsque le mal que vous avez fait vous déplaît. Les péchés plaisent à l'esprit impur, et ils déplaisent au Saint-Esprit. Pag. 472.

Rendez-moi la joie de votre grâce salutaire. (Vers. 14.) Rendez-moi cette joie que j'avois autrefois, et que j'ai perdue par mon péché....

Car si vous eussiez voulu un sacrifice, je vous l'eusse offert. (Vers. 15.) Quoique David fût dans un temps où l'on offroit à Dieu des animaux en sacrifice, il avoit néanmoins, présents à l'esprit les temps futurs où nous sommes. Ces sacrifices d'autrefois n'étoient que des figures.... *Vous ne prendrez point plaisir aux holocaustes.* N'offrirons-nous donc rien à Dieu? Nous présenterons-nous à lui les mains vides? Comment l'appaiserions-nous? Offrez-lui un sacrifice. Vous avez en vous-même le sacrifice que vous lui pouvez offrir. N'allez pas chercher bien loin les encens et les parfums. Dites à Dieu : Mon Dieu, j'ai dans moi les vœux que je vous ferai, et les louanges que je vous rendrai (1). Ne cherchez point hors de vous une victime pour l'égorger. Vous avez dans vous-même la victime que vous devez sacrifier.

Nos modernes prédicateurs ont trop négligé l'emploi des psaumes, surtout dans les péroraisons de leurs dis-

(1) Chesnard, *Disc. sur la contrition*, tom. 1, pag. 192.

cours. Plutôt que de se traîner sur de froides récapitulations, ils seroient bien plus sûrs d'intéresser l'esprit et le cœur en paraphrasant, du moins en partie, quelqu'un des psaumes relatifs au sujet. Dans les touchantes expressions du saint roi, dans l'aveu de ses fautes et de ses misères, l'auditeur se reconnoît aisément lui-même, et unit ses secrets gémissements à la voix du prophète. Massillon nous présente ici les plus beaux modèles de cette componction oratoire, ainsi que de la manière suppliante de parler à Dieu, au moment de terminer ses instructions.

Pag. 479. Il est bon, il est même nécessaire d'être puissant; mais puissant en bonté, et non en malice. Est-ce une chose fort louable que de se glorifier du mal? Il n'est pas aisé de bâtir une maison : il est facile de la détruire. Il faut du temps pour faire venir le blé : il ne faut qu'un moment, qu'une étincelle pour brûler une moisson. Vous vous réjouissez, vous qui êtes puissant en malice. De bonne foi, jusqu'où s'étend cette puissance dont vous êtes si fier? à ôter la vie à un homme? Une piqûre, un accès de fièvre, une plante venimeuse en font autant.

Pag. 483. Jésus-Christ ayant dit : *Il est plus facile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il n'est facile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux,* ses Apôtres se dirent à eux-mêmes : *Qui pourra donc être sauvé?* Que considéroient-ils en disant cela? Ce n'étoit pas le bien que chacun possédoit; mais le désir que chacun avoit d'en posséder. Ils

Matth. XIX. 24.

voient que les plus pauvres, quoique dénués de biens, ne laissoient pas néanmoins d'être avares. Et pour vous faire voir que ce n'est pas le bien que l'on condamne dans un riche, mais l'avarice seule, écoutez. Vous voyez cet homme riche qui est devant vous : il est riche sans être avare; vous, au contraire, vous êtes avare sans être riche. Vous voyez dans l'Evangile qu'un pauvre, accablé de maux, couvert d'ulcères que les chiens venoient lécher, fut porté par les Anges au sein d'Abraham. Vous vous réjouissez de cette histoire. Mais souhaiteriez-vous aussi les ulcères de Lazare? Ce n'étoit point la pauvreté de Lazare qui le rendoit ce qu'il étoit, mais sa piété. Vous voyez bien quel est celui que les Anges enlèvent : vous ne regardez pas quel est le lieu où ils l'enlèvent. Lisez l'Ecriture : Vous y verrez qu'Abraham étoit riche. Si l'on ne doit pas mettre sa confiance dans les richesses, on auroit donc également tort de la mettre dans la pauvreté (1). Luc. XVI. 22.

La corruption des mœurs commence ordinairement par celle de la foi. On s'est dit à soi-même : *Notre vie est courte, elle est traversée de beaucoup d'ennuis. Buvons et mangeons, car nous mourrons demain : couronnons-nous de roses, avant qu'elles se flétrissent. Laissons de toutes parts des traces de notre joie.* Quoi de plus pacifique en apparence? Il Pag. 487. Sap. II. 5. 10.

(1) Bourdaloue, *Carême*, tom. II, pag. 2, par saint Augustin.

n'y a rien là qui ne semble respirer la tendre humanité. Mais écoutez ce qui suit immédiatement : *Faisons mourir le pauvre qui est juste*. Attendiez-vous de ce commencement si plein de douceur une conséquence aussi violente? Mais tels sont les degrés qui y mènent. Ne vous en étonnez pas ; ce doux langage de l'impie ressemble à la racine des ronces. On ne se pique point en la touchant ; mais c'est elle qui produit l'épine qui pique.

Il est encore aujourd'hui des hommes qui disent
Ps. XIII. 1. de Jésus-Christ : Il n'est pas Dieu. *Non est Deus*. Ce qui reste de païens le dit. Les Juifs le disent, eux qui sont répandus de toutes parts pour rendre le monde entier témoin de leur confusion. Divers hérétiques le disent, les ariens et les eunomiens. Ils ne sont pas les seuls. Les mauvais chrétiens le disent également par leurs mœurs. Lorsque nous leur disons que Jésus-Christ viendra juger les vivants et les morts, ils aiment mieux prêter l'oreille au ser-
Gen. III. 4. pent qui leur dit encore : *Vous ne mourrez pas ;* et ils accusent de mensonge l'oracle de la vérité, qui
Matth. XXV. 33. assure qu'il viendra mettre les bons à sa droite, et les méchants à sa gauche.

Pag. 502. Les méchants ne sont dans le monde, ou que pour s'y convertir, ou que pour y exercer les bons.

Pag. 506. Nous sommes en ce monde comme sur une mer où les vents et les tempêtes ne manquent pas de nous agiter. Les tentations qui, chaque jour, se

succèdent les unes aux autres, sont comme autant de vagues qui montent jusqu'au navire, et menacent de l'engloutir. D'où vient notre malheur, sinon de ce que Jésus-Christ dort? Si Jésus-Christ ne dormoit en vous, vous ne souffririez pas de ces tempêtes; vous jouiriez du calme au dedans de vous, parce que Jésus-Christ y veilleroit avec vous. Et qu'est-ce à dire que Jésus-Christ dort? Je veux dire que votre foi en Jésus-Christ est comme assoupie dans votre âme; et c'est alors qu'il s'éleve des tempêtes sur cet étang. Matth. VIII. 24.

« Ceux à qui la vérité chrétienne n'a pas été annoncée seront ensevelis (dit saint Augustin) comme des morts dans les enfers; mais ceux qui savent la vérité, et qui pèchent contre ses préceptes, ce sont ceux dont David a dit qu'ils y descendront tout vivants : *Descendant in infernum viventes.* (LIV. 16.) Les autres y sont comme entraînés et précipités; ceux-ci y descendent de leur plein gré; ceux-là y seront comme des morts, et les autres comme des vivants (1). » Pag. 510.

« Plusieurs choses étoient cachées dans les Ecritures : les hérétiques, séparés de l'Eglise, l'ont agitée par des questions. Ce qui étoit caché s'est découvert, et on a mieux entendu la volonté de Dieu. Ceux qui pouvoient le mieux expliquer les Ecritures Pag. 513.

(1) Bossuet, *Serm.*, tom. VI, pag. 127.

ne donnoient point de solution aux questions difficiles, pendant qu'il ne s'éleva aucun calomniateur qui les pressât. On n'a point traité parfaitement la Trinité avant les clameurs des Ariens, ni de la pénitence avant nos rebaptisateurs. On n'a pas même traité avec la dernière exactitude les choses qui se disoient de l'unité du corps de Jésus-Christ, avant que la séparation, qui mettoit les foibles en péril, obligeât ceux qui savoient ces vérités à les traiter plus à fond, et à éclaircir entièrement toutes les obscurités de l'Ecriture. Ainsi, loin que les erreurs aient nui à l'Église catholique, les hérétiques l'ont affermie; et ceux qui pensoient mal ont fait connoître ceux qui pensoient bien. On a entendu ce qu'on croyoit avec piété, et la vérité s'est déclarée de plus en plus (1). »

Pag. 516. Il est d'usage, avant d'entrer dans une maison, de commencer par regarder sur la porte quelle est la personne qui l'habite, à qui elle appartient, de peur ou de s'introduire inconsidérément là où l'on ne doit point aller, ou de s'abstenir d'y entrer par une timidité mal entendue. Appliquons cette règle à la lecture de nos psaumes. Sur le frontispice de celui-ci (LV), nous lisons : *Pour la fin, pour le peuple qui s'est éloigné des Saints. A David, pour l'inscrip-*

(1) Traduit par Bossuet, *Instruct. pastor. sur les promesses*, tom. V, Collect. in-4°, pag. 134, 135. Saint Augustin, *passim*.

tion du titre, lorsque les étrangers le privent dans Geth. (Vers. 1.) Quel est ce peuple qui s'est éloigné des saints? le David dont il est ici parlé? Vous le connoissez, c'est celui-là dont il est écrit : Qu'il est la *fin de la loi pour servir de justice à ceux qui croient.* En lisant donc ce mot *pour la fin*, que votre pensée s'adresse à Jésus-Christ, de peur qu'en vous arrêtant dans la voie, vous n'arriviez pas à la fin. Partout ailleurs où vous vous arrêteriez sans vous élever jusqu'à Jésus-Christ, vous entendez l'Ecriture tout entière vous crier : Avancez, avancez, il y a plus loin un point d'appui, un rocher inébranlable, sur lequel s'élève un édifice bâti solidement, à l'abri des pluies et des tempêtes. *Les fleuves se sont débordés contre cet édifice, et il n'a point été renversé*, parce qu'il étoit bâti sur la pierre ferme. Or, *cette pierre*, ajoute l'Apôtre, *c'est Jésus-Christ*; et voilà le véritable David qui nous est indiqué ici; lui dont il est dit *qu'il est né, selon la chair, de la race de David.*

Rom. x. 4.

Matth. v 24.

I. Cor. x. 4.

Rom. i. 3.

Quel est-il donc *ce peuple qui a été éloigné des saints pour l'inscription du titre?* Apprenez-le de l'inscription elle-même : CELUI-CI, C'EST LE ROI DES JUIFS, marquée sur le haut de sa croix, en hébreu, en grec et en latin. Ces trois langues étoient comme autant de témoins qui constatoient l'authenticité du titre qu'elles portoient. Tout acte est validé par l'autorité de deux ou trois témoins. Les Juifs s'en for-

Pag. 517.

Joann. xix. 19.

Ibid. 21. 22. malisèrent et dirent à Pilate : N'écrivez point : *C'est le roi des Juifs* ; écrivez seulement *qu'il s'est dit le roi des Juifs*. A quoi le gouverneur répondit : *Ce qui est écrit est écrit*. Ce qui n'empêcha pas ce peuple rebelle de persister dans son incrédulité, sous le prétexte, disoient-ils, *qu'ils n'avoient point d'autre roi que César;* et de *s'éloigner des saints*, plutôt que de le reconnoître pour roi.

Que ceux-là donc qui reconnoissent Jésus-Christ pour roi, et veulent en être les sujets, s'approchent des saints, et qu'ils se tiennent étroitement unis à celui qui est le Saint par excellence. Que ceux-là aussi qui n'ont pas voulu de Jésus-Christ pour maître, et ont mieux aimé un homme pour roi, soient rejetés loin de la compagnie des saints.

Ce peuple juif nous donne l'image de ce qui se passe encore parmi nous. On refuse d'obéir à Jésus-Christ, et César est tout. On ne conteste point à César qu'il ne fût roi. C'étoit un homme qui commandoit à d'autres hommes en ce qui regarde les choses humaines : mais il y a un autre roi qui nous commande en ce qui regarde les choses divines. César étoit roi par rapport à cette vie temporelle. Nous avons un autre roi qui l'est par rapport à la vie éternelle. César est un roi terrestre : il y a un autre monarque qui est céleste. Le roi terrestre est lui-même assujetti au roi céleste : celui-ci est élevé au-dessus de tout.

Le crime des Juifs ne fut pas de reconnoître César pour leur prince : ce fut de n'en vouloir pas d'autre, et de refuser l'autorité à Jésus-Christ. Combien aujourd'hui encore parmi nous ne veulent pas que Jésus-Christ règne sur eux, même à présent qu'il est assis dans le ciel, et que son royaume est répandu par toute la terre !

L'Apôtre saint Pierre présuma de lui-même : il s'imaginoit avoir plus de force qu'il n'en avoit réellement, lorsqu'il soutenoit à Jésus-Christ qu'il lui demeureroit fidèle jusqu'à la mort. Il ne savoit pas jusqu'où pouvoient aller ses forces : Jésus-Christ le savoit. Celui qui l'avoit fait lui répond qu'il n'avoit pas encore assez de courage, lui qui devoit un jour lui en donner bien davantage. Jésus-Christ savoit bien qu'il n'avoit pas encore donné à son Apôtre assez de force pour mourir avec lui ; mais Pierre, qui ne l'avoit pas encore reçu, ne le savoit pas. La tentation arriva. L'Apôtre renonça son maître : il pleura, et fut pardonné. Luc. XXII. 33. Matth. XXVI. 69.

L'Eglise de Jésus-Christ gémit retenue dans le pressoir. Qu'est-ce à dire le pressoir? c'est-à-dire dans les afflictions. Mais l'affliction que l'on souffre dans le pressoir est précieuse. Tant que le raisin demeure attaché à la vigne, il n'est point foulé, il paroît entier ; mais il n'en sort rien. On le jette dans le pressoir, on le foule, il semble qu'on lui fait tort ; mais ce tort qu'on lui fait n'est point perdu. Au Pag. 518.

contraire, ce raisin demeureroit stérile s'il ne souffroit cet outrage.

Pag. 520. Il y a pour le corps de l'homme trois états distincts; la santé, l'impassibilité, l'immortalité. La santé est l'exemption de la souffrance : vient-elle à être troublée? la douleur commence. L'insensibilité en est le dernier degré; à force de souffrir, le sentiment de la souffrance s'anéantit. L'immortalité ne laisse plus d'accès à la douleur. Tout germe de corruption se trouve absorbé. *Le corps corruptible s'est revêtu de l'incorruption; le corps mortel s'est revêtu de l'immortalité.* Plus de souffrance dans celui qui est insensible, pas plus que dans celui qui est immortel. Mais pour être tombé dans cet état d'insensibilité, ce n'est pas une raison de se croire immortel. La santé de celui qui sent la douleur vaut encore mieux, et approche de plus près de l'immortalité que l'insensibilité de celui qui est mort à toutes les impressions de la souffrance.

I. Cor. xv. 53.

Il est des âmes altières qui, dans leurs orgueilleuses prétentions, se vantent de ne rien craindre. Les croirez-vous plus fortes pour cela qu'un saint Paul, qui dit : *Nous ne trouvons que combats au-dehors, et que sujets de crainte au dedans.* Les croirez-vous plus fortes que Jésus-Christ lui-même, notre chef, qui a dit : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* Non certes, elles ne sont pas plus fortes... L'Ecriture blâme les cœurs insensibles. Pour vous, dites avec

II. Cor. vii. 5.

Matth. xxvi. 29.

l'Apôtre : *Qui est foible, sans que je sois foible? Qui est scandalisé, sans que je brûle?* Si celui qui parloit ainsi n'eût pas été brûlé par les scandales et par la perte des foibles, le féliciteriez-vous aujourd'hui du bonheur dont il jouit? Être insensible, ce n'est pas être dans un état de paix et de tranquillité, mais d'une malheureuse stupidité. Lorsque nous serons enfin parvenus à ce lieu bienheureux, à cette demeure ineffable, à cette félicité souveraine, à cette patrie céleste, où notre âme sera remplie de confiance, comblée de paix et d'un bonheur éternel; ce sera alors qu'elle ne sentira plus de douleurs, parce que rien ne sera capable de la troubler. II. Cor. XI. 29.

« Le prophète se faisoit un sujet de complaisance, d'avoir connu que Dieu étoit son Dieu : *Cognovi quoniam Deus meus es tu.* (LV. 10.) Cette connoissance, en effet (dit saint Augustin), est une éminente science, non pas de savoir simplement que Dieu est Dieu; mais de savoir et de bien pénétrer qu'il est notre Dieu. Il est tellement à nous, qu'il semble, pour ainsi dire, qu'il ne soit Dieu que pour nous. Il nous a donné tout ce que nous sommes, il nous a donné tout ce qu'il est (1). » Pag. 526.

Mais, ô mon Sauveur! quel mal les Juifs vous ont-ils fait par leurs violences? Que le prophète entre maintenant dans des transports de joie; car Pag. 536.

(1) La Rue, *Amour de Dieu*, *Carême*, tom. I, pag. 130, 131.

jusqu'ici, c'est Dieu même qui parloit. C'étoit le prophète, à la vérité, mais le prophète au nom du Seigneur, parce que le Seigneur étoit dans le prophète; et lorsque le prophète parle en son nom, c'est Dieu même qui parle en son nom, c'est Dieu même qui parle par lui, et qui lui dicte au-dedans la vérité qu'il annonce. Ecoutez maintenant le prophète, qui parle en son nom.

Ce saint prophète voyoit en esprit Jésus-Christ humilié, battu de verges, couvert de crachats, déshonoré par des soufflets, couronné d'épines, attaché en croix. Il voyoit les Juifs déchaînés contre cet agneau, qui souffroit patiemment leurs outrages. Il les voyoit triompher de joie, et Jésus-Christ succomber en apparence sous leurs efforts. Mais enfin, après cette extrême humiliation, après que les Juifs ont épuisé toute leur fureur, il voyoit en esprit, que Jésus-Christ étoit ressuscité, et que toute la violence des Juifs étoit enfin inutile. Alors, entrant en des transports de joie, comme s'il voyoit cela se
Pag. 537. passer devant ses yeux, il s'écrie : *O Dieu, élevez-vous au-dessus des cieux.* (LVI. 6.) L'homme est sur la croix, le Dieu est élevé au-dessus des cieux. Que vos ennemis, qui vous persécutent si cruellement, demeurent sur la terre pour vous élever au plus haut des cieux, et juger leur injustice. Où sont maintenant ces furieux? où sont maintenant ces dents tranchantes comme des épées, et perçantes comme des flè-

ches? Les plaies qu'ils ont faites n'ont-elles pas été comme ces flèches que lancent les petits enfants, flèches de roseaux qui ne peuvent faire de mal? Nous ne voyons pas Dieu élevé au-dessus des cieux; mais nous le croyons; au lieu que nous ne croyons pas seulement que sa gloire est répandue par toute la terre, mais que nous le voyons. Nous voyons accompli ce que David a prédit tant de siècles auparavant. Le Seigneur, notre Dieu, est élevé au-dessus des cieux, et sa gloire s'est répandue sur toute la terre. O hérésie aveugle et insensée! tu crois avec moi ce que tu ne vois pas, et tu ne crois pas ce que tu vois! Tu crois avec moi que Jésus-Christ est élevé au-dessus des cieux, ce que nous ne voyons pas; et tu ne crois pas avec moi que sa gloire embrasse toute la terre, ce que néanmoins nous voyons.

Ils ont creusé une fosse devant moi, et ils y sont tombés eux-mêmes. (*Ib.* 7.) Tout homme qui creuse une fosse devant son frère doit infailliblement y tomber lui-même. Comprenez ce que je dis, ayez des yeux chrétiens. Ne vous laissez point emporter par les apparences trompeuses. Peut-être, en ce moment, vous pensez à telle personne, qui, ayant tendu des piéges à son frère, a réussi à l'y faire tomber, et en a fait la victime de ses artifices. De ces deux hommes, l'un est l'oppresseur, l'autre l'opprimé. Vous croyez que c'est ce dernier qui est tombé dans la fosse creusée sous ses pas. Détrompez-vous. Par exemple,

les païens ont persécuté nos saints martyrs; ils les ont traînés dans les cachots, livrés aux tortures les plus cruelles, à la mort. Qui est demeuré victorieux? Etoient-ce les païens? étoient-ce les martyrs? Voyez la gloire des martyrs, et jugez les choses par leur dénoûment.

Pag. 553 « Si, lorsque nous péchons, nous étions frappés à l'instant d'une soudaine maladie, si nous perdions la vue, si nos forces nous abandonnoient, nous croirions que Dieu nous punit, et nous aurions un saint empressement d'appaiser sa justice par une prompte pénitence. Ce n'est pas la vue corporelle, mais c'est la lumière de l'âme qui s'éteint en nous; ce n'est pas cette santé fragile que nous perdons; mais Dieu nous livre à nos passions, qui sont nos maladies les plus dangereuses. Nous ne voyons plus, nous ne goûtons plus les vérités de la foi. Aveugles et endurcis, nous tombons dans un assoupissement et dans une insensibilité mortelle; et pendant que Dieu nous y abandonne par une juste punition, nous ne sentons pas sa main vengeresse, et nous croyons qu'il nous pardonne, et qu'il nous épargne (1). »

Pag. 570. « Saint Augustin applique à Notre Seigneur quatre paroles de David, tirées de ce psaume (LVIII) : Dieu, dit-il, m'a fait connoître ce qui doit arriver à mes

(1) Traduit par Bossuet, *Serm.*, tom. I, pag. 246.

ennemis. Seigneur, ne les exterminez pas : *Ne occidas eos.* Qu'ils n'oublient jamais ce qu'ils sont : *Ne obliviscantur.* Dispersez-les par votre force : *Disperge illos in virtute tua.* Enfin, dégradez-les et les dépouillez de leur puissance : *Depone illos* (1). »

Que serois-je, ô mon Dieu ! si vous ne m'aviez secouru? Combien mes maux seroient-ils désespérés, si vous ne m'aviez guéri? Dans quelle bassesse languirois-je, si vous ne m'aviez relevé? La plaie profonde que j'avois reçue mettoit ma vie au hasard, et cette plaie vive avoit besoin d'un médecin tout-puissant. Mais il n'y a point de mal incurable pour ce médecin céleste. Il n'abandonne personne comme désespérant de le guérir. Tout ce que vous avez à faire, c'est de désirer sincèrement de guérir ; c'est de ne point fuir ses mains, c'est de vous abandonner à sa conduite. Eh ! quand vous ne souhaiteriez pas de guérir, c'en est assez que vous soyez malade pour attirer sa généreuse commisération. Lorsque vous le fuyez, il vous rappelle, et vous entraîne. Il accomplit ainsi à la lettre cette parole de son prophète : *Sa miséricorde me préviendra.* (V. 11.) Méditez cette parole. Si vous aviez à offrir au Seigneur quelque bien, comme le tenant de votre propre fonds, ce ne seroit point Pag. 575.

(1) Traduit par La Rue, *Vérité de la religion*, *Carême*, tom. II, pag. 6. L'éloquent prédicateur fonde sur ces quatre malédictions la manifestation du déicide commis contre la personne de Jésus-Christ, et du châtiment toujours subsistant qui s'exerce contre les Juifs.

dans ce cas sa miséricorde qui vous auroit prévenu.

I. Cor. IV. 7. Mais, vous demande son Apôtre : *Avez-vous quelque bien qui ne vous ait été donné? que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier comme si vous ne l'aviez pas reçu?*

Aussi le même prophète, considérant tous les biens que nous avons reçus de Dieu dans l'ordre de la nature ou de la grâce, comprenant, dis-je, que tous ces biens ne nous viennent que de la pure bonté divine, finit en s'écriant : *Vous êtes mon Dieu, vous êtes ma miséricorde.* (*Ibid.*) Se voyant comblé des dons de Dieu, il ne trouve point d'autre nom à lui donner, que celui de *sa miséricorde.* O nom, qui ne permet à personne de se désespérer (1)! *Vous êtes mon Dieu, vous êtes ma miséricorde.* Si vous appeliez Dieu votre médecin, je comprendrois qu'il vous guérit ; si vous le nommiez votre refuge, je reconnoîtrois que vous vous êtes retiré vers lui comme à votre asile ; si vous l'appeliez votre force, je me représenterois qu'il vous soutient de sa main toute puissante. Mais quand vous dites : *Vous êtes mon Dieu, vous êtes ma miséricorde* : c'est dire, en un mot, tout ce que je suis me vient de votre miséricorde. Dirai-je que j'ai mérité vos grâces, parce que je vous ai invoqué? Mais qu'ai-je fait pour mériter d'être? qu'ai-je fait pour être, afin que je pusse vous invoquer?

(1) Bourdaloue, *Avent*, pag. 344; Bossuet, *Serm.*, t. IV, p. 299.

Si j'avois fait quelque bien pour mériter d'être, j'aurois donc été même avant que d'être? Que si je n'étois point avant que d'être, je n'ai donc rien fait pour mériter d'être. Quoi ! c'est vous qui avez fait que je fusse ; et ce ne seroit pas vous qui auriez fait que je fusse bon ? Vous m'avez donné l'être, et un autre m'auroit donné la bonté ? Si cela étoit, si vous m'aviez donnez l'être, et un autre la bonté, celui qui m'auroit donné la bonté seroit préférable à celui qui ne m'auroit donné que l'être. Mais puisqu'il n'y a personne qui soit meilleur ou plus puissant, ou plus riche en miséricorde que vous, comme c'est de vous que j'ai reçu l'être, c'est de vous aussi que j'ai reçu la bonté : *Vous êtes mon Dieu, vous êtes ma miséricorde.* Pag. 576.

Du haut de sa croix, Jésus mourant s'écrie : *J'ai soif.* Il a soif : de quoi? de notre salut. A l'exemple de son chef, l'Eglise, poursuivant son pélerinage ici-bas, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, fait entendre ce cri : *J'ai soif.* Qui l'allume en vous cette soif, ô sainte épouse de Jésus-Christ ? Qu'avez-vous encore à désirer, à ce haut degré de gloire où vous êtes parvenue même dans ce monde, vous qui voyez l'oracle accompli : *Que tous les rois de la terre vous adoreront, tous les peuples vous seront soumis.* N'êtes-vous pas rassasiée d'un si grand nombre de peuples ?—Hélas ! de quels peuples me parlez-vous, répond l'Eglise. *Ils me* Pag. 596. Joan. XIX. 28. Ps. LXXI. 11.

bénissoient de bouche, et ils me maudissoient dans leur cœur. (LXI. 1.) *Il y en a beaucoup d'appelés,*
Matth. XXII. 14. *mais bien peu d'élus.* Nous lisons dans l'Evangile, qu'une femme, travaillée d'un flux de sang, toucha la frange du vêtement de Jésus-Christ, et fut guérie. Le Sauveur, admirant la foi de cette femme qui le touchoit, et sentant qu'il étoit sorti de lui une vertu qui l'avoit guérie, il dit : Qui est-ce qui ma touché? Ses disciples s'étonnèrent de sa demande, et lui dirent : Vous êtes pressé d'une foule de peuple, et vous dites : Qui est-ce qui m'a touché? Jésus-Christ répondit : Quelqu'un m'a touché ; comme s'il eût voulu dire : Cette foule de peuple me presse, mais une personne seule m'a touché. Ainsi voyons-nous, à chacune de nos grandes solennités, nos peuples accourir en foule dans nos églises, et bientôt ils en sortent pour aller remplir en foule les théâtres aux fêtes de Babylone. Cependant ils ont l'air d'honorer l'Eglise, de la servir, de la respecter ; ils la *bénissent de bouche.* Je ne considère point ce qu'ils ont dans la bouche, dit l'Eglise ; celui qui m'a éclairée de sa lumière sait trop bien qu'ils me *maudissent dans leur cœur.*

Pag. 609 Les mêmes oracles, qui promettent à notre âme la félicité après la mort, garantissent à notre chair sa future résurrection. On nous assure la résurrection de la chair et une résurrection qui nous rendra ce même corps où nous sommes maintenant. Que cela ne

vous paroisse point incroyable. Car si Dieu a pu nous faire lorsque nous n'étions pas encore, lui sera-t-il difficile de nous réparer après que nous aurons été? Que cela ne vous semble donc pas incroyable, sous prétexte que vous voyez les morts se corrompre devant vos yeux, et réduits en poudre. Parce qu'un homme aura été la proie des flammes ou des animaux, vous croyez impossible qu'il ressuscite? Tous ces membres que vous voyez déchirés, tous ces corps aujourd'hui consumés par la pourriture, ou réduits en cendres, sont encore entiers devant Dieu. Ils n'ont fait que se réunir à ces premiers éléments du monde, d'où ils sont sortis d'abord que nous avons été faits. Nous ne les voyons plus; mais Dieu sait bien d'où il les tirera un jour, puisque, avant même que nous fussions, il savoit comment il nous tireroit du néant.

La résurrection qui nous est promise sera telle, qu'encore que ce soit la même chair où nous sommes aujourd'hui qui ressuscitera, elle ne sera plus néanmoins sujette à la corruption, comme elle l'est durant cette vie. Elle est si fragile, et elle est si corruptible maintenant, que si nous ne la réparons par la nourriture, nous tombons dans la défaillance, et finirions bientôt par mourir de faim.... Voyez encore comment notre corps ne demeure jamais dans un même état. Les premières années de notre vie passent dans l'enfance. Vous cherchez Pag. 610.

cette enfance, elle n'est plus; elle est passée dans la jeunesse, celle-ci dans l'âge mûr, qui bientôt est remplacée par la vieillesse. Ce vieillard, de même, meurt, et vous ne le trouvez plus. Il n'y a rien de stable dans tous nos âges. Ce n'est partout que fatigue, ce n'est que lassitude, ce n'est que corruption.

Lors donc que nous considérons la résurrection que Dieu nous promet, et que nous espérons; nous conservons, au milieu de cette multiplicité de défaillances, une soif ardente de cette incorruption future, et notre âme sent, en cent manières, cette soif qu'elle a de Dieu. Autant de travaux qu'elle souffre dans cette vallée des larmes, et qu'elle endure, au milieu de ce désert de la vie présente, autant de redoublements de la soif qu'elle a de cet état bienheureux qui lui est promis. Autant les fatigues se multiplient, autant elle sent se multiplier, pour ainsi dire, la soif de cette incorruption, où elle n'éprouvera plus de fatigue.

Pag. 613. Sur les paroles du psaume LII : *Sic benedicam te in vita mea, et in nomine tuo lavabo manus meas.* (V. 5.) Lorsque vous lèverez les mains pour prier, pensez bien à ce que vous demandez au Seigneur. N'oubliez pas que c'est le Tout-Puissant que vous invoquez. Ne lui demandez rien que de grand. N'attendez point de lui ces choses basses que lui demandent ceux qui n'ont pas encore la foi. Vous voyez

quelle sorte de biens Dieu donne aussi aux impies. Voudriez-vous demander à Dieu des richesses? Ne les donne-t-il pas aussi aux méchants et aux plus scélérats des hommes qui ne croient pas en lui? Comment lui pourriez-vous donc demander, comme une grande grâce, ce qu'il donne aux plus méchants? Et ne murmurez point de ce que ces biens, qu'il donne aux plus méchants, soient si peu considérables en eux-mêmes, que Dieu les abandonne à ces sortes de personnes, afin de vous ôter l'estime de ces prétendus biens qui peuvent être possédés par des hommes pour qui vous n'avez que du mépris. Il en est d'autres que Dieu nous réserve. Considérons attentivement ce qu'il donne aux méchants qui l'offensent; et jugeons de là ce qu'il garde aux justes. Voyez les biens qu'il donne à ces ingrats. Il leur donne la lumière de ce soleil qui nous éclaire. Elle est commune aux bons et aux méchants. Il leur donne les pluies qui tombent du ciel; et combien de trésors naissent de ces pluies! Ces biens, néanmoins, sont encore pour les bons et pour les méchants. Jésus-Christ le dit: *Il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants; et il répand la pluie sur les justes et sur les injustes.* Quoique nous devions donc attendre de Dieu seul les biens qui naissent ou de la pluie ou du soleil, puisqu'ils nous sont nécessaires; ce ne sont pas néanmoins les seuls biens que nous devons lui demander, puisqu'ils sont com- Math. v. 45.

Pag. 614. muns aux bons et aux méchants. Que devons-nous donc demander à Dieu, lorsque nous élevons vers lui nos mains pures? *Que mon âme soit comme engraissée.* (*Ib.* 6.) Il y a une certaine vigueur de l'âme qui se peut appeler sa graisse. La sagesse est comme une nourriture grasse, qui la rassasie. Les âmes qui manquent de cette divine sagesse deviennent sèches et comme étiques; elles tombent dans une telle maigreur et dans une telle foiblesse, qu'elles languissent, se consument, et se lassent aussitôt qu'elles veulent faire le bien. Pourquoi manquent-elles de force dans les bonnes œuvres qu'elles entreprennent? C'est parce qu'elles ne se sont pas engraissées d'une nourriture qui les rassasiât et qui leur donnât de la vigueur. Ecoutez saint Paul, qui nous commande d'avoir cette vigueur, et comme cette graisse intérieure de l'âme, afin que chacun fasse le
II. Cor. IX. 7. bien avec facilité et avec joie : Dieu, dit-il, aime celui qui donne de bon cœur et avec joie. Mais d'où l'âme pourroit-elle avoir cette graisse, sinon de Dieu? Et néanmoins, quelque vigueur qu'elle puisse avoir ici, qu'est-ce que tout cela, en comparaison de celle qu'elle aura dans le ciel, où Dieu la nourrira lui-même? Nous ne pouvons ni dire, ni comprendre ici-bas, pendant cet exil, ce que nous serons alors. Peut-être que lorsque nous levons maintenant nos mains à Dieu, c'est ce rassasiement ineffable que nous lui demandons, où nous serons si pleinement

rassasiés, et où notre âme sera comblée d'une graisse, pour ainsi dire, si abondante, que toute notre indigence sera entièrement bannie, et que nous ne désirerons plus rien, parce que nous jouirons de tout ce que nous pouvons désirer ici, et de tout ce que nous y pouvons aimer.

Nous aimons ici nos pères : cependant nos pères sont morts ; mais Dieu vit toujours. Nous n'avons pu jouir toujours ici de la vue de nos pères ; mais nous avons un père dans le ciel qui sera toujours vivant. Nous aimons notre patrie ; mais quelle qu'elle puisse être, comme elle est terrestre, nous ne pouvons pas toujours être ici-bas. Il faut qu'il naisse d'autres enfants, et que les enfants qui naîtront aux citoyens de cette patrie céleste, en chassent leurs pères. Car un enfant ne naît que pour dire à celui qui est plus âgé que lui : Retirez-vous, qu'avez-vous à faire ici ? Il faut par nécessité que ceux qui naissent pour succéder aux autres, chassent ceux qui les avoient précédés. Il n'en est pas ainsi du ciel : nous y vivrons tous ensemble. Personne n'y succèdera à un autre, parce que personne n'y mourra. O bienheureuse patrie ! Aimez-vous ici les richesses ? ce sera Dieu même qui sera là votre richesse... Pour ce qui est de cette vie, pendant que je suis dans ce désert, je lèverai mes mains pour invoquer votre nom, et je soupirerai en disant : Que mon âme soit comme engraissée, qu'elle soit pleinement rassasiée,

et ensuite mes lèvres chanteront vos louanges avec des transports de joie. Car, pendant que nous souffrons la soif, nous devons prier. Quand la soif sera passée, nous cesserons de prier, et nous n'aurons plus qu'à louer : *Mes lèvres chanteront vos louanges avec des transports de joie.* (*Ibid.*)

Pag. 630. Par quels bienheureux cantiques le Seigneur renouvelle-t-il en nous l'amour de cette fortunée patrie qu'un long exil nous fait oublier? Notre Père céleste ne nous a pas abandonnés dans ce lieu d'exil : il nous envoie de là des lettres pour nous embraser du désir d'y retourner...

Tels sont les biens de la maison du Seigneur. Préparez-vous à en être rassassié. Mais pour en être rassasié dans le ciel, il faut les désirer sur la terre ; il faut en être affamé dans ce lieu d'exil.

Pag. 634. Quels sont les biens de cette maison? Nous imaginerons-nous, mes frères, un palais magnifique, plein de toutes sortes de richesses, de vases d'or et d'argent, d'officiers et de chevaux? Nous y figurerons-nous des peintures, des marbres, des lambris, des colonnes, de riches appartements? Il y a des gens qui aiment ces choses ; mais elles appartiennent à Babylone. Retranchez tous ces désirs, ô citoyens de Jérusalem, et si vous voulez retourner à votre patrie, ne mettez pas votre joie dans votre exil, désirez la maison de Dieu. Désirez les
Pag. 635. biens de cette maison, mais n'en désirez pas de

semblables à ceux que vous avez pu voir, et que vous pouvez désirer pour votre maison de la terre, ou pour celle de votre voisin et de votre ami. Le bien de la maison de Dieu n'est pas de cette nature. *Nous serons remplis*, dit le prophète, *des biens de votre maison; votre temple est saint, il est admirable en justice.* (LXIV.5.) Voilà les biens de cette maison : il ne dit pas que ce temple est admirable en colonnes, en marbres, en lambris, mais qu'il est admirable en justice. Vous avez des yeux au dehors pour voir l'or et le marbre; mais l'œil par lequel on voit la justice est intérieur (1).

Si la justice n'avoit aucune beauté par elle-même, d'où vient que nous aimons un vieillard quand il est juste? Qu'a-t-il dans son corps qui plaise aux yeux? Sont-ce ces membres courbés, ce front ridé, cette tête blanchissante, cette foiblesse qui se manifeste par tout son extérieur, par l'accent de sa voix, par des gémissements? où donc est cet attrait qui nous engage à sa personne? Si ce vieillard est juste, s'il ne désire point ce qu'il n'a pas, s'il est charitable envers les indigents, s'il ouvre de bons avis, si sa foi est pure, et que, pour la soutenir, il soit prêt à sacrifier le peu de sang qui lui reste, à abandonner aux bourreaux ses membres déjà mourants, comme l'ont fait tant de martyrs dans un âge avancé, nous l'ai-

(1) Traduit par Nicolle, *Essais*, tom. II, pag. 196.

mons; mais pourquoi? qu'est-ce que l'œil de la chair aperçoit en lui qui soit aimable?

La justice a donc une beauté qui se découvre aux yeux de l'âme, que nous aimons avec passion, et pour laquelle nous sommes transportés.

Pag. 648. Rien n'est stable dans la vie. Elle ressemble à un fleuve, dont les eaux s'écoulent et se précipitent continuellement, sans jamais remonter vers leur source. L'enfance croît avec le désir d'arriver à la jeunesse : elle ne sait pas que ces années qu'elle souhaite abrègent en même temps le cours de sa vie. Ce ne seront pas des années nouvelles qui lui seront données, mais autant d'années de moins. Les voilà devenus grands. Cette jeunesse où ils sont parvenus, qu'ils essaient de s'y maintenir : non, elle échappe avec la même rapidité que l'enfance. A l'âge mûr succède la vieillesse : sera-t-elle plus permanente? pas davantage. Le fleuve coule et emporte avec lui ses eaux dans l'abîme du temps.

Pag. 650. *Nous avons passé par le feu et par l'eau.* (LXV. 12.) Le feu et l'eau nous présentent deux éléments opposés. L'eau éteint le feu; et le feu sèche l'eau. Image des tentations qui nous assiègent tout le temps de la vie. Le feu nous brûle; l'eau nous corrompt : tous deux nous sont également redoutables. L'affliction est une flamme qui nous brûle : les prospérités sont une eau qui nous absorbe. Résistez, demeurez ferme. Il faut que ce feu vous purifie et vous endurcisse, comme

le vase du potier, qui n'acquiert de la consistance qu'après avoir passé par le feu : autrement, l'eau le dissout.

J'entrerai, Seigneur, dans votre maison pour vous offrir des holocaustes. (*Ibid.* 13.) Qu'est-ce qu'un holocauste? c'est une victime tout entière consumée par le feu; mais par un feu consacré à Dieu. Quand il n'y a qu'une partie de la victime, on l'appelle sacrifice. Il y a de la différence entre l'holocauste et les autres sacrifices. Tout holocauste est sacrifice; mais tout sacrifice n'est pas holocauste. Que votre feu sacré consume, ô mon Dieu! tout ce que je suis; qu'il ne demeure rien dans moi qui soit de moi. Que la victime tout entière soit immolée. Pag. 651.

Avec quelle facilité tous les jours les hommes, rougissant de leur iniquité propre, l'accusent et la blâment dans les autres! Cet homme, disent-ils, est un scélérat : il a fait une action détestable. Ce crime qu'il a commis est sans exemple. Peut-être ils ne parlent de la sorte, que parce que d'autres les écoutent. Voyez si *vous ne regardez point l'iniquité dans le secret de votre cœur.* (*Ibid.* 18.) Voyez si vous ne pensez pas à faire vous-même ce que vous reprenez dans les autres, et si vous ne vous emportez pas contre cet homme, plutôt parce qu'il a été surpris dans le crime, que parce qu'il l'a commis. Pag. 653.

Il y a de la différence entre les biens que Dieu accorde même à ses ennemis, et ceux qu'il réserve Pag. 658.

pour ses amis. Ce ne sont pas seulement les justes qui ont leurs maisons pleines de toutes les choses qui sont nécessaires à la vie, qui jouissent de la santé ou qui guérissent de leurs maladies. Les méchants ont aussi ces sortes de biens qui, souvent même, manquent aux plus vertueux. Ils peuvent également, dites-vous, manquer aux méchants. Cela est vrai; mais ce sont plus souvent encore les bons qui en sont privés; et les méchants, pour l'ordinaire, les possèdent avec plus d'abondance que les bons. Dieu a voulu que les uns et les autres possédassent indifféremment ces sortes de biens; et que tout cela fût mêlé. Si Dieu ne les donnoit qu'aux bons, les méchants croiroient qu'il ne faut servir Dieu que pour en recevoir ces biens: s'il ne les donnoit qu'aux méchants, ceux qui sont bons, mais qui sont foibles, craindroient de se convertir à Dieu, de peur que ces biens ne leur manquassent. Car il y a dans l'Eglise des âmes foibles qui ne sont pas capables encore de diriger toutes leurs affections uniquement vers le royaume de Dieu. Il faut que Dieu, il faut que le céleste vigneron leur donne une nourriture proportionnée à leur foiblesse. Les plus grands arbres qui, par leur solidité, finiront par braver la violence des tempêtes, ont commencé par n'être qu'une herbe tendre. Ce divin vigneron sait non-seulement couper les branches superflues des grands arbres, mais encore soutenir la foiblesse de ceux qui ne font que de naître,

et les environner de toutes parts, lorsqu'à peine ils sortent encore de terre. S'il ne les ôtoit aussi qu'aux bons, les foibles appréhenderoient également de s'attacher à lui. S'il ne les ôtoit qu'aux méchants, on croiroit que Dieu n'auroit d'autre manière de les punir qu'en les privant de ces biens. Lors donc qu'il les donne à ceux qui le servent, il le fait pour les consoler dans le temps de leur exil. Lorsqu'il les donne aux méchants, il le fait pour avertir les bons qu'il y a d'autres biens à désirer, lesquels ne leur seront plus communs avec eux. Il lui plaît aussi quelquefois de les ôter aux bons, afin qu'ils se connoissent eux-mêmes, afin qu'ils éprouvent ce qu'ils ont de force, qu'ils découvrent en eux ce qui peut-être leur étoit caché, et qu'ils sachent s'ils pourroient enfin dire avec le saint homme Job : Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté, il n'est arrivé que ce qu'a voulu le Seigneur. Que son saint nom soit béni. Il me les a ôtés ; mais celui qui m'avoit donné ces biens ne s'est pas retiré lui-même. Mais, de peur qu'une âme foible ne pût dire : Quand pourrai-je avoir autant de force et de vertu que le saint homme Job ? vous admirez la force et la solidité de ce grand arbre, parce que vous ne faites que de naître : cet arbre que vous admirez, cet arbre sous l'ombre duquel vous trouvez un abri si doux, n'a été non plus autrefois, aussi-bien que vous, qu'un arbrisseau foible et tendre. Mais vous

Job. I. 21.
Pag. 657.

craignez peut-être que, lorsque vous serez aussi vertueux que Job, Dieu ne vous ôte comme à Job tout ce que vous possédez. Considérez qu'il les ôte aussi aux méchants. Qui vous empêche donc de vous convertir? Ce que vous craignez de perdre en devenant bon, vous l'allez peut-être perdre en devenant méchant. Si vous le perdez étant bon, vous trouvez aussitôt pour consolateur celui qui vous l'enleva. Vos coffres seront vides de l'or qui les remplissoit; mais votre cœur est plein de foi. Vous êtes pauvre au dehors; mais vous êtes riche au dedans. Vous portez avec vous vos richesses, et vous ne les perdriez pas, quand même vous vous sauveriez tout nu du naufrage. Ne voyez-vous pas aussi les méchants subir de semblables pertes? Mais leur état est bien plus à plaindre; car, si alors leur maison est vide, leur cœur l'est bien davantage. Le méchant qui perd ce qu'il a, perd tout. Il n'a rien au dehors qui le console, rien au dedans où il se repose. Il n'ose plus paroître au lieu où il a fait cette perte, et où il s'applaudissoit en lui-même aux yeux des hommes de l'éclat de ses richesses : il ne lui reste plus rien dont il puisse se glorifier devant eux; il ne rentre point dans son cœur, parce que tout y est vide.

Pag. 660. Le malfaiteur, sous la main de la justice humaine, tremble en présence de son juge, après qu'il a fait l'aveu de son crime. L'âme fidèle, après qu'elle a confessé ses offenses au Seigneur, n'éprouve que

de la joie. Que le premier refuse l'aveu de ses crimes, on l'applique à la question, on le livre aux bourreaux, et la violence des tortures arrache de sa bouche une confession qui est suivie de sa mort, déchiré avant de s'avouer coupable, condamné à mort après qu'il a avoué. Ici, au contraire, Dieu n'exige la confession des péchés qu'afin de nous sauver par l'humilité qui l'accompagne; et il ne condamne celui qui le refuse que pour punir son orgueil.

Sur ces paroles : *Votre jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle*. Qu'il soit vrai que la jeunesse de l'aigle se renouvelle, ou que ce soit là plutôt une opinion des hommes qu'une vérité, c'est néanmoins une vérité dans l'Ecriture, et ce n'est pas sans sujet qu'elle le rapporte. Ne nous mettons point en peine d'autre chose que de pratiquer ce que ces figures nous marquent, sans nous arrêter curieusement à examiner si elles sont véritables. Soyez tel que votre jeunesse puisse se renouveler comme la jeunesse de l'aigle... Pour ce qui regarde ces comparaisons, si vous voyez que l'on n'en parle que sur le rapport des hommes, vous n'êtes pas tenu de les croire comme articles de foi. Peut-être que cela est, peut-être aussi que cela n'est pas. Tirez avantage de tout. Que ces comparaisons vous servent pour votre salut. Si une comparaison ne vous touche point, qu'une autre vous touche. Il n'importe de quelle manière vous soyez porté au bien, pourvu que vous le fassiez.

Pag. 663. Ps. CII. 5.

Pag. 664.

Pag. 688. Nous sommes entrés dans l'Eglise, mes frères, et nous avons été associés au peuple de Dieu, en un siècle qui nous fait voir de nos yeux, que ce grain de sénevé, dont il est parlé dans l'Evangile, a déjà beaucoup étendu ses branches, et que le levain, qui d'abord paroissoit si méprisable, a répandu sa vertu dans les trois mesures de farine, c'est-à-dire dans toute la terre, qui a été repeuplée par les trois enfants de Noë. Car nous voyons tous les jours qu'il en vient de l'orient et de l'occident, du midi et du septentrion, qui se reposeront avec les patriarches, et que ceux qui sont sortis de leur sang, mais qui n'ont pas imité leur foi, sont chassés dehors. L'éclat et la gloire dont l'Eglise est maintenant environnée, nous a donc enfin ouvert les yeux. Cette stérile, que le prophète exhortoit à la joie, en lui promettant plus d'enfants que celle qui avoit un mari, est aujourd'hui dans un tel état, qu'elle oublie sans peine tous ses opprobres passés, et la honte de son veuvage. C'est pourquoi nous ne lirons pas à présent, sans quelque surprise, que Jésus-Christ et l'Eglise, c'est-à-dire nous-mêmes, parlent, dans certaines prophéties, d'une manière humble et rabaissée. Si, néanmoins, nous nous représentons encore aujourd'hui cette foule de persécutions intestines qui nous assiègent, si nous avons assez de lumières pour comprendre combien cette voie dans laquelle nous marchons est étroite, pourvu même

Matth. XIII. 31.
Luc. XIII. 17.
Matth. XIII. 11.
Isa. LIV. 1.
Matth. VII. 14.

que nous y marchions; si nous voyons par combien de travaux elle nous conduit à un repos éternel : si nous concevons que ce qu'on appelle prospérité dans le monde, est plus à craindre que l'adversité, puisque l'adversité, même la plus dure, devient Pag. 689. souvent la source des plus grands biens, au lieu que la prospérité corrompt et amollit l'âme, et que, la relâchant par une fausse confiance, elle l'expose davantage aux tentations de l'ennemi; si, dis-je, nous pensons sérieusement à ces vérités, si nous reconnoissons que la vie de l'homme est une continuelle tentation sur la terre, comme parle Job; que personne n'y peut et n'y doit être Job. VII. 1. en assurance, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à cette bienheureuse patrie, d'où nul ami n'est exclu, et où nul ennemi n'est admis : alors nous n'aurons pas de peine, au milieu même de la gloire où est maintenant l'Eglise, de reconnoître les paroles que notre affliction nous fait dire, et nous répèterons, avec le divin psalmiste, ce que les martyrs ont dit avant nous, parce que l'affliction est commune à tous les chrétiens, depuis le commencement de l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles.

Nous voudrions bien, c'est la pensée de saint Paul, Pag. 691. être immortels, de telle sorte que l'immortalité vînt II. Cor. v. 4. tout d'un coup changer notre nature, et que la vie absorbât en un moment ce qu'il y a en nous de mortel, sans que notre corps passât par la mort.

Encore qu'elle nous fasse passer du mal au bien, ce passage néanmoins ne laisse pas d'être un peu amer. Il a quelque chose de ce fiel que les Juifs ont offert à Jésus-Christ dans sa Passion.

Math. XXVII. 34.

Pag. 711. Nous n'avons plus à endurer les mêmes persécutions que les martyrs eurent autrefois à subir ; mais nous sommes peut-être plus cruellement persécutés par le nombre infini des scandales. Le saint homme Loth n'étoit point persécuté dans son corps, lorsqu'il étoit au milieu de Sodome. On ne le condamna point à des exils ou à des proscriptions. Les péchés abominables de ce peuple étoient sa persécution. Maintenant donc que Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu son Père, qu'il a soumis à son joug la tête orgueilleuse des rois de la terre, gravé sur leur front superbe le signe sacré de la croix; maintenant qu'il ne reste plus personne qui ose insulter publiquement aux chrétiens, nous ne laissons pas de gémir au milieu de ces chants et de ces symphonies criminelles qui nous déchirent le cœur. Les ennemis des martyrs ne pouvant plus, comme autrefois, user contre nous du fer et du feu, les persécutent par leurs dissolutions et par leurs réjouissances lascives. Et plût à Dieu que nous n'eussions à pleurer que les païens! Mais ce qui nous perce jusque dans l'âme, c'est que nous en voyons qui portent en même temps sur leur front l'auguste signe du Sauveur, et le caractère effronté des dissolutions du siècle ; et qui,

Pag. 712.

dans les jours consacrés à la mémoire des martyrs, ne solennisent pas leurs fêtes, mais qui nous insultent par leurs railleries. C'est au milieu de ces maux que nous gémissons. C'est là notre persécution, si nous avons assez de charité pour dire avec saint Paul: *Qui est foible sans que je ne languisse avec lui? qui est scandalisé sans que je ne brûle* (1)? II. Cor. XI. 29.

Les ennemis de l'Eglise ont commencé d'abord à l'attaquer par des persécutions ouvertes; ils sont réduits maintenant à tramer contre elle de mauvais desseins. Les temps de la persécution de l'Eglise ont été ainsi distingués. Elle a d'abord été cruellement déchirée, lorsque les rois employoient tout leur pouvoir pour la perdre. Mais parce qu'il étoit prédit que les rois persécuteroient l'Eglise, et qu'ensuite ils croiroient en Jésus-Christ: après l'accomplissement de la première de ces prophéties, il ne restoit plus que de voir l'autre accomplie. Cela est arrivé. Les rois ont embrassé la religion chrétienne. Leur foi a rendu la paix à l'Eglise. Elle a commencé à être élevée en gloire et en honneur, même dès ce monde. Mais ses ennemis ne laissent pas de frémir toujours contre elle. Ils ont été forcés de renfermer leur rage en eux-mêmes, et dans le secret de leurs pensées. Car c'est de l'état présent de l'Eglise, qu'il est dit: *Le pécheur le verra, et il frémira de rage.* Ps. CXI. 10.

(1) La Rue, *sur l'impureté*, *Carême*, tom. II, pag. 113.

Mais que fera-t-il dans le transport de sa fureur? Fera-t-il ce qu'il faisoit autrefois, lorsqu'il disoit d'un chrétien : Qu'on l'entraîne, qu'on le lie, qu'on le mette sur le chevalet? Non, il ne peut plus porter sa rage dans ces violences. A quoi donc est-elle réduite ? *Il grincera des dents, et il sèchera de dépit.*

Pag. 713. Point de serviteur de Dieu qui ne doive s'attendre à être persécuté, et la parole de l'Apôtre sera toujours véritable : *Que tous ceux qui veulent vivre avec piété, en Jésus-Christ, seront persécutés.* Voulez-vous savoir d'où vient cette persécution? Le Démon a deux formes différentes. Il est lion, il est dragon. Lion par ses violences, dragon par ses artifices. Quand ce lion rugit, craignons cet ennemi qui nous persécute ouvertement. Quand ce dragon s'insinue et se glisse subtilement, craignons encore cet ennemi qui nous persécute en secret. Quand donc pourrons-nous être en assurance? Quand tous les hommes de la terre se feroient chrétiens, le Démon se fera-t-il chrétien lui-même? Il ne cesse jamais de nous tenter; jamais il ne cesse de tâcher de nous surprendre. Dieu lui a donné un frein. Il l'a lié dans le cœur des impies, afin qu'il ne déchaîne pas toute sa fureur contre l'Eglise, et qu'il ne lui fasse pas tout le mal qu'il voudroit lui faire. Les impies grincent les dents maintenant contre l'épouse du Sauveur. Ils sont furieux en voyant sa gloire et sa paix, et ne pouvant plus recourir aux feux et aux

II. Tim. III. 12.

flammes pour déchirer les corps des chrétiens, ils ont recours aux danses, aux blasphèmes, aux dissolutions, non plus pour tourmenter les corps des chrétiens, mais pour tourmenter plus cruellement leurs âmes. Unissons donc notre voix à celle des martyrs, et disons avec eux : *O Dieu, soyez attentif à mon aide, hâtez-vous, ô Dieu, de me secourir.* (LXIX. 2.)

Sur les paroles du psaume : *Erubescant, et convertantur retrorsum qui dicunt mihi! euge! euge; qu'ils rougissent et qu'ils retournent en arrière ceux-là qui me disent : Courage! courage!* (LXIX. 4.) Que les hommes vous louent, qu'ils vous flattent : si vous consentez à leurs louanges, vous ressemblez aux vierges folles. Vous achetez, en quelque sorte, de l'huile de ces flatteurs, au lieu d'en porter dans vos vases. Pourtant ce mal est inévitable. Il faut que les méchants nous calomnient ; il faut aussi que les flatteurs nous louent. La difficulté est de sortir de ces épreuves. Pourquoi me donne-t-on ces louanges? Qu'elles s'adressent plutôt au Seigneur. Car, qui suis-je pour mériter d'être loué par moi-même? Qu'ai-je fait qu'on doive estimer? Ai-je rien que je *n'aie reçu? et si je l'ai reçu*, etc. Dans ces circonstances adressons-nous au Seigneur, pour qu'il veuille bien nous *garder à notre entrée et à notre sortie*, c'est-à-dire que le terme réponde aux commencements. C'est cette huile perfide qu'on a répan-

Pag. 714.

Matth. XXV. 3.

I. Cor. IV. 4.

Ps. CXX. 8.

due sur la tête des hérétiques, lorsqu'ayant eu la témérité de dire : C'est moi, moi qu'il faut suivre, ils ont trouvé des disciples qui leur ont répondu : C'est vous, maître, que nous suivons. Ces esprits orgueilleux ont cru à ces vains applaudissements ; et ils sont devenus des conducteurs aveugles d'autres aveugles qui les ont suivis.

Pag. 715. Luc. xv. 4. Cette brebis égarée ne cherchoit point son pasteur. Elle s'étoit séparée du troupeau. Le pasteur l'est venu chercher, il l'a rapportée sur ses épaules. O brebis de Jésus-Christ, votre pasteur pourroit-il vous délaisser, maintenant que vous le cherchez, lui qui vous a cherchée avec tant d'amour, lorsque vous le méprisiez et que vous viviez loin de lui ?

Soyez, ô mon Dieu, mon bouclier, soyez-moi comme un puissant protecteur, soyez-moi comme une forteresse impénétrable. (LXXX. 3.) C'est peu que Dieu soit son bouclier et son protecteur, il souhaite encore qu'il lui serve d'une forteresse impénétrable. Soyez vous-même, lui dit-il, mon asile. Où alliez-vous, ô Adam, quand vous fuyiez Dieu? Ou alliez-vous lorsque vous vous cachiez de lui entre les arbres du paradis? Pourquoi aviez-vous peur de ce visage divin, qui auparavant faisoit toutes vos délices? Vous vous étiez éloigné de Dieu, et vous êtes mort. Vous avez été entraîné captif. Cependant celui que vous fuyez ne vous délaisse pas. Il est le premier à courir après la brebis égarée, etc.

Gen. III. 8.

C'est par vous que je suis ferme ; c'est vous seul qui me donnez la fermeté. Afin donc que si je me trouve jamais foible par moi-même, je devienne ferme par vous ; soyez mon refuge, car c'est la grâce de Jésus-Christ qui nous rend fermes et immobiles contre toutes les tentations de l'ennemi. Mais l'homme ne peut s'empêcher d'avoir toujours quelques ressentiments de foiblesse. Il retient toujours quelque chose de cette première captivité dont il est parlé dans ce psaume. Il sent toujours dans ses membres une loi qui résiste à la loi de son esprit, et qui veut l'entraîner captif sous cette loi du péché. Il éprouve la vérité de cette parole : Que le corps qui se corrompt appesantit l'âme. Quelque fort que vous soyez, quelque fermeté que la grâce vous ait donnée, tant que vous porterez ce vase de terre dans lequel ce trésor est renfermé, vous devez toujours vous défier de cette argile. Ce vase de terre doit toujours vous être suspect.

Rom. VIII. 23.

Sap. IX 05.

Que je vous loue, ô mon Dieu, *durant tout le jour* (*Ib*. 6), c'est-à-dire sans jamais cesser. Que je vous loue dans la prospérité, parce que vous me l'envoyez pour me consoler. Que je vous loue dans l'adversité, parce que vous vous en servez pour me corriger. Que je vous loue du temps auquel je n'étois pas encore, parce que vous m'avez créé. Que je vous loue du temps auquel j'ai commencé d'être, parce que vous m'avez donné votre grâce salutaire. Que je

vous loue de mes péchés passés, parce que vous me les avez pardonnés. Que je vous loue de ma conversion, parce que vous m'avez assisté. Que je vous loue de ma persévérance, parce que vous m'avez couronné.

Je suis devenu, à l'égard de plusieurs, comme un prodige. (*Ib.* 7.) Pourquoi?—Parce que je gémis dans cette vallée des larmes; parce que je crois ce que je ne vois pas encore, ils insultent à mes gémissements, à mes espérances. Pour eux, ils mettent tout leur bonheur dans ce qu'ils voient, dans les plaisirs de la table, dans les richesses, dans les voluptés, dans les dignités séculières, et dans le soin de se parer et de blanchir une muraille de boue. C'est dans toutes ces vanités qu'ils trouvent leur souverain bien. Mais moi, je marche dans une voie tout opposée, je méprise toutes les choses présentes, je crains tout, jusqu'à la
Sap. II. 8. prospérité même de ce monde. Ils disent: Mangeons et buvons, nous mourrons demain. — Que dites-vous? Recommencez. —Mangeons et buvons: Continuez; qu'ajoutiez-vous ensuite?—Nous mourrons demain. — Vous m'effrayez, vous ne me séduisez pas. Ce que vous ajoutez me glace d'épouvante, et m'empêche de vous écouter. Quoi! vous dites: Nous mourrons demain; et à cause de cela, vous concluez: Mangeons et buvons. Ecoutez-moi plutôt. Ecoutez ce que je vous dis; Jeûnons et prions; nous mourrons demain.

Quel mal ai-je fait pour que Dieu m'afflige? Quoi! vous croyez donc que vous n'avez point fait de mal? Vous croyez que vous êtes juste, et que Dieu est injuste? Non, dites-vous, j'avoue que je suis pécheur, je ne le nie pas, je ne dis point que je sois juste; mais pour être pécheur, comme je ne m'en excuse pas, le suis-je autant que tels et tels qui sont dans l'abondance, et dont on connoît tous les crimes? Ainsi, quand je dis à Dieu : Mon Dieu, que vous ai-je fait? je ne prétends pas n'avoir point commis de mal; je crois seulement n'en avoir point fait assez pour mériter ce que je souffre. Pag. 776.

Mais soutenez donc encore que vous êtes juste, et que Dieu est injuste. — Je ne dis pas que je sois juste, dites-vous. — Que dites-vous donc? — Je dis que je suis un pécheur; mais que je n'ai pas fait assez de mal pour mériter de souffrir ce que je souffre. — Ainsi, vous ne dites plus à Dieu : Je suis juste, et vous êtes injuste : mais : Je suis injuste, et vous l'êtes plus encore que moi. Vous vous déclarez en guerre avec Dieu; mais que cette guerre est inégale! c'est votre âme que Dieu a faite, qui est en guerre avec celui qui l'a faite. Implorez plutôt la main du médecin qui doit vous guérir. N'estimez point heureux ceux qui vous paroissent si florissants pour un peu de temps dans le monde. Dieu vous châtie, et il leur pardonne : il ne vous châtie peut-être qu'afin qu'après vous avoir corrigé comme

son fils, il vous réserve son héritage. Celui à qui vous déclarez la guerre est infiniment plus puissant que vous. Plus les pierres que vous jetez contre Dieu seront grosses, plus elles vous écraseront en retombant sur vous. Rentrez plutôt en vous-même, et connoissez-vous. Rougissez de ce que c'est Dieu
Pag. 727. même qui vous déplaît; et déplaisez-vous plutôt à vous-même. Vous ne feriez aucun bien, si Dieu n'étoit bon. Vous ne souffririez aucun mal, s'il n'étoit juste. Sortez de votre assoupissement, lorsque vous
Job. I. 21. entendez dire au saint homme Job : *Dieu me l'avoit donné; Dieu me l'a ôté. Il n'est arrivé que ce qu'a voulu le Seigneur. Que son saint nom soit béni!*

Pour moi, j'espèrerai toujours en vous, ô mon Dieu, et j'ajouterai à toutes vos louanges un surcroît de gloire. (*Ib.* 14.) Le moyen d'ajouter quelque chose aux louanges du Seigneur? Jusqu'au moment où Jésus-Christ est venu parmi les hommes, Dieu avoit été loué de tous les biens qu'il avoit faits au monde. Mais on n'avoit point encore loué Dieu du bienfait de la résurrection qui nous est promise, et dont celle du Sauveur nous a donné le gage. Maintenant, ô homme pécheur, pouvez-vous ajouter aux louanges de Dieu un nouveau surcroît de gloire? Oui, je le ferai, dit le prophète. Comment, ô mon Dieu? Rien ne manqueroit à votre gloire, quand il vous plairoit de condamner tous les injustes. Cette justice par la-

quelle vous condamneriez tous les pécheurs, seroit en vous une grande gloire. Vous avez fait l'homme : vous lui avez donné le libre arbitre. Vous l'aviez placé dans un paradis terrestre : il n'y a rien que vous n'ayez fait pour son bonheur. Personne ne pourroit exiger de vous rien davantage. Cependant cet homme a péché. Sa désobéissance a fait de tous les hommes qui en sont sortis comme une masse corrompue et réprouvée. Si vous condamniez toute cette masse d'impiété, qui oseroit vous dire que vous soyez injuste? Vous seriez sans doute parfaitement juste; mais votre justice feroit alors toute votre gloire. Parce donc que votre bonté a délivré le pécheur, et justifié l'impie, *j'ajouterai à vos louanges un nouveau sujet de gloire.*

L'homme avoit reçu de Dieu son souverain un ordre énoncé en ces termes : Je vous défends de manger du fruit. — De quoi? — De tel arbre. — Qu'est-ce donc que cet arbre? S'il est bon, pourquoi n'y pas toucher? s'il est mauvais, que fait-il dans le paradis? — C'est précisément parce qu'il est dans le paradis qu'il est bon; mais je ne veux pas que vous y touchiez. — Pourquoi? — Parce que je veux que vous m'obéissiez, à moi qui suis votre maître, et sans nulle contradiction de la part de celui qui est mon serviteur. Commencez par obéir à ma volonté, puis vous saurez pourquoi. Que perdez-vous, que ne gagnez-vous pas à vous laisser conduire par votre souverain?

Pag. 738.

Gen. II. 17.

Pag. 739.

Et comment lui témoigner votre soumission, s'il n'a point de commandement à vous faire? Eh! qu'exige-t-il de vous? un sacrifice? N'est-ce pas lui qui a fait toutes choses, et vous avec elles? est-ce lui qui a besoin de vous, ou vous de lui? Votre Dieu veut vous apprendre quel bien c'est que l'obéissance; et pouvoit-il la faire porter mieux que sur quelque chose qui n'a en soi rien de mauvais? C'étoit là la seule occasion d'obtenir récompense, comme la seule de mériter châtiment. Cet arbre est bon, mais je vous défends d'y toucher. En n'y touchant pas, vous êtes sûr de ne pas mourir. En vous défendant celui-là, je ne vous interdis pas les autres. N'avez-vous pas à choisir parmi tous ceux de ce jardin de délices? Cet arbre est bon, mais l'obéissance vaut mieux encore. Que vous y touchiez : ce n'est pas lui, c'est votre désobéissance qui vous aura donné la mort.

Pourquoi donc Adam a-t-il mangé de ce fruit défendu? Qui l'y contraignoit? que lui manquoit-il? Mais il voulut essayer sa puissance : il trouva du plaisir à violer le précepte divin, espérant que n'ayant plus de maître, il alloit être semblable à Dieu lui-même, qui ne reçoit de loi de personne. O funeste liberté! criminelle présomption qui va lui donner la mort! Il secoue le joug qui lui avoit été imposé pour son bien. Et maintenant où est-il?
Ps. XXXIV. 10. Captif, misérable, il s'écrie : *Seigneur, qui est sem-*

blable à vous? Il l'étoit alors qu'il conserva par l'obéissance à ses lois l'empreinte auguste de la ressemblance que son Créateur lui avoit imprimée. En désobéissant, il s'est rendu, selon l'expression du prophète, *semblable aux animaux sans raison; il est devenu comme l'un d'eux.* Ps. XLVIII. 10.

« Il y a deux sortes de péchés; les uns viennent de disette, les autres naissent d'excès. Ceux qui naissent du besoin et de la misère, ce sont des péchés serviles et timides. Quand un pauvre vole, il se cache; quand il est découvert, il tremble; il n'oseroit soutenir son crime, trop heureux s'il le peut couvrir et envelopper dans les ténèbres! Mais ces péchés d'abondance, ils sont superbes et audacieux; ils se révoltent contre la censure, et ne manquent pas de flatteurs qui les approuvent (1). » Pag. 759.

Ce ne sont plus aujourd'hui les idolâtres, ni les Juifs, ni les hérétiques, qui insultent à nos discours, lorsque nous venons à parler des promesses qui nous sont faites pour la vie à venir, et de la future résurrection des morts. Il n'y a pas jusqu'à nos frères, les catholiques, qui, tout trempés qu'ils sont des eaux vivifiantes du baptême, et portant le sacrement de Jésus-Christ, ne viennent nous demander: Qui a-t-on vu revenir du tombeau? Il y a tant de temps que j'ai inhumé mon père; sa voix n'a pas une Pag. 781.

(1) Traduit par Bossuet, *Serm.*, tom. V, pag. 50.

seule fois frappé mon oreille du fond de son sépulcre. Que puis-je répondre à de tels questionneurs? Leur montrerai-je ce qu'ils ne voient pas? La chose n'est pas en mon pouvoir. Faut-il que Dieu, pour leur plaire, se montre visiblement à leurs yeux? Qu'ils essaient, si bon leur semble, de changer sa divine essence; et parce qu'ils ne sauroient s'élever jusqu'à elle, qu'ils entreprennent de la faire descendre jusqu'à eux. Voyez Dieu, vous qui pouvez le voir; croyez-le, du moins, vous qui ne pouvez le voir. Vous qui le voyez, comment le voyez-vous? des yeux du corps ou de ceux de l'intelligence? Quand
Math. v. 8 Jésus-Christ a dit : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu;* comment l'entendoit-il? Dans le même sens que vous voyez le soleil et la lune? Que le cœur donc qui est impur, et qui n'est pas disposé à la foi, croie au moins d'abord ce qu'il ne peut voir. —Je ne vois rien, dites-vous, que voulez-vous que je croie? — Insensé! voyez-vous votre âme? Vous avez des yeux pour voir votre corps; en avez-vous pour considérer votre âme? Puis donc qu'il ne paroît de vous que votre corps, pourquoi ne vous enterre-t-on pas? — Moi, répliquez-vous, je ne suis pas mort. — Eh! comment puis-je savoir que vous êtes encore en vie, puisque je ne vois point votre âme? — Vous m'allez répondre : C'est parce que je parle, que je marche, que j'agis. — O aveugle! ô insensé! vous voulez que

je connoisse, par vos actions et par le mouvement de votre corps, que vous êtes en vie, et vous ne voulez pas de même connoître le Créateur par ses créatures !

Quelqu'autre dira peut-être : Je ne serai plus rien quand je serai mort. Celui qui tient ce langage, c'est apparemment quelque disciple de ce philosophe auquel le mépris public a attaché le surnom infamant de l'animal qui se vautre dans son bourbier. Tel est le maître à l'école de qui il a pu apprendre que tout finit à la mort.... Il est constant que tout ce que nous voyons maintenant dans le monde n'étoit pas encore accompli, lorsque Dieu opéroit le salut au milieu de la terre; on l'annonçoit comme ne devant s'exécuter que dans l'avenir; et l'effet a justifié la prédiction. Quoi donc! Dieu se seroit-il montré fidèle sur tout le reste, pour nous tromper à l'égard du seul jour du jugement? Jésus-Christ, avant son incarnation, ne s'étoit point fait voir sur la terre : Dieu n'avoit fait que le promettre; il a tenu sa parole. Une vierge n'avoit point conçu d'une manière si merveilleuse; Dieu l'avoit promis, il l'a fait. Ce sang précieux, qui devoit effacer l'arrêt de notre condamnation, n'avoit point encore été répandu; Dieu l'avoit promis, il l'a fait. La chair n'étoit point Pag. 782.
encore ressuscitée pour vivre éternellement; Dieu l'avoit promis, il l'a fait. Les gentils n'avoient point encore cru en Dieu; Dieu l'avoit promis, il l'a fait.

Les hérétiques ne s'étoient point encore armés du nom de Jésus-Christ pour combattre Jésus-Christ ; Dieu l'avoit prédit, cela est arrivé. Les idoles des nations n'avoient point été exterminées de la terre, Dieu l'avoit prédit, il l'a fait. Si fidèle encore une fois pour tout le reste, je le redis, Dieu nous auroit-il trompés sur le seul jour du jugement?

Il viendra, mes frères, il viendra ce jour terrible; il viendra très certainement. Que personne ne dise : Il ne viendra point. Que personne ne dise : Il viendra, mais ce ne sera de long-temps. Quelqu'éloigné que ce jour puisse être, celui de votre mort certainement n'est pas éloigné. Qu'il nous suffise d'avoir été une fois trompés par le Démon. On n'avoit point encore dans le monde l'exemple de la chûte d'aucun homme, lorsque Dieu dit à Adam :
Gen. II. 17. *Si vous touchez à ce fruit, vous mourrez.* L'homme crut le serpent au mépris de la parole du Seigneur. Il mangea du fruit défendu ; il mourut. Ne vit-on pas alors que les menaces du Seigneur étoient plus véritables que les promesses du Démon? On le vit sans doute, et nous l'éprouvons tous les jours. Le serpent tâche encore aujourd'hui de nous surprendre, et d'inspirer la révolte dans nos cœurs. Vous l'entendez vous dire : Seroit-il possible que Dieu voulût damner tant de monde ! seroit-il possible qu'il y eût un si petit nombre d'élus ! Ainsi, disoit-il

à nos pères : Ne vous arrêtez pas au commandement de Dieu ; vous ne mourrez pas.

Quelqu'un peut être a compris une vérité : il s'en vante comme d'une découverte dont l'honneur lui appartient ; il a encore son esprit, c'est-à-dire un esprit d'orgueil. Souhaitons pour lui que Dieu lui ôte son esprit, pour lui donner l'esprit de Dieu. Il gagnera bien davantage à rentrer dans sa poussière... Qui que ce soit qui vous annonce la vérité, ne l'attribuez point à l'homme qui vous la dit ; ne l'usurpez pas comme étant à vous. Pag. 804.

Moïse a fait des miracles ; mais il ne les a pas faits lui seul. Elie, Elisée, les Apôtres en ont faits : nul d'eux ne les a faits seul. Quand ils les faisoient, c'étoit vous, ô mon Dieu, qui les faisiez avec eux ; mais quand vous les avez faits, ils ne vous ont point aidé pour les faire ; c'est vous seul qui les avez faits : *Qui facis mirabilia solus.* (Ps. LXXVI. 15.) Pag. 813.

Je puis bien ignorer ce qui doit se faire, ou quand il doit se faire ; mais ni Dieu très certainement, ni ceux à qui il lui plaît de le révéler, ne l'ignorent pas. Pag. 834.

Repandez votre colère sur les nations qui ne vous connoissent pas, et sur les royaumes qui n'invoquent point votre nom. (LXXXVIII. 6.) C'est ici une prédiction, non un souhait. Ce n'est point par esprit d'imprécation que le prophète parle de la sorte,

mais par la prescience que lui en a donnée le divin Esprit, à qui toutes les choses futures sont présentes. Ainsi parle-t-il de la trahison de Judas. Il n'appelle le terrible châtiment que parce qu'il prévoit le crime (1).

Pag. 855. C'est l'amour ou la crainte qui nous font faire tout le bien ou tout le mal que nous faisons. L'amour ou la crainte de Dieu nous portent au bien : l'amour ou la crainte du monde nous précipitent dans le mal. Transférez ces deux passions vers le bien. Vous aimiez la terre : aimez la vie éternelle. Vous craigniez la mort : craignez l'enfer.

Pag. 856. « Voulez-vous que Dieu vous donne de l'argent? les voleurs en ont aussi. Désirez-vous une femme, une nombreuse famille, la santé du corps, les dignités du siècle? Considérez que beaucoup de méchants possèdent tous ces avantages. Est-ce là l'unique objet pour lequel vous servez le Seigneur? Vos pieds chancelleront-ils? Et croyez-vous servir Dieu en vain, lorsque vous voyez dans ceux qui ne

(1) Ailleurs : « David a prédit ces choses parce qu'elles devoient arriver ; il n'a pas désiré qu'elles arrivassent, bien qu'en vertu de l'inspiration prophétique, il les annonce telles que Dieu les exécute, avec l'autorité d'un jugement assuré, bon, juste, saint, rendu avec calme, non dans le désordre de la passion ou d'un zèle amer, mais par un esprit de justice qui veut la punition du crime ; ce qui n'en est pas moins une prophétie. » (*In ps.* XXXIV, serm. I, n° 9.) Voyez notre traduction de la *Dissertat. prélimin. des psaumes*, par Bossuet, pag. 67 et suiv.

le servent pas, tous ces biens qui vous manquent? Ainsi, il donne toutes ces choses aux méchants, et il se réserve lui seul pour les bons (1). »

(1) Traduit par Bossuet, *Mélange des bons*, *Serm.*, tom 1, pag. 283.

« Vous ne lisez point assez les Pères de l'Eglise, et il est facile de le remarquer dans vos discours comme dans vos écrits. Savez-vous qu'il sont l'âme de l'éloquence chrétienne, et que, semblables à ces arbres féconds, qui ornent les jardins en même temps qu'ils les enrichissent, ils donnent abondamment des fleurs et des fruits? L'Eglise se glorifie de produire leurs ouvrages comme autant de monuments des victoires quelle a remportées sur ses ennemis; et le chrétien éclairé doit faire ses délices de leur lecture. Plus on les approfondit, et plus on les trouve lumineux. »

CARACCIOLI, *Lettres du pape Clément XIV* (Lettre CXVI, à M. l'abbé ***, tom. II, pag. 211.)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU COMMENTAIRE SUR LES PSAUMES.

613860
SBN

Google

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VINGT-UNIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE CINQUIÈME.

SAINT AUGUSTIN.

Conférences sur saint Augustin.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

Pages.

Introduction 1

Notice sur la vie de saint Augustin 8

SECONDE CONFÉRENCE.

Première classe des ouvrages de saint Augustin. — *Traités de philosophie.*

I. Trois livres contre les Académiciens 29

II. Traité de la vie heureuse 34

III. Deux livres sur l'ordre ou Providence 39

IV. Traité de l'âme et de son origine, en quatre livres 44

V. Livre de l'étendue de l'âme 54

Seconde classe. — *Livres de littérature, de critique chrétienne, et autres.*

I. Livres de la musique et du Maître, au nombre de six 62

Pages.
IV. Questions sur quelques endroits des Evangiles.. 328
V. Commentaire sur l'Evangile de saint Jean..... 329
VI. Commentaire sur l'Epître de saint Jean..... 387
VII. Commentaire sur l'Epître aux Galates..... 395
VIII. Des quatre-vingt-trois questions..... 397
IX. Commentaire sur le livre des psaumes. Extraits.
Première partie..... 400

FIN DE LA TABLE.

613860
SGN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google